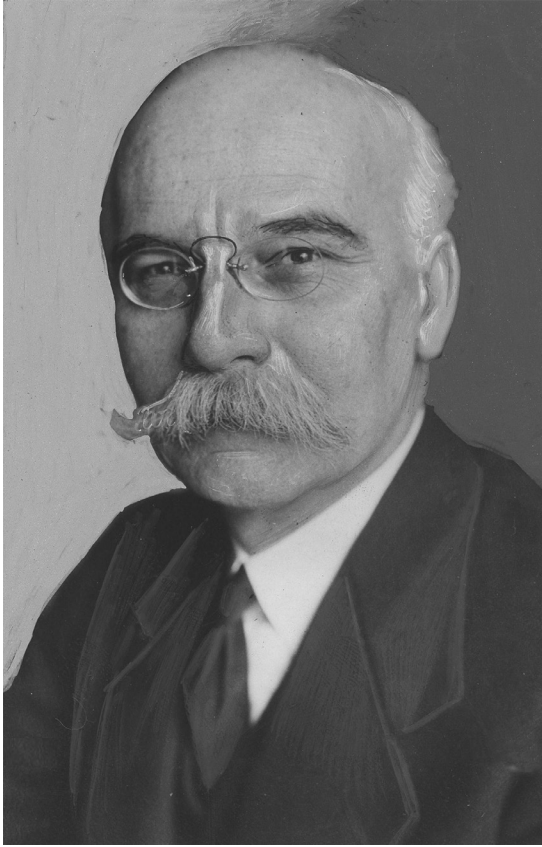


ARTICLES

Cinquantenaire de la mort de Marc Boegner (1881-1970)



Introduction

2020 : année commémorative pour le protestantisme français qui, outre le centenaire de la fondation de La Cause par le pasteur Freddy Durrleman, se souvient du cinquantenaire de la mort de Marc Boegner. Cet anniversaire nous donne l'occasion de revenir sur le parcours et l'œuvre de ce pasteur, président d'Église et académicien, et par là d'approfondir notre connaissance du protestantisme français au xx^e siècle. La longévité et la notoriété de Boegner, l'importance et la diversité des fonctions qu'il a occupées, des milieux qu'il a fréquentés, permettent de reconsidérer plusieurs questions essentielles, plus de trente ans après sa biographie par Roger Mehl (1987).

André Encrevé (Paris XII) relit les trois volumes que Boegner a consacrés à son oncle, Tommy Fallot, le fondateur du Christianisme social, volumes qui révèlent une proximité profonde entre les deux hommes, en particulier dans le domaine doctrinal. Christophe Chalamet (Université de Genève) étudie les conférences de Carême prononcées à Passy de 1928 à 1939, qui montrent un souci d'évangélisation et une grande attention au monde contemporain. Patrick Cabanel (EPHE-PSL) réfléchit aux raisons qui ont fait que Boegner a présidé à peu près tout ce qui était susceptible de l'être dans le protestantisme français du milieu du xx^e siècle, et à l'usage qu'il a pu faire de son statut au cours des années 1940. Cette période est également abordée par Isabeau Beigbeder à partir de la correspondance inédite entre Valdo Durrleman, le fils aîné de Freddy et son successeur désigné, et celui qu'il appelait dans le privé « Marc I^{er} ». Jean-François Zorn (IPT Montpellier) étudie la « conscience missionnaire » de celui qui fut professeur à l'École de formation des missionnaires de la Mission de Paris avant 1914, puis présida pendant vingt ans le Comité de cette Mission. François Boulet (Lycée international Saint-Germain-en-Laye) analyse le rapport de confiance qui finit par unir Boegner à Taizé et au frère Roger Schutz. Jean-Paul Willaime (EPHE-PSL) voit dans le vice-président du Conseil Œcuménique des Églises et l'invité aux troisième et quatrième sessions du concile Vatican II un « missionnaire de l'œcuménisme ».

Ce « dossier Boegner » comprend en outre une chronologie détaillée et une bibliographie, afin de compléter l'outil que nous entendons mettre à disposition des lecteurs.

Le « prétexte » commémoratif et biographique permet de jeter un jour neuf sur de grandes questions de l'histoire du protestantisme français au xx^e siècle,

sa dimension théologique et missionnaire, son rapport avec le catholicisme, le discours et la position qu'il a entendu tenir face au monde moderne et face à l'État.

Marc Boegner est enraciné dans un double protestantisme, alsacien et drômois, marqué par une conscience patriotique et par la forte sensibilité chrétienne sociale que lui a léguée son maître à penser spirituel, Tommy Fallot. Il œuvre à la réunification de l'Église réformée de France en 1938. Il est par excellence le « pasteur », surtout au temps de son ministère paroissial dans l'ouest parisien, l'Église de Passy-Annonciation.

Ensuite, il sait « présider », au point qu'on peine à dénombrer toutes les institutions dont il a pris la tête. Ses prédications et ses conférences de Carême, son utilisation de la radio, et même de la télévision dans ses débuts, ses nombreux voyages en France et l'étranger, en font un notable connu et reconnu dans toutes les paroisses réformées, du moins de 1929 à 1961. Tous les protestants français le connaissent, l'écoutent et parfois le rencontrent.

Au cœur, on en revient toujours au bilan des années de guerre. Dégager les limites d'une « résistance » est devenu possible.

Enfin, Marc Boegner ne cesse d'aller à la rencontre des catholiques, pour les convaincre et leur parler, surtout durant sa vice-présidence du Conseil Œcuménique des Églises (1946-1954), puis dans les années 1960, avec le concile de Vatican II et la jeunesse à Taizé. *L'Exigence œcuménique* est le livre-bilan d'un chrétien, écrit presque sereinement au soir de sa vie.

L'historien doit éviter deux écueils lorsqu'il aborde la vie de Marc Boegner : la tentation de faire le panégyrique de son œuvre, ou au contraire, la critique facile du « pape des protestants ». Les travaux inédits présentés dans ce numéro de la *Revue d'histoire du protestantisme* évitent, pensons-nous, ces deux travers historiographiques. Aujourd'hui nous parvenons mieux à comprendre et à replacer cette vie exceptionnelle dans son époque.

François BOULET et Patrick CABANEL

Marc Boegner biographe de Tommy Fallot

Quelques remarques

André ENCREVÉ
Université Paris XII

On le sait, Marc Boegner a été fortement influencé par son oncle Tommy Fallot. Son biographe, Roger Mehl, fait remarquer que lorsque Boegner faisait ses études de théologie Fallot était

son véritable père spirituel et qu'il le restera bien au-delà de sa mort [...]. Il n'est guère d'écrits, de conférences où Marc Boegner jusqu'à un âge avancé n'ait évoqué ou cité Fallot. Il n'est pas exagéré de dire que celui-ci fut, en même temps que son père spirituel, son maître à penser, et qu'avant même d'entreprendre des études de théologie, il avait trouvé, grâce à Fallot, une orientation théologique que, bien sûr, il enrichira par la suite, mais à laquelle il restera toujours fidèle¹.

Marc Boegner précise lui-même : « De novembre 1898 à juillet 1900, je vécus aux *Auberts* [lieu-dit de la Drôme où réside alors Fallot] un temps d'études, de recueillement, d'apprentissage de la vie chrétienne et ecclésiale qui me laisse de merveilleux souvenirs². » De plus, rapporte encore Roger Mehl :

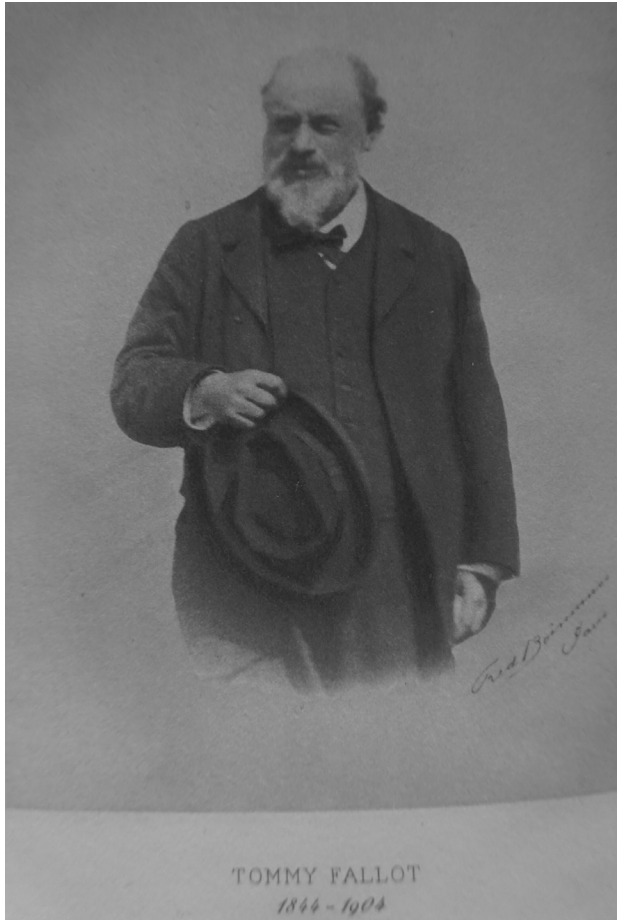
Au cours de l'été 1903, son mal empire et il [Fallot] appelle auprès de lui à Leysen, où il a été revoir sa fille mourante, son neveu Marc Boegner. Les deux hommes regagnent ensemble la Drôme et s'établissent tout près d'Aouste [commune dont Fallot est le pasteur], à Blacons. Après une légère amélioration au début de 1904, amélioration qui permet à Fallot de reprendre en partie son ministère, le mal évolue vers la phase finale, et Boegner revient à Blacons peu avant la Pentecôte 1904. Il ne quittera plus son oncle jusqu'à sa mort, le 3 septembre 1904. Fallot va profiter des dernières forces qui lui restent pour confier à son neveu ses ultimes pensées (« Entretiens de Pentecôte » [dont Boegner a publié des fragments])³.

Enfin, comme Boegner le rapporte, « pour répondre au vœu que lui-même [Fallot] m'avait exprimé dans d'émouvants entretiens que nous eûmes

-
1. Roger MEHL, *Le pasteur Marc Boegner 1881-1970, une humble grandeur*, Paris: Plon, 1987, p. 17.
 2. Marc BOEGNER, *L'exigence œcuménique, souvenirs et perspectives*, Paris: Albin Michel, 1968, p. 12. Dans l'Avant-propos de sa thèse de doctorat (cf. *infra*), Boegner précise « je vécus, 1898 à 1904, d'une façon plus ou moins continue, auprès de Fallot » (p. vi).
 3. R. MEHL, *op. cit.*, p. 21-22.

quelques semaines avant sa mort⁴», il accepte de succéder à son oncle comme pasteur de l'Église réformée d'Aouste, et il le reste jusqu'en 1911.

L'influence que Fallot a exercée sur Boegner a déjà été étudiée par Roger Mehl dans la biographie qu'il a consacrée à ce dernier. Il est donc inutile d'y revenir et le lecteur intéressé pourra s'y reporter. Mais il nous a semblé intéressant de présenter comment Boegner choisit de parler d'un homme dont il est aussi proche dans les deux ouvrages qu'il consacre à son oncle.



Portrait de Tommy Fallot en frontispice de Marc BOEGNER, *La vie et la pensée de T. Fallot*, t. II : *L'achèvement (1872-1904). D'après sa correspondance et d'autres documents inédits*, Paris : Berger-Levrault – Librairie Fischbacher, 1926

4. M. BOEGNER, *op. cit.*, p. 19.

Marc Boegner rédige deux livres sur Tommy Fallot. Le premier, intitulé *La vie et la pensée de T. Fallot, d'après sa correspondance et d'autres documents inédits*, est publié à Paris chez Berger-Levrault et Fischbacher et comporte deux tomes. Le tome I, paru en 1914 et sous-titré *La préparation (1844-1872)*, compte 52 pages d'introduction et 386 pages de texte. Dans le tome II, paru en 1926 et sous-titré *L'achèvement*, on dénombre 10 pages d'avant-propos et 466 de texte ; ce qui fait un total de 914 pages de grand format (16 x 25). Il s'agit d'un travail universitaire. Lorsqu'il l'entreprend⁵, en 1909, Boegner envisage d'exercer un ministère de professeur de théologie, ce qui implique alors de rédiger deux thèses⁶. La première, dite « thèse de licence en théologie » est en général plus succincte que la seconde⁷ ; mais elle est le grade universitaire indispensable pour être en mesure de soutenir ensuite sa « thèse de doctorat en théologie », qui permet d'être nommé professeur de faculté. Les deux tomes de cet ouvrage sont les deux thèses de Boegner, qu'il soutient l'une et l'autre devant la Faculté de Paris, où il a fait l'ensemble de ses études de théologie⁸. Avant de choisir son sujet de thèse de licence, Boegner semble avoir hésité – il est toujours délicat de préparer un travail universitaire sur un membre de sa famille avec lequel, qui plus est, on est tout particulièrement lié – et avoir consulté deux de ses anciens professeurs, John Viénot et Raoul Allier, qui l'ont encouragé dans cette voie, dans laquelle il s'engage ensuite résolument. Il est vrai que Boegner possède chez lui une bonne partie du matériel documentaire dont il a besoin : après la mort de son oncle sa famille lui a confié les papiers personnels de ce dernier, sa correspondance en particulier⁹. Cela a pu l'encourager à faire ce choix, d'autant plus que lorsqu'il commence ce travail, il est encore pasteur dans la Drôme¹⁰.

5. R. MEHL, *op. cit.*, p. 39.

6. Pour être pasteur il faut tout d'abord faire cinq ans d'études de théologie, à la fin desquelles on doit rédiger un assez bref mémoire appelé alors « thèse de baccalauréat en théologie » ; mais ce n'est pas une « thèse » au sens que nous donnons aujourd'hui à ce terme.

7. Dans le cadre de sa thèse de licence, Boegner doit aussi rédiger une thèse « secondaire », souvent brève ; la sienne (Alençon : Couslant, 1914) est consacrée à *L'unité de l'Église*, un thème qui a beaucoup intéressé Fallot ; R. Mehl la qualifie de « travail modeste et bref » (*op. cit.*, p. 228).

8. Rappelons que Marc Boegner a aussi fait des études de droit.

9. Il précise dans ses Souvenirs : « [...] j'avais mission de rechercher, parmi les manuscrits que Fallot avait laissés, ceux qu'il était opportun de publier [...]. Je fus conduit à faire l'inventaire de tous ses papiers : cahiers de notes, textes de conférences et de prédications, ébauches d'études, lettres signées de nombreux correspondants, ou écrites par lui et lui ayant été rendues. » (*L'exigence œcuménique*, p. 19.)

10. R. MEHL précise : « [...] Boegner se préoccupe de reprendre ses études de théologie [...]. Pour le lui permettre, il reçoit l'aide d'un suffragant et ami, le pasteur André Aeschmann (1909). Il est admis au *colloquium* de la licence à la faculté de Paris (avril 1909). » (*Op. cit.*, p. 39.)

Mais cela peut expliquer, en partie, qu'il ait sous-titré ses deux thèses « d'après sa correspondance et d'autres documents inédits ». Toutefois, il est clair que, pour Boegner, le travail sur les papiers de son oncle possède une composante émotionnelle. Dans l'Avant-propos du tome II Boegner écrit ainsi qu'il a eu « le désir de faire revivre celui par qui Dieu m'a tant donné¹¹ » ; il explique aussi dans ses Souvenirs :

Au fur et à mesure que j'avais dans ce travail [inventaire des papiers de Fallot], rendu difficile par le désordre des documents, j'éprouvais l'émotion de revivre, dans leur profondeur, les « époques » d'une vie et les mouvements d'une pensée dont, par la suite, j'ai essayé de mettre en lumière l'extrême diversité, dans une unité fondamentale¹².

Notons, également, que sa thèse de doctorat paraît douze ans après sa thèse de licence, ce qui est un peu inhabituel. Pour l'expliquer, Boegner précise dans l'Avant-propos du tome II que dès 1914 il avait déjà rassemblé « un grand nombre des matériaux nécessaires¹³ » et que ce long délai est dû à la Première Guerre mondiale et aux débuts – compliqués, il est vrai – de son ministère à Passy. Toutefois, R. Mehl avance aussi une autre explication. Au début des années 1920 Boegner semble avoir « renoncé à l'idée d'enseigner la théologie dans un établissement d'enseignement supérieur¹⁴ » ; mais, comme il souhaite tout de même être docteur en théologie, il cherche un sujet. En 1918 il songe donc un moment « à consacrer sa thèse à Duplessis-Mornay, dont Raoul Allier lui conseillait d'étudier la pensée religieuse et John Viénot les vues politiques¹⁵ ». Finalement, il décide de terminer sa biographie de Fallot, « compte tenu de ses précédents travaux et de l'immense reconnaissance qu'il avait à l'égard de Tommy Fallot¹⁶ », écrit encore R. Mehl.

Le second ouvrage que Boegner consacre à Fallot est tout à fait différent. Intitulé *T. Fallot, l'homme et l'œuvre*, et publié en 1931¹⁷ à Paris aux éditions Je Sers, il compte seulement 264 pages de petit format (14 x 21). Dans l'Avant-propos, Boegner le présente comme une sorte de résumé de son livre précédent, parce que, explique-t-il, « de divers côtés [...] on souhaitait une biographie de Fallot où l'exposé de sa pensée ne reçût pas des

11. *La vie et la pensée*, t. II, p. vii.

12. *L'exigence œcuménique*, p. 19.

13. *La vie et la pensée*, t. II, p. v.

14. *Le pasteur Marc Boegner*, p. 73.

15. *Ibid.* Boegner a aussi pensé à étudier le problème de l'unité de l'Église chez Saint-Cyran.

16. *Ibid.*

17. La date de publication ne figure pas sur le livre, mais le catalogue de la BnF le date de 1931.

développements aussi abondants¹⁸ » que dans ses deux thèses. Cependant, ce « petit » livre est plus que cela. En effet, en 1931 Boegner n'est plus le jeune pasteur (il est né en 1881) d'une modeste paroisse de la campagne drômoise qu'il était en 1909 lorsqu'il a mis au point sa méthode de travail pour rédiger un livre consacré à son oncle – décédé cinq ans plus tôt –, qu'il admire tant et auquel il a succédé comme pasteur à Aouste. Il est désormais le pasteur d'une importante paroisse parisienne (Passy), qui prononce des « conférences de Carême » retransmises par ce nouveau média qu'est la radio, et président de la Fédération protestante de France. S'il n'est pas encore devenu « le président Boegner¹⁹ », il est déjà l'une des principales personnalités du protestantisme français. Évidemment, son admiration pour son oncle est toujours présente : dans son Avant-propos il le qualifie « d'une des plus puissantes personnalités qu'ait comptées, au siècle dernier, le protestantisme français²⁰ ». Mais il a acquis une certaine distance vis-à-vis de son oncle. De plus, en condensant son propos initial il est conduit à réfléchir davantage sur les choix de vie et sur les évolutions de la pensée de Fallot. Il propose donc des explications plus nombreuses que dans son premier ouvrage²¹.

Quelle méthode Boegner utilise-t-il pour retracer « la vie et la pensée » de Tommy Fallot dans ses deux thèses ? Il précise tout d'abord qu'il se refuse à faire quelque chose « qui ressemble à un panégyrique » mais aussi qu'il n'a pas cru que, « de peur de paraître grandir un homme, il fallût prendre à tâche de le rapetisser » et donc tenter de montrer son impartialité « en laissant dans l'ombre les grands côtés et en mettant en relief les défauts²² ». Il suit donc « la méthode qu'ont mise dès longtemps en faveur les biographes d'outre-Manche. J'ai cherché à m'effacer aussi complètement que possible et à laisser parler Fallot lui-même²³. » De fait, une très grande partie des deux tomes de son premier livre consiste en des citations de « sa correspondance et d'autres documents inédits ». En plus des lettres écrites par Fallot, Boegner utilise donc certains de ses manuscrits inédits, des brochures et des prédications publiées, ainsi que les entretiens qu'il a eus avec Fallot à Pentecôte 1904 et

18. *T. Fallot, l'homme et l'œuvre*, p. 5.

19. Ce surnom lui est souvent donné en raison des nombreuses présidences qu'il a assumées (de la Fédération protestante, de l'Église réformée, de la Cimade, de la Société des missions, de l'Alliance biblique française, etc.).

20. *Op. cit.*, p. 6.

21. Cette évolution de la façon d'écrire de Boegner est déjà perceptible dans sa thèse de doctorat, qu'il rédige de 1922 à 1925, mais elle est moins prononcée.

22. Introduction, t. I, p. XLIX-L.

23. *Ibid.*, p. L.

qu'il a immédiatement fixés par écrit à l'aide de notes qu'il a prises « tandis que Fallot parlait²⁴ » ; cette dernière source se révélant d'ailleurs capitale pour les pages qu'il consacre aux dernières années de Fallot dans son tome II²⁵.

Précisons quelque peu la manière dont Boegner utilise ses sources. En ce qui concerne la correspondance de Fallot, Boegner privilégie les lettres qu'il a adressées à deux correspondants²⁶. Gabriel Monod (1844-1912), tout d'abord, qui a été pensionnaire chez le pasteur Edmond de Pressensé en même temps que Fallot (de 1860 à 1862) lorsqu'ils faisaient l'un et l'autre leurs études à Paris. Ensuite ces deux hommes sont restés très liés²⁷, au moins durant une partie de leur vie. En effet, dans son premier tome Boegner cite 55 fois des lettres à G. Monod ; mais aucune n'est postérieure à l'année 1872, sans qu'il en explique la raison. Cela semble curieux tant cette correspondance est fondamentale pour Boegner lorsqu'il rédige son premier tome, et du fait que ces lettres révèlent la très grande proximité intellectuelle et morale entre ces deux hommes. Il se peut, certes, que Boegner n'ait retrouvé aucune lettre postérieure pour des raisons fortuites. Mais il est aussi loisible de se demander si leurs relations n'ont pas été altérées par l'évolution religieuse de G. Monod après 1872²⁸, très éloignée de celle de Fallot. Dans le second tome Boegner privilégie un autre correspondant, le pasteur Paul Minault (1858-1897), qui partage ses convictions chrétiennes sociales. Déjà utilisées 13 fois dans le premier tome, des lettres adressées à Minault par Fallot sont citées 50 fois dans le second tome. Elles concernent presque toutes les années 1889-1893, moment de crise pour Fallot, et sont à ce propos une source très importante. D'ailleurs Boegner affirme qu'à partir de 1889, Minault est le

24. *Ibid.*, p. x, n. 1. Naturellement, il utilise aussi des livres de ses contemporains, mais c'est en général pour traiter des sujets annexes, par exemple : Henri MONNIER, *Daniel Le Grand et la législation internationale du travail*, Paris, 1908 ; ou Léon MAURY, *Le Réveil religieux dans l'Église réformée à Genève et en France (1810-1850)*, Paris, 1892 (la référence que Boegner donne t. I, p. 21, n. 1 est un peu inexacte).

25. Dans ce tome II on trouve une « liste des ouvrages, brochures et principaux articles de T. Fallot » aux p. 453-456. Naturellement, Boegner ne les a pas tous utilisés pour rédiger ses thèses.

26. Boegner cite seulement 9 fois des lettres ayant été adressées à Fallot, et aucune de G. Monod ou de P. Minault.

27. Boegner écrit que « ces deux âmes [Monod et Fallot] généreuses et loyales sont faites pour s'aimer » (t. I, p. 48).

28. G. Monod s'est certes toujours déclaré protestant, mais il semble avoir cessé d'être pratiquant et il est devenu partisan d'un libéralisme théologique qui « l'amène parfois à des positions extrêmes » (Charles-Olivier CARBONELL, « Les historiens protestants dans le renouveau de l'historiographie française », dans André ENCREVÉ et Michel RICHARD (dir.), *Actes du colloque Les protestants dans les débuts de la Troisième République (1871-1885)*, Paris : SHPF, 1979, p. 62).

« plus intime confident de sa pensée²⁹ ». Ensuite, Boegner est dans l'incapacité de citer des lettres postérieures car elles ont été perdues³⁰. En dehors de ces deux hommes, Boegner utilise évidemment des lettres de Fallot adressées à d'autres correspondants³¹, mais les citations en sont nettement moins nombreuses et, à la différence des précédentes, elles ne constituent pas le cœur des développements que Boegner consacre à certaines périodes de la vie de Fallot.

Naturellement Boegner cite aussi très largement des manuscrits inédits, dont certains – *Le livre de l'Action bonne*, *La religion de la solidarité*, *Comment lire la Bible jour après jour* et *Christianisme social* –, seront ensuite publiés par les soins de Boegner³²; ainsi que des brochures et articles publiés par Fallot. Comme c'est naturel, dans son livre paru en 1931 Boegner utilise les mêmes sources puisque c'est un résumé de ses thèses et qu'il n'a pas fait de nouvelles recherches pour le rédiger.

À propos de ses sources, le plus notable est la façon dont Boegner les utilise. Fidèle à son projet de « faire parler » Fallot, il fait d'innombrables citations. Il est difficile de préciser la part exacte des citations et celle du texte rédigé par Boegner. Mais la lecture de ses deux thèses laisse penser qu'au moins les deux tiers des pages de son livre sont des citations. Et, dans plus d'un cas, Boegner privilégie presque exclusivement une seule source. Ainsi, par exemple, lorsqu'il évoque le séjour de deux ans que Fallot fait à Zurich en 1862-1864, les pages 178 à 193 sont exclusivement fondées sur des citations de lettres qu'il a adressées à Gabriel Monod. De même, dans le tome II, les années 1890-1892 sont presque entièrement fondées sur des citations de lettres à Paul Minault (voir les pages 189-237). Par ailleurs, Boegner ne se contente pas de faire de très nombreuses citations de taille moyenne, voire d'une à deux pages, il n'hésite à faire de très longues citations d'un document qui lui semble important. Ainsi, par exemple, une lettre à G. Monod d'octobre 1862 occupe les pages 57-61 du tome I car Boegner veut – dit-il – présenter « tous les mouvements » de l'âme de Fallot. Ou, pour évoquer les options doctrinales de Fallot lorsque ce dernier fait ses études de théologie, il cite une lettre

29. Tome 2, p. 174.

30. Minault est assassiné à Madagascar en 1897 et Boegner pense que les lettres « se trouvaient dans les bagages de Minault pillés au moment de son assassinat » (t. II, p. 282, note 1).

31. Notamment Alfred Boegner, Edmond et Élise de Pressensé, Gédéon Chastand, Elie Gounelle, Louis Gouth ou Ernest Naville, par exemple.

32. *Le livre de l'Action bonne*, Paris: Fischbacher, 1905, viii-431 p. (4^e éd. 1925); *La religion de la solidarité*, Paris: Fischbacher, 1908, vii-360 p.; *Comment lire la Bible jour après jour*, Paris: Fischbacher, 1909, xiv-500 p.; *Christianisme social*, Paris: Fischbacher, 1911, 345 p.

à G. Monod de novembre 1871, reproduite aux pages 318-321 du tome I. De même, pour présenter le « travail intérieur » de Fallot en 1892, une lettre à P. Minault de juin 1892 est citée aux pages 226-230 du tome II. Certaines citations d'une seule lettre sont même plus longues : dans le second tome, par exemple, les pages 200 à 208 sont occupées par la reproduction d'une lettre de Fallot à P. Minault du 8 février 1891. Dans le livre publié par Boegner en 1931, les citations de lettres sont naturellement moins développées ; mais il arrive tout de même qu'elles couvrent quatre pages³³.

De la même façon, quand Boegner s'intéresse à une question traitée par Fallot dans l'un de ses manuscrits inédits, il lui arrive de faire de très longues citations. Ainsi, par exemple, Boegner indique qu'en 1895 le Comité pour l'encouragement des études près la faculté de théologie de Montauban organise un concours intitulé *Qu'est-ce qu'une Église ? sa nature ? ses éléments constitutifs ?* ; et que Fallot décide de préparer un mémoire à ce sujet. Boegner ayant retrouvé dans ses papiers un cahier intitulé *L'Église notes au jour le jour*, « plutôt que de résumer en quelques lignes le livre auquel aboutit celui-ci³⁴ », il choisit de reproduire de larges extraits de ce cahier. Il estime qu'il « vaut mieux suivre l'auteur dans son effort pour saisir le problème dans son centre et pour projeter sur lui la lumière de quelques grands principes³⁵ ». Et cette longue citation court sur les pages 299 à 305. On le voit, c'est sans doute en utilisant cette méthode que Boegner estime qu'il « fait parler » Fallot, ce qui est l'un de ses objectifs. Il reste que – bien évidemment – Boegner s'efforce aussi d'expliquer souvent les décisions ou les évolutions de Fallot ; mais chaque fois qu'il est en mesure de le faire, c'est à l'aide de citations.

Sur le fond, lorsqu'il présente des choix de Fallot, ou qu'il analyse certains de ses écrits, en général Boegner ne cherche pas à les éclairer en les contextualisant. Prenons quelques exemples. Dans le tome I Boegner s'intéresse à la formation théologique de Fallot et précise qu'il a lu une bonne partie des grands théologiens allemands du milieu du XIX^e siècle : Schleiermacher (qu'il semble fort apprécier)³⁶, Ewald, Strauss, Baur, en

33. Tel est le cas, par exemple d'une lettre à Minault du 6 décembre 1890, reproduite t. II, p. 175-178.

34. T. II, p. 299.

35. *Ibid.*

36. Il écrit à ses parents, à propos des *Discours* de Schleiermacher [*Über die Religion, Reden an die Gebildeten unter ihren Verächtern*, 1799 ; il en existe deux traductions françaises : celle de I. J. Rouge, *Discours sur la religion à ceux de ses contempteurs qui sont des esprits cultivés* (Aubier, 1944) ; et celle de Bernard Reymond, *De la religion, discours aux personnes cultivées d'entre ses mépriseurs* (Van Dieren, 2004)] : « J'ai continué Schleiermacher ; je vais bientôt l'avoir fini. Il me faudra le lire encore une fois pour en avoir une idée bien nette et pour m'approprier

particulier³⁷. Mais ensuite Boegner n'utilise pas cette connaissance qu'a Fallot de ces célèbres auteurs pour tenter de permettre au lecteur de mieux comprendre certains de ses choix doctrinaux. Par exemple, quand Boegner explique que lorsqu'il fait ses études de théologie Fallot est peu favorable à l'exégèse scientifique³⁸, il ne montre pas de quelle façon ce refus de Fallot peut être articulé avec la connaissance qu'il a de l'utilisation de la méthode historico-critique par Baur³⁹. Boegner évoque aussi Fallot s'interrogeant en 1865 sur la notion d'inspiration des Écritures, et affirmant : « Où est le Christ, là est une inspiration complète, divine. Mais pour connaître Christ, il faut l'avoir ; donc ayez le Christ en vous, et vous le trouverez dans la Bible⁴⁰. » Un peu plus loin il cite Fallot faisant (en 1871) une différence entre religion et théologie :

La théologie est une science que l'intelligence s'assimile comme toutes les autres sciences. La religion est une puissance dont l'âme se nourrit. La théologie tue la religion, et la religion s'affaiblit en raison directe de sa tendance à devenir une théologie. [...] La religion est pour moi un domaine supérieur, mais complètement analogue au domaine des mouvements et des affections humaines.

l'énorme quantité d'idées fertiles qui y est contenue.» (p. 94-95 ; il le critique, certes dans sa « thèse » de baccalauréat en théologie, mais c'est pour avoir rédigé ses célèbres *Discours « für die Gebildeten »*, et non pas sur le fond [p. 346]). Notons qu'à propos de la *Vie de Jésus* de Renan (parue en 1863) il écrit « une fois qu'on a lu les Allemands, Renan me semble une bouillie sans grande saveur » (p. 94) ; il est vrai que dans ce cas il peut être influencé par Edmond de Pressensé, qui fait une longue critique de ce livre dans la *Revue chrétienne* (1863, p. 449-488), et qui publie en 1866 *Jésus-Christ, son temps, sa vie, son œuvre*, que l'on tient en général comme la meilleure réponse francophone à Renan. Or, nous le savons, Fallot a logé chez les Pressensé de 1860 à 1862.

37. T. I, p. 93-95.

38. Boegner cite par exemple cette affirmation de Fallot dans une lettre du 5 mai 1871 : « Jésus-Christ est le maître par excellence, et c'est au pied de sa chaire que, jour après jour, nous devons nous asseoir, écoutant dans le silence des bruits des opinions humaines, parler sa sagesse. Le commerce d'un professeur de renom est vanté comme un grand avantage. Le commerce de Jésus-Christ est et restera la seule source de connaissances certaines. » (T. I, p. 323.) Il aurait pu être intéressant de comparer ce type de raisonnement avec l'épistémologie kantienne. Mais Boegner ne juge pas utile de le faire.

39. Notons, cependant, que Boegner esquisse une explication car il précise que Fallot n'a pas achevé son étude et que, s'il l'avait publiée on lui aurait sans doute reproché de se laisser enfermer « dans un cercle vicieux dont il est difficile de sortir sans compromettre la valeur psychologique ou le caractère scientifique du travail critique... Nul ne pourrait contester, cependant, à quarante ans de distance, qu'il y ait, derrière cette ébauche, une claire vision des abus par lesquels la critique risque de se discréditer [...] » (p. 338). Mais il ne développe pas cette question. Pas plus que dans son livre de 1931, où toutefois Boegner est plus clair en écrivant que Fallot a été influencé par « quelques rencontres avec la critique historique et littéraire de la Bible et certaines de ses outrances » (*T. Fallot l'homme et l'œuvre*, p. 80).

40. T. I, p. 220.

[...] Le plus glorieux privilège de la religion de Jésus-Christ est de pouvoir être expérimentée par le dernier des ignorants qui a soif de quelque chose de supérieur à la terre [...] ⁴¹.

Tout cela fait, évidemment, penser aux *Discours* de Schleiermacher. Mais Boegner n'estime pas devoir rechercher s'il y a un lien, alors qu'il a tenu à signaler auparavant que Fallot est très intéressé par ce théologien. Dans le même ordre d'idées on peut remarquer que, quand il présente assez en détail le travail inédit de Fallot intitulé *La vie et la pensée*⁴², Boegner ne cherche pas à distinguer ce qu'il y a d'original dans ce texte et ce qui peut être rapproché de ce qu'écrivent alors d'autres théologiens et penseurs religieux⁴³.

Autre exemple, quand Boegner présente ce qu'il appelle « la prédication du christianisme social » par Fallot entre 1881 et 1889⁴⁴ et qu'il expose en quel sens il peut être qualifié de socialiste, il n'évoque par les autres initiateurs du mouvement du christianisme social dans les pays étrangers, en Allemagne, en Grande-Bretagne ou aux États-Unis par exemple. Il ne cherche donc pas à savoir si Fallot a été influencé par ces exemples, dont on peut pourtant penser qu'il a eu connaissance.

Enfin, dernier exemple, dans le tome I Boegner accorde une large place à ce qu'il appelle la « conversion » de Fallot⁴⁵, sur laquelle nous reviendrons plus loin⁴⁶. Il en fait un récit fort intéressant, appuyé sur des citations très éclairantes. Il précise qu'elle s'explique, en partie, par le milieu piétiste qui l'entourne à cette époque⁴⁷ et par l'influence qu'a exercée sur lui Christophe Dieterlen. Or les citations que Boegner propose montrent qu'il s'agit typiquement d'une « conversion revivaliste ». La réintroduire dans le cadre plus général du mouvement du Réveil du XIX^e siècle aurait peut-être permis de mieux la comprendre. Mais Boegner, qui connaît l'histoire du Réveil⁴⁸, n'estime pas devoir le faire ; probablement parce que cela n'entre pas dans le cadre

41. T. I, p. 319.

42. T. I, p. 324-338.

43. D'une façon plus générale on peut noter que Boegner cherche à montrer ce que Fallot doit à la pensée et aux écrits de Christophe Dieterlen (l'homme qui a le plus influencé Fallot) lorsque c'est le cas, mais qu'il se limite le plus souvent à cet exemple.

44. Voir t. II, chapitre IV, p. 131-181.

45. Tel est le titre de son chapitre V (p. 194-240).

46. Cf. *infra*, p. 505.

47. En 1865-1866 Fallot séjourne durant 18 mois à Elberfeld, pour suivre les cours d'une école de tissage et mieux se familiariser avec la culture allemande.

48. Cf. *supra*, n. 24.

général de sa compréhension de ce qu'est une biographie où il entend « faire parler » Fallot, et donc s'effacer devant ses écrits⁴⁹.

D'autre part, dans l'introduction du tome I Boegner explique qu'on « ne trouvera rien ; dans les pages qui suivent, qui ressemble à un panégyrique », car « la vérité ne doit pas être fardée par l'éloge⁵⁰ ». Mais il précise qu'il n'a pas non plus l'intention de critiquer et ajoute que sa « seule ambition a été d'être vrai⁵¹ ». Il reste que, lorsqu'on tente de présenter certains textes, certaines réactions etc., il est souvent difficile de ne pas donner quelque peu son avis. Boegner est-il parvenu à suivre la ligne de crête qui permet de ne céder ni à la critique, ni à l'éloge⁵²? Prenons quelques exemples.

Tout d'abord il arrive, évidemment, à Boegner de donner des explications où sa propre opinion, en général approuvée, apparaît sous-jacente. Ainsi, en introduisant le chapitre qu'il consacre à la prédication du christianisme social, il écrit :

Que Fallot ait été, dans le protestantisme français, l'initiateur d'une transformation profonde des doctrines du salut et du royaume de Dieu et d'une nouvelle conception de la piété, c'est là une vérité qu'historiens et théoriciens du *christianisme social* sont unanimes à reconnaître. Les études réunies après sa mort⁵³, sous le titre même de *Christianisme social*, suffisent à marquer avec quelle vigueur de pensée et tout ensemble, avec quelle passion de la justice il entreprit, après 1880, la tâche difficile de conquérir les protestants de France à sa compréhension des « doctrines sociales de l'Évangile »⁵⁴.

Il estime donc ne pas avoir à insister sur ce point et devoir, pour l'essentiel, se demander « par quel développement de la vie et de la pensée il a été conduit à l'élaboration de sa doctrine et de quelle manière il s'est efforcé de la faire pénétrer dans les milieux protestants⁵⁵ ».

De même, à propos du choix de Fallot de devenir pasteur de l'Église réformée, que ce dernier présente comme « celle de toutes les Églises pour laquelle j'ai le moins de sympathie naturelle⁵⁶ », Boegner précise :

49. Il écrit, par exemple, après avoir résumé *La vie et la pensée* : « Un commentaire ou un examen critique du travail de Fallot ne serait pas à sa place ici. » (P. 334.)

50. P. XLIX-L.

51. P. L.

52. Il précise : « J'ai déjà indiqué que mon dessein n'était pas de faire une étude critique. Mais pour atteindre le plus d'objectivité possible, j'ai préféré m'abstenir là où les documents parlaient d'eux-mêmes, de les résumer en des pages qui n'auraient été qu'un écran entre le lecteur et l'âme dont ils traduisent l'émotion ou la pensée. » (*Ibid.*)

53. Rappelons que c'est lui qui en a assuré la publication en 1911.

54. T. II, p. 131.

55. *Ibid.*, p. 131-132.

56. *Ibid.*, p. 247.

Ce n'est pas simple désir d'avoir une activité régulière [...] ; ce n'est pas non plus, seulement, volonté de ne pas abandonner à elle-même une paroisse qu'il aime tant [...]. C'est par le travail de la pensée que Fallot en arrive à la décision qui le surprend lui-même⁵⁷.

Puis Boegner expose quel est, à son sens, ce « travail de la pensée » expliquant ce choix de Fallot. Ce n'est certes pas au sens strict une approbation, mais la façon dont il s'exprime laisse penser qu'il approuve ce choix ; d'autant plus que Boegner, lui aussi d'origine luthérienne, a succédé à Fallot au service de l'Église réformée d'Aouste.

Parfois, aussi, Boegner formule quelques critiques modérées, qu'il déduit souvent de réflexions ultérieures de Fallot. Il écrit, par exemple à propos d'une période de doute que traverse Fallot en 1863 :

Fallot a engagé une lutte acharnée contre la domination d'une sensibilité qui le faisait cruellement souffrir ; il a voulu devenir un homme de volonté, mais il paraît bien qu'il ait surtout compté, pour atteindre ce but, sur sa propre volonté, et non sur la volonté et la puissance de Dieu. De cette erreur initiale il ne se rend pas compte tant qu'il est à Zurich ; il n'en aura conscience que plus tard lorsqu'elle l'aura conduit à un nouvel échec⁵⁸.

Il est vrai que Boegner se montre parfois plus critique, mais c'est plutôt à propos d'autres personnes que Fallot. Ainsi, par exemple, il reproche à Christophe Dieterlen sa « crédulité⁵⁹ ». Ou alors, lorsqu'il estime devoir reproduire l'appréciation critique d'un écrit de Fallot, il lui arrive de l'équilibrer par un jugement approbateur. Tel est le cas pour la « thèse » de baccalauréat en théologie de Fallot, intitulée *Les pauvres et l'Évangile*. Il cite tout d'abord l'opinion, critique, du président du jury, le célèbre professeur J. G. Baum (1809-1878) ; puis il ajoute celle, favorable, de J. L. Michaëli (beaucoup moins connu), dans un article de la *Revue chrétienne*⁶⁰.

57. *Ibid.*, p. 256.

58. T. I, p. 101.

59. « Des interventions surnaturelles dans une existence humaine, qu'elles fussent le fait de Dieu ou de Satan, étaient, à ses yeux, si naturelles qu'il semblait parfois entraîné par un irrésistible attrait pour le merveilleux, le miraculeux, jusqu'au point où la foi risqué de devenir crédulité. » (Tome 1, p. 140.) Un peu plus loin Boegner explique qu'il aspire à « un Royaume de Dieu descendant du ciel en un clin d'œil, de façon magique » (p. 146-147).

60. Boegner résume tout d'abord les critiques de Baum : « Il y a dans votre travail, lui dit en substance celui-ci, une grande largeur de vue, un sentiment de pitié et de vérité exquis, avec une noble simplicité qui fait du bien au lecteur. Mais il lui manque des *allures scientifiques*. [...] les allures scientifiques consistent dans la *méthode*, dans la manière de présenter les choses et de les mettre dans leur véritable jour. Or, dans votre travail, pas de *définition*, du pauvre, des pauvres, pas non plus de *coup d'œil historique* (les pauvres dans le paganisme, chez les juifs, dans

Il n'est pas rare, aussi, que Boegner adresse des éloges à Fallot. Il affirme, par exemple, au sujet de cette « thèse » de Fallot : « cette étude ne constitue pas seulement un admirable chapitre de théologie pratique, que devraient méditer tous ceux qui ont à travailler au milieu des pauvres⁶¹ ». Il décrit, également, Fallot conférencier durant sa « grande croisade pour la femme⁶² » dans les années 1880, sans dissimuler son admiration :

Lorsqu'il se lève pour engager avec la grande assemblée [...] la bataille que constitue, pour lui, chacune de ses conférences, sa haute taille, sa forte carrure, son noble visage encadré de cheveux bouclés, son regard qui semble tantôt foudroyer les ouvriers d'iniquité, tantôt se pencher, avec une tendresse passionnée, sur leurs victimes, toute sa personne enfin exerce, sur les auditeurs les plus divers, un prestige, un ascendant qui, d'avance, les disposent à l'écouter. Sa parole chaude, vibrante, toujours sobre alors même qu'elle exprime de saintes colères, saisit les consciences et ne les lâche point jusqu'à ce qu'elle les ait contraintes de regarder en face le mal qu'elles voulaient ne pas voir et de le condamner. Elle fait plus encore : elle allume en elles le désir, la volonté, la passion de la justice⁶³.

Né en 1881, Boegner n'a probablement pas de souvenirs des conférences que prononçait Fallot dans les années 1880 ; mais on peut penser qu'il fait ici référence à d'autres conférences qu'il a entendu prononcer par son oncle.

De fait, on trouve assez souvent sous sa plume des appréciations flatteuses⁶⁴, ce qui n'est pas surprenant tant Boegner a été marqué par la personne et la pensée de Fallot⁶⁵.

le Nouveau Testament. » (T. I, p. 361-362.) Quant à l'article de Michaëli, il se place sur un autre plan, ce dernier se félicitant que : « [...] ce travail aborde (avant tout par le cœur, il est vrai) les deux grandes questions de notre époque, celles qui vont de plus en plus en absorbant toutes les autres : la question sociale et la question religieuse. » (P. 362.)

61. T. I, p. 348-349.

62. Tel est le titre du chapitre III de son t. II, p. 99-130.

63. T. II, p. 112. Dans le même registre, voir le récit que Boegner fait de l'intervention de Fallot lors du synode des Églises évangéliques libres à Mazamet en octobre 1883, p. 156.

64. Présentant l'action de Fallot dans les années 1880 au sein de la Ligue française pour le relèvement de la moralité publique, il écrit : « [...] elle fera de lui, dans le protestantisme français, la conscience prophétique à laquelle regardent tous ceux qui ne peuvent songer, sans frémir d'indignation et de honte, aux iniquités que dix-neuf siècles de christianisme n'ont pas réussi à abattre, et veulent préparer le jour où l'Église du Christ deviendra, sur la terre, la grande ouvrière des libérations définitives. » (T. II, p. 111.)

65. Notons qu'on trouve aux p. 271-272 un portrait « où vibrent son admiration et plus encore sa reconnaissance » (R. MEHL, *op. cit.*, p. 16) de sa cousine, Blanche Fallot, morte en 1902. On y lit par exemple : « D'une intelligence pénétrante et tout à la fois compréhensive, elle fait rayonner sur tous ceux qui l'approchent la beauté d'une âme toute de lumière et de pureté. » Le tome 1 du livre est dédié « à la chère Invisible dont Dieu s'est servi pour me révéler le chemin de la vie, tandis qu'elle creusait ici-bas son court mais lumineux sillon ». Il est clair qu'il s'agit de Blanche Fallot.

Précisons maintenant, quelque peu, le portrait que Boegner brosse de son oncle. Naturellement, il n'entre pas dans de cadre de cette brève présentation de proposer un résumé de la somme qu'il a consacrée à Fallot. Et, dans le but de caractériser la façon dont Boegner s'y prend pour retracer « la vie et la pensée » de Fallot, allons seulement prendre quelques exemples qui nous semblent éclairants.

Notons, tout d'abord, que Boegner suit un plan chronologique, mais avec par moments des chapitres thématiques, qui mettent en valeur des points qu'il estime très importants. Dans le premier tome, par exemple, il présente les origines de sa famille, ses premières années, sa préparation à l'industrie, ce qui l'amène jusqu'à l'année 1864. Il interrompt alors son récit par un chapitre intitulé « Christophe Dieterlen et son influence sur T. Fallot jusqu'en 1865 ». Puis il reprend son exposé chronologique. Il fait de même, évidemment, dans son second tome⁶⁶.

Par ailleurs, Boegner insiste sur le fait que dès sa jeunesse Fallot a eu des problèmes avec sa sensibilité (il l'appelle sa « nature »), et que ceux-ci se sont prolongés durant de nombreuses années. Il précise, ainsi, qu'au début des années 1860 à Paris :

[...] sa *nature* le fait déjà souffrir, pas assez cependant pour qu'il comprenne qu'elle ne peut servir, telle quelle, de sanctuaire à la vie dont l'idéal le hante et qu'il doit attendre de Dieu, en lui-même, une nouvelle création. Avant d'en arriver là, il devra traverser encore d'autres tempêtes et d'autres souffrances⁶⁷.

Boegner revient assez souvent sur ce problème. Il évoque, par exemple, les « tumultes de sa vie intérieure » en 1873⁶⁸ ; il cite Fallot parlant en 1875 de son « impressionnabilité malade qui transforme chaque égratignure en martyr⁶⁹ » ; il explique que, parfois, son « système nerveux, soumis à une tension trop forte prend sa revanche⁷⁰ » et que Fallot passe alors par une phase de dépression ; il ajoute que dans sa première paroisse (Wildersbach) il « se jette à corps perdu dans le travail⁷¹ », si bien que « sa prédication et son action

66. Par exemple, lorsqu'il évoque le ministère de Fallot à Paris entre 1876 et 1889, il commence par retracer les années 1876-1882 ; puis il en présente la suite dans deux chapitres différents, intitulés l'un « La grande croisade pour la femme, 1882-1889 » et l'autre « La prédication du christianisme social, 1881-1889 ».

67. T. I, p. 56.

68. T. II, p. 24.

69. *T. Fallot l'homme et l'œuvre*, p. 119.

70. T. II, p. 38.

71. *Ibid.*, p. 62.

individuelle le laissent souvent épuisé tant il y apportait de passion⁷²». Et aussi qu'il a du mal à « discipliner une passion de la vie qui, toujours, le pousse à donner à son activité de nouveaux développements⁷³ », que ce soit à Wildersbach (1872-1876) ou pendant son ministère à Paris (1876-1889). Ce qui n'est pas sans conséquences : ainsi, son action au sein de la Ligue française pour le relèvement de la moralité publique « exigera un labeur intellectuel et une dépense de forces physiques dont il restera prématurément affaibli⁷⁴ ».

De plus, Boegner nous montre Fallot passant par deux crises successives, induites – pour l'essentiel – par deux déceptions causées, l'une par la bourgeoisie protestante parisienne et l'autre par le peuple parisien. En 1880-1881, sa première crise est donc provoquée par la façon dont la bourgeoisie protestante parisienne vit sa foi chrétienne, qu'il perçoit comme une sorte de trahison :

Fallot a bien vite découvert un mélange de piétisme, d'étroitesse de pensée et de concessions au monde qui le remplissent de colère. [...] L'ébranlement qu'il subit fait chanceler ses convictions les plus précieuses. Il se prend à haïr l'orthodoxie. Par moments il lui semble qu'il court droit au libéralisme [...]. Mais, derrière le libéralisme, il entrevoit la négation violente. Intérieurement, il a rompu avec toutes les idées de son milieu. Il est « à deux doigts de l'athéisme et de l'anarchie » ; il côtoie des abîmes de colère et de haine dont, dix ans plus tard, le souvenir le fera encore frémir⁷⁵.

Ce qui sauve Fallot, précise alors Boegner,

c'est son amour passionné du peuple, sa volonté de le servir, le sentiment d'une mission que Dieu lui assigne au service des faibles, des opprimés, des misérables. « C'est mon socialisme qui m'a sauvé, écrira-t-il un jour à Minault [en 1891] ; j'y ai conservé un minimum de foi religieuse *positive* ; et en vivant de cette foi, et en la servant, j'ai esquivé une masse de luttes dogmatiques et ecclésiastiques qui eussent fait de moi un *négateur* et un *révolté* sur toute la ligne »⁷⁶.

Plus précisément, écrit Fallot en 1892 : « La Ligue [de la moralité publique] a été le moyen dont Dieu s'est servi pour sauver ma foi⁷⁷. » À celle-ci on peut évidemment ajouter sa prédication du christianisme social ; c'est-à-dire ses deux principaux centres d'intérêt entre 1880 et 1889.

72. T. I, Introduction, p. xii.

73. T. II, p. 30.

74. *Ibid.*, p. 111.

75. *Ibid.*, p. 89-90.

76. *Ibid.*, p. 95-96.

77. Cité *ibid.*, p. 96.

Boegner insiste surtout sur sa seconde crise, à laquelle il consacre un chapitre de 55 pages intitulé « Le retour au Désert⁷⁸ ». Il écrit, d'ailleurs, à ce propos dans l'Introduction du tome I : « dans l'ordre de l'action, dans l'ordre de la pensée, aussi bien que dans l'ordre de la vie spirituelle, la période essentielle de la vie de Tommy Fallot est celle dont la crise de 1890-1891 marque le début⁷⁹ ». On le voit, même en ce qui concerne l'action, selon Boegner les années de ministère dans des villages de la Drôme sont plus importantes que ses années de ministère parisien. Alors qu'aujourd'hui c'est surtout comme apôtre du christianisme social que Fallot est connu de ceux qui s'intéressent à l'histoire du protestantisme. De fait, cette crise provoque une réorientation de la vie de Fallot. Lui qui avait agi avec passion dans la capitale, qui y fréquentait de nombreuses personnes en vue dans le but de défendre au mieux les deux causes qui lui tenaient alors tout particulièrement à cœur, qui multipliait les réunions publiques etc., décide à partir de 1893 de « s'enterrer⁸⁰ » dans de toutes petites communes de la Drôme où il mène la vie d'un modeste pasteur de campagne. Cette nouvelle vie est certes induite aussi par la maladie qui contraint Fallot d'abord à interrompre presque toutes ses activités pendant quatre ans, et ensuite à se ménager en raison de l'aggravation progressive de son état de santé⁸¹. Mais elle a des causes plus profondes et, précise Boegner, « c'est dans l'effondrement de beaucoup d'espairs [...] la venue d'années de renoncement et de souffrance où – il n'en aura conscience que plus tard – Fallot naît définitivement au monde des réalités éternelles⁸² ». Fallot fait alors le bilan de son ministère parisien (1876-1889), mais aussi, et surtout, de sa pensée religieuse⁸³. De fait, Boegner nous montre Fallot déçu par le peuple autant qu'il l'avait été par la bourgeoisie en 1881, et ne croyant plus guère à l'action politico-religieuse⁸⁴. Mais s'il décide de ne plus agir directement dans la société, et d'en revenir aux seules armes de l'esprit⁸⁵,

78. Il s'agit du chapitre V ; de plus, il donne des explications complémentaires dans le chapitre suivant.

79. P. XLVIII-XLIX.

80. Évidemment, il ne voit pas les choses sous cet angle, mais c'est ainsi que bien des gens interprètent alors la nouvelle façon dont il comprend son ministère.

81. Il souffre d'une maladie des reins qui l'emportera en 1904.

82. T. II, p. 181.

83. Voir, en particulier, les pages 189-192 et aussi sa longue lettre à P. Minault, citée p. 200-208.

84. Fallot écrit par exemple à Minault le 15 juillet 1892 : « [...] après avoir cru comme vous au peuple, j'ai perdu toute confiance de ce côté-là comme tous les autres. Je ne crois plus qu'à des possibilités *individuelles* et la classe populaire me semble à peu près aussi malade que la classe bourgeoise. Ils nous applaudissent ! Et après ? Rien. » (Cité t. II, p. 231.)

85. Il écrit à Minault, le 16 décembre 1892 : « Le centre, le soleil de la question sociale c'est Jésus-Christ. [...] après avoir peut-être trop attendu des "moyens humains", moyens fort légitimes et

c'est – Boegner y insiste – aussi en raison d'une réflexion religieuse, centrée en particulier sur l'Ancien Testament et, comme Fallot l'écrit à Ernest Naville, sur « les relations du prophétisme et du sacerdoce en Israël [...] et] pourquoi le prophétisme ne pouvait être fécond qu'à la condition de s'unir à son contraire, le sacerdoce⁸⁶ ». Dans cette phrase on reconnaît le « prophète » du christianisme social, et de la croisade pour la femme, qu'il a été à Paris dans les années 1880, alors qu'il desservait une Église indépendante de l'État ; et le pasteur d'une paroisse de campagne de l'Église réformée concordataire, qu'il va devenir. Il l'explique de façon claire :

Je compris [...] que la dissidence protestante [les Églises indépendantes], qui n'est que l'exagération du principe protestant ou, ce qui revient au même, du principe prophétique de l'inspiration individuelle, est incapable, en vertu du mépris où elle tient tout ce qui est institution, témoignage, tradition, etc., de transmettre la vie dont elle est dépositaire. Que si, au contraire, elle allait tout droit à ces choses détestées pour en faire un organisme, pour les pénétrer de son esprit, son œuvre deviendrait étonnamment féconde. [...] j'avais compris très nettement la décision qui s'imposait à moi : c'était de ne plus aller de droite à gauche dans mon œuvre religieuse, comme une âme sans corps, mais de faire prendre corps à mes efforts dans une Église, dans l'Église qui avait, à vues humaines, le plus de chance de servir en France la cause de l'Évangile [...] l'Église réformée de France. J'étais en effet très préoccupé par la détresse des églises réformées de ce pays, et en même temps tout m'y heurtait, rien ne m'y attirait. Mais la vision intellectuelle que j'ai eue cette nuit-là a mis mon cœur au large et m'a forcé d'accepter un cadre⁸⁷.

Et Boegner de conclure que cette lettre montre « la liaison intime que Fallot maintiendra toujours entre la pensée et l'action et le rôle capital de la pensée dans la détermination de l'action⁸⁸ ». Même s'il décèle chez lui un « primat de l'action » ; car, pour Fallot, « la pensée n'a de valeur qu'autant qu'elle implique une série d'actes [...] qu'elle prépare l'action⁸⁹ ». Simplement, à partir de 1893 il réoriente son action en direction de paysans protestants de la Drôme. Comme il l'explique à Minault en 1891, il conserve son but, chrétien social, selon lequel « l'Évangile ne sera compris et reçu, comme

dont Dieu peut bénir l'usage, j'éprouvais le besoin de concentrer désormais toutes mes forces dans l'emploi des seuls forces spirituelles. » (*Ibid.*, p. 234.)

86. Lettre de décembre 1894, *ibid.*, p. 261.

87. *Ibid.*, p. 261-262. Il parle de « cette nuit-là » parce qu'il fait part à E. Naville de ses réflexions lors d'un voyage de nuit entre Dijon et Paris, et que, précise-t-il : « Je déteste les voyages et je tâche toujours d'oublier où je suis à force de creuser un sujet. » (*Ibid.*)

88. *Ibid.*, p. 263.

89. T. I, Introduction, p. XLVI et XLVIII.

il doit l'être, qu'après avoir été prêché et appliqué dans sa conception sociale⁹⁰ ». Mais il pense qu'il faut compléter ce programme en y ajoutant ce qu'il faut d'individualisme car « l'Évangile, qui déborde de socialisme (préoccupation de l'ensemble), déborde aussi d'individualisme, mais d'un individualisme transcendant, et celui qui n'a jamais connu cet individualisme ne sera jamais l'ouvrier des destinées sociales de l'humanité⁹¹ ». Ce qui fait, explique Boegner, que chez lui

la passion de la vie devint donc la passion de Jésus-Christ [...] pour lui la communion avec le Christ impliquait une relation personnelle, directe, actuelle avec Jésus-Christ lui-même, objet de l'adoration du croyant. [...] Désormais, sa vie chrétienne prit incontestablement son point de départ dans une union mystique avec Jésus-Christ. Et d'année en année, la conviction se fortifia en lui que là était « le ressort central de la vie avec Dieu et en Dieu »⁹².

On le voit, la réflexion doctrinale est très importante chez Fallot. D'ailleurs Boegner a songé tout d'abord à consacrer l'ensemble de sa thèse de licence à la seule la pensée religieuse de Fallot ; mais il y a renoncé quand il a compris que sa vie et sa pensée étaient intimement liées. De ce fait, dans les deux tomes de son livre Boegner ne présente pas la pensée de Fallot de façon synthétique. Il propose plutôt les étapes successives de sa réflexion, non sans insister, nous le savons, sur les années 1893-1904 si importantes à ses yeux. En effet, dans les pages qu'il consacre au ministère de Fallot dans la Drôme il y décrit, certes, son action quotidienne auprès de ses paroissiens, mais il tient à laisser une large place à sa pensée religieuse, à laquelle il consacre deux chapitres thématiques⁹³, qui représentent 35 % des pages traitant de cette période, alors que ses options religieuses sont aussi abordées dans les passages qui retracent l'action de Fallot durant ces années. Il est vrai que, pour les rédiger, Boegner dispose des manuscrits qu'il a édités pendant qu'il préparait son étude⁹⁴. Remarquons, en particulier, que Boegner insiste sur l'importance que Fallot attache à ce qu'il appelle « l'Action bonne » : en effet, selon ce dernier « il n'y a d'action bonne que celle accomplie avec Dieu, pour et en Dieu⁹⁵ » ; et,

90. Lettre à Minault du 8 février 1891, citée t. II, p. 204.

91. *Ibid.*, p. 205.

92. Introduction du t. I, p. xxviii. La citation finale est extraite d'une lettre à Minault du 16 décembre 1892.

93. Chapitre VII, « Qu'est-ce qu'une Église ? Une philosophie de la révélation » (p. 288-329) ; chapitre IX, « Solidarité et action bonne » (p. 379-411).

94. Cf. *supra*, p. 493.

95. Cité t. II, p. 400.

résume Boegner, « il montre dans l'action bonne, réponse de l'homme à l'action de Dieu, le principe générateur des églises vivantes⁹⁶ ».

Une étude précise des évolutions de la pensée religieuse de Fallot n'entre pas dans le cadre de ce bref article. Mais on peut noter que Boegner ne la sépare pas de sa spiritualité, et de l'ecclésiologie qui l'accompagne. À propos de sa spiritualité, Boegner le décrit comme fortement marqué par sa « conversion », déjà citée, du 22 octobre 1865. Et il propose un long récit de cette expérience religieuse⁹⁷, qu'on peut qualifier de typiquement revivaliste⁹⁸. En effet, le récit qu'en fait Fallot lui-même nous le montre ressentant la présence du Christ, ayant dès lors une relation personnelle avec lui, ce qui lui permet de s'unir à Dieu par l'intermédiaire de Jésus-Christ⁹⁹. Boegner en propose aussi un récit synthétique dans son livre de 1931 où on peut lire, notamment :

C'est un dimanche le 22 octobre 1865. Il est seul dans la petite chambre où, depuis trois semaines, il n'a cessé de chercher et de prier. Une grande angoisse étreint son âme. À quoi ont abouti, jusqu'à présent toutes les crises morales qu'il a traversées. [...] Mais voici que, devant lui, se dresse une fois de plus la question : qu'est-ce que croire en Jésus-Christ ? [...] Il faut qu'il réponde à cette question. Il sent que sa vie dépend de la réponse qu'il va faire. Mais que peut-il répondre ? C'est alors que dans le silence qui l'entoure et le pénètre, il entend une voix qui lui impose cette réponse : *Croire en Jésus-Christ, c'est croire au Christ vivant !* Au même instant l'unité se fait – momentanément du moins – entre toutes les énergies de son être ; toutes les forces intérieures semblent s'harmoniser autour de la certitude qui vient de prendre possession de son cœur, lui apportant la joie, la lumière et la paix. Le soir descend sur la terre ; mais dans l'âme de Fallot, c'est l'aube d'une vie nouvelle qui se lève¹⁰⁰.

En effet, explique Fallot à Boegner en 1904, jusqu'alors il était divisé en lui-même parce que « sa pensée acceptait que l'action en Dieu et pour Dieu fût seule féconde, mais sa volonté prétendait déterminer elle-même l'objet

96. *Ibid.*, p. 407.

97. Voir t. I, p. 206-218. Avant cela, Boegner décrit aussi la « conversion » de Christophe Dieterlen (t. I, p. 128-129).

98. On connaît, en effet, d'autres récits de « conversion » de ce de type. Voir par exemple, André ENCREVÉ (éd.), « Mémoires du pasteur Jean-Henri Grandpierre (1799-1874)... », *BSHPF* 161 (2015), p. 245-281, 395-422, 569-605 ; aux pages 274-276 Grandpierre évoque ce qu'il appelle « un moment d'extase religieuse ». Consulter aussi Patrick HARISMENDY, « Convergences, parentés et nuances dans l'expérience de la conversion... », *BSHPF* 151 (2005), p. 447-485.

99. Voir plus spécialement les p. 206-208.

100. *T. Fallot, l'homme et l'œuvre, op. cit.*, p. 65-66. Puis Boegner cite le récit que Fallot en a fait lui-même (p. 67-68).

de son action et l'atteindre par ses propres forces» tandis que dans cette soirée du 22 octobre 1865, «dans un éclair, l'action du Christ glorifié lui apparaît comme la seule force capable d'unifier les énergies¹⁰¹». Par la suite, Boegner nous montre Fallot marqué durant toute sa vie par ce type de spiritualité. Par exemple, citant ses recherches sur une «philosophie de la révélation» il affirme que Fallot «était lui-même un mystique¹⁰²».

Sur un plan plus ecclésiastique, Boegner tient à insister sur le fait que toute sa vie Fallot est resté influencé par la spiritualité luthérienne. Évoquant son ministère à Wildersbach, il écrit, par exemple : «Luthérien de tradition et d'éducation, il n'a aucun des préjugés que d'autres Églises de la Réformation nourrissent à l'endroit de la confession¹⁰³.» Ou, autre exemple, lors de son ministère à Paris, et bien qu'il soit alors au service d'une Église libre¹⁰⁴, Fallot demeure, explique Boegner, «profondément attaché à l'Église de la confession d'Augsbourg [...] il est donc bien placé pour apprécier l'attitude souvent dédaigneuse, parfois brutale, que des représentants des Églises réformées¹⁰⁵» ont à l'égard des luthériens. Si bien qu'en 1879 il adresse une lettre au *Christianisme au XIX^e siècle* pour prendre la défense de la spiritualité des Églises luthériennes, alors très affaiblies en France par l'annexion de l'Alsace-Moselle par l'Allemagne¹⁰⁶. Et ainsi, à plusieurs reprises Boegner signale l'attachement de Fallot à l'Église de sa jeunesse, notamment en 1895 quand il devient pasteur de la paroisse réformée de Sainte-Croix, dans la Drôme¹⁰⁷. Commentant sa position Boegner écrit :

101. T. I, p. 214 et 215.

102. T. II, p. 327, note 1. Boegner évoque ici ses recherches durant les années 1890.

103. *Ibid.*, p. 46. Et, sans doute en direction de ses lecteurs réformés, il fait remarquer en note que Calvin ne nourrissait pas de tels préjugés, avec un renvoi à l'*Institution de la religion chrétienne* (n. 2).

104. Voir, par exemple, t. II, p. 289.

105. T. II, p. 85.

106. Il écrit notamment : «Quelle perte pour notre protestantisme français si cette Église [luthérienne] venait à nous faire défaut ! Qui a su mieux que cette Église développer sainement dans les âmes le besoin de l'adoration ? Qui a su mieux qu'elle allier toutes les exigences de la pensée à la cordialité d'une piété intime et profonde ? Qui a mieux compris que cette Église que le présent est tout à la fois la résultante du passé et le germe de l'avenir, qu'il s'agit donc de conserver avec un respect filial le trésor de nos traditions tout en nous gardant bien de vouloir arrêter le cours de l'histoire.» (Lettre de juin 1879, citée t. II, p. 86.)

107. Voir t. II, p. 266-270. Il précise, par exemple : «Qu'est-ce qu'une église sinon un sanctuaire d'adoration, le lieu où Dieu se donne à nous afin que nous nous donnions tout entier à lui ? Avec chaque nouveau sanctuaire qui s'élève il y a entre le ciel et la terre un nouveau point de contact qui permet aux vertus d'en haut de descendre pour préparer l'avènement de cette terre nouvelle où la justice habitera...» (Lettre à Léopold Monod du 26 novembre 1895, p. 266.)

Ce qui le choque le plus dans le culte des églises réformées de la Drôme c'est, en dehors du sans-gêne avec lequel on traite en général les choses saintes, l'inintelligence complète des sacrements. [...] il se heurte, dans l'Église réformée [...] à une] lamentable méconnaissance de la sainte Cène¹⁰⁸.

De plus, cette spiritualité luthérienne se joint dans son esprit à un refus du principe d'Églises de « multitude » et un attachement au principe des Églises de « professants ». Or, pas plus dans l'Église luthérienne de Wildersbach¹⁰⁹ que dans l'Église libre parisienne de la Chapelle du Nord ou dans les Églises réformées de la Drôme, il ne parvient à l'imposer. Et il finit par s'en accommoder¹¹⁰.

Toujours dans le domaine ecclésiastique, Boegner tient à mettre en valeur les vives critiques que Fallot formule à l'encontre des institutions ecclésiastiques et surtout son refus des luttes entre tendance ecclésiastiques, c'est-à-dire alors de la querelle entre les évangéliques (que Fallot et Boegner appellent « orthodoxes ») et les libéraux. C'est vrai dès ses années de ministère à Wildersbach¹¹¹. Mais c'est exacerbé lors de son ministère à Paris. Au début des années 1880, affirme Boegner : « L'horreur des Églises, de toutes les Églises, s'empare de lui à un point tel qu'il songe à abandonner son ministère et à partir comme évangéliste dans la Creuse¹¹². » Boegner revient souvent sur cette attitude de Fallot, qu'il présente comme un aspect essentiel de sa conception du ministère pastoral. Et, lorsqu'il traite de son action dans les Églises réformées de la Drôme, il tient à présenter les nombreuses initiatives de Fallot en faveur, sinon d'une réunification des orthodoxes et des libéraux, du moins une coopération entre les partisans de ces deux tendances. Et il obtient des résultats, parvenant même en 1898 à mettre sur pied l'Union des pasteurs du Diois, qui les rassemble dans des actions communes¹¹³.

Comme on peut s'y attendre, enfin, Boegner consacre un chapitre (de 50 pages) à « La prédication du christianisme social¹¹⁴ » par Fallot. Il présente, tout d'abord, « par quel développement de vie et de pensée il a été conduit à l'élaboration de sa doctrine¹¹⁵ ». Puis, dans un second temps, il retrace son action, c'est-à-dire « de quelle manière il s'est efforcé de la faire pénétrer dans

108. T. II, p. 269.

109. Voir en particulier t. II, p. 48-49.

110. Voir notamment les remarques de Boegner, t. II, p. 349.

111. Voir, par exemple, t. II p. 24 ou p. 40.

112. T. II, p. 90.

113. Voir t. II, p. 285.

114. T. II, p. 131-181. Naturellement, il aborde aussi cette question dans d'autres chapitres.

115. T. II, p. 131.

les milieux protestants¹¹⁶ ». Cette seconde partie est assez classique. Pour notre rapide présentation, la première est la plus intéressante. En effet Boegner y précise, certes, que Fallot s'est dit « socialiste » depuis 1864, et qu'il a lu les principaux théoriciens socialistes¹¹⁷. Mais il ajoute immédiatement : « d'autre part son étude constante des prophètes et de l'Évangile, firent de son adhésion à un certain socialisme une démarche parfaitement raisonnée de son intelligence aussi bien que de sa conscience religieuse¹¹⁸ ». En fait, Boegner – qui écrit ces pages dans les années 1922-1925, donc après la révolution bolchevique de 1917 – tient beaucoup à montrer (on pourrait presque dire à « disculper » Fallot) que le socialisme de Fallot n'a rien de commun avec le socialisme au pouvoir à Moscou, et qu'au contraire il s'intègre dans sa compréhension de l'Évangile. Il indique ainsi que, dans une note écrite en 1873, Fallot affirme qu'il « a beaucoup réfléchi à la synthèse du vrai socialisme et du christianisme¹¹⁹ ». Et il ajoute :

[...] en 1881 si les points de contact entre l'Évangile et le socialisme lui paraissent de plus en plus nombreux, les différences radicales qui séparent l'Évangile du socialisme *révolutionnaire*, matérialiste, marxiste pour tout dire d'un mot, s'imposent à sa pensée avec une évidence contraignante. Des points de contact et même des ressemblances frappantes, oui certes! [...] Et l'espérance d'une Cité de justice et de fraternité, que les chefs socialistes allument et entretiennent soigneusement au cœur des masses qui les suivent, les prophètes n'en ont-ils pas donné à Israël le tressaillement sacré? Et l'Évangile n'est-il pas illuminé par la vision du royaume de Dieu? Hélas! cet accord du socialisme et de l'Évangile n'est qu'apparent. Dès qu'il s'agit de déterminer comment sera instaurée la Cité juste et fraternelle l'opposition surgit et s'affirme insurmontable. [...] Aux illusions du socialisme révolutionnaire, qui lui rappellent les contes de fées dont on charmait son enfance [...] Fallot oppose le réalisme spirituel de l'Évangile. [...] Qu'on relise *la Religion laïque, religion du Père* (1883), *Protestantisme et Socialisme* (1888), *Simple explication* (1893); toujours et partout il affirme, comme condition nécessaire, indispensable, de toute rénovation sociale, la conversion, et c'est là ce qui sépare dès le début et ne cesse de séparer *son* socialisme du socialisme révolutionnaire qui prévalait dans les milieux ouvriers¹²⁰.

Et, pour bien en convaincre ses lecteurs, Boegner ajoute :

Les graves divergences de méthode [...] n'empêchent nullement Fallot de fréquenter assidûment, à partir de 1878, les milieux socialistes parisiens les plus

116. *Ibid.*, p. 131-132.

117. « Proudhon et Fourier surtout, mais aussi bien que Marx et Lassalle, et d'autres » (*ibid.*, p. 132).

118. *Ibid.*, p. 132.

119. Cité *ibid.*, p. 133.

120. *Ibid.*, p. 134-135.

divers. Sa passion du peuple, que surexcite, en 1881, la réaction violente contre le conservatisme religieux et social de la bourgeoisie protestante, le pousse, en dépit des oppositions d'idées, vers les groupes les plus avancés. Plus tard il aura conscience d'avoir, à ce moment, commis une grave erreur et, confondant le parti socialiste et le peuple, de s'être attaché à celui-là pour servir celui-ci¹²¹.

Puis il précise que cette fréquentation de ces leaders socialistes français et allemands lui a permis de voir « le fond de leurs pensées et de leurs désirs¹²² » et que cela a été le point de départ de sa séparation d'avec eux, qui s'est accentuée à partir de 1885 et qui est devenue définitive en 1888. Dès lors, au point de vue « religieux le socialisme révolutionnaire lui paraît faire une œuvre non moins néfaste qu'au point de vue moral¹²³ ». Ensuite, Boegner en vient à son action en faveur du christianisme social, où il précise aussi ce que Fallot entend par là en citant quelques-unes des définitions qu'il en a donné :

« Le christianisme social, c'est le christianisme appliqué aux peuples comme aux individus, c'est l'Évangile devenant un salut pour tous et dans tous les domaines. »
 « Appelez, si vous le voulez, ce christianisme social l'idée du Royaume de Dieu sur la terre. » « Ce sera l'Évangile appliqué aux besoins des sociétés aussi bien qu'aux besoins des individus. Ce sera l'Évangile mieux compris [...] ». « Le christianisme social fournit seul la synthèse entre les droits de l'individu et les droits de la société. » « Synthèse du socialisme vrai et de l'individualisme¹²⁴. »

Pour terminer on peut noter que, dans l'introduction du tome I, Boegner tient à mettre en valeur cette affirmation de Fallot : « Je me suis développé par passions et par antithèses. [...] J'ai l'air d'être le moins un possible ; au contraire, malgré les contradictions apparentes, j'ai été très un. » Boegner ajoute : « Rien n'est plus exact¹²⁵ », et il précise :

Tout dans son existence s'explique par une passion fondamentale qui contient en puissance toutes celles qui, simultanément ou tour à tour, possédèrent son âme : la *passion de la vie*. Sur sa tombe dans le paisible cimetière de Blacons, sont gravés ces mots du psalmiste : « Mon âme a soif du Dieu vivant ». Aucune parole n'eût pu traduire plus fidèlement l'élan intérieur auquel il dut toute son orientation¹²⁶.

Suivant son exemple il nous semble que, pour conclure, il est bon de laisser ainsi la parole à Marc Boegner.

121. *Ibid.*, p. 137.

122. *Ibid.*

123. *Ibid.*, p. 139.

124. Cité t. II, p. 161.

125. P. x.

126. *Ibid.*

RÉSUMÉ

Marc Boegner a consacré deux livres à son oncle Tommy Fallot, l'initiateur en France du mouvement du christianisme social. Dans un premier temps cet article montre la méthode que M. Boegner a utilisée pour présenter celui qui fut son « père spirituel » ; de fait, il a eu recours à de très nombreuses citations, car il a voulu « faire parler Fallot ». Ensuite, à l'aide de quelques exemples, l'article expose comment M. Boegner a retracé les principaux aspects de la vie et de la pensée de T. Fallot.

SUMMARY

Marc Boegner devoted two books to his uncle Tommy Fallot, a pioneer in the Social Gospel in France. This article first sheds light on the method Boegner used to depict his "spiritual father," namely the use a plethora of quotations on the grounds that he wanted to "allow Fallot himself to speak." Secondly, it offers several examples illustrating how Boegner narrated the main aspects of Fallot's life and thought.

ZUSAMMENFASSUNG

Marc Bøegner hat zwei Bücher über seinen Onkel Tommy Fallot, den Initiator der Bewegung des „Sozialen Christentums“ in Frankreich, verfasst. Zunächst zeigt der Artikel mit welcher Methodik M. Bøegner seinen „geistlichen Vater“ dargestellt hat, nämlich mit einer Vielzahl von Zitaten, er wollte „Fallot selbst sprechen lassen“. Sodann stellt der Artikel anhand einiger Beispiele dar wie M. Bøegner die wichtigsten Aspekte des Lebens und des Denkens von T. Fallot nachgezeichnet hat.

Apologétique et protestation de la conscience chrétienne

Marc Boegner et les conférences de Passy
dans l'entre-deux-guerres (1928-1939)

Christophe CHALAMET

Faculté de théologie de l'Université de Genève

À partir de 1928, et jusqu'en 1962, Marc Boegner a régulièrement donné des conférences de Carême à la paroisse réformée de Passy (future paroisse de l'Annonciation) – conférences qui étaient radiodiffusées dès 1929 par Radio-Paris et qui firent dans certains cas l'objet de publications aux éditions Je Sers¹. La présente étude se penche sur ces publications durant l'entre-deux-guerres, pour en dégager et en analyser les principales thèses. Il s'agit donc d'une lecture commentée de ces prises de paroles de Marc Boegner, qui n'est pas connu pour être une figure majeure de la *théologie* protestante du xx^e siècle, mais dont l'envergure en tant que « chef » des réformés de France pendant à peu près trois décennies (1930-1960) est incontestable.

Marc Boegner et les conférences de Passy

Marc Boegner a commencé son ministère pastoral à la paroisse de Passy, dans le XVI^e arrondissement à Paris (d'abord dans une salle, rue Lekain, puis dès 1923 au temple de la rue Cortambert), en octobre 1918². De manière extraordinaire, il conserva ce poste jusqu'en 1953, avec une brève interruption pendant la guerre.

Les cycles de conférences de Passy suivent une structure similaire, en tout cas pour les premières années : chaque cycle est constitué de six conférences, qui commencent souvent par des perspectives larges, plutôt laïques (perspectives historiques, histoire des idées, réflexions philosophiques modernes, etc.)

-
1. Roger Mehl donne une liste des thématiques de ces conférences dans sa biographie de Marc Boegner : Roger MEHL, *Le pasteur Marc Boegner (1881-1970). Une humble grandeur*, Paris : Plon, 1987, p. 323, n. 37. Il inclut les cycles de conférences qui ne furent pas publiés, à savoir : *Le culte en esprit et en vérité* (1937) ; *La liberté chrétienne* (1938) ; *Paraboles pour les hommes de ce temps* (1939).
 2. Sur les circonstances de sa nomination et la situation très difficile que connaît alors la paroisse, cf. R. MEHL, *Le pasteur Marc Boegner*, p. 65-67.

avant de progresser vers des aspects plus spécifiques de la foi chrétienne ou du christianisme : « l'histoire nous conduit à la métaphysique, ou, si d'aucuns le préfèrent, à la théologie », affirme Marc Boegner en 1931³. Un net virage a lieu avec les conférences de 1933, sur *La vie chrétienne*, conférences qui commencent d'emblée avec « notre vocation éternelle » (titre de la première conférence) et avec la « nouvelle naissance » ou la « conversion », plutôt qu'avec des perspectives historiques ou philosophiques générales⁴. Puis, nouveau virage en 1935 : abordant le thème du *Christ devant la souffrance et devant la joie*, Boegner propose une longue étude biblique, parsemée de nombreuses citations tirées des Écritures.

Dans quel esprit Marc Boegner a-t-il donné ces conférences, durant toutes ces années, à partir de 1928 et jusqu'en 1962, avec quelques rares interruptions (mais pas pendant l'Occupation ; Boegner y tint ses conférences annuelles)⁵ ? Dans l'« Avant-propos » à *Dieu, l'éternel tourment des hommes* (1929), il indique sans détour l'intention des conférences de Passy : il s'agit d'un « effort d'évangélisation⁶ ». Il faut tenir compte de cette visée à la lecture de ces textes et il faut tenter de cerner ce que signifiait cet effort dans l'esprit de Marc Boegner, qui, dès la première conférence, dit vouloir respecter les convictions de ses auditeurs, « si différentes qu'elles puissent être des miennes⁷ ».

À qui Boegner s'adressait-il dans ces conférences ? Il s'agissait d'un auditoire restreint, pour ce qui concerne le public réuni au fil des ans dans le temple de la rue Cortambert⁸. Voici comment il interpelle ses auditeurs : « Et maintenant, *Messieurs*, tournons nos regards [...] »⁹, ce qui laisse imaginer l'auditoire qu'il avait physiquement devant lui, au moins pour ce qui concerne le genre. Par contre, et c'est bien sûr crucial, l'auditoire n'était pas simplement celui de la paroisse. Les conférences de Boegner à Passy, dès la deuxième année (dès 1929), étaient retransmises par Radio-Paris, la station

3. *Qu'est-ce que l'Église ? Conférences données à l'Église Réformée de Passy*, Paris : Je Sers, 1931, p. 18.

4. *La vie chrétienne. Conférences données à l'Église réformée de Passy*, Paris : Je Sers, 1933, p. 19-40.

5. R. MEHL, *Le pasteur Marc Boegner*, p. 93. Boegner ne se fit remplacer que quatre fois : en 1934 par A. N. Bertrand ; en 1936, 1948 et 1952 par Pierre Maury.

6. *Dieu, l'éternel tourment des hommes*, p. 9.

7. *Ibid.*, p. 16.

8. « [...] l'auditoire visible demeura toujours restreint. » Marc BOEGNER, *L'exigence œcuménique*, p. 65 (repris par R. MEHL, *Le pasteur Marc Boegner*, p. 93).

9. *Le Christianisme et le Monde Moderne*, p. 42 (je souligne ; cf. aussi p. 47, 48, *passim*). Cf. aussi *Dieu, l'éternel tourment des hommes*, p. 16, *passim*. *Idem* dans *Jésus-Christ. Conférences données à l'Église Réformée de Passy* (1930) et dans *Qu'est-ce que l'Église ?* (1931). La femme ne doit pas « désert son foyer », notamment en travaillant, selon Boegner (*Le Christianisme et le Monde Moderne*, p. 22) à qui on ne doit pas reprocher, de manière anachronique, de n'avoir pas intégré en 1928 les fruits des révolutions des années 1960 et 1970 !

radiophonique la plus écoutée en France à l'époque (l'État français la racheta et la nationalisa d'ailleurs en décembre 1933, faisant d'elle « le principal poste du réseau d'État¹⁰ »). L'intention apologétique s'explique en grande partie par ce fait. Et l'on comprend mieux alors ces mots de Boegner à la fin de sa première conférence : « Et vous-mêmes qui m'écoutez aujourd'hui, incroyants solidement retranchés dans vos affirmations négatives, ou chrétiens confortablement établis dans une croyance paisible [...] »¹¹. » Outre les personnes présentes au temple de Passy et celles qui allumaient leur poste de radio pour écouter Marc Boegner, il y avait bien sûr aussi les lectrices et les lecteurs des conférences de Carême, qui étaient diffusées par les éditions Je Sers avec une rapidité et une régularité tout à fait remarquables.

Aux uns comme aux autres, le conférencier souhaite d'être prêts lorsqu'une « lame de fond » viendra bouleverser leur existence. Lorsque l'angoisse arrivera, sauront-ils « reconnaître en elle le tourment qui, dès l'aube de son histoire, a poussé l'humanité sur les chemins de Dieu¹² » ? Voilà le souhait de Boegner, au terme de la première conférence du cycle sur *Dieu, l'éternel tourment des hommes*. Quelques années plus tard, en 1933, il exprime les choses de manière plus positive, parlant du « foyer divin » qui couve en tout être humain, « caché sous la cendre¹³ ».

Quant au style des conférences prononcées par Marc Boegner, il est typique de l'époque : une belle langue, soignée, plus adaptée à l'oralité qu'à la lecture (« Pourquoi en est-il ainsi ? C'est ce que nous allons voir tout d'abord¹⁴ »), qui n'a pas peur d'émettre de grandes thèses, de parler de telle page « émouvante » d'un auteur récent¹⁵, d'évoquer diverses thèses philosophiques ou autres de manière ramassée (« il n'y a au fond qu'un seul problème : le problème de l'homme¹⁶ »). On a qualifié Boegner, à juste titre, de « véritable artiste de la parole¹⁷ ».

10. Le fait que les conférences étaient radiodiffusées est mentionné in *Dieu, l'éternel tourment des hommes*, p. 211, n. 2. Au moment de conclure son cycle de conférences sur « Dieu, l'éternel tourment des hommes », Boegner dit : « je me sépare aussi de tout un auditoire invisible dont la pensée m'émeut profondément » (p. 211). Sur Radio-Paris « principal poste » national, cf. Émile GIRARDEAU, *Souvenirs de longue vie*, Paris : Berger-Levrault, 1968, p. 204.

11. *Dieu, l'éternel tourment des hommes*, p. 46.

12. *Ibid.*, p. 46.

13. « Ah ! Messieurs, comme je voudrais pouvoir dire à tous ceux qui, regardant en eux, sont contraints d'y voir cette cendre : vous portez en vous, encore, sans vous en douter, un foyer divin. » *La vie chrétienne*, p. 39.

14. *Dieu, l'éternel tourment des hommes*, p. 120.

15. *Qu'est-ce que l'Église ?*, p. 112.

16. *Dieu, l'éternel tourment des hommes*, p. 120.

17. R. MEHL, *Le pasteur Marc Boegner*, p. 96, citant un journal flamand.

Boegner savait pertinemment qu'en s'attelant à tel ou tel thème de la théologie protestante (et chrétienne), il n'écrivait pas «le livre qu'attend la théologie protestante» sur ce sujet¹⁸. Il répète cela dans l'«Avant-propos» de presque chaque cycle de conférences. Il n'empêche que ces études méritent une (re)lecture, près d'un siècle plus tard.

Une œuvre apologétique

Les cinq premiers cycles de conférences sont dédiés à une apologétique chrétienne et protestante¹⁹. Le fait que les conférences étaient radiodiffusées est déterminant : il ne s'agissait pas seulement de nourrir la réflexion des fidèles protestants, mais bien de faire entendre une voix chrétienne dans une société laïque, à certains égards indifférente, voire hostile, à la foi chrétienne. Boegner parle même, dans ses conférences de 1931 sur l'Église, de «reconquérir l'humanité, dont une si grande partie échappe [à son] influence²⁰». Le fait qu'une large part de la société française a «rompu, de la façon la plus nette, avec toute base religieuse et se constitue en dehors de quelque fin religieuse que ce soit», voilà qui est selon l'orateur «un fait nouveau et unique», qui se trouve à l'arrière-plan des cycles successifs de conférences.

Examinons de plus près leur visée, en commençant avec le premier cycle de six conférences, donné en 1928 sur *Le Christianisme et le Monde Moderne*²¹. Dès l'«Avant-propos», Boegner évoque le refus, l'indifférence de tant de contemporains vis-à-vis du «problème religieux», mais aussi les croyants «qui méconnaissent trop souvent la force des courants de pensée hostiles au Christianisme²²». Il s'agissait avec ces conférences de montrer que le protestantisme peut s'exprimer de manière intelligente sur des questions qui ont trait au sens de l'existence et aux grandes questions que pose le monde moderne au christianisme. Dans son «Avant-propos» aux conférences de 1931, sur l'Église, Boegner lève le voile sur l'intention qui a présidé

18. «Avant-propos» à *Qu'est-ce que l'Église?*, p. x. Cf. déjà l'«Avant-propos» au premier cycle de conférences : *Le Christianisme et le Monde Moderne*, p. vii-viii ; «Avant-propos» au cycle de 1935 : *Le Christ devant la souffrance et devant la joie* ; *passim*.

19. Boegner le confirme dans ses souvenirs : «J'avais conçu ces conférences comme un effort d'apologétique qu'au nom de l'Église dont j'étais le pasteur je voulais tenter dans le XVI^e arrondissement.» M. BOEGNER, *L'exigence œcuménique*, p. 64.

20. *Qu'est-ce que l'Église?*, p. 103.

21. *Le Christianisme et le Monde Moderne*, p. 5-8 ; les citations sont tirées de *Qu'est-ce que l'Église?*, p. 151.

22. «Avant-propos» à *Le Christianisme et le Monde Moderne*, p. viii.

aux quatre premiers cycles de conférences, à savoir examiner le « conflit plus redoutable que jamais entre le Christianisme et le monde moderne²³ ». « Le conflit » : c'est le terme même que Boegner utilise pour intituler la toute première conférence de ses nombreux cycles, en 1928, désignant par là la situation qu'il entend examiner au fil des six exposés à venir²⁴. La grande thèse de Boegner, dès 1928, est que « le christianisme seul peut répondre aux aspirations les plus profondes de l'humanité²⁵ ». La démarche apologétique s'ancre bien sûr dans cette conviction. Il y a d'un côté le « problème » des masses qui se sont détournées du christianisme, et de l'autre la « réponse » que seule la foi chrétienne peut apporter aux détresses, à l'hostilité comme à l'indifférence de l'homme moderne.

À la lecture des conférences de Marc Boegner, on discerne en outre un souhait de gagner le respect et de susciter l'intérêt des catholiques, qui devaient forcément figurer en nombre parmi les auditeurs des retransmissions : alors que le nom de Calvin (sur qui il avait écrit sa thèse de bachelier à la Faculté de théologie de Paris en 1905) apparaît rarement, en tout cas jusqu'au quatrième cycle de conférences, sur l'Église (*Qu'est-ce que l'Église?*; printemps 1931), le jésuite Henry Pinard de la Boullaye, prédicateur à Notre-Dame, est cité favorablement, comme le sont aussi de grands auteurs catholiques français, tels son ami (depuis 1912) le Père Lucien Laberthonnière, surtout, ou, plus rarement, Lacordaire ou son disciple Henry Perreyve²⁶. Ce n'est qu'à partir

23. « Avant-propos » à *Qu'est-ce que l'Église?*, p. xi.

24. *Le Christianisme et le Monde Moderne*, p. 5.

25. *Le Christianisme et le Monde Moderne*, p. 9. Cf. également *ibid.*, p. 127 et 131-132.

26. Cf. par ex. M. BOEGNER, *Jésus-Christ. Conférences données à l'Église Réformée de Passy*, Paris : Je Sers, 1930, p. 56-59 et 181-182. Les citations de Blaise Pascal, de Laberthonnière, de Péguy et d'autres auteurs bien connus des auditeurs catholiques abondent déjà dans *Dieu, l'éternel tourment des hommes*. Le nom de Calvin, avec une citation de l'*Institution de la religion chrétienne*, se trouve dans la dernière conférence du cycle consacré à Jésus-Christ : *Jésus-Christ. Conférences données à l'Église Réformée de Passy*, Paris : Je Sers, 1930, p. 204-205. On le retrouve plus régulièrement dans *Qu'est-ce que l'Église?*, p. 33-34, 55-56, 86-88 et surtout 107-109 (à propos de l'Église comme « mère » ; je reviens sur ce point *infra*). Sur la grande amitié qui lia Boegner et Laberthonnière, cf. M. BOEGNER, « Une incomparable amitié », in Paul BEILLEVERT (éd.), *Laberthonnière, l'homme et son œuvre*, Paris : Beauchesne, 1972, p. 51-57, texte qui reprend quelques extraits tirés de M. BOEGNER, *L'exigence œcuménique*, p. 32-34, 69-74 – où Boegner écrit : « Sa mort fut une des plus grandes peines de ma vie qui en connut beaucoup d'autres » (p. 73-74) ; cf. également Marie-Thérèse PERRIN (éd.), *Dossier Laberthonnière. Correspondance et textes (1917-1932)*, Paris : Beauchesne, 1983. Roger MEHL signale l'importance de Laberthonnière pour Boegner : *Le pasteur Marc Boegner (1881-1970)*, p. 22. Sur Laberthonnière, cf. l'article récent de Pierre COLIN, « Lucien Laberthonnière, un précurseur méconnu », in Annette BECKER, Frédéric GUGELOT, Denis PELLETIER et Nathalie VIET-DEPAULE (dir.), *Écrire l'histoire du christianisme contemporain. Autour de l'œuvre d'Étienne Fouilloux*, Paris : Karthala, 2013, p. 65-76.

du deuxième cycle de conférences, celui de 1929, que Boegner commence à citer abondamment, et favorablement, des penseurs catholiques. Dans le premier cycle, en 1928, il n'hésite pas à citer un passage fort problématique – c'est un euphémisme – tiré de l'encyclique *Mortalium animos*, parue en janvier de cette année, où le pape Pie XI affirme que « tous les vrais disciples du Christ accordent la même foi au dogme de l'Immaculée-Conception de la Mère de Dieu que, par exemple, au mystère de l'Auguste Trinité, et de même ils n'accordent pas une autre foi à l'Incarnation de notre Seigneur qu'au magistère infallible du Pontife Romain [...] »²⁷. Aurait-il cité ce passage si ses conférences avaient été radiodiffusées ? Il est permis d'en douter, au vu de son irénisme. De la même manière, Boegner clôt son premier cycle de conférences à la fois par un appel à rechercher la foi (« ne pas prendre parti, c'est déjà choisir. [...] Il faut choisir, Messieurs!²⁸ ») et par une prière – deux éléments auxquels il renoncera dans les cycles subséquents²⁹.

Dieu, l'éternel tourment des hommes (1929), le deuxième cycle de conférences, progresse en partant de la question de départ, celle du « tourment » de Dieu présent en l'être humain, pour se pencher ensuite sur le monde des religions de l'humanité, la question philosophique, le thème de l'être humain lui-même, avant d'en venir pour terminer au Dieu des chrétiens (5^e conférence) et au Dieu de l'Évangile (6^e conférence). La progression de ces six conférences en dit long sur leur visée : il s'agit de conduire les auditeurs (puis les lecteurs), à partir d'un questionnement large sur le sens de la vie et la question de Dieu, vers une considération de la foi chrétienne en son cœur même – « tout ce qui touche à l'Évangile est réservé à un dernier entretien », prévient l'orateur³⁰. La méthode renonce à tout désir d'imposition des convictions à autrui. Il s'agit plutôt d'inviter les auditeurs, y compris « mes auditeurs incroyants », de « les susciter à leur tour à la vie spirituelle » appelée à devenir « le grand trésor de votre vie³¹ ». Comme il le dira quelques années plus tard, dans ses conférences du printemps 1931 sur l'Église : l'apologétique prend « son point de départ dans l'homme moderne³² ».

27. *Le Christianisme et le Monde Moderne*, p. 135.

28. *Ibid.*, p. 202.

29. Pour la prière conclusive des conférences de 1928, cf. *ibid.*, p. 205-206. Pour celle du cycle de 1935, cf. *Le Christ devant la souffrance et devant la joie*, p. 240.

30. *Dieu, l'éternel tourment des hommes*, p. 168.

31. *Jésus-Christ. Conférences données à l'Église Réformée de Passy*, Paris : Je Sers, 1930, p. 107 ; *Dieu, l'éternel tourment des hommes*, p. 209.

32. *Qu'est-ce que l'Église ?*, p. 163. Au moment de parler du sens de l'apologétique chrétienne (*ibid.*, p. 162-166), Boegner s'appuie fortement sur les *Essais de philosophie religieuse* du P. Laberthonnière (Paris : Lethielleux, 1903).

Même si, pour ce qui concerne les premiers cycles de conférences, c'est seulement avec la sixième et dernière conférence que Boegner atteint enfin son véritable sujet, ce dernier détermine la totalité du parcours. La conviction fondamentale qui dirige ces conférences apparaît au terme de la cinquième conférence: «Le Dieu de l'Évangile, voilà le Dieu dont l'homme, dont l'humanité a besoin³³.» Pourquoi en a-t-il «besoin»? Précisément pour «apaiser» le «tourment» qui habite l'être humain; de cela, Marc Boegner en a «la conviction profonde³⁴». Dieu est «*la seule solution du seul problème*³⁵».

Il fait dès lors sens de nous demander qui est Dieu dans la pensée de Marc Boegner.

Le Dieu de Marc Boegner

Dieu, pour Boegner, est fondamentalement «celui qui répond à l'inquiétude de l'homme et apaise son tourment³⁶». Avec le Dieu de l'Évangile, «que d'inquiétudes calmées, que de tourments apaisés!³⁷» Dieu se met en quête de l'être humain pour le rendre à lui-même en amenant ce dernier à Lui³⁸.

Le Dieu de Marc Boegner est bien sûr le Dieu des chrétiens, le Dieu de Jésus-Christ. Mais dans ses discours sur Jésus-Christ, ce n'est pas le Christ des élaborations dogmatiques qui intéresse le pasteur de Passy. Ces dernières ont leur importance, sans doute, mais à la question de savoir «qui» est le Christ pour nous, «en demeurant, certes, dans la communion de l'Église universelle et de notre confession particulière, en nous éclairant, grâce à elle, de la foi des siècles passés», nous avons à «répondre par nous-mêmes et pour

33. *Dieu, l'éternel tourment des hommes*, p. 180.

34. *Ibid.*, p. 200. Cf. aussi p. 209.

35. *Ibid.*, p. 212 (Boegner souligne). Boegner conclut de manière similaire ses discours sur Jésus-Christ du printemps 1930: «à travers ses paroles vieilles de vingt siècles écoutez les paroles qu'il vous adressera, et vous verrez si vous ne trouvez pas en lui la solution de votre problème personnel [...]» *Jésus-Christ*, p. 220.

36. *Dieu, l'éternel tourment des hommes*, p. 204. Dans *L'exigence œcuménique* (p. 36), Boegner indique que Laberthonnière aimait dire: «Dieu, non pas un problème, mais la solution du seul problème.»

37. *Dieu, l'éternel tourment des hommes*, p. 204. Boegner ajoute: «L'histoire de l'Église, l'histoire des Missions en terre païenne, de l'évangélisation de nos grandes cités, si nous pouvions produire ici leur témoignage, nous feraient entendre les échos innombrables d'une harmonie splendide, l'harmonie de toutes les âmes qui, depuis dix-neuf siècles, ayant trouvé Dieu par le Christ, ont vécu de lui et pour lui.» *Ibid.*

38. *Ibid.*, p. 209-210.

nous-mêmes³⁹». La réponse que donne Marc Boegner est limpide et à vrai dire traditionnelle: «En Jésus-Christ, par Jésus-Christ, nous connaissons et Dieu et nous⁴⁰.» Le Christ est la «clé» qui ouvre l'intelligence tant de Dieu, son Père, que de nous-mêmes, ses frères. Ce début de christocentrisme ne doit rien, en ces années, aux travaux des théologiens dialectiques (Karl Barth, Eduard Thurneysen, Friedrich Gogarten, Emil Brunner ou Rudolf Bultmann), qui ne figurent nulle part dans les premiers cycles de conférence (ils n'ont d'ailleurs pas encore été traduits en français): il lui vient plutôt de... Blaise Pascal!⁴¹

C'est le Fils qui révèle le Père en tant que Père, et la paternité divine est riche d'implications non seulement théologiques, mais aussi anthropologiques, sociales et bien sûr éthiques. Comme le faisaient les penseurs et animateurs du Christianisme social avant lui et encore à cette époque, en France et ailleurs, la foi en la paternité de Dieu fonde la fraternité entre les êtres humains⁴².

Dans la lignée d'Augustin d'Hippone et de Blaise Pascal, Marc Boegner souligne la dimension du mystère de Dieu, ce qui ne revient pas à dire que Dieu demeure énigmatique ou simplement caché. Cela signifie plutôt que la foi, «après avoir trouvé, veut chercher encore⁴³». On peut se demander si Boegner, fort de cette conviction, n'aurait pas dû envisager son apologétique de manière différente, en insistant moins sur la foi chrétienne comme «solution» aux problèmes que se pose l'être humain, ce qui donne tout de même l'impression que des «réponses» plus ou moins définitives sont assurées pour la foi, comme si la recherche prenait fin avec l'émergence de la foi. Roger Mehl a eu raison de signaler une certaine proximité entre l'approche qui fut celle de Boegner, en tout cas dans les trois premiers cycles de conférences, et la méthode de la corrélation de Paul Tillich, où la révélation opère dans un second temps, une fois que les grandes questions qui animent l'humanité ont été soulevées et examinées⁴⁴.

39. *Jésus-Christ* (1930), p. 207.

40. *Jésus-Christ* (1930), p. 213.

41. *Le Christianisme et le Monde Moderne*, p. 155-156, citant la Pensée 548 (éd. V. Giraud): «Non seulement nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ; mais nous ne nous connaissons nous-mêmes que par Jésus-Christ... Hors de Jésus-Christ, nous ne savons ce que c'est ni que notre vie, ni que notre mort, ni que Dieu, ni que nous-mêmes.»

42. La fraternité humaine «est la preuve la plus décisive de la paternité de Dieu». *Ibid.*, p. 163. «À cette universalité de la paternité divine répond l'universalité de la fraternité humaine. Si Dieu est le Père de tous, tous les hommes sont frères.» *Dieu, l'éternel tourment des hommes*, p. 187-188. Cf. aussi *Qu'est-ce que l'Église?*, p. 25.

43. *Jésus-Christ* (1930), p. 215.

44. R. MEHL, *Le pasteur Marc Boegner*, p. 94.

Le Dieu de Marc Boegner est trinitaire : « son unité divine est aussi société divine », écrit-il au moment de conclure ses conférences sur Jésus-Christ en 1930⁴⁵. Citant Laberthonnière et rejoignant ainsi plusieurs penseurs qui eux aussi ont beaucoup souligné cet aspect (Karl Barth et, plus récemment, le théologien luthérien américain Robert W. Jenson), Boegner évoque « l'action éternelle » de la « vie éternelle » de Dieu, qui n'est pas « une idée ou une essence fixée dans un éternel repos⁴⁶ ».

Dieu est, en outre, « personnel ». Boegner sait que la dimension « personnelle » de Dieu fait problème, pour beaucoup. Ce type d'anthropomorphisme peut paraître obsolète, en modernité (c'était déjà le cas aussi pour Jean Calvin, en prémodernité ou à l'aube de la modernité). Mais, à la suite notamment d'Alexandre Vinet, Boegner est convaincu que la foi chrétienne ne doit pas renoncer à cette représentation de Dieu⁴⁷. Après tout, Dieu est avant tout Dieu « le Père », pour les chrétiens, ce qui semble impliquer une dimension « personnelle ».

Dieu est Père ; c'est son Fils, Jésus-Christ, qui le donne à connaître. Là encore, l'élément « personnel » est crucial, afin d'éviter tout semblant d'idéalisme sans prise avec le réel (l'usage de ces termes évoque *Le réalisme chrétien et l'idéalisme grec* de Laberthonnière, ouvrage paru en 1904 et cité par Boegner à plusieurs reprises dans ses conférences) : « L'Évangile est quelqu'un, l'Évangile est Jésus-Christ et, par là même, le christianisme, une fois de plus, plonge ses racines dans l'histoire⁴⁸. » La vie chrétienne consiste en une union intime, une communion de vie, avec le Christ. Le chrétien « unit son être à l'être du Christ, sa vie à la vie du Christ et par lui à la vie même de Dieu. C'est une communion par le plus intime de lui-même avec le Sauveur et le Maître qui grandit de jour en jour à ses yeux et, par lui, avec le Dieu vivant [...] »⁴⁹. Parmi les auteurs protestants chez qui Boegner trouve confirmation de cette intuition figure Gaston Frommel, théologien d'origine alsacienne (disciple de l'exégète et théologien neuchâtelois Frédéric Godet) qui enseigna, avant sa mort prématurée en 1906 à l'âge de 44 ans, à la Faculté de théologie de l'Université de Genève⁵⁰. C'est le signe que Boegner connaissait et appréciait

45. *Jésus-Christ*, p. 216.

46. *Ibid.*, p. 217, citant L. LABERTHONNIÈRE, *Le réalisme chrétien et l'idéalisme grec*, Paris : Lethielleux, 1904, p. 69.

47. Sur Alexandre Vinet et la foi en un Dieu « personnel », cf. *La vie chrétienne*, p. 172.

48. *Le Christianisme et le Monde Moderne*, p. 150.

49. *Ibid.*, p. 158-159.

50. Boegner dit son admiration pour Gaston Frommel in *La vie chrétienne*, p. 171. À la page précédente, il situe Frommel dans la grande lignée des mystiques chrétiens : Bernard de

une certaine aile évangélique au sein de la théologie réformée. Il avait un souci profond de la « sanctification », où s'exprime selon lui la part de l'être humain, appelé à « coopérer » avec la grâce. Si la grâce divine a l'initiative, l'être humain n'en demeure pas moins appelé à agir lui aussi. Boegner exprime cela de manière répétée et parfois audacieuse, comme ici : Dieu « n'existe pour nous, il n'existe en nous que lorsque nous avons accompli, de notre être tout entier, une démarche à laquelle rien ne peut suppléer⁵¹ ».

Boegner rompt en outre avec la notion, que l'on retrouve en théologie chrétienne ainsi que dans la tradition protestante, de Dieu qui crée pour sa propre gloire : « au principe de notre vie, nous ne mettons ni un Dieu qui crée par une propriété de sa nature, c'est-à-dire nécessairement, ni un Dieu qui ne nous ferait être que pour manifester sa gloire⁵² ». Dieu n'existe pas simplement pour lui-même : il est le Dieu créateur, il « est essentiellement le Père⁵³ », qui a le souci de sa créature. Tout n'existe pas simplement en vue de Dieu, au point de se « résorber » ou de s'effacer en Dieu : la relation que Dieu pose en créant est appelée à perdurer à jamais. Nous ne devons pas nous imaginer Dieu comme si tout tournait autour de lui, une sorte de Dieu égocentrique. Boegner a retenu les leçons de la théologie protestante moderne, au moins depuis Albrecht Ritschl, qui prend ses distances vis-à-vis de la conception anselmienne de la « satisfaction » : l'action réconciliatrice du Christ sur la croix n'est pas « un sacrifice destiné à apaiser je ne sais quelle colère », elle est bien plutôt « la conséquence de l'amour et de l'amour seul⁵⁴ ».

Émerge ainsi, en filigrane plutôt que de manière explicite et développée, une vision théologique de l'histoire du salut où tout est lié et tout a un *telos*, qui relève de l'amour divin et de l'intention divine : « La rédemption achève l'incarnation, comme l'incarnation avait achevé la création⁵⁵. »

Relevons pour terminer que la théo-logie de Boegner, c'est-à-dire son discours sur Dieu, conduit nécessairement à un discours sur l'Église. Il déplore, à juste titre, la « conception atomiste » de l'Église chez beaucoup de protestants francophones, qui oublient que le chrétien, mais aussi tout être humain, est forcément « solidaire [...] d'un corps dans lequel seul il

Clairvaux, l'auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ* (Thomas a Kempis), Luther, Pascal et Alexandre Vinet.

51. *Dieu, l'éternel tourment des hommes*, p. 142. Ou encore : « [...] la grande chose n'est pas de beaucoup faire, mais de vous faire vous-mêmes dans la force de Dieu ». *La vie chrétienne*, p. 203.

52. *Dieu, l'éternel tourment des hommes*, p. 136-137. Cf. également *Le Christianisme et le Monde Moderne*, p. 147-148.

53. *Le Christianisme et le Monde Moderne*, p. 147.

54. *Ibid.*, p. 157.

55. *Ibid.*, p. 158.

peut réaliser sa destinée⁵⁶». Homme de son temps, Boegner passe en revue certaines des principales étapes de l'histoire de la « mission » de l'Église chrétienne, de Blandine la martyre de Lyon à William Carey en passant par le *poverello* d'Assise : cette « histoire des combats de l'Église militante », il la juge « émouvante⁵⁷ » – ce n'est probablement pas l'adjectif que la plupart d'entre nous utiliserions aujourd'hui, à l'ère des études postcoloniales, pour qualifier l'histoire de la mission chrétienne (Boegner ne manque d'ailleurs pas d'évoquer les « ombres qui, trop souvent, ont caché la lumière » dans cette histoire : « erreurs tragiques » et « crimes odieux de l'Église », qui ont conduit à la « sécession de multitudes humaines » par rapport à l'Église et « du même coup aussi de l'Évangile⁵⁸ » ; ce verdict vaut aussi pour l'histoire coloniale⁵⁹).

« *La souffrance rédemptrice*⁶⁰ »

Nous mesurons la distance qui nous sépare de Marc Boegner à la forme de ses discours, c'est-à-dire à sa langue quelque peu fleurie, mais aussi à la lecture de certaines de ses thèses – et pas seulement concernant l'histoire « émouvante » des missions chrétiennes. Il parle de la « souffrance rédemptrice » dans diverses conférences. Par exemple, dans ses conférences sur Jésus-Christ, données au printemps 1930 : il y a une « souffrance libératrice, parce qu'elle communique l'intelligence du miracle d'amour que constitue la croix du Calvaire, et parce qu'elle prépare l'homme à l'initiation décisive à la vie qui triomphe de la mort. Souffrance bénie parce qu'elle révèle le sens et la valeur éternels que communique à toutes les douleurs humaines la communion du Christ crucifié⁶¹. »

Boegner ne précise pas toujours que la « souffrance rédemptrice » dont il parle est celle de Jésus de Nazareth. Il donne par suite l'impression d'accorder à la souffrance en tant que telle une certaine efficacité de salut – impression

56. *Qu'est-ce que l'Église?*, p. 111.

57. *Ibid.*, p. 148.

58. *Ibid.*, p. 149-150.

59. « Je ne méconnais certes pas les iniquités dont sont coupables les puissances coloniales et je n'ignore pas les souffrances qu'ont trop souvent à endurer des peuples que l'Europe chrétienne a pour devoir d'élever à la véritable liberté et qu'elle regarde trop souvent comme de simples réservoirs de main-d'œuvre. » *Le Christianisme et le Monde Moderne*, p. 189-190. Il va sans dire que ces propos-là sont, comme d'ailleurs tous les propos de Boegner (et tous les propos que nous exprimons à notre tour), « datés ».

60. Titre de la 4^e conférence du cycle sur Jésus-Christ. *Jésus-Christ* (1930), p. 115-147.

61. *Ibid.*, p. 145.

qu'il rectifiera dans ses conférences de 1933 sur *La vie chrétienne*, puis en 1935 dans celles sur *Le Christ devant la souffrance et devant la joie*⁶². Peu de théologiens et théologiennes aujourd'hui parleraient ainsi. La théologie féministe, notamment, est passée par là, depuis les années 1960 et 1970, mettant en garde contre certains discours sur la souffrance qui instrumentalisent cette dernière d'une manière nocive, voire mortifère. Or c'est bien ce que semble faire Boegner dans certaines de ses conférences, même s'il rappelle par ailleurs le point suivant, qui est décisif (un point sur lequel René Girard articulera certaines de ses principales thèses) : « La croix a mis fin, partout où l'Évangile a été prêché, aux sacrifices par lesquels les hommes croyaient s'assurer le pardon de Dieu et la délivrance du péché⁶³. »

Foi chrétienne et « solidarités voulues de Dieu »

Roger Mehl l'avait bien vu : le terme « solidarité » est l'un des maîtres-mots de la pensée de Marc Boegner – comme c'était déjà le cas pour son oncle Tommy Fallot, qui exerça une influence décisive sur lui en tant que « maître à penser » et « guide spirituel » (Roger Mehl). Fallot est l'auteur d'un écrit posthume intitulé *La religion de la solidarité*. Il aurait dit un jour du mot « solidarité » qu'il est « le mot qui dit tout⁶⁴ ».

En 1930, Boegner dénonce, de la part de l'Église au fil de son histoire, « ses ambitions de puissance, son incompréhension des aspirations humaines, des exigences de la justice sociale, sa dureté à l'égard des petits de la terre, son

62. « La Croix n'est pas le symbole d'une religion qui exalte la souffrance et lui confère une valeur en elle-même. » *La vie chrétienne*, p. 184. À nouveau en 1935, avant de parler, dans la cinquième et dernière conférence, du « paradoxe chrétien de la joie » (contre tout optimisme et tout pessimisme) comme prolongement du « paradoxe de la croix » (*Le Christ devant la souffrance et devant la joie*, p. 236) : « Non, le christianisme n'est pas la religion de la souffrance, il est la religion du salut, et, par conséquent, de la joie. » *Le Christ devant la souffrance et devant la joie*, p. 160. Les anciens accents ne sont toutefois pas très loin ; à propos de la souffrance : « Le christianisme lui donne un sens. [...] D'annihilante elle devient rédemptrice. » *La vie chrétienne*, p. 185.

63. *Jésus-Christ* (1930), p. 141.

64. R. MEHL, *Le pasteur Marc Boegner*, p. 20-22 ; Tommy FALLOT, *La religion de la solidarité*, Paris : Fischbacher, 1908. Citation in M. BOEGNER, *T. Fallot, l'homme et l'œuvre*, Paris : Je Sers, 1931, p. 207, ainsi que dans Roger MEHL, *Le pasteur Marc Boegner*, p. 320, n. 20. On trouve une allusion à ce que Tommy Fallot appelait le « droit au salut », c'est-à-dire le fait que, pour beaucoup d'êtres humains, les conditions de vie misérables (le « milieu ») sont un obstacle à l'émergence d'une vie chrétienne et d'une pratique chrétienne, in *Le Christianisme et le Monde Moderne* (1928), p. 19 et 184.

silence devant de criantes iniquités⁶⁵». Ce faisant, le christianisme a falsifié le message qu'il est censé porter.

Dès le premier cycle de conférences, en 1928, le thème de la «solidarité» occupe une place de choix, notamment au moment de dénoncer le «nouveau paganisme», porté par des penseurs comme Montherlant ou Maurras. À Montherlant qui dit vouloir «se désolidariser», Boegner répond : «Les hommes qui rompent [...] les solidarités voulues de Dieu [...] s'offrent aux solidarités maudites qui les enserrent peu à peu dans une prison dont ils ne peuvent plus s'évader⁶⁶.» Les solidarités (au pluriel!) que porte le christianisme trouvent leurs racines dans la volonté de Dieu même. Jésus-Christ le premier est l'incarnation même de la solidarité de l'être humain avec Dieu comme aussi de la solidarité qui doit exister partout et toujours entre les êtres humains⁶⁷. Chercher à évader ces solidarités, c'est se livrer à un asservissement à d'autres solidarités, néfastes elles. Avant Boegner, Luther s'était exprimé de manière similaire dans son commentaire du premier des dix commandements, dans son *Grand Catéchisme* de 1529⁶⁸. Et Boegner anticipe là encore, à sa manière, la pensée de Paul Tillich, qui parlait, à la suite de Luther, de la foi comme «préoccupation ultime».

Mais le thème de la solidarité déborde bien sûr largement le plan de la foi personnelle et la question de l'«objet» de cette foi. Il interdit par exemple, comme l'affirme Boegner en 1928 au fil du tout premier cycle de conférences, «tout nationalisme érigeant une nation, quelle qu'elle soit, en un absolu qui prétend méconnaître les autres nations, ou de ne voir en elles que des moyens dont elle cherche à se servir pour faire triompher ses intérêts ou

65. *Jésus-Christ* (1930), p. 103. Cf. déjà *Le Christianisme et le Monde Moderne* (1928), p. 69-70.

66. *Le Christianisme et le Monde Moderne*, p. 61 (cf. également p. 155 et 183). Boegner cite plus loin (p. 86-87) Nicolas BERDIAEV, qui exprimait des vues similaires dans *Un nouveau Moyen Âge*, Paris : Plon, 1927 (d'abord paru en russe à Berlin en 1924).

67. *Le Christianisme et le Monde Moderne*, p. 155. *Le Christ devant la souffrance et devant la joie*, p. 171-172.

68. Commentant le premier commandement («Tu n'auras pas d'autres dieux»), Luther écrit : «Cela veut dire : c'est moi seul que tu considéreras comme ton Dieu. Qu'est-ce que cela signifie, et comment faut-il le comprendre ? Qu'est-ce qu'avoir un dieu, ou qu'est-ce que Dieu ? Réponse : Un dieu, c'est ce dont on doit attendre tous les biens et en quoi on doit avoir son refuge en toutes détresses. De telle sorte qu'avoir un dieu n'est autre chose que croire en lui de tout son cœur et, de tout son cœur, mettre en lui sa confiance. Comme je l'ai dit souvent, la confiance et la foi font et le Dieu et l'idole. Si la foi et la confiance sont justes et vraies, ton Dieu, lui aussi, est vrai, et inversement, là où cette confiance est fautive et injuste, là non plus n'est pas le vrai Dieu. Car foi et dieu sont inséparables. Ce à quoi (dis-je) tu attaches ton cœur et tu te fies est, proprement, ton dieu.» MARTIN LUTHER, «Le Grand Catéchisme», in *La foi des Églises luthériennes. Confessions et catéchismes*, édité par André Birmelé et Marc Lienhard, Paris-Genève : Cerf-Labor et Fides, 1991, p. 338.

sa volonté dominatrice⁶⁹». Les « solidarités voulues de Dieu » comprennent la solidarité « entre les peuples⁷⁰ ». Voilà des convictions, exprimées en 1928 lors du premier cycle de conférences, qui sont encore pour nous d'une actualité criante, et auxquelles Boegner ne cessera jamais de tenir avec la plus grande fermeté. S'explique dès lors son engagement contre la folie du nazisme, du début jusqu'à la fin.

L'apologétique conçue comme discours a sa place, mais la véritable « démonstration » de la vérité chrétienne, aux yeux de Boegner, se fait « en acte ». Il s'agit de « donner des preuves vivantes de la vérité salvatrice », des « arguments vivants », plutôt que se contenter de belles paroles⁷¹. L'Église, où qu'elle soit, est appelée à être « l'école des hommes solidaires », elle doit former « des ouvriers de toutes les solidarités voulues de Dieu⁷² ». Qui contredirait Boegner sur ce point, près d'un siècle plus tard ?

Christianisme et judaïsme

Ce maître-mot « solidarité » n'est pas resté un mot, dans la vie de Marc Boegner. Les événements comme aussi ses hautes responsabilités institutionnelles lui ont donné maintes occasions de mettre en pratique sa théologie de la solidarité de Dieu, de la solidarité de Jésus et des « solidarités voulues de Dieu ». Dans sa conférence de 1939 sur *L'Évangile et le racisme*, il pose la question d'entrée de jeu, au milieu des « bouleversements de l'Europe » et de l'« effondrement de la civilisation chrétienne » : qui fera entendre « la protestation de la conscience chrétienne⁷³ » ? Déjà quelques années plus tôt, Boegner exhortait ses auditeurs et ses lecteurs à la vigilance et à ne jamais se dire que, vu que le malheur ou la violence touche les autres, nous pouvons rester tranquilles et ne pas faire de vagues : « Ne jamais fermer les yeux au spectacle de la détresse humaine, regarder en face la réalité tragique du péché avec les fruits maudits qu'il porte dans la vie des individus et des sociétés. Ne jamais se dire, en face d'un peuple qui fausse ou transgresse la loi de Dieu : ce n'est pas mon affaire [...] »⁷⁴. » C'est à quoi Jésus appelle ses disciples et tous les êtres

69. *Le Christianisme et le Monde Moderne*, p. 182.

70. *Ibid.*, p. 183. L'expression « solidarités voulues de Dieu » revient dans *La vie chrétienne* (1933), p. 34.

71. *Le Christianisme et le Monde Moderne*, p. 198.

72. *Ibid.*, p. 200.

73. *L'Évangile et le racisme*, p. 7.

74. *Le Christ devant la souffrance et devant la joie*, p. 172. Ces mots de Boegner ne sont pas sans rappeler le célèbre poème d'un autre grand pasteur, son contemporain Martin Niemöller :

humains avec eux. Au moment où un peuple, le peuple allemand, s'apprêtait à « fausser » et à « transgresser » la « loi de Dieu », Boegner était tout à fait au clair sur les exigences des « solidarités voulues de Dieu », y compris envers le peuple juif pris pour cible par l'antisémitisme ambiant, en Allemagne mais ailleurs aussi en Europe et dans le monde. « Les différences de religion, de nationalité ou de race s'effacent dès qu'un homme, quel qu'il soit, a besoin de secours », affirmait-il alors, commentant la parabole du bon samaritain (Luc 10, 25-37)⁷⁵.

La pensée théologique de Marc Boegner est typiquement réformée en ce qu'elle cherche à tenir ensemble l'Ancien et le Nouveau Testament. Toute dissociation est impossible. Au printemps 1933 et donc au moment même où les premières lois antisémites étaient promulguées en Allemagne voisine, il affirme ceci : « Nous ne pouvons vivre dans l'intimité de Jésus-Christ sans nous faire une très haute idée de l'Ancien Testament⁷⁶. »

L'identité juive de Jésus de Nazareth était une évidence pour Boegner (c'est le cas pour nous aussi aujourd'hui ; ça l'était nettement moins à l'époque!). Il s'agissait là de davantage que d'un ancrage ethnique : « Jésus lui-même [...] se rattache consciemment au passé d'Israël⁷⁷ ». Comme beaucoup de protestants avant lui (les grands spécialistes allemands au tournant du xx^e siècle, comme Wilhelm Bousset et Adolf Harnack, parlaient d'une *Entschränkung*), Boegner remarque un élargissement de la foi juive suite au message de Jésus et à l'émergence d'une nouvelle tradition religieuse, le christianisme : Jésus a « dégagé » de la loi d'Israël « la vérité éternelle qu'elle a exprimée pour un temps et pour un peuple⁷⁸ ».

Parlant du judaïsme et dénonçant les persécutions qui avaient déjà cours en 1939, Boegner ne se tient pas à une ligne de dénonciation pure et simple et lâche du lest d'une manière qui nous choque aujourd'hui, nous qui savons à quoi ont mené de tels discours : « Qu'un problème juif soit posé en Europe et dans le monde, je le sais autant que quiconque ; que l'immigration d'un nombre considérable de Juifs pose ce problème, avec une acuité particulière, devant l'opinion française, c'est l'évidence même⁷⁹. » Mais Boegner enchaîne

« Quand les nazis sont venus chercher les communistes, je n'ai rien dit, je n'étais pas communiste. Quand ils ont enfermé les sociaux-démocrates, je n'ai rien dit, je n'étais pas social-démocrate. Quand ils sont venus chercher les syndicalistes, je n'ai rien dit, je n'étais pas syndicaliste. Quand ils sont venus me chercher, il ne restait plus personne pour protester. »

75. *L'Évangile et le racisme*, p. 12.

76. *La vie chrétienne*, p. 132-133.

77. *Jésus-Christ*, p. 63.

78. *Jésus-Christ*, p. 88.

79. *L'Évangile et le racisme*, p. 36.

immédiatement pour condamner toute forme de violence et de haine, surtout « à une époque où les nerfs sont tendus à l'excès, où les sensibilités sont prêtes aux réactions les plus violentes⁸⁰ »... En 1939 déjà, au terme de sa conférence sur « L'Évangile et le racisme », sans bien sûr se douter de ce qui allait se passer dans le futur immédiat, Boegner évoque « cette souffrance innombrable » à laquelle conduit le racisme sous toutes ses formes, souffrance que les chrétiens, s'ils sont fidèles à celui dont ils portent le nom, « prendr(ont) dans (leur) cœur⁸¹ ».

Boegner œcuméniste

Dès les premiers cycles de conférences, en 1928 et plus encore l'année suivante, le souci œcuménique de Boegner apparaît nettement. Il faut dire que ce souci n'était en rien nouveau chez lui. Tommy Fallot lui avait inculqué un désir non seulement de « solidarité », mais aussi, cela va de pair, d'« unité ». Fallot, à la suite d'Oberlin, se considérait comme un « catholique évangélique » – non pas par penchant plus ou moins spontané pour l'Église catholique romaine, mais en raison d'une réflexion ecclésiologique profonde sur ce qu'en théologie on appelle les « marques » de l'Église⁸². Boegner avait écrit sa seconde thèse de licence, en anglais, sur la question de l'unité de l'Église (*The Unity of the Church*, thèse de la Faculté de théologie de Paris, 1914). Et puis il y avait l'amitié avec Lucien Laberthonnière, si précieuse. Fallot et Laberthonnière lui firent « pressentir, chacun à sa manière, l'avènement d'un catholicisme libéré de son égocentrisme, de son repliement sur une tradition post-tridentine, centralisatrice à outrance, de son Saint-Office inquisiteur et inhumain⁸³ ». Dans une note aux conférences de 1928, Boegner associe déjà les noms de Laberthonnière et de Fallot, indiquant sa dette à leur égard et la proximité de ces deux hommes dans leur réflexion théologique⁸⁴.

80. *Ibid.*

81. *Ibid.*, p. 38.

82. Marc BOEGNER, *L'exigence œcuménique*, p. 14 et 21 ; R. MEHL, *Le pasteur Marc Boegner*, p. 21. Les « marques » de l'Église figurent à la fin du Credo de Nicée-Constantinople : unité, sainteté, catholicité (c'est-à-dire universalité) et apostolicité.

83. M. BOEGNER, *L'exigence œcuménique*, p. 74.

84. « On me permettra de reconnaître ici tout ce que je me sens devoir à la pensée du P. Laberthonnière, si proche, à tant d'égards de celle de Fallot, et à souhaiter que le protestantisme apprenne à mieux connaître les richesses qu'offrent à leurs lecteurs des livres, malheureusement épuisés, tels que les *Essais de Philosophie religieuse et Idéalisme et Réalisme chrétien*. » *Le Christianisme et le Monde Moderne*, p. 140, note. Boegner exprime une nouvelle fois sa dette envers Tommy Fallot in *La vie chrétienne*, p. 181.

Dans ses conférences de carême, c'est avant tout le catholicisme romain que Boegner a en vue, bien plus que la tradition orthodoxe orientale, même s'il voit bien qu'en Europe occidentale la focalisation sur l'œcuménisme entre catholiques et protestants, avec une trop faible prise en compte de l'orthodoxie, est un sérieux défaut⁸⁵. Boegner tente d'y remédier en citant de temps à autres des auteurs orthodoxes, comme le théologien bulgare Stefan Zankov (qui est quelque peu tombé dans l'oubli) ou, surtout, Nicolas Berdiaev, deux figures qu'il connaissait grâce aux « rencontres de la rue Dupuytren », dans l'entre-deux-guerres⁸⁶. À partir de 1933, une autre grande voix de l'orthodoxie, celle de Serge Boulgakov, est longuement citée, à propos du rapport entre Écriture et tradition⁸⁷.

Boegner consacre au « chemin de l'Unité » la sixième et dernière conférence du cycle de 1931, intitulé *Qu'est-ce que l'Église?* À chaque fin de cycle, Boegner en vient au « cœur du cœur », pourrait-on dire. Voilà un premier signe, parmi les cycles de conférences prononcés jusque-là, de l'importance qu'il accorde à la thématique de l'unité des chrétiens⁸⁸.

En 1930 puis à nouveau en 1931, évoquant la question de la Cène, il se démarque clairement de la position zwinglienne, qui voit dans ce sacrement avant tout un mémorial, pour souligner l'« incomparable force spirituelle que donne la certitude d'une présence invisible mais réelle⁸⁹ ». Ce dernier adjectif est bien sûr très « chargé », en théologie des sacrements et plus précisément en théologie de la Cène. Boegner n'hésite pas à l'utiliser ici, dans ce contexte très précis. Replacé dans le contexte qui est le sien (en 1930, le mouvement œcuménique n'en est qu'à ses débuts, le catholicisme romain est encore en pleine défiance), il y a là quelque chose de très audacieux de la part de Boegner, même si ses propos convergent en fait avec une certaine interprétation, légitime sans doute, de la perspective calvinienne sur le sens de la Cène et la « présence » du Christ dans sa célébration⁹⁰.

85. *Qu'est-ce que l'Église?*, p. 77.

86. M. BOEGNER, *L'exigence œcuménique*, p. 36. Y participaient des orthodoxes, des catholiques (Raïssa et Jacques Maritain, Lucien Laberthonnière, Stanislas Fumet, le Père Stanislas Gillet, dominicain) et des protestants (Wilfred Monod, Édouard Soulier, Marc Boegner).

87. *La vie chrétienne*, p. 130-132, 136 et 201.

88. Dans ses souvenirs, Marc Boegner maintient les thèses qu'il articulait en 1931 dans cette conférence (« Chemins de l'Unité »). Il précise toutefois : « Je marquerais plus fortement que je ne le fis alors que le chemin de l'Unité doit passer par la prise de conscience de la vocation apostolique essentielle à laquelle doivent parvenir les Églises et, grâce à Dieu, elles sont toutes ensemble engagées dans cette étape. » M. BOEGNER, *L'exigence œcuménique*, p. 66.

89. *Jésus-Christ*, p. 178 ; *Qu'est-ce que l'Église?*, p. 123.

90. Boegner s'appuie d'ailleurs sur Calvin en 1931, in *Qu'est-ce que l'Église?*, p. 123, où il cite ce passage de Calvin : « en la Cène Jesus Christ nous est vraiment donné sous les signes du pain et du vin, voire son corps et son sang, ausquels il a accompli toute justice pour nous acquérir

Dans ses conférences sur l'Église du printemps 1931, Boegner appelle de ses vœux une refondation de l'ecclésiologie protestante, qui doit « être *catholique*, au sens le plus profond du mot⁹¹ ». On imagine la réaction des lecteurs et auditeurs pour qui le terme « catholique » ne pouvait signifier qu'une seule chose : l'Église « papiste » ou romaine. Pourquoi ce sentiment, chez Boegner, de l'urgence d'articuler une ecclésiologie qui puise aux sources communes, sans *a priori* anticatholique et certainement pas en bâtissant une ecclésiologie sur ce qui démarque, voire sur ce qui oppose le protestantisme vis-à-vis du catholicisme romain ? Parce que le protestantisme doit « répondre aux exigences d'un temps où les puissances sataniques se préparent à livrer à la foi chrétienne l'assaut le plus violent qu'elle ait jamais subi⁹² ». Cette vision quelque peu apocalyptique mais en même temps prophétique de l'avenir, prononcée en 1931, est frappante. À quoi pensait Boegner en écrivant ces mots ? Difficile de le dire. Peut-être pensait-il aux « véritables religions collectives » que sont « le nationalisme ou le communisme », qui fascinaient tant au tournant des années 1930⁹³.

Boegner n'avait pas peur de susciter certaines réactions épidermiques parmi ses auditeurs et lecteurs réformés. Il savait bien comment telle ou telle expression théologique, comme celle de « corps du Christ » ou celle de « discipline » chrétienne, « sonne » catholique aux oreilles de nombreux protestants français. Il savait que le soupçon de « romanisme » (nous dirions : de « crypto-catholicisme ») ne serait pas loin, alors que ces expressions, ou ce qu'elles désignent, se trouvent, cela va sans dire, dans les écrits authentiques de l'apôtre Paul (1 Corinthiens 12, pour la métaphore du « corps du Christ » ; l'épître aux

salut ; et que cela se fait premièrement afin que nous soyons uniz en un corps, secondement, afin qu'estans faits participans de sa substance, nous sentions aussi sa vertu, en communiquant à tous ses biens.» Jean CALVIN, *Institution de la religion chrétienne*, IV,17,11 (éd. Jean-Daniel Benoit, Paris : Vrin, 1966, p. 386). Boegner pose alors la question : « N'est-ce pas là l'affirmation d'une présence que discerne la foi ? » *Qu'est-ce que l'Église ?*, p. 124. Boegner (*ibid.*) rejoint Calvin et sa recommandation que la Cène soit « en fréquent usage à tous chrétiens » (*Inst.* IV,17,44 et IV,18,7).

91. « Avant-propos » à *Qu'est-ce que l'Église ?*, p. x.

92. *Ibid.*, p. x-xi.

93. *Qu'est-ce que l'Église ?*, p. 4. Cf. aussi p. 155. Karl Barth s'exprime de manière similaire dans un texte largement diffusé en plusieurs langues (allemand, français et anglais) à la toute fin de l'année 1931 puis en 1932 : il y dénonce non seulement le fascisme et le communisme, mais également l'« américanisme » comme autant de nouvelles « religions ». K. BARTH, « Questions au "Christianisme" », *Le Semeur* 34 (1932), p. 253-266 ; titre original : « Fragen an das 'Christentum' », repris in K. BARTH, *Theologische Fragen und Antworten. Gesammelte Vorträge*, 1957, p. 93-97, puis (édition de référence) dans K. BARTH, *Vorträge und kleinere Arbeiten 1930-1933 (Œuvres complètes*, t. 49), éd. Michael Beintker, Michael Hüttenhoff et Peter Zocher, Zürich : TVZ, 2013, p. 141-155.

Philippiens, pour ce qui concerne la « discipline »)⁹⁴. De la même manière, en parlant de l'Église comme « notre mère » ou de « la valeur incomparable de la prière liturgique », Boegner savait pertinemment – il le déplorait – qu'une telle expression parle sans doute aux fidèles orthodoxes, catholiques et anglicans, mais « qu'un trop grand nombre de protestants leur trouvent un accent qui n'éveille en eux aucun écho⁹⁵ ».

Autant Boegner fait montre d'une certaine ouverture en direction du catholicisme de son temps sur certains points, autant, en matière d'ecclésiologie, son enracinement protestant et réformé est indubitable, notamment lorsqu'il dénonce l'« oppression destructive du caractère » exercée par l'autorité ecclésiastique au sein de l'Église catholique, qui, trop souvent, « au lieu d'être une société par communion s'élaborant intérieurement dans une solidarité universelle de devoirs réciproques, n'est plus conçue que comme une société par subordination où ceux d'en haut n'ont qu'à faire valoir des droits sur ceux d'en bas⁹⁶ ». Boegner reproche sans ambiguïté au catholicisme de son temps, ici le catholicisme préconciliaire, « l'erreur qu'a commise le concile du Vatican » (Vatican I) en matière d'infailibilité⁹⁷.

Le souci ecclésiologique de Boegner est omniprésent dans ses cycles de conférences. Le quatrième cycle, en 1931, est tout entier consacré à cette thématique, qui, à l'époque déjà comme aujourd'hui encore, n'a pas le vent en poupe, l'Église étant perçue, dans une belle formule de l'orateur, comme une réalité « à qui le présent échappe et à qui l'avenir n'appartient plus⁹⁸ ».

C'est dans le cadre de sa réflexion ecclésiologique, au printemps 1931, que Boegner manifeste pour la première fois un écho explicite de la nouvelle théologie germanophone dite « dialectique » : le théologien réformé zurichois Emil Brunner est cité au moment de présenter l'Église comme une communauté appelée par Dieu, et non comme un désir chez certains de se réunir, puis une seconde fois au moment de considérer le phénomène

94. « Avant-propos » à *Qu'est-ce que l'Église?*, p. ix. Cf. le titre de la 4^e conférence du cycle sur *La vie chrétienne* : « Les disciplines nécessaires » (p. 107-137). D'emblée, Boegner écrit (p. 108) : « Au mot de discipline un grand nombre de protestants dressent l'oreille. Il a, en eux, je ne sais quelle résonance catholique. »

95. *Qu'est-ce que l'Église?*, p. 107. Boegner revient sur la « maternité » de l'Église in *La vie chrétienne* (1933), p. 38. « Sans doute sont-ils nombreux, parmi ceux qui m'écoutent, les fidèles des Églises de la Réforme demeurés indifférents, jusqu'à présent, à la valeur incomparable de la prière liturgique. » *La vie chrétienne*, p. 164. Cf. aussi, sur la maternité de l'Église, *L'Évangile et le racisme* (1939), p. 21.

96. *Qu'est-ce que l'Église?*, p. 46-47.

97. *Ibid.*, p. 82.

98. *Ibid.*, p. 4.

de la sécularisation du monde moderne, qui « s'éloigne de plus en plus du christianisme⁹⁹ ». Karl Barth, quant à lui, ne commence à être mentionné qu'avec la deuxième conférence de 1933, dans le cadre du cycle sur *La vie chrétienne*¹⁰⁰. Son ami et collègue direct à Passy, Pierre Maury, est cité pour la première fois dans ce même cycle de conférences, en 1933¹⁰¹. Quant à Wilfred Monod, son absence au long des premières années de conférences de Carême est remarquable et quelque peu surprenante. Il est assez rarement évoqué ; son nom apparaît en 1935, au début du cycle sur *Le Christ devant la souffrance et devant la joie*¹⁰².

L'une des fonctions essentielles de l'Église – à la suite de son fondateur – est d'enseigner. Les conférences de Passy participent de la conviction qui habitait Marc Boegner sur ce point. L'Église, « en dépit de ses fautes et de ses misères, demeure la grande éducatrice de l'homme en quête d'une vérité sur lui-même, sur ce qu'il est et sur ce qu'il doit être¹⁰³ ». En éduquant l'être humain, en le rendant attentif à la soif qui l'habite, l'Église « surnaturalise » le monde, selon Boegner. Voilà sa mission¹⁰⁴. Et le monde en a bien besoin ! « Nous vivons dans un désordre universel, tout vacille autour de nous, tout chancelle sous nos pieds. [...] Les puissances de corruption, de mensonge et de haine ravagent le monde », affirme-t-il au printemps 1935, au terme de ses méditations bibliques sur *Le Christ devant la souffrance et devant la joie*¹⁰⁵.

99. *Ibid.*, p. 19 et 24-25, citant Emil BRUNNER, « Église et révélation » (trad. Maurice Chappuis), *Revue de théologie et de philosophie* 18 (1930), p. 5-24 ; cf. aussi *Qu'est-ce que l'Église?*, p. 151-155 (citation p. 155), citant E. BRUNNER, « Secularism as a Problem for the Church », *International Review of Missions* 19 (octobre 1930), p. 495-511. Roger Mehl le dit bien : « Boegner lui-même n'était pas barthien [...] ». R. MEHL, *Le pasteur Marc Boegner*, p. 76.

100. « Et, sans hésiter, parce qu'il se connaît maintenant tel que Dieu le connaît, il souscrirait à cette parole de Barth : "Nos actions n'ont besoin que d'une chose, c'est d'être pardonnées". » *La vie chrétienne*, p. 45. Quelques pages auparavant, sans mention de Barth, une idée très « barthienne » est mise en avant : celle du jugement divin, qui doit être compris comme strictement relatif au salut : « Mais il ne nous juge que pour nous sauver » (*ibid.*, p. 28). Karl Barth est à nouveau cité en 1935, notamment en lien avec une réflexion sur le « paradoxe » de la joie (là encore, une proximité avec la théologie de Barth est évidente) : *Le Christ devant la souffrance et devant la joie*, p. 55 et 226-228. Eduard Thurneysen est cité pour la première fois (son ouvrage de 1921 sur Dostoïevski, traduit en français par Pierre Maury et publié aux éditions Je Sers en 1934) en 1935, in *Le Christ devant la souffrance et devant la joie*, p. 47 et 159.

101. *La vie chrétienne*, p. 101.

102. *Le Christ devant la souffrance et devant la joie*, p. 11.

103. *Qu'est-ce que l'Église?*, p. 158.

104. *Ibid.*, p. 166.

105. *Le Christ devant la souffrance et devant la joie*, p. 232.

Mais l'Église a également comme fonction de se tenir aux côtés de celles et ceux qui souffrent. Dans ses conférences, Boegner donne parfois l'impression de parler en direction de la détresse du monde, sans y participer lui-même¹⁰⁶. Plus souvent, il témoigne de la nécessaire solidarité des chrétiens avec le monde.

De manière très frappante, Marc Boegner n'était pas un protestant qui définissait son identité religieuse en opposition à d'autres identités chrétiennes. Il échappe tout à fait à ce travers si répandu dans le protestantisme français du xx^e siècle encore profondément marqué par le souvenir, si régulièrement ravivé, des persécutions. Loin d'opposer les unes aux autres les « vérités fragmentaires » dont témoignent les diverses familles du christianisme, il nous faut apprendre « qu'elles sont complémentaires!¹⁰⁷ ». Boegner ne craint dès lors pas d'aborder divers thèmes qui « sonnent » catholique (ou orthodoxe) aux oreilles de bon nombre de protestants de France. Ce fait est remarquable, quand on pense à l'époque où Boegner prononçait ses premières conférences à Passy. Nous sommes alors à l'orée du mouvement œcuménique du xx^e siècle, à un moment où le catholicisme romain venait d'exprimer son refus net de toute participation à ce mouvement (par l'encyclique de Pie XI *Mortalium animos* du 6 janvier 1928, citée par Boegner dans son premier cycle de conférences, comme cela a été évoqué plus haut). Cela n'empêche nullement Marc Boegner de dire tout le bien qu'il pense de Bérulle, de saint Jean de la Croix, de Romano Guardini au fil de ses conférences, et même de citer favorablement un pape : Pie X¹⁰⁸. Comment cet homme, à la fois ancré dans sa tradition familiale et ouvert aux autres familles chrétiennes, fasciné par la dimension liturgique de la communauté chrétienne, ne pouvait-il pas devenir proche du renouveau monastique au sein du protestantisme réformé francophone (c'est au cours d'une conversation avec son fondateur, Roger Schutz, et Jacques Beaumont, que Marc Boegner se décida d'écrire ses mémoires¹⁰⁹) ? Rien de surprenant, en effet, à cela.

106. Cf. toutefois (mais de tels propos sont assez rares sous sa plume) : « Homme comme vous, communiant comme vous aux souffrances et à la détresse d'un monde qui est le vôtre et le mien [...] » *Le Christianisme et le Monde Moderne*, p. 124. Ou encore : « À devenir chrétiens, nous ne cessons pas d'être des hommes, et rien de ce qui est humain, à commencer par l'angoisse, la détresse, le deuil et la douleur, ne saurait nous être étranger. » *La vie chrétienne* (1933), p. 86.

107. *La vie chrétienne*, p. 198.

108. Ces auteurs sont cités notamment dans *La vie chrétienne* (conférences de 1933). Cf. notamment p. 125-126 (Bérulle, cité via Henri Brémond) et 165-166 (Pie X).

109. Cf. l'« Avant-propos » à M. BOEGNER, *L'exigence œcuménique*.

Marc Boegner fut une figure exceptionnelle du protestantisme français du siècle dernier. Les hommages qui lui furent rendus à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire, en février 1961, l'indiquent bien¹¹⁰. Son engagement sans faille au service du protestantisme, au service de la réconciliation des diverses branches de ce protestantisme comme aussi, plus largement, des familles chrétiennes, s'adossait à d'authentiques compétences théologiques que l'on discerne sans peine dans les conférences de Carême qu'il prononça à Passy durant plusieurs décennies de ministère au sein de cette paroisse.

PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

- MARC BOEGNER, *Le Christianisme et le Monde Moderne. Conférences données à l'Église Réformée de Passy*, Paris : Fischbacher, 1928.
- *Dieu, l'éternel tourment des hommes. Conférences données à l'Église Réformée de Passy*, Clamart : Je Sers, 1929.
 - *Jésus-Christ. Conférences données à l'Église Réformée de Passy*, Paris : Je Sers, 1930.
 - *Qu'est-ce que l'Église? Conférences données à l'Église Réformée de Passy*, Paris : Je Sers, 1931.
 - *L'Église et les questions du temps présent*, Paris : Je Sers, 1932.
 - *La vie chrétienne. Conférences données à l'Église réformée de Passy*, Paris : Je Sers, 1933.
 - *Le Christ devant la souffrance et devant la joie. Conférences données à l'Église réformée de Passy*, Paris : Je Sers, 1935.
 - *L'Évangile et le racisme. Conférence donnée à l'Église réformée de Passy*, Paris : Je Sers, 1939.

RÉSUMÉ

À partir de 1928, Marc Boegner a donné avec une très grande régularité des Conférences de Carême à Passy sur divers thèmes théologiques et religieux. Radiodiffusées et publiées sous la forme d'ouvrages, ces conférences nous donnent accès au cœur de la pensée de l'un des principaux chefs de file du protestantisme français au milieu du *xx*^e siècle. De l'étude de ces textes ressortent nettement l'intention apologétique qui motivait ces prises de parole ainsi que leur audace œcuménique, à une époque où le dialogue avec le catholicisme-romain et le christianisme oriental ou orthodoxe était balbutiant. Marqué par son oncle Tommy Fallot comme par le Père Laberthonnière, Boegner appelle ses auditeurs et ses lecteurs, dans un contexte où les totalitarismes communiste et fasciste fascinaient un nombre croissant d'hommes et de femmes, à ne pas se laisser aveugler par ce type d'idolâtrie et à incarner les « solidarités voulues de Dieu ».

110. Cf. les messages de Jean Bosc, de l'archevêque de Cantorbéry Geoffrey Fisher, de Henry Smith Leiper (du Conseil œcuménique des Églises), de l'évêque de Bristol Oliver Tomkins et de Gabriel Marcel, in *Foi et Vie* 60/5-6 (1961), p. 3-24.

SUMMARY

Starting in 1928, Marc Boegner gave yearly Lenten addresses, on various religious and theological themes, in his parish of Passy (Paris). These addresses, which were broadcast live on French radio and subsequently published as books, shed light on how one of the pillars of Reformed Protestantism in France thought about Christianity in the modern world. An analysis of these texts reveals a strong apologetic intention as well as a courageous ecumenical outlook, at a time when dialogue with Roman Catholics and Eastern Orthodoxy was still in its infancy. The influence of Boegner's uncle Tommy Fallot, as well as of Father Laberthonnière, is evident throughout, notably in his warnings his listeners and readers not to fall prey to the totalitarian ideologies of the day (i.e., communism, fascism), to resist all forms of idolatry, and to embody the "solidarities God asks of us."

ZUSAMMENFASSUNG

Marc Boegner hat seit 1928 regelmäßig während der Fastenzeit Vorträge zu verschiedenen theologischen oder religiösen Themen in Passy (Paris) gehalten. Diese Vorträge wurden gedruckt und auch live im Rundfunk weitergegeben. Sie geben uns Zugang zum Kern der Gedanken einer der wichtigsten Figuren des französischen Protestantismus Mitte des 20. Jahrhunderts. Aus dem Studium dieser Texte geht deutlich die apologetische Absicht dieser Reden sowie ihre ökumenischen Kühnheit hervor, in einer Zeit, in der der Dialog mit dem römischen Katholizismus und dem östlichen oder orthodoxen Christentum noch in den Kinderschuhen steckte. Von seinem Onkel Tommy Fallot wie von Pater Laberthonnière geprägt, fordert Boegner seine Zuhörer und seine Leser auf, sich im Kontext einer immer grösseren durch den kommunistischen und faschistischen Totalitarismus faszinierten Zahl von Männern und Frauen, nicht von dieser Art von Vergötzung blenden zu lassen sondern die „von Gott gewollte Solidarität“ zu verkörpern.

Marc Boegner, ou de la figure du chef en protestantisme français, particulièrement au cours des années 1940

Patrick CABANEL
EPHE – Université PSL

Marc Boegner: l'homme qui a tout présidé, on le sait, dans le protestantisme français. La Fédération protestante de France de décembre 1929 à début 1961, le Conseil national de l'Église réformée de France de 1938 (date de l'unité) à 1950, le Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris de 1938 à 1968, le Comité provisoire du Conseil Œcuménique des Églises de 1938 à 1948, la Cimade de 1945 à 1968; il est encore l'un des six vice-présidents du même Conseil Œcuménique, de 1948 à 1954, l'un des deux présidents d'honneur du Secours national, à partir de 1940 (avec le cardinal Verdier), le co-président du comité de l'Amitié chrétienne (avec le cardinal Gerlier) et le président du Conseil protestant de la jeunesse au cours de la même période; en 1946 il est devenu membre de l'Académie des Sciences morales et politiques et en 1962 il est le premier pasteur à entrer à l'Académie française; ajoutons que ce fils de préfet qui aurait voulu entrer à l'École navale a siégé, pleinement, dans le Conseil national de Vichy et qu'il était grand officier de la Légion d'honneur, docteur *honoris causa* de sept universités, que des rues et un boulevard portent son nom et qu'un timbre lui a été consacré en 1981, à l'occasion du centenaire de sa naissance¹... Le tout compose une figure puissamment présidentielle, académique pour ne pas dire cardinalice (il n'est pas indifférent qu'il copréside ici et là aux côtés des prélats de l'Église catholique).

Le secret de cet homme dont un (rare) exemple d'humour protestant prétend qu'il aurait dit au Christ, en arrivant au ciel: «J'ai bien connu Monsieur votre père»? Peut-être le trouvera-t-on dans le portrait qu'il a tracé de François Albert-Buisson, son prédécesseur à l'Académie:

Une intelligence vive et pénétrante, un amour du travail sans défaillance, une curiosité des hommes et des choses alliée à une capacité de jugement hors de

1. Je dois ces précisions à François Boulet. Je ne cite pas ici le titre de «Juste parmi les nations», qui relève d'une tout autre logique.

pair, une énergie persévérante au service d'une inébranlable confiance en sa propre carrière et en la légitimité que de tels dons confèrent aux plus hautes ambitions².

Ce n'est pas, toutefois, dans la direction d'une biographie ou d'un portrait psychologique qu'entend aller cet article, mais dans celle d'une réflexion sur ce qu'un tel cumul de responsabilités peut nous apprendre sur la structure et la conjoncture du protestantisme français au milieu du xx^e siècle. Et même si la chose ne pourra évidemment être développée – elle l'est ailleurs –, nous aurons à évoquer trois autres pasteurs avec lesquels Boegner a entretenu des liens de collaboration ou parfois de concurrence. Ces relations livrent des indications précieuses sur son exercice du pouvoir et sur les conséquences peut-être lourdes de sens que cet exercice n'a pas manqué d'avoir. Citons ces trois hommes : Freddy Durrleman, qui s'est heurté frontalement à Boegner entre 1934 et 1939 ; André Trocmé, qui rapporte dans ses *Mémoires* avoir été en quelque sorte trahi par un Boegner rompu aux manœuvres de gestion des assemblées représentatives ; et André-Numa Bertrand, très proche du « président » sur des plans à la fois institutionnel et humain, mais qui aurait voulu une autre expression publique, à un moment clef des années 1940.

Terminons ces quelques lignes d'introduction par des formules empruntées à Valdo Durrleman, l'aîné des fils de Freddy, lui aussi pasteur, lui aussi confronté à Boegner³, et qui parle à son propos de « Marc I^{er} » ou du « Grand Lama ». Il y a là plus que de l'impertinence. Autre ombre, plus significative, au portrait du grand homme : le relatif oubli dans lequel il est aujourd'hui tombé. La bibliographie réunie par François Boulet pour ce numéro ne comporte qu'une petite poignée de titres, dont deux seulement sont nommément consacrés à Boegner (avec la biographie de Roger Mehl, qui remonte à 1987). Si A.-N. Bertrand, surtout, et F. Durrleman un peu moins (l'œuvre qu'il a fondée, *La Cause*, entretient sa mémoire), sont également oubliés, il en va tout autrement de A. Trocmé, aujourd'hui célèbre pour son rôle dans les années 1940, ces mêmes années qui ont vu pourtant l'apogée de l'influence ecclésiastique, politique et publique de Boegner.

2. Texte du discours (du 6 juin 1963) : <http://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-de-marc-boegner>.

3. Voir, dans le présent numéro, Isabeau BEIGBEDER (éd.), « Correspondance entre les pasteurs Valdo Durrleman et Marc Boegner (septembre 1940 – juillet 1943) », p. 557-610.

Le président

Pas de biographie ni de (socio)psychologie, ai-je dit. Je me demanderai seulement, sur ce terrain, s'il faut accorder beaucoup, ou peu, aux origines sociales de Boegner : il appartient à des familles de la bonne ou très bonne bourgeoisie, les Boegner, les Steinheil, les Fallot, les Bargeton par son mariage (mais un Trocmé, sorte de « gauchiste » pastoral, a le même type d'origine...). École alsacienne, préparation au concours d'entrée à l'École navale, études de droit : il y avait bien là quelque chose de « l'enfance d'un chef », avant qu'une conversion quasi revivaliste ne le mène au pastorat et même, un temps (de novembre 1898 à juillet 1900, puis de septembre 1904 à la rentrée 1911), à la vie paroissiale dans une commune modeste, Aouste, au fin fond de la Drôme rurale. Même s'il ressortit à une tradition évidente (une carrière pastorale ne peut pas être entamée dans une grande paroisse urbaine!), cet enfouissement rural me reste quelque peu énigmatique, au regard des origines comme de la suite de la vie de Boegner ; à tort peut-être, quand on a à l'esprit, par exemple, la destinée d'un Karl Barth, qui fut d'abord pasteur dans le canton d'Argovie. Ajoutons que le jeune homme est deux fois neveu de pasteurs et que c'est auprès de son oncle Tommy Fallot qu'il se forme, avant de lui succéder.

Boegner apparaît dans l'histoire de la jeune Fédération protestante de France dès 1909, rappelle Yves Parrend dans sa thèse⁴ ; il commence à siéger dans son conseil en mars 1926 en remplacement de Wilfred Monod, démissionnaire ; le 3 décembre 1929 il est élu président, le vice-président depuis 1927, André-Numa Bertrand, s'étant effacé (c'est à cet endroit que l'on peut se demander si des considérations sociologiques et psychologiques ont joué ou non). Neuf ans plus tard, Boegner est élu à la tête du Conseil national de la nouvelle Église réformée de France, alors que cette responsabilité aurait pu échoir plutôt au même Bertrand, qui a été largement l'auteur de la réunification ; mais contrairement à son collègue, président de l'Union nationale des Églises réformées, Boegner ne présidait pas l'une des Unions d'Églises qui se sont fondues dans l'ERF et il offrait donc une sorte de garantie de neutralité. À moins que sa « vocation naturelle » aux fonctions de présidence et de représentation ne se soit imposée avec une telle évidence qu'elle ait interdit les velléités d'autres candidats potentiels. Il a assurément bénéficié

4. Yves PARREND, *Histoire de la Fédération protestante de France (1905-1991) à travers les Actes des Assemblées générales*, thèse, Univ. de Strasbourg, 2019, notice biographique de Marc Boegner, p. 378-386.

de la jeunesse des institutions qu'il a présidées, FPF et ERF : institutions et traditions étaient à inventer, et la vitesse acquise à la tête de la FPF a probablement facilité la prise de pouvoir à l'ERF, au COE, à la Cimade, alors qu'on verrait plutôt un *cursus honorum* se construire dans l'autre sens, de l'ERF vers la FPF, par exemple. Lorsque les entités sont jeunes et que leur fonctionnement s'institutionnalise chemin faisant, un dirigeant manifestement doté des compétences et des appétences nécessaires peut jouir de prérogatives qu'il sera impossible de même désirer quelques années ou décennies plus tard, lorsque la constitutionnalisation démocratique de la nouvelle institution sera bien assise, rendant plus difficile le cumul des mandats ou leur pérennisation.



L'assemblée de Lyon au cours de laquelle est décidée l'union des Églises réformées
(Marc Boegner est au centre, presque en haut ;
André-Numa Bertrand est assis au premier rang, 2^e en partant de la gauche)

Un tel cumul, une telle durée dans leur exercice, sur la « normalité » desquels on reviendra, n'ont eu d'équivalent ni en amont, ni en aval du règne boegnérien. Du moins si l'on s'en tient au XIX^e siècle, car plus en arrière dans l'histoire il y a peut-être eu deux précédents remarquables (*infra*). Mais dans ce XIX^e siècle marqué par l'absence de réunion du synode national, le surgissement du Réveil, la gravité et la durée du « schisme » entre

évangéliques (ou « orthodoxes ») et libéraux, aucune personnalité ne pouvait prétendre représenter « le » protestantisme français, sur quelque plan que ce soit, institutionnel ou théologique. Les grands pasteurs et les grands laïcs n'ont pas manqué, mais aucun n'a eu pour fonction officielle, et même officieuse, de représenter le protestantisme devant l'État et devant l'opinion publique. Cette fonction ne pouvait être imaginée qu'en régime de séparation des Églises et de l'État : ce dernier ne reconnaissant plus, au sens juridique, aucun culte, il fallait que ces cultes, devenus totalement extérieurs à la sphère administrative, fassent surgir en leur sein une instance jugée représentative par l'État et à même de dialoguer avec lui au moment de régler une série de questions. L'instance, dans le cas du ou plutôt des protestantismes, ne pouvait être que fédérative, contrairement à la situation des catholiques et des juifs ; et elle devait se doter d'un président élu, appelé à devenir l'égal, *mutatis mutandis*, du primat des Gaules et du grand rabbin de France. Le premier président de la Fédération, jusqu'en 1927, est Édouard Gruner, un laïc, polytechnicien et ingénieur. Le second est Émile Morel, un pasteur, mais pour une transition de deux petites années : le pasteur Théodore Gounelle l'a accusé de subordonner une intervention de la FPF en Indochine à une forme d'autorisation du gouverneur général, et de « marquer un certain empressement vers les manifestations officielles où l'on marche sous les étendards ». À quoi Morel a répondu : « Deux ou trois fois, au cours de ces cinq dernières années, nous avons été invités à des cérémonies officielles, et si nous avons répondu favorablement, c'est avec le seul désir non de rechercher la parade, mais bien de servir la cause du protestantisme français⁵ ». L'échange montre bien les fonctions attendues ou possibles à la fois de la Fédération et de son président. Marc Boegner va assumer pleinement le rôle.

Peut-être son irrésistible ascension s'explique-t-elle aussi par les conférences de carême qu'il inaugure en 1928⁶ et qui sont retransmises dès l'année suivante par le poste privé Radio-Paris, le plus important de France. La TSF a entamé son envol, et son micro permet de toucher un nombre considérable de gens et de bénéficier ainsi d'une place à part dans son Église pour celui qui s'y exprime régulièrement ; c'est vrai du jésuite Lhande du côté catholique,

5. L'escarmouche, rapportée dans les actes de l'Assemblée générale de la FPF (Marseille, 1929), est étudiée par Y. PARREND, *Histoire de la Fédération protestante de France*, p. 245-248.

6. Voir, dans le présent numéro, l'article de Christophe CHALAMET, « Apologétique et protestation de la conscience chrétienne. Marc Boegner et les conférences de Passy dans l'entre-deux-guerres (1928-1939) », p. 511-533.

avec une émission dominicale depuis 1927⁷ ; cela le devient aussi pour Freddy Durrleman du côté protestant, avec son émission du jeudi midi à compter du printemps 1928. Or Durrleman n'est nullement lié à la FPF, il représente l'œuvre d'évangélisation qu'il a créée en 1920, La Cause, et qui se montre particulièrement dynamique et conquérante dans cette décennie, au point d'inquiéter à plusieurs reprises des paroisses, des unions d'Églises, peut-être la FPF elle-même, parce qu'elle est une organisation nationale (voire internationale, avec une importante antenne en Suisse) qui semble à même, à certains, de « doubler » les structures existantes. Lorsque le poste de Radio-Paris est nationalisé, fin 1933, et que le ministre des Postes édicte immédiatement, au nom de la laïcité, la suppression des émissions catholique, protestante et juive, c'est La Cause qui lance une pétition protestante nationale pour leur rétablissement et c'est Durrleman qui s'affiche aux côtés du P. Lhande dans un meeting public, le 7 février 1934, auprès du général de Castelnau et du député Jean Le Cour-Grandmaison⁸.

Il me semble y avoir alors, non avouée, une bataille entre Boegner et Durrleman pour le leadership du protestantisme en France : entre l'*insider* Boegner, dirigeant officiel, et l'*outsider* Durrleman, qui depuis 1928 a bâti une vaste paroisse immatérielle, et qui sort de la crise de début 1934 avec l'État (lequel s'est rapidement incliné et a rétabli les émissions religieuses) à la tête de pas moins de trois émissions hebdomadaires (avec le puissant poste de Radio-Luxembourg). Boegner a demandé que La Cause lui abandonne l'un de ses trois « créneaux » pour radiodiffuser un culte ; Durrleman entend ne rien céder. Non sans habileté, il contraint la FPF, en 1934, à lui reconnaître publiquement et par écrit son monopole (un mot de ses adversaires...) ; mais il perd la bataille trois ans plus tard, en 1937, lorsque le ministre des Postes décide que son émission phare, sur Radio-Paris, sera désormais pilotée par la FPF. C'est une forme de spoliation, qui s'explique par l'évolution marquée de La Cause vers la droite politique, affichant un anticommunisme devenu obsessionnel, et l'exaspération des gauches protestantes qui obtiennent son dessaisissement, via une intervention du député socialiste André Philip auprès du gouvernement de Léon Blum. C'est désormais la FPF qui mène le jeu sur Radio-Paris (elle octroie une semaine sur quatre à La Cause), comme on peut le vérifier dans la correspondance entre Marc Boegner et Valdo Durrleman.

7. Corine BONAFoux, « Le Père Lhande, jésuite-reporter de la banlieue », *Chrétiens et Sociétés* 21 (2014), p. 147-168 (en ligne).

8. Je renvoie à mon livre, *Évangéliser en France au xx^e siècle. Histoire de La Cause, 1920-2020*, Carrières-sous-Poissy : La Cause, 2021.

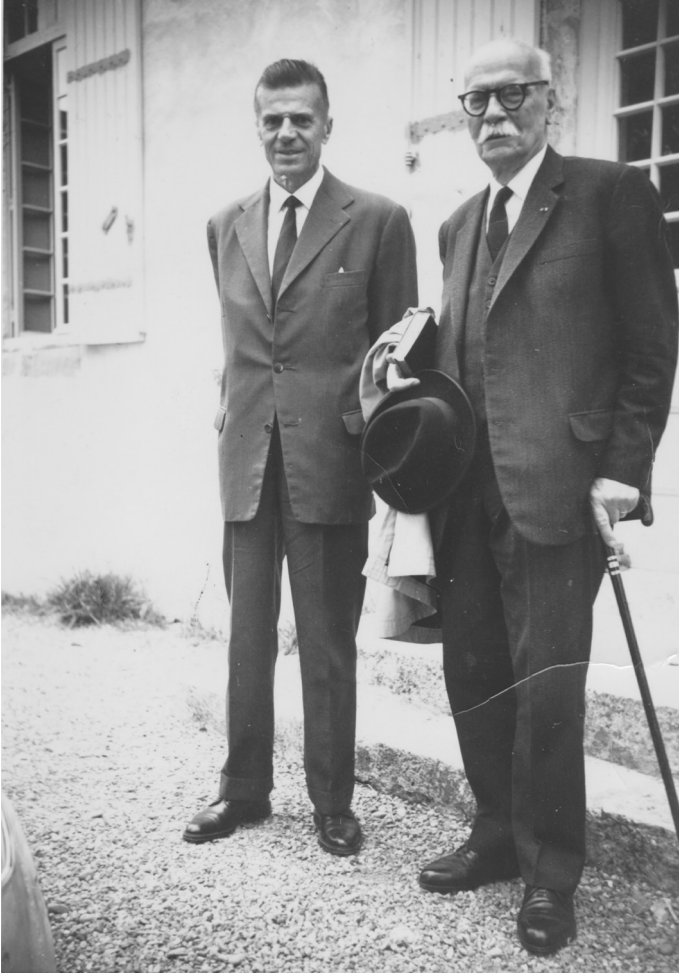
Jamais Boegner n'aura été aussi puissant qu'à partir de cette victoire sur Durrleman, et c'est dans cette position de force (il a été nettement soutenu par Bertrand, comme ce dernier l'explique à Durrleman, pourtant son vieil ami) qu'il aborde à la fois la conquête du pouvoir au sein de l'ERF, l'année suivante, puis les années 1940.

Qu'il ait dirigé de manière présidentielle la FPF peut s'expliquer; qu'il préside de la même manière l'ERF, ou plus exactement son Conseil national, est plus surprenant, quand on songe à la force de la tradition presbytérienne-synodale au sein du monde réformé. Mais l'institution est toute neuve, comme l'est donc sa gouvernance. Elle reste collégiale, avec le Conseil national, mais Boegner et les circonstances des années 1940 la tirent vers un exercice plus personnel. Pour le dire avec les mots du politique, l'ERF se gouverne plutôt comme une III^e ou une IV^e République, mais le mandat de Boegner a été du type V^e République, tout à fait démocratique mais plutôt « monarchie républicaine ». Deux épisodes que l'historiographie n'a pas vraiment retenus jettent un jour significatif sur cette conception du pouvoir et de l'alternance. Lors de sa session de septembre 1941, le Conseil national a décidé unilatéralement de s'accorder des pouvoirs exceptionnels dans la gestion des paroisses et du corps pastoral (mises à la retraite, déplacements, nominations); si le synode national de 1942, invité à se prononcer sur ces pouvoirs exceptionnels pour la durée de la guerre, les accorde, et si les mesures ou sanctions prises par le Conseil peuvent faire l'objet d'appels (non suspensifs) devant le synode, il y a là une forme d'évolution autoritaire, que la conjoncture peut certes aider à comprendre.

Il en va un peu autrement, en octobre 1945, lorsque Jean Theis, maître des requêtes au Conseil d'État, présente les nouveaux statuts de la FPF, adoptés dans la foulée. L'article 8 est réécrit dans le sens qui suit :

A été regardée comme pouvant être également préjudiciable aux intérêts du protestantisme français la disposition du même article aux termes de laquelle le président ne peut être élu plus de deux fois consécutives. Introduite en 1929 à la suite de l'Assemblée de Marseille, cette disposition permettait au Conseil, sans heurter les susceptibilités ou manquer aux règles de la courtoisie, de procéder aux rajeunissements nécessaires. Peut-être aussi, dans la pensée de ses auteurs, ouvrait-elle la voie à une rotation de la présidence entre les diverses Unions. Quoi qu'il en soit, son automatisme, utile dans certains cas, peut être nuisible dans d'autres. *Contraindre le Conseil, dans une période aussi difficile que celle que nous traversons, à interrompre une activité qui, par la grâce de Dieu, est exactement adaptée à la lourde tâche à laquelle il faut pourvoir, serait offenser le bon sens et faire bon marché des dons que Dieu nous donne la possibilité d'utiliser pour le bien de son Église.* Cette limite que nous avons nous-même créée, nous devons pouvoir

l'outrepasser toutes les fois qu'il y aura de sérieux motifs de le faire. Proposée par le vénéré M. Merle d'Aubigné, cette seconde modification de l'article 8 des statuts a recueilli l'unanime adhésion des membres du Conseil⁹.



Marc Boegner et Jean Theis en Dordogne (septembre 1967) – photo L. Theis

J'ai souligné la phrase dans laquelle il est facile de lire en filigrane le portrait de Boegner, par deux fois associé à la bienveillance de Dieu... Et le président

9. « Rapport de M. Jean Theis », dans *Les Églises protestantes pendant la guerre et l'Occupation. Actes de l'Assemblée générale du protestantisme français réunie à Nîmes, du 22 au 26 octobre 1945*, FPF, 1946, p. 58-59.

depuis déjà 15 années (contre 10 légalement) a pu être reconduit jusqu'à son retrait volontaire, en 1961, à l'âge de 80 ans. Peut-on y voir une forme de dérive, à l'instar de ces chefs d'État qui font réécrire la constitution pour pérenniser leur pouvoir? On préférera sans doute se référer au démocrate américain F. D. Roosevelt, qui aurait présidé les États-Unis pendant quatre mandats consécutifs s'il n'était mort peu après sa quatrième élection, en 1945. Et l'on suggérera que Boegner aura été un homme de son temps, dans une France et une Europe qui ont demandé des pouvoirs forts: rappelons l'étonnant ministère d'un coreligionnaire, Gaston Doumergue, en 1934, et l'aisance et même le plaisir avec lesquels Boegner s'est glissé dans les habits de conseiller national de Vichy, sans aucune forme de légitimité démocratique (un André Siegfried, nommé au même Conseil, et qui n'était pas plus un gauchiste, n'a jamais siégé, lui...).

À l'épreuve des années 1940

Ce long et multiple magistère pose la question des années 1940. Question d'autant plus vive que, de 1940 à 1943, les deux vice-présidents de Boegner, Bertrand à la FPF et Maurice Rohr à l'ERF, sont retenus à Paris, en zone occupée, lui laissant les coudées franches en zone non occupée et auprès des nouvelles autorités françaises, qu'il peut joindre facilement par la ligne ferroviaire de la montagne (Clermont-Ferrand), depuis Nîmes où il a installé ses bureaux et son domicile personnel. J'ai déjà travaillé sur cette question, en publiant notamment son allocution à l'assemblée du Musée du Désert, le 6 septembre 1942, et sa lettre du lendemain aux pasteurs de la zone non occupée¹⁰. Mais des documents inédits que François Boulet a mis à notre disposition à partir des dossiers des Archives nationales permettent de préciser les choses. Elles s'articulent autour de deux points: la position de principe de l'Église (en l'occurrence l'ERF), et celle de la FPF, face à l'État et aux initiatives qu'il prend dans les années 1940-1943, du discours pénitentiel du début à la décision de la «relève» et du STO trois ans plus tard; et la manière dont l'ERF et la FPF peuvent ou doivent faire connaître leur position à l'État et/ou à l'opinion publique. Que le même homme soit à la tête de deux institutions en fait très différentes pose un problème: président du conseil national de

10. «Le pasteur Marc Boegner à l'assemblée du Musée du Désert, 6 septembre 1942: nouveaux documents sur un "lieu de mémoire"», *BSHPF* 156 (2010), p. 545-567; «Documents retrouvés: deux "lettres pastorales" d'André-Numa Bertrand et Marc Boegner en juin et septembre 1942», *ibid.*, 157 (2011), p. 233-240.

l'ERF, Boegner sait et dit que la véritable instance appelée à parler au nom de l'Église est le synode national, certes réuni chaque année en dépit des circonstances, mais qui ne peut évidemment réagir dans l'urgence et qui se prononce de manière démocratique, à la majorité des votants; président de la FPF, il peut parler à chaque fois que nécessaire et en toute autonomie, en quelque sorte. Il pouvait jouer de cette « duplicité » institutionnelle, pour accélérer ou à l'inverse freiner une prise de décision.

Laissons de côté le Boegner pénitentiel et maréchaliste des débuts¹¹, dont l'expression est particulièrement caractéristique, qu'il s'adresse aux pasteurs et fidèles de l'ERF, le 14 août 1940 (« la redoutable crise d'âme qui, de l'aveu de tous, a causé la chute » de la France), ou au maréchal Pétain et au titre de président de la FPF, le 10 janvier 1941 (« Nous remercions Dieu d'avoir permis qu'en vous, au cours de ces sept mois tragiques, nous ayons un si noble exemple de consécration totale, d'oubli de soi, de courage paisible et confiant » – toute la lettre est de cette étoffe). C'est sur des questions proprement techniques (l'Église face à l'État), et les conséquences qu'il en tire, que je voudrais ici l'interroger.

Lever de rideau: sa causerie radiophonique du jeudi 31 octobre 1940, sur Actes 5, 29, « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes », s'inscrit dans l'exacte continuité des positions de saint Paul et des Réformateurs. Il faut obéir aux détenteurs de l'autorité (y compris la femme à son mari), débute Boegner à partir de Romains 13, car cette obéissance a un caractère religieux et un fondement biblique. « Nous sommes tenus d'obéir aux autorités humaines, même si leurs commandements, leurs règlements ou leurs lois nous paraissent durs, injustes, peut-être inintelligents, *tant que rien de ce qu'elles exigent de nous n'implique une transgression de la loi de Dieu dont la souveraineté est seule totale dans la vie du chrétien*¹². » Je souligne ces mots, qui introduisent à la seconde partie de la méditation; Boegner y rappelle les désobéissances aux hommes qu'ont assumées saint Paul, les martyrs chrétiens, Jeanne d'Arc, Luther, les réfugiés huguenots, et « Marie Durand, gravant le seul mot Résistez, sur la margelle de la tour de Constance ». Cette allusion précoce et publique au « Résister » (que Boegner écrit à l'impératif) s'inscrit dans un riche corpus d'utilisations protestantes de l'histoire huguenote au cours des années 1940, un corpus auquel, c'est à signaler, ne manque pas même, à plusieurs reprises et en allemand, un Karl Barth.

11. Je renvoie à mon ouvrage *De la paix aux résistances. Les protestants français 1930-1945*, Paris: Fayard, 2015.

12. BPF, fonds Boegner, 036 Y 5, 20.

Le grand principe ainsi posé, il restait à préciser qui pouvait parler à l'État au nom de l'Église : une question déjà largement abordée par les écrits monarchomaques du *xvi^e* siècle, qui se gardaient bien d'accorder le droit de désobéissance aux simples sujets. Et pas plus aux simples pasteurs, précise Boegner dans deux lettres importantes qu'il adresse en décembre 1940, en tant que président du conseil national de l'ERF, aux présidents de ses conseils régionaux. Est-ce à ce point précis que s'est jouée la question, dans une conception centraliste et hiérarchique et dans le refus de toute tendance « anarchique » (congrégationaliste, en ecclésiologie protestante) ? Boegner ne dit rien que n'ait dit un Barth dans les années 1930, ou que ne va dire un Bertrand face à l'étoile jaune, en juin 1942. Mais Bertrand fait preuve de plus de confiance démocratique, et Barth parlait publiquement, quand Boegner, d'entrée, refuse cette option. On sait que c'est là le cœur du problème : parole publique, « confessante », voire « inopportune », ou négociation entre gentlemen (Boegner est l'incarnation sociale, physique, mentale, du gentleman) au plus haut niveau de l'État ? Le 13 décembre 1940, il invite ses collègues à observer la plus grande réserve, à se tenir strictement sur le terrain religieux et à être extrêmement prudents sur l'appréciation des événements politiques intérieurs et extérieurs.

Il sera sans doute nécessaire que l'ERF se prononce, en tant que telle, sur certains problèmes d'ordre général et fasse entendre sa voix à propos de certaines mesures. Toutefois, il n'appartient pas à des pasteurs isolés d'engager l'Église par l'expression personnelle d'opinions qui ne se fondent pas toujours sur une étude approfondie des faits et des problèmes. Il peut nous être douloureux, à certains moments, de devoir nous imposer le silence mais notre ministère pastoral doit être mis au-dessus de tout et, s'il est légitime que chaque pasteur fasse connaître à l'Église ses préoccupations, ses angoisses ou ses vœux, nous devons tous savoir attendre que l'Église se prononce et ne pas vouloir nous prononcer avant elle et en dehors d'elle¹³.

Le 23 décembre, dans une nouvelle lettre, Boegner renvoie à une prochaine rencontre avec les présidents de région un entretien sur l'organisation de la jeunesse¹⁴ et plus largement sur les rapports entre l'Église et l'État, pour consacrer cette lettre à ce qu'il appelle la loi sur les juifs (le statut du 3 octobre 1940). Le premier intérêt de cette lettre, inédite à ce jour, est de montrer

13. Lettre conservée aux Archives nationales [AN], 107 AS 138, fol. 184. Je remercie F. Boulet qui m'en a communiqué le texte, comme pour celle du 23 décembre.

14. On sait que le grand débat tournait autour d'une organisation unique de la jeunesse (sur un modèle, de fait, venu des régimes totalitaires), idée défendue par des partisans de ces régimes, vivement combattue par les Églises, et que Vichy n'a pas retenue.

l'attention apportée par le Conseil national de l'ERF (en l'occurrence Boegner lui-même¹⁵) au premier statut des juifs, dont les historiens savent qu'il est passé assez largement inaperçu, contrairement au second promulgué le 2 juin 1941. Il n'y a pas de « problème juif » (*sic*) pour l'Église, écrit Boegner, s'il y a « le mystère de l'élection d'Israël, de son rejet qui laisse subsister son élection, de la promesse qu'il entrera un jour dans l'alliance de grâce » – et de citer le « Il n'y a plus ni Juif, ni Grec » de Galates 3, 28. Mais il y a un *problème juif* pour certains États et à certaines époques de leur histoire, « et l'Église n'a pas le droit de l'ignorer » :

Ce problème est posé par des faits concrets qui provoquent l'attention des pouvoirs publics : immigration massive, naturalisations trop rapides, proportion de Juifs dans certaines carrières ou professions si forte qu'elle détermine des réactions de l'opinion publique, pression extérieure, contagion de l'antisémitisme de pays voisins, etc. L'État, dans lequel se pose le problème, ne gagnerait rien à faire semblant de ne pas le voir. Il gagnerait beaucoup à le résoudre avant que le déchaînement des passions ou des pressions extérieures l'entraîne à une solution précipitée et marquée d'injustice.

L'Église n'a pas à se substituer à l'État et à lui dire ce qu'il doit faire ou ne pas faire dans telle circonstance déterminée. Sans compter qu'elle a rarement les exactes informations nécessaires, elle doit s'en tenir à sa vocation propre.

Celle-ci d'ailleurs lui donne le droit et, dans certains cas, lui impose le devoir de rappeler à l'État qu'il a, lui aussi, une vocation qu'il ne doit pas trahir, et que son autorité, dont le fondement est en Dieu, doit s'exercer pour le bien de tous ses ressortissants, dans une volonté de justice et dans le respect des personnes. Mais comment l'Église peut-elle s'acquitter de ce devoir envers l'État ?¹⁶

On observe toujours la même dialectique : obéissance à l'État conditionnée à sa propre obéissance à la loi de Dieu et au bien commun. Mais le « réalisme » auquel Boegner appelle (« Encore une fois l'Église, avant de parler, doit s'efforcer de voir dans sa réalité concrète le problème posé devant l'État ») est décrit avec une attention réelle à des thèses que l'on peut qualifier de vichystes.

Ce qui retient ici l'attention est la consigne que le « chef » donne aux troupes pastorales. Il est sous la pression de certains, qu'il ne nomme pas, mais il s'agit notamment de Bertrand¹⁷ : « Plusieurs de nos collègues souhaitent

15. « J'ai entretenu [le Conseil national de l'ERF] des problèmes posés devant l'Église par l'organisation de la jeunesse française, par la loi sur les juifs et par d'autres mesures de notre gouvernement », écrit-il.

16. AN 107 AS 138, fol. 608.

17. A.-N. Bertrand a fait part à Boegner, quelques jours avant cette lettre, du « désir du Conseil de la Fédération [FPF] qu'une protestation écrite ne tardât point » (*Les Églises protestantes pendant la guerre et l'Occupation, op. cit.*, p. 23).

que l'ERF dise très haut ce qu'elle pense de la loi juive». «Mais comment l'Église peut-elle parler à l'État?» Ni un pasteur, ni une réunion de pasteurs, ou de pasteurs et de laïcs, ni même le président du Conseil national, à moins qu'il ne soit expressément mandaté à cet effet, ne sont l'Église. Seul le synode national peut formuler ce que l'ERF dira à l'État – mais il ne devait se réunir que plusieurs mois plus tard. Pour l'heure, comment agir?

Le Conseil National m'a prié de poursuivre, auprès des membres du Gouvernement, l'effort déjà entrepris. *Il a pensé qu'une déclaration publique, avant qu'il soit possible de se rendre compte de l'application exacte de la loi, serait plus nuisible qu'efficace.* Il va de soi que, devant les injustices évidentes, tout chrétien, à plus forte raison tout pasteur, a toute liberté d'exprimer son opinion comme citoyen ou comme chrétien. Toutefois, qu'il ne donne pas à entendre qu'il parle au nom de l'Église. Sachons maintenir les distinctions indispensables entre ce que dit l'Église, par le Synode national souverain, et ce que nous disons, nous, à la lumière de la Révélation chrétienne.

Dois-je ajouter que, sur cette question comme sur toute autre, je vous serai toujours reconnaissant de me faire connaître, avec vos suggestions personnelles, les désirs de nos collègues, en particulier en ce qui concerne l'attitude de l'Église? *Qu'ils souffrent parfois de ses apparents silences, je le sais et je le comprends. Qu'ils veuillent bien se rappeler qu'aucune déclaration publique sur certains sujets n'aurait la moindre chance d'être publiée. J'ajoute que je suis de plus en plus fondé à croire que des conversations personnelles avec certaines personnalités responsables sont plus efficaces que les manifestations plus visibles mais qui risquent de provoquer des réactions de résistance.*

Là encore j'ai souligné les phrases qui définissent la ligne politique à suivre. Elle est claire; mais elle aurait pu être autre: de l'importance de celui qui fait office de chef en période de crise.

Rendez-vous était donc donné au synode national, tenu début mai 1941 à Alès. Boegner l'aborde dans ses carnets (dans une partie encore inédite): au soir du 6 mai, longue séance du Conseil national, «retenu trop longtemps par la difficulté de ne pas laisser discuter en public les questions soulevées par le statut juif dont je ne pouvais pas ne pas parler dans mon rapport. La solution s'est imposée à mon esprit vers 5 h du matin après une courte nuit». Le lendemain, 7 mai, séance du synode à huis clos, le soir, «au cours de laquelle j'ai donné des précisions sur tous les points de mon exposé concernant l'Église et l'État. Sur la question juive un ordre du jour d'approbation a été voté¹⁸». Il n'est sorti de ce synode aucune déclaration publique sur le statut des juifs, contrairement à ce que laissait attendre la lettre du 23 décembre précédent.

18. Carnets du pasteur Boegner, original conservé à la BPF, 036 Y 2.

Et pourtant, une démarche précise a bien été faite pour obtenir une telle prise de parole. Son auteur est André Trocmé – mais la seule source disponible provient de ses *Mémoires*. Ils ont été rédigés à la fin des années 1950, ce qui explique de graves anachronismes (il n’y a pas de déportations en 1941) et des erreurs (Boegner a largement contribué au sauvetage de juifs), et par un homme dont l’idéologie et le style étaient aux antipodes de ceux du président, il faut l’avoir à l’esprit. Voici cette page qui vient seulement d’être publiée :

Est-ce en 1943 que j’allai, comme délégué, au Synode national d’Alès ? Je pense que c’était plutôt en 1942, à l’automne¹⁹. – L’Église confessante d’Allemagne s’était, depuis longtemps, prononcée contre le racisme. L’Église réformée de Hollande venait de s’exprimer publiquement par une déclaration plus courageuse encore. Sous l’étau qui se resserrait, il devenait urgent que l’Église réformée de France prenne publiquement position.

Avec une poignée d’autres délégués, je rédigeai donc un texte. Il faut être cinq, statutairement, pour présenter une motion au Synode par lequel l’Église protesterait fermement contre les persécutions raciales, déclarant vouloir s’opposer à des lois contraires à l’enseignement de l’Écriture, en protégeant les victimes du racisme.

Ô, naïf enfant que j’étais ! (à 41 ans). J’aurais dû faire éclater ma motion en pleine séance, comme un coup de canon !

Je crus plus courtois de montrer d’abord mon texte à M. Boegner entre deux réunions. Il le lut, haussa les sourcils, et dit : « C’est très important, très intéressant ! J’en fais mon affaire ! » Et il emporta mon texte ; j’en restai bouche bée, incapable de réagir. Dès que la séance reprit, Boegner prit la parole : « Certains collègues sont remplis d’inquiétude au sujet du sort des réfugiés juifs. C’est une très grave question qui mérite toute l’attention du Synode. Je demande le “huis clos”, avec vérification des pouvoirs des délégués à l’entrée. Il ne faut pas que la presse, ici présente, puisse demain interpréter les décisions que nous allons prendre ! »

Va pour le « huis clos », me disais-je, sans flairer encore le piège.

Le soir eut lieu la séance à huis clos. Atmosphère tendue, dramatique. Boegner parla. Il fit le bilan de tous ses efforts personnels pour intervenir en faveur des Juifs : une « lettre au Grand Rabbin de France », dont il était l’auteur, avait été divulguée²⁰. Généreuse et vague, elle avait acquis à Boegner la réputation d’un grand résistant. Démarches personnelles auprès du Maréchal, « qui est tout acquis à l’idée de tolérance », et « qui fait tout ce qu’il peut pour empêcher les déportations » ; interventions au Conseil national de l’État français, dont Boegner faisait partie. Bref tout ce qui devait être fait avait été fait.

« Mais nous voudrions que l’Église tout entière se compromette, objectai-je. Elle hésite, se contredit selon les paroisses, les pasteurs, les régions. Il faut en appeler au peuple protestant pour qu’il entreprenne de protéger les Juifs.

19. Erreurs de date... (et plus bas : Trocmé n’a que 40 ans en 1941).

20. Lettre du 26 mars 1941. Cf. mon *De la paix aux résistances*, op. cit., p. 172-179.

– Folie que tout cela! répliqua M. Boegner. Vous ne feriez qu’attirer sur l’Église réformée de France, ce petit troupeau dont j’ai la garde, les foudres de l’Allemagne hitlérienne. Il faut songer avant tout à la “survivance physique du protestantisme français”. Ça c’est mon affaire. Faites-moi confiance!» – Et il demanda un vote immédiat.

Le vote de confiance fut enlevé à l’unanimité, à deux ou trois voix près, dont la mienne. Mon texte n’avait même pas été lu.

Cet événement fit tomber un léger voile de méfiance entre M. Boegner et moi. J’étais furieux d’avoir été roulé par lui et honteux du silence de l’Église réformée de France, qui se prolongea presque jusqu’à la fin de l’occupation allemande. En fait, ni Boegner, ni Pétain ne purent sauver un seul Juif. C’est au niveau des paroisses, quand les pasteurs se montrèrent décidés (comme à Lyon, à Grenoble, à Marseille, dans les Cévennes et à Paris, avec le pasteur A.-N. Bertrand) que retentit la voix courageuse de l’Église²¹.

Le reste est connu, je le rappelle brièvement, étape par étape :

1. Boegner a continué jusqu’à l’été 1942 à croire dans la plus grande efficacité de « conversations personnelles avec certaines personnalités responsables », pour reprendre ses mots cités un peu plus haut.

2. Il a écrit une lettre au grand rabbin de France, le 26 mars 1941, et une autre le même jour à l’amiral Darlan, lettres remarquables malgré certaine incise qui relève du « réalisme » évoqué à l’instant²², mais elles étaient rigoureusement confidentielles, et c’est contre sa volonté que celle au grand rabbin a connu une large diffusion, à l’évidence depuis l’entourage du responsable juif²³. Ici l’historien doit donc bien distinguer entre la volonté de l’acteur (le silence public) et l’effectivité d’une fuite, qui prend l’aspect d’un acte public.

3. Un homme a délié les pasteurs de l’interdit de parole édicté par Boegner en décembre 1940. C’est A.-N. Bertrand, qui dès cette époque demandait une prise de parole publique, et qui le 11 juin 1942, en sa qualité de vice-président de la FPF, dûment mandaté par le Conseil réuni à Paris le 5, écrit ceci à ses collègues de la zone occupée, à propos de l’imposition du port de l’étoile jaune à compter du dimanche 7 juin :

21. André TROCMÉ, *Mémoires*, éd. Patrick Cabanel, Genève: Labor et Fides, 2020, p. 426-427.

22. « Ceux qui parmi nous pensent qu’un grave problème a été posé devant l’État par l’immigration massive d’un grand nombre d’étrangers, juifs ou non, et par des naturalisations hâtives et injustifiées, [...] », lettre au grand rabbin.

23. « Cette lettre, répandue par je ne sais qui (en tout cas pas par le grand rabbin de France qui s’est borné à la communiquer au Consistoire central), a été peu à peu colportée », écrit-il à René Gillouin le 22 novembre 1941 (AN 2AG 495, texte communiqué par F. Boulet).

Beaucoup d'entre nous ont pensé que la chaire chrétienne ne pouvait rester silencieuse devant l'atteinte ainsi portée à la dignité d'hommes et de croyants; si vous croyez devoir agir de même, le Conseil de la Fédération – d'accord avec les chefs des différentes Églises – se permet de vous rappeler que la valeur spirituelle de pareilles interventions dépend du soin que nous prendrons d'éviter toute allusion aux événements politiques et aux idéologies profanes, et de la fidélité avec laquelle nous nous maintiendrons sur le terrain de la pensée et de l'action chrétiennes: terrain déjà défini, d'ailleurs, par les messages récents des diverses autorités synodales, ainsi que par les textes établis par les Conférences œcuméniques dans lesquelles ont siégé nos représentants²⁴.

La consigne est identique à celle que Boegner avait donnée en décembre 1940, à cette différence près que les pasteurs sont autorisés, presque invités à s'exprimer, Bertrand ayant montré l'exemple dans son sermon du 7 juin à l'Oratoire. Des collègues ne tardent pas à le suivre: Madeleine Blocher-Saillens au culte du 14 juin dans l'église baptiste du Tabernacle, Freddy Durrleman la veille au sein même de la prison de la Santé où il purge sa peine de dix-huit mois d'emprisonnement pour faits de résistance²⁵. Faut-il opposer frontalement Boegner et Bertrand? Peut-être pas, du fait de la chronologie, et surtout de la géographie: Bertrand et le conseil de la FPF se trouvent à Paris et réagissent au port de l'étoile jaune, imposé par les Allemands dans la seule zone occupée.

4. Grâce à la Cimade, spécialement à Madeleine Barot, en communication constante avec lui; grâce aussi à son collègue Henri Manen, aumônier au camp des Milles, Boegner est parfaitement au fait des déportations qui sont organisées en août 1942 à partir des camps de la zone non occupée. Et il va à son tour rompre le silence, le 6 septembre dans son sermon du matin à l'assemblée du Musée du Désert, puis le 4 octobre par la lecture dans tous les temples de France d'un message adopté par le Conseil national de l'ERF le 22 septembre précédent. À ces dates, l'archevêque Saliège à Toulouse, Mgr Théas à Montauban, se sont déjà exprimés, dans deux lettres pastorales remarquables, lues dans quasi toutes les églises de leurs diocèses respectifs, les dimanches 23 et 30 août; Mgr Delay à Marseille et le cardinal Gerlier à Lyon

24. Lettre publiée dans le *BSHPPF* en 2011 (voir ci-dessus n. 10). Un message du synode national de Valence (21-23 avril 1942) affirme que l'Église « doit proclamer l'absolue souveraineté de Dieu qui se constitue un peuple en appelant à Lui des hommes de toute race, de toute nation et de toute langue, en dépit des droits et des privilèges que les hommes prétendraient s'arroger ».

25. « J'ai reçu hier une note de la Fédération protestante que je vais lire au culte », Madeleine BLOCHER-SAILLENS, *Témoin des années noires. Journal d'une femme pasteur, 1938-1945*, Paris: Les Éditions de Paris, 1998, p. 134. La lettre a été apportée à Durrleman par l'aumônier protestant de la prison, Beuzart: P. CABANEL, *Évangéliser en France au XX^e siècle, op. cit.*, p. 254.

leur ont emboîté le pas le 6 septembre. On sait l'écho fulgurant qu'a eu le premier de ces textes, à Toulouse le 23 août²⁶. Mgr Saliège l'a rédigé le 20 ; or ce jour-là Boegner écrivait au maréchal Pétain à propos des mêmes scènes de déportation : la lettre est belle, notamment dans son allusion à cette « défaite morale » que la France risque de s'infliger à elle-même, et « dont le poids serait incalculable ». Mais la lecture des deux textes en parallèle, la différence de leurs destinataires (tout un diocèse un dimanche à l'heure de la messe, c'est-à-dire le peuple de France ; le chef de l'État à titre privé), suffisent à montrer la distance qui les sépare. Et le 7 septembre encore, dans sa lettre aux pasteurs dont il sera question plus loin, Boegner ne déguise pas que leurs paroissiens « parfois reprochent à leur Église de garder un silence scandaleux », mais il croit pouvoir les rassurer (il vient d'évoquer ses lettres du 20 août à Pétain et du 27 à Pierre Laval) : « *La voix des Églises protestantes de France s'est donc fait entendre là où se concentrent l'autorité et la responsabilité* ». Je souligne la phrase, éminemment boegnérienne, dans sa part même d'illusion.

5. À l'inverse, ce qui a privé Boegner d'entrer dans l'histoire des prises de parole « confessantes », à la manière d'un Barth ou d'un Saliège, allait lui permettre, quelques jours plus tard (28 septembre), de jouer un rôle décisif dans l'aide aux juifs : changeant en quelque sorte de prince auprès duquel peser, il délaisse (enfin) Vichy pour Berne, les ministres français pour leur homologue suisse, Eduard von Steiger, le Conseiller fédéral en charge du Département de justice et de police, et pour Heinrich Rothmund, le directeur de la Division de police du même département. Il négocie avec eux l'établissement d'une liste de juifs non refoolables, dont la FPF se porte garante, et que la Cimade se chargera d'acheminer jusque sur le territoire suisse. La procédure allait durer jusqu'à l'été 1944 et connaître une vraie réussite. Quelques centaines de juifs ont dû leur salut à cet étrange accord proprement non gouvernemental pour ce qui est du côté français : la FPF – en fait Boegner, certes soutenu par des responsables protestants suisses de premier plan – a agi comme une puissance diplomatique et a réussi à être prise au sérieux²⁷. On est en droit de penser que seul un Boegner, le fils de préfet, l'homme qui parlait à l'oreille des ministres, pouvait obtenir un tel résultat ; et penser aussi que Mgr Saliège, en faisant lire son petit texte nerveux, écrit presque comme un tract, a fait de sa parole un *acte*, de ceux

26. P. CABANEL, 1942. *Mgr Saliège, une voix contre la déportation des juifs*, Portet-sur-Garonne : Éditions Midi-Pyrénéennes, 2018.

27. Sur cet aspect de l'action de Boegner, lire Ruth FIVAZ-SILBERMANN, *La fuite en Suisse. Les Juifs à la frontière franco-suisse durant les années de « la Solution finale »*, Paris : Calmann-Lévy, Mémorial de la Shoah, 2020 (la recension de cet ouvrage se trouve dans le présent numéro de la *RHP*).

qu'un État ne prend pas à la légère. Deux voix, si l'on peut dire, chacune avec ses risques et son efficacité...

Boegner sort de la guerre et de l'Occupation sans avoir perdu un pouce de son autorité, bien au contraire. Il est plus seul qu'auparavant à occuper le pouvoir, en quelque sorte : Freddy Durrleman est mort en janvier 1944 ; A.-N. Bertrand, malade, n'a pu se rendre à l'assemblée générale de Nîmes, en octobre 1945, et a fait lire un bref rapport (il allait mourir un an plus tard) ; Trocmé est définitivement un outsider. C'est le moment, on l'a vu, où Boegner s'assure la possibilité constitutionnelle de réélections successives à la tête de la FPF et va s'envoler dans les sphères de l'œcuménisme mondial, qui le conduiront jusqu'au concile de Vatican II avec un statut d'observateur, et jusqu'à l'Académie où il est reçu par Wladimir d'Ormesson, l'ancien ambassadeur de France près le Saint-Siège.

Il n'a pas manqué de faire le bilan de l'action des Églises protestantes, de la FPF et du sien propre au cours des années 1940. Triple histoire, ou plutôt trois histoires confondues en un seul récit, dans lequel la première personne du pluriel et celle du singulier étaient presque nécessairement interchangeable. Ce n'est pas le moindre privilège d'un président que de raconter pour l'histoire ses années de présidence.

Il ne s'agit pas alors de ses carnets, remarquable document, mais non destiné à la publication, et dont la consultation avait été à sa demande interdite jusqu'en janvier 2011²⁸. Son travail d'écriture de l'histoire, il l'ébauche une première fois à chaud, dans sa lettre du 7 septembre 1942 aux pasteurs de la zone non occupée : il y cite le travail réalisé par les équipières et les équipiers de la Cimade et certains aumôniers, ainsi que celui de plusieurs paroisses (l'accueil de juifs). Il y a là quelque chose d'ingénument tautologique, puisqu'il informe certains collègues de ce qu'ils sont en train de faire... mais c'est une manière de s'approprier des initiatives totalement indépendantes de lui, de l'ERF et de la FPF (on pense à Trocmé, mais 50 autres pourraient être mentionnés). Le chef a été débordé par ses troupes, ici pour le meilleur. Quitte à inscrire leurs actions au bilan d'une œuvre collective dont il n'a pourtant pas été l'instigateur.

28. Son fils Philippe a publié en 1992 une version passablement tronquée, ce dont les historiens n'ont pu s'aviser qu'à partir de 2011 (*Carnets du pasteur Boegner 1940-1945*, présentés et annotés par Philippe Boegner, Paris : Fayard, 1992).

Il renouvelle à deux reprises l'exercice en 1945, et dès lors il s'agit de bilan, pour ne pas dire de plaidoyer. C'est d'abord sa déposition au procès du maréchal Pétain, le 30 juillet 1945. Déposition involontairement cruelle pour l'ancien chef de l'État, parce qu'elle le montre impuissant à modifier les choses, ignorant de plusieurs d'entre elles, incapable de faire exécuter ses volontés par ses ministres ou fonctionnaires. Boegner, lui, expose point par point ce qu'il a fait et dit, et ne manque pas de citer à deux reprises « une de nos œuvres les plus belles », la Cimade, qu'il est intéressant de voir orthographiée, dans le compte rendu *in extenso* des audiences, B.I.M.A.D. et S.I.M.A.D., Madeleine Barot devenant Madeleine Barreau, et Gurs, Gurz, tandis que le nom de l'abbé Glasberg (devenu l'abbé Cas.) n'a pas même été saisi²⁹. Quelques mois plus tard, en octobre 1945 à Nîmes devant l'assemblée générale du protestantisme, Boegner lit un rapport de grand style, qui mériterait d'être réédité. Il cite à nouveau à deux reprises la Cimade, lui consacrant même les deux tiers de l'un de ses sous-chapitres (le VII), et non sans rappeler sa négociation avec Berne pour éviter le refoulement des juifs. Sa conclusion d'étape est un brillant plaidoyer *pro domo* :

Ah! je vous assure qu'au cours de ces années les Secrétaires généraux pour la police, les fonctionnaires de la Sûreté nationale, les inspecteurs généraux des camps ont appris à connaître la Fédération protestante de France. Je les ai parfois agacés, irrités en son nom. J'ose dire qu'ils ont appris à la connaître comme une Fédération d'Églises qui ne prennent jamais leur parti de l'iniquité et des atteintes à la dignité de la personne humaine³⁰.

Un chapitre de *L'exigence œcuménique* revient sur ces années. Outre l'insistance sur les mêmes points et des précisions de noms (les pasteurs Durrleman, Trocmé, Theis, Brémond, Manen, sont évoqués, ainsi que Jeanne Merle d'Aubigné au côté de Madeleine Barot), Boegner propose une réflexion sur le rôle de l'institution et sur celui de ses chefs, aux niveaux régional et national :

Ceux qui, de 1939 à 1944, portèrent la responsabilité *spirituelle* et *ecclésiastique* de l'Église réformée, surent que l'essentiel était un témoignage chrétien à rendre devant la nation, devant les autorités françaises comme devant la puissance occupante, devant les Églises : celles que groupait le Conseil œcuménique aussi bien que l'Église catholique en France. [...] [Le combat mené par les Églises] n'a été possible que parce que l'institution, je veux dire la Fédération protestante

29. *Haute Cour de Justice. Procès du Maréchal Pétain*, Paris : Imprimerie des Journaux officiels, 1945, p. 125 (en ligne sur le site *criminocorpus*).

30. *Les Églises protestantes pendant la guerre et l'Occupation*, *op. cit.*, p. 40-41.

de France ou l'Église réformée de France, s'est toujours efforcée d'appuyer, de coordonner le message prophétique et de le faire entendre là où il fallait qu'il fût reçu, même s'il devait être aussitôt refusé.

Une des forces de l'Église réformée était alors d'avoir à la tête des régions ecclésiastiques des présidents de région qui, en particulier dans la France non occupée, formaient une équipe d'hommes de caractère, de piété vivante et rayonnante, ne redoutant pas les responsabilités [...].

[*Boegner a exercé un ministère itinérant tout au long des années 1940, en zone non occupée puis dans l'ancienne zone occupée.*] Toujours et partout j'ai acquis la conviction que la présence, dans le protestantisme français, d'autorités habilitées à parler en leur nom, à prendre, sur tous les plans, les initiatives nécessaires, à dénoncer, quand il le fallait, auprès de l'État ou de l'autorité occupante leurs attentats à la liberté, à la dignité des personnes ou des communautés humaines, était pour les Églises et leurs pasteurs un précieux appui dans leurs propres efforts pour être fidèles, simplement, à l'Évangile de Jésus-Christ³¹.

Le vocabulaire dit bien le poids nouveau acquis par l'*institution*, les *responsables*, les *présidents*, les *autorités*. Le corps ecclésiastique protestant est devenu une hiérarchie, certes par élection, du régional au national. Hiérarchie institutionnalisée et permanente, contrairement aux synodes régionaux et nationaux. C'est bien la nouveauté du xx^e siècle, et plus spécialement des années postérieures à l'unité de 1938 et contemporaines du long consulat de Boegner. Son analyse est juste : depuis, la FPF et ses présidents successifs n'ont cessé de parler haut et fort, de dialoguer avec l'État, de rétablir une forme de « reconnaissance » des cultes.

À cet égard, le duo constant que Boegner a formé avec le cardinal Gerlier auprès de Vichy est doublement significatif : d'une part il signe la victoire des Églises dans leur quête d'une forme de nouveau « concordat » que le régime a pu sembler décidé à leur offrir (et des remarques de Boegner montrent qu'il s'en serait volontiers satisfait) ; d'autre part, il a paru établir une égalité entre les deux Églises, comme si l'une n'avait pas pesé 98 % (nominalement) de la population, et l'autre moins de 2 %. C'est peut-être la grande victoire de Boegner que ce duopole des cultes « nouvellement reconnus par Vichy », contre toute réalité arithmétique : quasiment une fiction, due au seul talent préfectoral et diplomatique du pasteur. Voici ce qu'il déclare, lors du procès du maréchal Pétain, à propos du serment des fonctionnaires :

J'ai tenu, messieurs, à recueillir sur ce point l'avis du cardinal Gerlier, archevêque de Lyon, et d'ailleurs, en maintes circonstances dont je vais entretenir la Cour,

31. Marc BOEGNER, *L'exigence œcuménique. Souvenirs et perspectives*, Paris : Albin Michel, 1968, p. 142-143.

je me suis efforcé de rester en contact avec le cardinal, archevêque de Lyon, car j'estimais et j'estime toujours qu'il est absolument nécessaire qu'en face de certains problèmes qui se posent, à l'Église, dans la Nation et devant l'État autant que possible l'action des églises soit convergente et concomitante³².

J'ai évoqué ailleurs un visage *épiscopalien* du Boegner de ces années³³; j'ajouterai ici, par mimétisme avec Gerlier, un visage *cardinalice*. L'Institut de France ne devait du reste pas s'y tromper. Génie boegnérien que d'avoir à ce point incarné la fonction présidentielle et d'avoir en quelque sorte rendu l'ERF la jumelle, au moins politique, de l'Église catholique. Mais le problème ainsi posé a été vu au long de cet article : il tient dans ce que le protestantisme français n'a pas la tradition que Boegner était en train de lui inventer, et que d'une certaine façon le « président » a fait d'une Église dont l'histoire avait été largement « confessante », une sorte d'institution marquée par l'autorité, la diplomatie gouvernementale, voire l'onction. Le pape de l'œcuménisme à la protestante aurait-il « catholicisé » l'ancien corps huguenot ? Celui-ci, à vrai dire, a continué à vivre, dans le tissu de ses paroisses, dans ses paysages, dans sa mémoire infatuée de Désert et d'Israël : au cours des années 1940, Cimade, Chambon-sur-Lignon, Cévennes, Dieulefit, Oratoire du Louvre, et tant d'autres lieux et noms, ont pris des initiatives à la base, sans attendre le signal du chef. Lorsque celui-ci a réuni les pasteurs présents, à la fin de l'assemblée du 6 septembre 1942 au musée du Désert, pour les informer de ce que « nous faisons » (nous : les dirigeants), il doit noter que « plusieurs ont des juifs réfugiés dans leurs presbytères³⁴ ». Le corps était bien resté huguenot, si la tête ne l'était plus...

Au reste, Boegner n'a pas inventé la figure du chef national des protestants. D'autres ont joué ce rôle, dans des situations qui étaient également de crise, ou de mutation : comment ne pas penser, toutes choses égales par ailleurs, à Jean-Paul Rabaut Saint-Étienne ? Ou encore, en remontant dans le temps, à la fonction de député général des Églises réformées, instituée en 1601, incarnée de 1653 à 1678 par le marquis de Ruvigny³⁵ ? Certes, les époques, les problèmes et les hommes sont radicalement différents, mais je ne crois pas oiseux d'insérer Boegner dans cette improbable galerie : il s'est bien perçu, et a été perçu, comme un nouveau député général du protestantisme, en temps de paix pour ce protestantisme, mais aussi de risques et de défis.

32. *Haute Cour de Justice. Procès du Maréchal Pétain, op. cit.*, p. 124.

33. P. CABANEL, *De la paix aux résistances*, p. 131.

34. *Carnets du pasteur Boegner*, p. 198.

35. Cf. Solange DEYON, *Du loyalisme au refus : les protestants français et leur député général entre la Fronde et la Révocation*, Villeneuve d'Ascq : Publications de l'Université de Lille III, 1977.

Ce détour par le xvii^e siècle pourrait permettre de mieux comprendre ce que son consulat, certes démocratique, a eu d'exceptionnel, avec son efficacité comme avec ses limites.

RÉSUMÉ

Marc Boegner a présidé à partir des années 1930 presque tout ce qui était à présider dans les instances du protestantisme français, dont la Fédération protestante et l'Église réformée récemment réunifiée. Il l'a fait de manière parfaitement démocratique, quoique avec une appétence et une durée qui requièrent l'analyse. Boegner a bien compris une époque marquée par le désir d'autorité. L'article revient sur son rôle important et complexe dans les années 1940 et sur son choix d'une Église non « confessante » et de négociations feutrées (mais vaines) avec Vichy, et discrètes mais fécondes avec Berne.

SUMMARY

Beginning in the 1930s, Marc Boegner served as chairman to early every French Protestant body imaginable, including the Fédération Protestante de France and the recently reunified Église Réformée. He did so in a perfectly democratic manner, albeit with a remarkable appetite and persistence. Boegner understood the needs of an age marked by the desire for authority. This article examines his significant and complex role in the 1940s, his rejection of a "believers' church", and his support for secret (but unsuccessful) negotiations with Vichy and discreet but successful discussions with Bern.

ZUSAMMENFASSUNG

Seit den 1930er Jahren übernahm Marc Bøegner den Vorsitz fast aller Instanzen des französischen Protestantismus, darunter des Evangelischen Kirchenbundes (Fédération Protestante de France) und der erst kurz vorher wiedervereinigten Reformierten Kirche Frankreichs. Diese Positionen hat er alle in vollkommen demokratischer Weise erlangt, aber mit einem Willen und einer Dauerhaftigkeit, die genauer betrachtet werden müssen. Bøegner hat seine Zeit sehr wohl verstanden, die von einer Sehnsucht nach Autorität geprägt war. Im Artikel wird seine wichtige und komplexe Rolle in den 1940er Jahren beschrieben, zu der seine Entscheidung für eine nicht-, bekennende Kirche gehört und von stillen (aber erfolglosen) Verhandlungen mit der Vichy-Regierung, von diskreten aber fruchtbaren Verhandlungen mit Bern.

Correspondance entre les pasteurs Valdo Durrleman et Marc Boegner (septembre 1940-juillet 1943)

Introduction, édition et annotation par
Isabeau BEIGBEDER-DURRLEMAN

Cette correspondance a pour principal sujet les émissions protestantes assurées par La Cause sur le poste de la Radiodiffusion nationale contrôlée par le gouvernement de Vichy. Aux lettres échangées entre Marc Boegner et Valdo Durrleman ont été jointes quelques lettres de Valdo Durrleman à sa famille qui éclairent et contextualisent cette correspondance. La plupart des lettres reproduites le sont intégralement sauf passages d'ordre personnel ou familial mis entre crochets. Elles sont actuellement conservées par Isabeau Beigbeder, fille de Valdo Durrleman.

La Cause, tout à la fois mouvement d'évangélisation et œuvre sociale, fondée en 1920 par le Pasteur Freddy Durrleman, avait, dès avril 1928, créé les premières émissions protestantes pour la plupart hebdomadaires, sous la forme, non de cultes mais de « causeries », sur Radio-Paris, alors poste privé, et plus tard sur Radio Luxembourg et sur le Poste Parisien, ce qui avait fait d'elle la voix du protestantisme français. Elles ont eu un retentissement considérable dans et hors du monde protestant, donnant lieu à d'innombrables courriers d'auditeurs conservés dans les archives de La Cause mais aussi à des commandes de Bibles, Nouveaux Testaments, livres et brochures sur le protestantisme.

En 1937 la Fédération Protestante, présidée par Marc Boegner, accepte, en dépit des engagements pris antérieurement vis-à-vis de Freddy Durrleman, d'être substituée à La Cause par les pouvoirs publics en raison des prises de position hostiles au communisme adoptées par cette dernière, pour organiser sur Radio-Paris, devenue en 1933 radio d'État, l'émission protestante hebdomadaire. Elle octroie une seule émission par mois à La Cause ou plus exactement à son directeur Freddy Durrleman. De cette décision, vécue comme une injustice par La Cause, s'ensuit un conflit ouvert entre La Cause et Marc Boegner qui durera jusqu'à la fin de la guerre¹.

1. Sur tous ces points, voir l'ouvrage de Patrick CABANEL, *Évangéliser en France au XX^e siècle. Histoire de La Cause 1920-2020*, Carrières-sous-Poissy: La Cause, à paraître début 2021.

La correspondance des années 1940-1943 publiée ci-après entre Marc Boegner et le pasteur Valdo Durrleman, fils aîné de Freddy, en témoigne.

Ces lettres montrent d'une part un Marc Boegner, homme d'ordre et d'autorité, attaché à la dimension épiscopaliennne de ses responsabilités en cette période où il préside tout à la fois l'Église Réformée de France et la Fédération Protestante (les en-têtes de ses lettres sont ou de l'une ou de l'autre).

Elles montrent d'autre part un Valdo Durrleman, jeune pasteur à la grande liberté de ton qui, lors de sa consécration, en novembre 1939, n'avait pas voulu se rattacher à une Église protestante déterminée et que l'on voit peu enclin aux accommodements demandés tant sur la tonalité de ses émissions que sur le fond. Un proche collaborateur du directeur de la Cause disait de lui que « brillamment doué, penseur solide et orateur plein de fougue... travailleur acharné, il était devenu l'une des colonnes de La Cause ».

Ces lettres donnent aussi à voir l'omniprésence des services de Vichy, les vives réactions d'une France maréchaliste, d'une partie de l'épiscopat et jusqu'à Pétain lui-même et son entourage direct sur le contenu des émissions, sur le choix de certains textes bibliques, notamment de l'Ancien Testament, comme sur la manière de les lire. Elles mettent aussi en évidence le positionnement de Marc Boegner qui cherche à tempérer les réactions des autorités de Vichy tout en assurant la transmission de leurs avertissements et injonctions et qui accepte d'exercer à leur place une censure préalable sur le contenu des émissions de La Cause.

Valdo Durrleman (1910-1944) après avoir obtenu à la Sorbonne une licence de philosophie entreprend des études de théologie d'abord à la faculté de Paris puis à Montpellier. En 1934 il devient pasteur de l'Église française de Glasgow. À son retour, il s'engage auprès de son père dans l'activité multiple de La Cause en assurant missions, conférences, publications, et apparaît vite comme celui qui a vocation à lui succéder le moment venu. Il n'hésite pas en 1939 à publier des extraits de *Mein Kampf*, en transgressant l'interdiction par Hitler de toute publication de ce texte en France, publication qu'il introduit ainsi : « Parmi les dangers qui menacent tout à la fois le Christianisme, notre patrie et la civilisation, l'un des plus imminents, à côté du communisme, est le mouvement hitlérien : le nazisme ».

En septembre 1940, il s'installe avec son épouse Rose-Marie Grellet à Montpellier pour y assurer, tout en préparant un doctorat de théologie, le Secrétariat général de La Cause en zone non occupée.

C'est à la même période que Marc Boegner quitte Paris et s'installe d'abord à Montauban puis à Nîmes.

Freddy Durrleman poursuit les activités de La Cause qui peuvent l'être à Carrières-sous-Poissy. En janvier 1941, il sera le premier pasteur arrêté pour faits de résistance par la Gestapo, condamné à 18 mois de prison par un tribunal militaire allemand pour son implication active dès l'été 1940 dans le mouvement « L'Arc ». Il restera emprisonné à Fresnes jusqu'en juillet 1942, ayant refusé toute libération anticipée en échange d'une renonciation à toute expression publique. Son épouse Elisabeth Kaltenbach, à Carrières-sous-Poissy, avec l'aide de plusieurs de ses enfants et amis, assure alors le maintien des activités de La Cause.

Depuis Montpellier, Valdo la charge, entre autres, de l'organisation de l'émission mensuelle laissée à La Cause, dès lors que son père est incarcéré. Les enregistrements ont lieu dans le studio de Radio-Paris à Montpellier, sous le contrôle étroit de Vichy qui installe son service de la « censure » d'abord à Montpellier puis à Marseille et ensuite à Lyon. Les textes des émissions doivent lui être adressés en double exemplaire trois jours avant l'émission, ce que Valdo Durrleman respecte.

En février 1942 le Directeur général de la radiodiffusion demande à Marc Boegner, suite à la vive réaction de l'épiscopat auprès de Vichy à propos de la conférence prononcée par Valdo en décembre 1941, « La Vierge Marie et les protestants », que la censure des émissions soit désormais assurée « exclusivement » par lui-même. Il ne s'agit plus alors d'une censure d'État mais d'une censure d'ordre ecclésiastique, censure à laquelle Valdo se plie non sans ironiser en surnommant, dans une correspondance privée à ses parents, Marc Boegner « Marc I^{er} ».

Le choix des sujets et des orateurs est fait par Valdo Durrleman dans le même esprit que celui donné à ces émissions depuis 1928 par son père : variété dans les sujets abordés, variété dans les styles : méditations, prédications ou conférences, diversité des orateurs dont certains appartiennent à des Églises qui n'ont pas rejoint l'ERF ou n'appartiennent pas à la FPF et d'autres sont des laïques et non des pasteurs, diversité des références et textes bibliques tout autant choisis dans l'Ancien Testament que dans le Nouveau. Cette diversité a donné lieu à de profonds désaccords, le grief le plus souvent formulé étant que les émissions de La Cause ne sont pas des émissions religieuses ; et Marc Boegner de rappeler à plusieurs reprises le cadre liturgique à respecter strictement. Ce sont au total plus de quarante émissions que Valdo organise dont une vingtaine assurées par lui-même.

En décembre 1942, Valdo est finalement interdit d'antenne par Vichy, comme l'en informe Marc Boegner, pour avoir lu un passage d'Ésaïe (8/16-9/8) dans lequel le directeur de la Radiodiffusion nationale a vu une nouvelle fois une allusion, à peine voilée, à la situation faite aux Juifs. Néanmoins Valdo continuera jusqu'en juin 1943 de choisir sujets et orateurs pour l'émission mensuelle de La Cause.

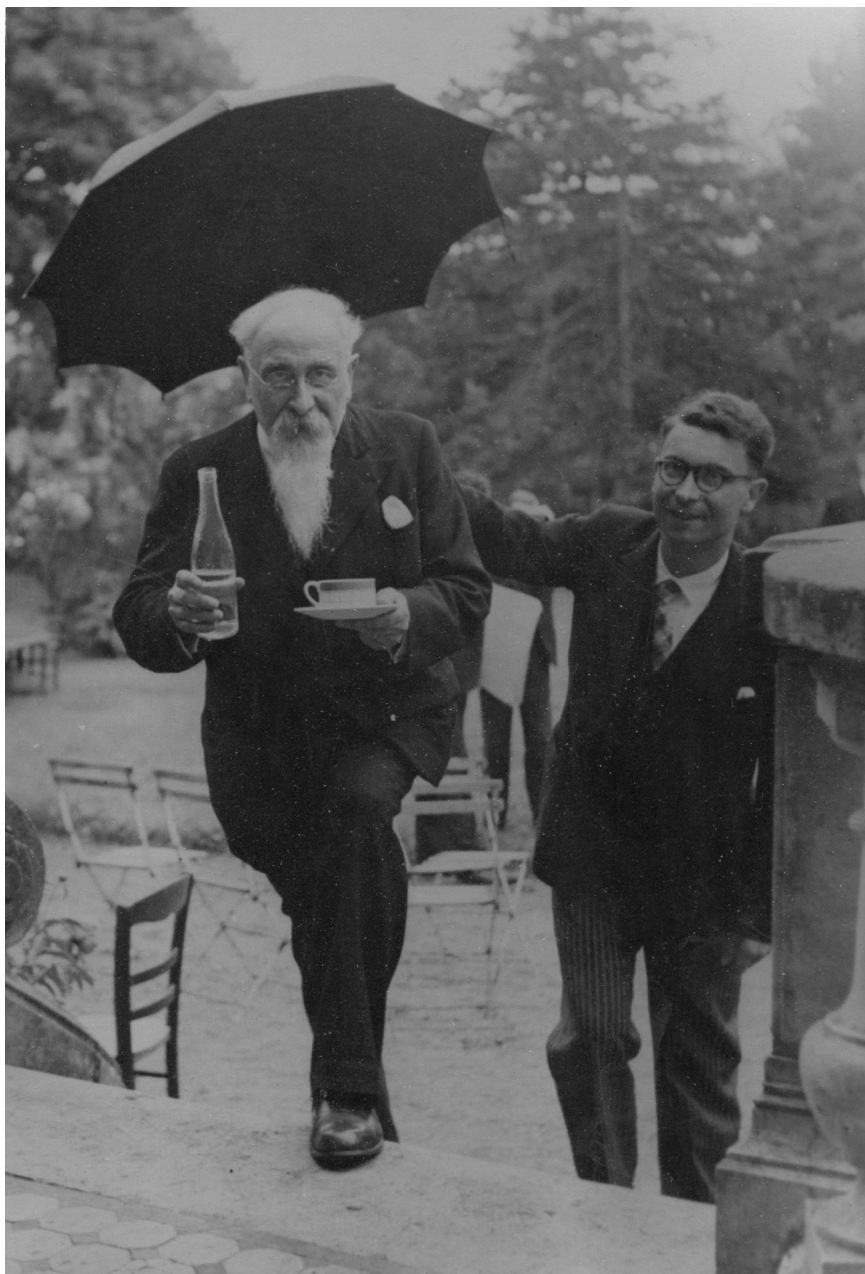
En juillet 1943, la France étant totalement occupée, Valdo Durrleman quitte Montpellier et se réinstalle à Carrières-sous-Poissy où les activités se poursuivent malgré toutes les difficultés liées à la guerre. Les émissions sont assurées désormais à nouveau par Freddy Durrleman, tenu également à l'obligation de soumettre à Marc Boegner à l'avance son texte. La vigilance suspicieuse des autorités de Vichy continue de s'exercer, comme en témoigne la dernière lettre que Marc Boegner lui adresse le 23 décembre 1943, en lui transmettant un ultime avertissement de Vichy.

Le dimanche 2 janvier 1944, c'est Freddy Durrleman qui assure l'émission de La Cause à Radio-Paris, de 8h50 à 9h15, avant de faire le culte au temple de Boulogne. Le 4 janvier il passe la journée à Paris au Cours Bernard Palissy (qui avait été fondé par sa fille France en 1942), où il dispense aux élèves depuis octobre 1943 un cours appelé « Initiation protestante ». Il meurt le lendemain, brutalement, à la Maison de La Cause à l'âge de 63 ans. Le dimanche 9 janvier Marc Boegner annonce son décès au cours de l'émission protestante sur Radio-Paris. Le 17 janvier, à la Maison de La Cause, Valdo, atteint d'une bronchopneumonie, meurt à son tour à l'âge de 33 ans.

L'émission du 2 janvier 1944 aura été la dernière faite par La Cause.

Elisabeth, l'épouse de Freddy Durrleman, assurera la continuité des activités de La Cause avec Rose-Marie, épouse de Valdo, qui la rejoint en 1945 avec ses trois jeunes enfants (Isabeau, Pascal, Priscille). Marc Boegner lui indique que, dès lors que ce n'est plus un pasteur qui dirige La Cause, elle ne peut plus intervenir à la radio. Quand Christophe Durrleman, étudiant en théologie lors du décès de son père, est nommé, en 1950, secrétaire général de la Cause, Elisabeth n'obtiendra pas, malgré ses demandes à Marc Boegner, de retrouver une émission pour La Cause².

2. Je remercie ma sœur et mes frères dont l'aide a été précieuse pour réaliser le rassemblement de ces correspondances, leur présentation et leur annotation.



Freddy et Valdo Durrleman à la maison de La Cause à Carrières-sous-Poissy.
Photo prise sans doute en juin 1939 lors de la traditionnelle fête d'été de La Cause.

Valdo Durrleman à Marc Boegner

Mazamet le 3 septembre 1940

Monsieur Marc Boegner
Président de la Fédération Protestante
Temple des Carmes Montauban

Monsieur le Président,

Le numéro d'août de *Semaines* annonce la reprise de la causerie protestante de Jeudi midi. Je vous serais reconnaissant de bien vouloir me faire connaître à l'adresse ci-dessous à quelles dates vous comptez sur « La Cause » pour assurer, à partir d'octobre, son tour dans les émissions.

Au cas où vous auriez déjà écrit à Carrières-sous-Poissy, vous seriez bien aimable de me communiquer le double de votre lettre qui, en raison de l'interruption du courrier avec la zone occupée, n'a pu nous parvenir.

Veillez agréer, je vous prie, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments dévoués.

Valdo Durrleman
Chez le Docteur P. Bonneville
La Sagne, Mazamet (Tarn)

Marc Boegner à Valdo Durrleman

Fédération Protestante de France

Montauban, Temple des Carmes
Le 20 septembre 1940

Mon cher collègue,

J'ai trouvé votre lettre à mon retour d'un voyage de près de trois semaines à travers les Églises et je m'excuse d'avoir attendu pour vous répondre de m'être entretenu hier avec les directeurs de la Radiodiffusion.

Lorsque j'ai été avisé dans les derniers jours de juillet que la reprise des émissions du jeudi m'était accordée, j'ai essayé de savoir où se trouvait votre Père. Ce n'est qu'au cours de mon voyage que j'ai appris qu'il avait quitté Paris avec Madame votre Mère, à pied, m'a-t-on assuré³, et qu'il était en zone occupée. Il m'a donc été impossible d'entrer en contact avec lui et de lui demander s'il était en mesure d'assurer une émission sur quatre.

3. Freddy Durrleman a quitté Carrières-sous-Poissy à pied au moment de l'exode le 11 juin avec son épouse Elisabeth et sa belle-fille Rose-Marie, épouse de Valdo, en vue de gagner Chaillevette, près de Marennes (Charente-Maritime). Tous les trois ont emporté parmi d'autres bagages des livres, documents ou archives utiles au travail de La Cause et chargés sur un triporteur; ils se

Il va de soi que, si vous pouvez assurer la responsabilité de cette émission, je préparerai le tableau des services du 4^e trimestre en conséquence. Je dois cependant vous informer que la Direction de la Radiodiffusion nationale vient de se transporter à Lyon et qu'à partir du premier jeudi d'octobre nos émissions seront diffusées de Montpellier-national. C'est donc à Montpellier que vous devrez parler. Vous sera-t-il possible de vous y rendre régulièrement?

Dans l'affirmative je vous propose les jeudis 17 octobre, 14 novembre, 12 décembre. Par décision du 18 septembre l'émission est fixée à 11h45. Il est possible que cette heure soit de nouveau retardée. Je vous en avertirai aussitôt.

Vous serez sans doute d'accord avec moi sur la nécessité de ne pas déconcerter les auditeurs en modifiant sans cesse le cadre même de l'émission. Nous avons adopté l'ordre suivant: invocation, lecture, méditation, oraison dominicale précédée ou non d'une prière non liturgique. Il va de soi que cet ordre n'est pas imposé.

J'ai proposé que l'indemnité attachée à l'émission – dont une grande partie était versée d'ailleurs à la Fédération – soit limitée aux frais de voyage des pasteurs. Cette suggestion a été écartée.

Vous m'obligerez en me faisant savoir le plus tôt possible si je puis compter sur vous pour le jeudi 17 octobre.

Veuillez croire, mon cher Collègue, à mes sentiments très dévoués,

Marc Boegner

Valdo Durrleman à Marc Boegner

Montpellier, le 28 septembre 1940

Monsieur le Président de la Fédération Protestante, Montauban

Monsieur le Président,

Votre lettre du 20 septembre vient de me parvenir et je vous en remercie.

J'accepte les dates des jeudis 17 octobre, 14 novembre et 12 décembre que vous avez bien voulu me proposer, pour les émissions de « La Cause » au cours du 4^e trimestre.

Les événements nous ont amenés à ouvrir pour la zone non-occupée une annexe du secrétariat de La Cause à Montpellier 27 rue Chaptal. C'est là que je vous serais reconnaissant de m'adresser toutes les communications que vous jugerez utiles.

Veuillez agréer, je vous prie, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments très dévoués.

Valdo Durrleman

rendent ainsi à pied au-delà de Chartres... avant de trouver divers modes de transport qui les ont amenés à Chaillevette où ils restent jusqu'au 24 août.

Marc Boegner à Valdo Durrleman

Église Réformée de France
Le Président du Conseil national
Nîmes 10 rue Cl. Brousseau

11 octobre 1940

Mon cher collègue,

Il est bien entendu que vous parlerez au studio de Montpellier, boulevard du Général Sarrail les jeudis 17 octobre, 14 novembre et 12 décembre. L'heure actuelle est 11h45. Si, comme je l'ai demandé, on nous rendait 12h ou 12h15 vous en seriez aussitôt informé.

Le texte de votre méditation doit arriver en 2 exemplaires lundi matin à l'adresse : « Montpellier National » (Censure) 9 boulevard du G^{al} Sarrail.

Veuillez rappeler qu'il s'agit de l'émission de la Fédération Protestante, pour que le texte soit soumis à Mr Gaston Rageot.

Les textes suivants devront être envoyés à Marseille-Provence rue de la Croix de Régnier Marseille où la Direction se transportera ainsi que la Censure après le 20 octobre.

Veuillez croire mon cher collègue à mes sentiments cordialement dévoués.

Marc Boegner

[Remarque : Lettre manuscrite.]

Marc Boegner à Valdo Durrleman

Église Réformée de France
Le Président du Conseil National
10 rue Claude Brousseau

Nîmes, le 6 février 1941

Mon cher Collègue,

Au moment même de partir pour Vichy, à la fin de la semaine dernière, j'ai appris avec beaucoup de peine l'arrestation de votre père. Mardi matin, je me suis longuement entretenu avec M. Peyrouton, Ministre de l'Intérieur. Au cours de notre conversation je lui ai fait part de l'émotion provoquée dans les milieux protestants par la mesure de rigueur⁴ dont votre père avait été l'objet. J'ai insisté auprès de lui pour qu'il veuille bien

4. Freddy Durrleman, arrêté, ainsi que sa secrétaire, Mlle Haëttel, par la Gestapo le 21 janvier, est à ce moment-là incarcéré à la prison du Cherche-Midi, avant d'être transféré le 11 février 1941 à Fresnes où il reste jusqu'au 21 juillet 1942. Voir Jacques POUJOL, « Documents et pistes de recherche sur les protestants de zone occupée pendant la Seconde Guerre mondiale », *BSHPF*, 1993, 3, document n° 5, « Le "Journal de Prison" du Pasteur Freddy Durrleman ».

faire tout ce qui est en son pouvoir en faveur de votre père dont je lui ai fait connaître la place très particulière dans le protestantisme français. Le Ministre a pris note des indications que je lui ai données et m'a promis d'écrire aussitôt à Paris. Il ne m'a pas caché cependant que son action, dans une circonstance semblable, est fort limitée. Le Général Brécard, à qui j'ai également parlé de la question, m'a déclaré qu'il lui était impossible de faire quoi que ce soit et M. René Gillouin, alerté par M. Corréard⁵ s'en est remis à moi du soin d'intervenir auprès du gouvernement.

Je vous serais très obligé de me faire part des informations exactes que vous aurez pu recueillir sur les circonstances de l'arrestation de votre père et sur sa situation actuelle dans la mesure où vous la connaissez.

J'espère que vous avez été joint ce matin par Madame Jean Cadier et que vous avez pu arriver à temps à Radio-Montpellier. Le Directeur général de la Radiodiffusion m'a promis l'autre jour que notre émission sera définitivement fixée à midi. En tout cas, je vous ferai connaître la décision prise à ce sujet.

Veuillez croire, mon cher Collègue, à mes sentiments cordialement dévoués.

Marc Boegner

Marc Boegner a écrit le 14 février au Garde des Sceaux pour attirer son attention sur le cas de Freddy Durrleman.

5. Jules Corréard (1874-1957), pseudonyme Probus, polytechnicien, Inspecteur général des finances, Conseiller du gouvernement général de l'Algérie de 1932 à 1938. En mai 1940, après avoir entendu Freddy Durrleman à une émission de radio sur le Poste Parisien, il prend contact avec lui et le fait entrer, aux côtés notamment de Gaston Tessier, secrétaire général de la CFTC, et du colonel Adrien Roux (polytechnicien lui-aussi, radical socialiste, exécuteur testamentaire d'Auguste Comte), dans le Comité de lecture de son bulletin, d'abord appelé *Libre France* puis, après quelques numéros, *ARC*, en souvenir de la Pucelle, qui était distribué clandestinement et dénonçait sans appel la politique de Vichy. C'est ainsi que dans le n° 11 de ce bulletin, publié après la rencontre de Montoire entre Pétain et Hitler le 24 octobre 1940 on pouvait lire ceci : « Les actes qui ont été pris depuis le 10 juillet 1940 n'ont aucune valeur juridique, c'est-à-dire que, devant Dieu et devant les hommes, ils n'engagent pas la France et que nul Français n'est tenu de leur obéir ». Un des derniers numéros de *L'Arc* (n° 18) publié dans les derniers jours de 1940, relaie l'appel lancé par le général de Gaulle pour que les Français restent chez eux dans l'après-midi du 1^{er} janvier 1941 « pour manifester qu'ils sont unanimes dans leur deuil et dans leur espoir ». 20 numéros ont paru jusqu'à l'arrestation chez lui de Freddy Durrleman le 21 janvier 1941 par la Gestapo. En perquisitionnant les Allemands découvrirent des stencils du dernier bulletin que Freddy Durrleman imprimait avec sa secrétaire. Son épouse alerta aussitôt Corréard qui se réfugia alors en Algérie. Lors de son procès devant le tribunal militaire allemand le 24 avril 1941, Freddy Durrleman et sa secrétaire interrogés sur l'auteur de ces bulletins ont toujours refusé de livrer son nom.

Pierre Lestringant à Valdo Durrleman

Fédération Protestante de France
Le Président

Nîmes le 7 mars 1941

Monsieur le Pasteur Durrleman
À Montpellier

Cher Collègue,

Nous recevons aujourd'hui une lettre du Secrétaire des émissions de Montpellier National, relative à la causerie que Mr Louis Perrier⁶ a lue hier à votre place. Je vous prie instamment de lui signaler, à l'avenir, tout changement d'orateur, même survenant en dernière heure. Il me signale qu'au besoin le Président de la Fédération peut l'avertir, par téléphone, de l'identité de la personne qui remplacera l'orateur prévu, quitte à lui donner ensuite confirmation par note écrite.

De même, il insiste sur la nécessité de respecter l'horaire, car il a reçu des instructions impératives pour que tout empiètement soit évité. Il nous recommande de prévoir plutôt 14 minutes de causerie que 15, car il faut ajouter le temps indispensable aux annonces de début et fin d'émission.

Excusez-moi de vous transmettre, en substance, l'observation qui nous arrive. Nous comprenons parfaitement les difficultés auxquelles vous avez dû faire face en raison de votre état de santé. Mais nous préférons cependant vous en écrire au cas où des circonstances analogues se présenteraient à nouveau. Vous pourrez nous donner un coup de téléphone et nous téléphonerons nous-même immédiatement.

Nous espérons que vous allez mieux, décidément. Avec nos vœux sincères pour votre santé et pour vos bien-aimés, veuillez agréer, cher Collègue, l'expression de mes sentiments fraternels.

P. Lestringant

[Remarque : Lettre manuscrite.]

D. Joseph, Secrétaire de la FPF, à Valdo Durrleman

Nîmes le 15.4.41

Monsieur le Pasteur,

Veuillez prendre note qu'à partir du 17 courant l'émission de la F.P.F. aura lieu de 13h à 13h15.

6. Louis Perrier (1875-1953), médecin et théologien. Il fut pendant de longues années professeur à la Faculté de théologie protestante de Montpellier, où la rue longeant la Faculté porte son nom. Très proche de la famille Durrleman (sa bibliographie comporte un ouvrage co-écrit avec Valdo Durrleman en 1934), il était appelé « oncle Louis » bien qu'il n'y ait pas de lien de parenté.

Recevez, je vous prie, l'expression de mes sentiments tout dévoués.

D. Joseph, Secrétaire

[Remarque : Carte postale.]

Lettre du 2 mai 1941 du Secrétaire des émissions René Duhamel   Marc Boegner

République française

Vice-Présidence du Conseil

Administration de la Radiodiffusion Nationale

Station de Montpellier-National

  : Monsieur le Pasteur Boegner

Président de la Fédération protestante
de France

9 boulevard Sarraill

Montpellier

10 rue Claude Brousson, Nimes

Monsieur le Pasteur,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que le Professeur Louis Perrier s'est présenté hier jeudi 1^{er} mai à notre studio, pour lire la causerie de Monsieur le Pasteur Valdo Durrleman, souffrant.

Permettez-moi de vous signaler que l'élocution de Monsieur Louis Perrier s'adapte mal au microphone, et que j'ai déjà eu de différents côtés des remarques au sujet de ce conférencier.

Veuillez agréer, Monsieur le Pasteur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués et respectueusement dévoués.

René Duhamel

Le Secrétaire des émissions de Montpellier-National.

[De Marc Boegner   Valdo Durrleman:]

Cher Collègue je regrette d'avoir à vous transmettre cette observation. Il faut en tenir compte, sinon nous aurons des désagréments.

Avez-vous appris quoi que ce soit sur le jugement? Je verrai demain Mrs Rohr et Bertrand et espère avoir par eux des indications précises

Marc Boegner

[Remarque : Lettre transmise par Marc Boegner   Valdo Durrleman avec en marge la note manuscrite de Marc Boegner et une mention « rép. 8-5-1941 » (la réponse de Valdo Durrleman n'a pas été retrouvée).]

Marc Boegner à Valdo Durrleman

Fédération protestante de France
Le Président

Nîmes le 16 juin 1941
10 rue Claude Brousson

Mon cher Collègue,

J'espère que Madame Durrleman a reçu la lettre dans laquelle je la priais de vous dire que je suis disposé, *si vous le jugez désirable*, de demander au Maréchal Pétain s'il croit pouvoir intervenir pour que votre père bénéficie d'une mesure de grâce aussi prochaine que possible⁷.

Comme je me rends à Vichy à la fin de cette semaine, vous voudrez bien m'écrire un mot si vous souhaitez que je fasse la démarche en question.

Je suis fort ennuyé d'avoir à vous faire part de nouveau d'observations officielles que j'ai reçues au sujet de vos remplaçants à la radio. Au moment où vous êtes obligé de vous soigner, je préférerais de beaucoup, croyez-le bien, n'avoir pas à revenir sur cette question des émissions qui vous ont été confiées. Toutefois, à la suite de la méditation de notre cher Collègue Henri Babut, mon attention a été attirée de la façon la plus sérieuse sur « la situation fort critique, qu'il est souhaitable de ne pas renouveler » dans laquelle s'est trouvé placé le Secrétaire des émissions. Il est donc indispensable que des mesures soient prises pour éviter le retour de pareils incidents.

Mais quelles mesures? Croyez-vous que votre état de santé vous permettra d'assurer vous-même les prochaines émissions? Accepteriez-vous de faire appel, pour vous remplacer, à des Pasteurs tels que nos collègues Jean Cadier et Ponsoye? Je suis obligé de vous rappeler que lors des fâcheux incidents que vous savez⁸, le Conseil de la Fédération Protestante a décidé d'offrir une émission sur quatre à votre père, mais à votre père personnellement. Lorsque nous avons obtenu de reprendre ces émissions quelques semaines après l'Armistice, c'est à vous personnellement que j'ai demandé d'assurer une émission sur 4. Je me trouverai dans une situation fort délicate soit vis à vis de la Radiodiffusion Nationale, soit vis-à-vis du Conseil de la Fédération si de nouvelles observations m'étaient faites au sujet de vos remplaçants et je me verrai dans l'obligation de vous demander de renoncer, tant que vous ne serez pas en état de les assurer vous-même, aux causeries que nous vous avons réservées.

Encore une fois il m'est extrêmement pénible, dans les circonstances où vous placent et votre état de santé et la grande peine que vous fait éprouver la situation de votre père, d'avoir à vous entretenir de cette question. Vous m'obligerez en me faisant connaître ce que vous décidez ou proposez, compte tenu des indications officielles qui m'ont été récemment adressées.

Veuillez croire, cher Collègue, à mes sentiments bien cordialement dévoués.

Marc Boegner

7. Dans un courrier manuscrit du 10 mai 1941, Marc Boegner avait écrit à Rose-Marie Durrleman, l'épouse de Valdo : « Voulez-vous prier votre mari d'examiner avec son frère s'ils jugent opportun que je demande au Maréchal d'intervenir personnellement en vue d'une mesure de grâce. Je suis, cela va sans dire, tout disposé à faire tout le possible pour atténuer l'épreuve de mon collègue mais je ne puis entreprendre une démarche de ce genre qu'en plein accord avec ses fils. »

8. Voir plus bas note 43.

Valdo Durrleman à Marc Boegner

La Sagne
Mazamet

17 juin 1941

Monsieur le Pasteur Marc Boegner
Président de la Fédération Protestante de France
10 rue Claude Brousson Nîmes

Mon cher Collègue,

Je reçois à l'instant votre lettre du 16 juin et m'empresse d'y répondre, en vous priant de bien vouloir excuser mon long silence après votre lettre du 10 mai, adressée à ma femme, et par laquelle vous nous proposiez d'intervenir auprès du Maréchal Pétain pour que mon père bénéficie d'une mesure de grâce aussi prochaine que possible. La raison de mon silence est que j'ai tenu à m'informer auprès de mon frère Patrick d'abord, et ensuite auprès de l'avocat à Paris pour leur demander leur avis au sujet d'une intervention éventuelle, car l'un de mes amis m'avait entre-temps fait savoir que le Président du tribunal allemand s'était vu reprocher sa clémence vis-à-vis de mon père en ne le condamnant qu'à 18 mois de prison, et que l'avocat ne craignait rien plus qu'une révision du jugement qui, selon lui, risquait de produire une aggravation de la peine.

Aussi, ma mère a-t-elle fait dire à Patrick de ne tenter aucune démarche pour l'instant.

Néanmoins, puisque vous nous offrez d'intervenir auprès du Maréchal lui-même, celui-ci, informé de la situation que je vous décris, sera bon juge pour savoir si sa demande de grâce risque d'aller à l'encontre de nos désirs en provoquant une malencontreuse révision du jugement, ou si, au contraire, cette demande a des chances d'aboutir, ce qui serait, inutile de le dire, pour nous tous, une immense joie.

En ce qui concerne la seconde question dont me parle votre lettre de ce matin, j'avoue ne pas comprendre du tout en quoi et pourquoi le secrétaire des émissions s'est trouvé placé du fait de la méditation de Monsieur Babut sur *Jésus et les petits* dans une « situation fort critique qu'il est souhaitable de ne pas renouveler »... Conformément à la demande que m'avait adressée Monsieur Lestringant, et que vous m'aviez vous-même renouvelée oralement à Alès, j'avais pris soin d'informer suffisamment à l'avance le secrétaire de la Fédération Protestante du nom de la personne qui devait me remplacer et du titre de la causerie afin que l'on puisse en avertir les services de la Radiodiffusion. Vous m'aviez dit qu'il était inutile que j'avertisse moi-même directement le secrétaire des émissions puisque la Fédération Protestante s'en chargeait et qu'il valait mieux que cela se passât ainsi.

Quoiqu'il en soit, je suis absolument navré d'avoir été la cause involontaire des incidents dont vous me parlez, mais je n'ai jamais pensé, lorsqu'en septembre dernier vous aviez bien voulu, sur ma demande, faite au nom de La Cause, me confier une émission sur 4, que c'était à moi personnellement et non à La Cause que vous faisiez appel, et que je ne pourrais, comme le faisait du reste mon père dans le passé, offrir le micro à tel ou tel de nos collègues plus expérimenté et qualifié que moi, comme celui qui a bien voulu me remplacer la dernière fois...

Par mesure de prudence et sur le conseil du Docteur, j'ai demandé à mon beau-père le Pasteur Grellet de Tornac, de bien vouloir me suppléer pour l'émission du jeudi 26 juin. Il doit y faire une causerie sur *Sully*, et je me proposais juste d'avertir le secrétaire

de la Fédération de l'identité du conférencier, lorsque m'est arrivée votre lettre. Je pense que vous ne verrez pas d'inconvénient à ce que je me fasse ainsi remplacer le 26 juin, sans avoir soumis à l'approbation de la Fédération mon choix de l'orateur. Je compte bien pouvoir assurer moi-même les prochaines conférences de juillet, août et septembre et dans le cas d'une impossibilité matérielle, c'est bien volontiers que je demanderai à nos collègues Jean Cadier ou Ponsoye de me remplacer.

Veuillez accepter, je vous prie, mon cher Collègue, l'expression de mes sentiments respectueusement dévoués.

Valdo Durrleman

Marc Boegner à Valdo Durrleman

Église Réformée de France
Le Président du Conseil national

Nîmes le 19 juin 1941
10 rue Claude Brousseau

Mon cher Collègue,

Je reçois votre lettre. Il va de soi que vous devez vous faire remplacer par votre beau-père le jeudi 26 juin. Ce qui a mis le Secrétaire des émissions de Montpellier dans la situation critique dont me parle sa lettre, c'est que notre collègue Babut a eu la plus grande peine à lire son texte et a donné l'impression d'être constamment en danger de s'arrêter. Je souhaite vivement que votre santé soit suffisamment affermie pour que vous puissiez assurer les émissions en juillet, août et septembre.

Et comme je viens de la demander, j'ai la semaine prochaine l'audience du Maréchal Pétain, je l'entretiendrai de la situation de votre père et verrai s'il semble disposé à intervenir.

Veuillez croire, mon cher Collègue, à mes sentiments cordialement dévoués

Marc Boegner

Marc Boegner à Valdo Durrleman

Église Réformée de France
Le Président du Conseil National

Nîmes le 12 novembre 1941
10 rue Claude Brousseau

Mon cher Collègue,

Après des semaines de discussions, auxquelles je croyais qu'une récente décision avait mis un terme, la Direction générale de la Radiodiffusion me fait connaître qu'un changement complet de programme l'oblige à transférer l'émission protestante du jeudi au dimanche matin de 8h45 à 9h. J'ai immédiatement écrit au Commandant Duvivier

pour lui demander plus qu'un quart d'heure et lui présenter quelques autres requêtes. Quoi qu'il en soit, je vous préviens d'urgence que votre prochaine causerie aura lieu le dimanche 14 décembre à 8h45 et que naturellement vous serez inscrit toutes les quatre semaines au tableau des orateurs de la radio.

Rien de changé en ce qui concerne l'envoi des manuscrits à M. Gabriel Reuillard. Vous voudrez bien m'accuser réception de cette communication qui pourrait, comme tant d'autres, disparaître en chemin.

J'ai été heureux d'apprendre que votre santé s'était grandement améliorée. Par Mme Schloesing-Meynard⁹ j'ai fait dire à votre père que je suis prêt à demander que le Maréchal Pétain réclame une mesure de grâce, mais que je ne puis faire cette démarche qu'avec son entier consentement qui comporterait évidemment la renonciation à toute activité pouvant ultérieurement le compromettre.

Veuillez croire, mon cher Collègue, à mes sentiments très cordialement dévoués.

Marc Boegner

Valdo Durrleman à Mac Boegner

13 novembre 1941

Monsieur le Pasteur Marc Boegner
Nîmes

Mon cher Collègue,

Votre lettre du 12 novembre m'est bien parvenue ce matin, avant l'émission protestante et je vous remercie de m'avoir prévenu tout de suite de ce changement d'horaire dont je prends bonne note. Je souhaite vivement que vos démarches pour obtenir plus d'un quart d'heure aboutissent, mais pour ma part je déplore ce changement de jour et surtout cette heure matinale du Dimanche matin, qui, je le crains, nous fera perdre un bon nombre d'auditeurs. D'autre part, étant donné qu'il y a le dimanche des cultes retransmis de Suisse et le culte de Radio-Toulouse, n'est-il pas regrettable que la voix protestante ne puisse pas se faire entendre une fois dans la semaine ?

J'ai bien reçu, en leur temps, les indemnités que vous avez fait envoyer pour les émissions assurées par La Cause et votre secrétariat n'a pas fait d'erreur dans son virement du 22 septembre dernier concernant l'émission du 24 juillet. Je tiens donc à votre disposition les 121 f 10 qu'il croyait m'avoir versés en moins et qui m'ont été virés

9. Le nom de Daisy Schloesing-Meynard, née Meynard, figure dans les statuts de La Gerbe, Association générale de la jeunesse chrétienne de Montpellier, déclarée par son président-fondateur Freddy Durrleman le 1^{er} juin 1906 à la Préfecture de l'Hérault, comme celui de l'une des deux Secrétaires de l'Association, l'autre étant Édouard Garrigue. Jusqu'en 1940 elle était par ailleurs présidente de l'Union des Françaises contre l'alcool (UFCA) fondée en 1916 par Mme Fallot-Matter.

le 5 courant. Le mieux serait, je pense, que vous vouliez bien les retenir sur la prochaine indemnité.

Je vous remercie de ce que vous voulez bien faire pour mon père et puisque Mme Schloesing-Meynard a dû lui transmettre une demande précise de votre part, je pense qu'il pourra vous communiquer sa réponse bientôt. De nouvelles mesures de discipline dans toutes les prisons allemandes font que mon père communique beaucoup moins facilement avec l'extérieur, pour l'instant. Je ne doute pas cependant que si mon père accepte une libération anticipée, celle-ci ne saurait être pour lui qu'inconditionnelle. Affaire de confiance, simplement.

Veillez agréer, je vous prie, mon cher Collègue, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

Valdo Durrleman

Marc Boegner à Valdo Durrleman

Fédération protestante de France

Nîmes le 14 novembre 1941
10 rue Claude Brousson

Mon cher collègue,

Vous parlerez pour la première fois, à notre émission du dimanche matin, le 7 décembre à 8h45. Je n'ai pas encore reçu de réponse à ma demande d'une émission de 25 minutes. Sauf indication contraire de ma part ne comptez donc pour le moment que le ¼ d'heure qui nous était précédemment accordé.

Vous parlerez également le dimanche 4 janvier 1942.

Veillez croire, mon cher collègue, à mes sentiments cordialement dévoués.

Marc Boegner

Valdo Durrleman à Marc Boegner

Montpellier, 15 novembre 1941

Mon cher Collègue,

Votre lettre du 14 novembre me parvient à l'instant. Entendu pour les émissions des dimanches 7 décembre et 4 janvier à 8h45.

Veillez agréer, je vous prie mon cher Collègue, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

Valdo Durrleman

Marc Boegner à Valdo Durrleman

Fédération protestante de France
Le Président

Nîmes le 10 décembre 1941
10 rue Claude Brousson

Je suis véritablement désolé d'être contraint de vous écrire une fois encore au sujet des émissions dont vous avez la responsabilité¹⁰. Votre causerie du 7 décembre a soulevé et soulève de multiples protestations aussi bien du côté protestant que du côté catholique.

L'Évêque de Nîmes m'a fait part lui-même de l'impression pénible ressentie en vous écoutant par des fidèles de son diocèse et par des membres de son clergé. Il a été saisi de plaintes dont il était décidé à se faire l'écho à Vichy lorsqu'il m'a rencontré. Il va de soi que nos méditations peuvent parfois ne pas obtenir l'assentiment des catholiques les plus décidés à se placer sur un terrain essentiellement chrétien. Toutefois votre causerie, prononcée à la veille du 8 décembre, a manifesté, d'après ce que m'en ont dit des auditeurs protestants une intention de polémique qui, dans les circonstances actuelles, a blessé de vos auditeurs et est de nature à nous susciter de graves difficultés.

Des protestants, ultra protestants, m'ont fait connaître, les uns leur surprise de ce que vous ayez cru devoir, à un moment où il convient d'éviter aussi soigneusement que possible à la radio tout ce qui peut diviser, parler de la mère du Sauveur comme vous l'avez fait¹¹, et les autres de ce que l'émission du dimanche 7 décembre n'ait eu à aucun degré le caractère d'un service religieux. Vous me permettrez de m'arrêter sur ce dernier point.

Nous ne sommes pour rien dans la décision prise par la direction de la Radiodiffusion Nationale de transférer au dimanche matin l'émission traditionnelle du jeudi. Mes lettres et télégrammes sont là pour prouver que j'ai fait mon possible pour que nous soit maintenue l'émission au jour et si possible à l'heure dont nos auditeurs avaient l'habitude. Toutefois l'émission étant transférée au dimanche il est infiniment désirable que le caractère religieux que nous lui avons toujours donné, en pensant tout particulièrement aux disséminés, aux malades, aux personnes âgées, soit maintenu et même accentué. Les réclamations que je reçois m'obligent à insister très vivement auprès de vous pour que vous donniez vous-même à l'émission dont vous êtes chargé ce caractère de culte qu'attendent l'immense majorité de nos auditeurs. Je vous serais très reconnaissant de me dire si vous êtes d'accord avec moi.

J'ai entendu dire que Madame votre mère devait venir en zone non occupée. Nous souhaitons tous qu'elle vous apporte des nouvelles aussi satisfaisantes que possible de votre père. J'espère que votre santé s'est raffermie et que vous avez abordé l'hiver avec des forces renouvelées.

10. Cette formulation, comme la lettre qui n'évoque à aucun moment La Cause, laisse entendre que ces émissions sont de la responsabilité personnelle de Valdo Durrleman.

11. Dans cette émission sur «La Vierge Marie et les protestants», Marie et Joseph sont présentés ainsi: «Humbles de condition mais juifs pratiquants... A ce foyer modeste se groupaient autour de père et mère de nombreux enfants, sept au moins»; et selon Valdo Durrleman, «pour les protestants... nulle créature humaine n'a droit à un culte; or Marie est une créature humaine». Texte publié par La Cause dans la série «Voix de La Cause», 8^e année, cahier 12, décembre 1941.

Veillez recevoir, mon cher collègue, l'expression de mes sentiments bien cordialement dévoués.

Marc Boegner

Valdo Durrleman à Marc Boegner

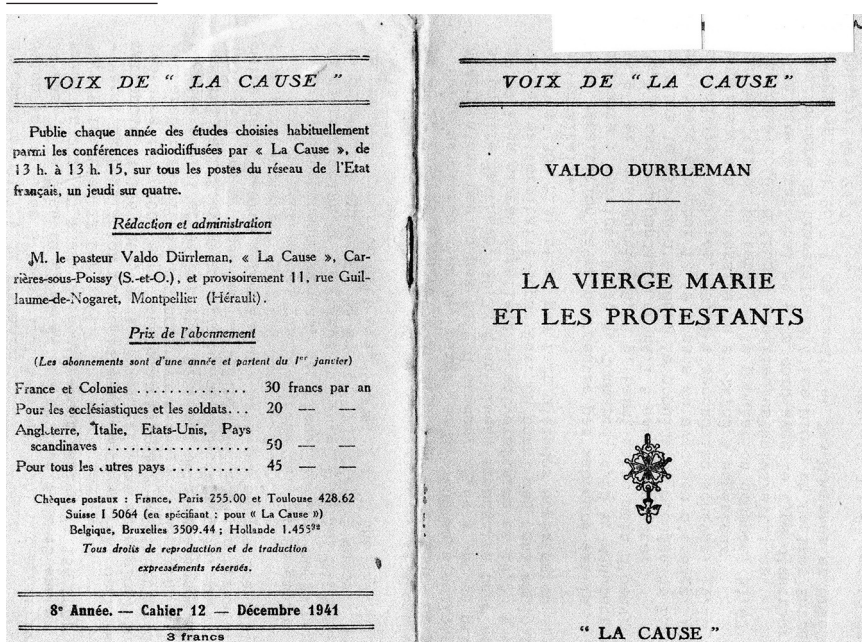
Le 22 décembre 1941

Monsieur le Pasteur M. Boegner

Mon cher Collègue,

Votre lettre du 10 décembre m'est bien parvenue. Veuillez excuser le retard apporté à cette réponse, mais j'attendais d'avoir une copie du texte de ma causerie¹² du 7 décembre à vous envoyer afin que vous puissiez juger par vous-même si cette causerie n'était pas une causerie religieuse.

J'ignorais complètement que le 8 décembre fût la fête de l'Immaculée conception et la coïncidence entre cette date et le sujet de ma conférence fut tout à fait involontaire.



«Voix de La Cause», 8^e année, cahier 12, décembre 1941

12. M. Boegner n'avait pas entendu l'émission.

Un très grand nombre d'auditeurs m'ont fait l'honneur de m'écrire après l'audition de cette causerie, beaucoup de catholiques, voire même des prêtres, et quelques protestants : je n'ai en tout et pour tout reçu que 2 lettres de protestations, anonymes du reste. Et une dizaine de commandes de Bibles et Nouveaux Testaments.

Je serais navré de penser que les émissions dont vous m'avez chargé et que j'assure au nom de La Cause¹³ vous suscitent en ce moment la moindre difficulté et je ferai de mon mieux pour qu'il n'en soit rien. L'écho produit par la causerie du 7 décembre tendrait à prouver que le nouvel horaire n'est peut-être pas si mauvais qu'on aurait pu le supposer.

Veillez agréer, je vous prie, mon cher collègue, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

Valdo Durrleman

Valdo Durrleman à Elisabeth Durrleman

[Montpellier, 21 janvier 1942]

[...] La conférence sur Marie n'a pas fini de m'en faire voir... Hier visite de Ponsoye, qui venait me raconter qu'on en avait parlé au Conseil presbytéral de Montpellier, à la dernière séance, parce que ça avait fait l'objet en plein Conseil National à Nîmes, la semaine dernière, de graves décisions pour l'avenir. Un bonhomme de Saint-Etienne a vivement protesté à la radiodiffusion nationale qui a dit qu'elle ne censurait qu'au point de vue politique, que le point de vue dogmatique ne la regardait pas. Alors protestation auprès de Boegner dudit bonhomme et le Conseil National de décider d'une « censure ecclésiastique » (*sic*) qui doublerait la censure politique de Marseille¹⁴ mais certains ont considéré que cela ne suffisait pas et qu'il fallait à tout prix faire sauter La Cause qui occasionnait tous ces ennuis. On n'osera pas le faire cette fois-ci encore, paraît-il. En effet quand il a été question de cela au Conseil presbytéral de Montpellier, Ponsoye a dit : « Je vous conseille de ne pas toucher à Durrleman ! sinon... » À quoi Cadier a répondu tout bas : « Nous n'y toucherons pas... » (Voire!... Et maintenant j'attends la lettre de Marc 1^{er}¹⁵ me demandant de transmettre mes manuscrits à la censure ecclésiastique, congrégation réformée de l'Index!! Il me semble que je dois, si une telle demande m'est faite, m'y opposer à tout prix. Mais ce sera la fin des émissions de La Cause sûrement... Ponsoye était scandalisé. Il m'a dit qu'au Conseil presbytéral de Montpellier Cazalis¹⁶ était tout à fait contre moi disant qu'il était inadmissible

13. Valdo Durrleman souligne ce point à dessein, comme il le fait tout au long de cette correspondance.

14. La « censure politique de Marseille » : le texte des émissions devait être adressé avant la date de l'émission au responsable de la station de la Radiodiffusion Nationale à Marseille.

15. Marc I^{er} : surnom donné par Valdo Durrleman à Marc Boegner.

16. Lionel Cazalis (1869-1963) négociant en vins, propriétaire de la maison Cazalis-Delord. Il est membre du conseil presbytéral de la Chapelle de la rue Brueys à Montpellier.

que « n'importe qui parle sur n'importe quoi à la TSF en engageant le Protestantisme français » (*sic*). À quand la censure des sermons dans toutes les chaires ? Enfin me voilà dans de beaux draps ! Pour comble, étant malade, je ne pensais pas pouvoir faire la conférence du 1^{er} février et ai demandé à Vernet, professeur au lycée¹⁷, de me remplacer ce jour-là. Cela va faire encore crier ces Messieurs !... Il est vrai que d'autre part je reçois continuellement oralement ou par écrit de multiples témoignages de l'intérêt suscité par ces conférences de La Cause, surtout les deux dernières¹⁸ et en ce moment je t'avoue que ce m'est un précieux encouragement...

Valdo

[Remarque : Extrait.

Elisabeth, sa mère est alors à la Maison de la Cause à Carrières-sous-Poissy et y assure les activités de La Cause, du moins celles qui étaient possibles en zone occupée.]

Valdo Durrleman à Elisabeth Durrleman

Ce mercredi soir 28.1.42 6h

[...] La soutenance de thèse de Leenhardt¹⁹ a commencé à 2h½ précises. Jury : Président Arnal²⁰, premier et second examinateurs : Boegner et Bruston. À peine entré dans la salle et assis, Boegner m'aperçoit dans l'assemblée et me fait des signes impératifs qu'il veut me voir et me causer après la séance ; il le chuchote du reste à voix mi-basse pour que je comprenne bien : « j'ai besoin de vous voir après... »

- Après la séance Boegner dit un mot à oncle Louis sur son passage, et vient vers moi :
- « Tenez asseyons-nous là un moment : c'est très grave ce que j'ai à vous dire »
 - ??! Quoi donc ?
 - Et tout d'abord donnez-moi des nouvelles de votre père ? En avez-vous ? Comment va-t-il ?
 - Je viens de raccompagner ma mère à la gare ; mon père va bien ; il supporte vaillamment sa peine.
 - Pour combien de temps en a-t-il encore ?
 - 6 mois jusqu'au 21 juillet.
 - Il s'agit maintenant de votre conférence : tenez la voici, je vous la rends. (Il me tend mon manuscrit que je lui avais envoyé). Elle a suscité et suscite encore une tempête

17. Daniel Vernet n'était pas pasteur mais professeur de sciences naturelles au lycée Joffre de Montpellier en classes préparatoires et enseignant à la Faculté de théologie évangélique d'Aix-en-Provence.

18. Il s'agit des conférences des 7 décembre 1941, « La Vierge Marie et les protestants », et 4 janvier 1942, « Propos de Nouvel an ».

19. Il s'agit de la thèse de doctorat en théologie de Henry Leenhardt (1900-1961), *Connaissance religieuse et foi*, Montpellier, Études théologiques et religieuses, 1941 ; 148 p.

20. André Arnal (1871-1944), le doyen de la faculté de théologie de Montpellier.

de protestations de toute la France occupée et non occupée. J'ai été saisi (*sic*) de cette affaire par le ministère de l'Intérieur à Paris, le ministère de l'Intérieur à Vichy, le chef de cabinet du ministère de la propagande, Charrier, le Maréchal Pétain en personne, le colonel Duvivier (ministère de la radiodiffusion) et surtout à plusieurs reprises par M. Lucien Romier²¹ lui-même. Il énumère encore une série, au moins 5 ou 6, de grands organismes officiels de l'État qui ont protesté auprès de lui (je n'ai malheureusement pas pu retenir toute cette avalanche de noms etc...) sans compter (ajoute-t-il) les protestations de plusieurs évêques et même du cardinal Gerlier en personne qui vous a entendu lui-même (*sic*). Bref cela a failli nous faire exclure complètement du micro de l'État. Il ne faut pas oublier que c'est un poste de l'État dans lequel nous parlons, ce n'est plus comme jadis Radio Paris, poste privé (*sic*). J'ai réussi à maintenir les choses en l'état actuel mais M. Lucien Romier me demande de ne plus vous laisser parler au micro et le colonel Duvivier aussi. Hier encore M. Lucien Romier m'en entretenait et le 19 janvier dans un contact avec lui à Vichy nous sommes entretenus de votre conférence qui avait mis ces messieurs dans tous leurs états. Quand ils m'ont demandé de vous supprimer la parole, je leur ai dit : ne faites pas cela. Ce serait mal compris. N'empêchez pas M. Durrleman de parler car cela soulèverait d'un autre côté une tempête de protestations et puis on dirait que c'est moi qui ai manœuvré pour lui empêcher l'accès au micro.

- Ici un geste de ma part
- Oh mais je sais bien ce qui se dit derrière, je sais tout ce qu'on dit et puis aussi on dirait que je n'ai pas su défendre l'indépendance spirituelle de l'Église. Pour toutes ces raisons et d'autres encore j'ai demandé qu'on vous laisse encore la parole. Mais alors devant la gravité de la situation provoquée par des centaines de lettres et de protestations reçues à Paris, à Marseille, à la direction de la Radiodiffusion et à Vichy dans tous les ministères, et même auprès de M. Lucien Romier et du Maréchal (*resic*) nous avons décidé avec M. Lucien Romier d'un commun accord qu'il n'y aurait plus de censure des manuscrits à Marseille, plus de censure politique mais que celle-ci serait remplacée par une censure ecclésiastique à Nîmes et qui serait exercée par moi et mes collaborateurs immédiats. Donc au lieu d'envoyer vos manuscrits à Marseille, c'est à moi dorénavant que vous les enverrez et je vous les retournerai avec mon visa. C'est moi qui suis ainsi responsable devant les autorités de Vichy.

Le tout est d'éviter en ce moment d'aborder certains sujets scabreux et surtout toute polémique. C'est une question de tact et de doigté, de délicatesse. De même je vous demanderai de vous conformer strictement à notre façon de faire, à la demande même de ces Mrs de Vichy, ce ne sont pas des conférences, mais ils aimeraient maintenant des cultes protestants : commencez donc par l'invocation etc... et puis n'allez pas prendre comme sujet par exemple le texte : « le salut vient des juifs » (*sic*)²² ;

- Mais je n'ai jamais eu l'intention de traiter ce texte, je vous assure !

21. Lucien Romier, historien et journaliste, conseiller du Maréchal Pétain et Ministre d'État de 1941 à 1943 décédé en 1944.

22. Jean 4,22.

- Non mais je prends ça comme exemple car ils sont très pointilleux. Il y a eu des histoires sans fin entre la censure et Lagier²³ pour ses sermons à Toulouse. Une fois il a parlé du peuple élu ça a fait toute une histoire et à Marseille à la radio on m'a dit textuellement : il aurait pu prendre n'importe quel autre exemple de peuple en disant que c'était le peuple élu mais ne pas laisser entendre que ce peuple était les juifs et puis on nous reproche aussi de tout le temps parler de la Bible, des Saintes Écritures. Vous ne vous doutez pas de tous les obstacles que nous avons à surmonter.
- Mais je ne comprends pas très bien pourquoi tout ce bruit autour de ma pauvre conférence...
- C'était la veille de la fête de l'Immaculée Conception.
- Je l'ignorais absolument.
- Et puis ce qu'on vous reproche surtout c'est d'avoir dit que Marie était mère d'une famille nombreuse. Cela on ne vous le pardonne pas. Il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas dire pour ne pas choquer nos frères catholiques en ce moment, mais à part cela il y a des choses excellentes dans votre conférence.
- C'est curieux, je n'ai reçu, à part deux lettres anonymes de protestations, que des encouragements, plus de 60 lettres de catholiques pour la plupart, des prêtres même, des réguliers etc. et une quantité de demandes de Bibles mais pas d'autres protestations.
- Ce qu'on vous reproche aussi c'est votre *ton (sic)*, les inflexions de votre voix. Il paraît que, à la lecture, vous souligniez par le ton certains passages de sorte que les catholiques se sentaient visés et blessés. C'est un évêque qui vous écoutait qui me l'a dit lui-même (*sic*).
- Très flatté d'avoir été écouté par un évêque!!!
- Enfin voilà ce qu'il en est ; j'ai tenu à vous mettre au courant. Vous allez recevoir sous peu mes instructions pour la marche à suivre des manuscrits etc. C'était plus facile de vous dire ça de vive voix que de vous écrire, mais je vous aurais écrit si je ne vous avais vu aujourd'hui.

Là-dessus nous nous quittons...

Valdo

[Remarque : Extrait. Lettre manuscrite.]

23. Pasteur à Toulouse, Maurice Lagier (1912-1961) a inauguré les premiers cultes protestants à Radio-Toulouse. Proche de la Cimade, il s'occupe notamment d'assister les internés du camp du Récébédou dans la banlieue toulousaine, où 87 bâtiments avaient été érigés, et qui ont « abrité » des réfugiés belges, espagnols puis des citoyens juifs, internés par Vichy. Au mois d'août 1942 les internés juifs du Récébédou sont déportés, ce qui conduit le cardinal Saliège à écrire sa célèbre lettre pastorale du 20 août. M. Lagier était en 1944 avec ce dernier un des membres du Comité d'Honneur du Mouvement National contre le Racisme (devenu plus tard le MRAP).

Marc Boegner à Valdo Durrleman

Fédération protestante de France
Le Président

Nîmes le 5 février 1942
10 rue Claude-Brousson

Mon cher Collègue,

À la suite de regrettables incidents, le Directeur général de la Radiodiffusion Nationale a décidé que désormais la censure du culte protestant serait effectuée exclusivement par mes soins. Des instructions ont été données aux directions des différentes stations de radiodiffusion pour que cette décision soit appliquée immédiatement.

Vous voudrez donc bien m'envoyer directement, en deux exemplaires, le texte de votre prochaine méditation, au plus tard pour le mardi matin précédant le dimanche de l'émission. Ce texte vous sera aussitôt renvoyé et j'adresserai le deuxième exemplaire à la censure du poste auquel vous êtes appelé à parler.

Ai-je besoin de vous faire remarquer qu'en prenant la décision dont je vous informe, le Directeur général de la Radiodiffusion me fait assumer une lourde responsabilité? Je compte donc que vous maintenant strictement sur le terrain de la prédication chrétienne, vous vous abstenrez rigoureusement, d'une part, de toute polémique, quelle qu'elle soit, à l'égard, d'une autre confession chrétienne, ou de quelque mouvement de pensée que ce soit d'autre part, que vous éviterez soigneusement d'aborder au micro des questions qui ont fait l'objet de lois de l'État ou qui sont considérées comme ayant un caractère essentiellement politique. Vous n'oubliez pas qu'étant admis à parler à la Radio d'État ou à des postes privés que contrôle la Radio d'État, nous sommes tenus à une toute autre discrétion que lorsque nous parlons directement à nos auditeurs de la chaire d'un de nos temples.

Je dois vous rappeler enfin qu'en ce qui concerne l'émission de la Fédération Protestante de France fixée au dimanche matin, de 8h45 à 9h, il convient qu'elle ait le caractère d'un culte et, par conséquent, qu'elle comporte, outre la méditation une lecture biblique et une prière.

Je vous rappelle enfin que des instructions formelles ont été données pour que le temps qui nous est actuellement attribué ne soit en aucun cas dépassé. Ayez donc l'obligeance de minuter très strictement les différents éléments de votre émission.

Veuillez recevoir, mon cher Collègue, l'expression de mes sentiments très cordialement dévoués.

Marc Boegner

Valdo Durrleman à Marc Boegner

Montpellier 10 février 1942

Monsieur le Président et cher Collègue,

Votre lettre du 5 février m'est bien parvenue. Je me conformerai strictement aux indications que vous voulez bien me donner et vous recevrez le mardi précédent le dimanche de l'émission de La Cause, le texte de ma méditation.

Veillez agréer, je vous prie, Monsieur le Président et cher Collègue, l'expression de mes sentiments respectueux.

Valdo Durrleman

Valdo Durrleman à Elisabeth Durrleman

[Montpellier, 23 février 1942]

[...] Je parle dimanche 1^{er} mars ici à 8h45 : une méditation bien simplette pour ne pas choquer personne !!!

En hâte...

Valdo

[Remarque : Carte postale.]

Marc Boegner à Valdo Durrleman

Fédération protestante de France
Le Président

Nîmes le 19 mars 1942
10 rue Claude-Brousson

Mon cher Collègue,

Les enfants de pasteurs, qu'un Comité suisse nous demande de lui adresser en vue de séjours de trois à six semaines, ne doivent pas avoir plus de 12 ans. Il m'est donc impossible de faire des démarches pour votre sœur [...]. Toutefois, je vous engage à écrire à M. Henry H. Henriot, Secrétaire général de l'Alliance Universelle, aux soins du Conseil Œcuménique, 41 avenue de Champel, Genève. Il s'occupe activement de la question et pourra sans doute vous donner d'utiles précisions.

J'allais précisément vous écrire pour vous dire que, de divers côtés, on me signale que vous vous êtes fait remplacer dernièrement par un laïque appartenant à une paroisse qui

ne dépend d'aucune manière de la Fédération Protestante de France. Des plaintes assez vives m'ont été adressées à ce sujet. Je suis obligé de vous prier instamment, lorsque vous n'êtes pas en mesure de parler vous-même, de vous faire remplacer par un Pasteur de l'Église Réformée de France à votre choix.

Veillez croire, mon cher Collègue, à mes sentiments bien cordialement dévoués.

Marc Boegner

Valdo Durrleman à Marc Boegner

Montpellier 21 mars 1942

Mon cher Collègue,

Je vous remercie des renseignements que vous me donnez sur le séjour des enfants de pasteurs en Suisse.

Quant au second paragraphe de votre lettre, il m'a douloureusement surpris.

« Des plaintes assez vives », me dites-vous, vous ont été adressées parce que j'ai offert le micro de La Cause à un « laïque appartenant à une paroisse qui ne dépend d'aucune manière de la Fédération Protestante de France ». Or, dès ses origines, La Cause a toujours fait appel à toutes les bonnes volontés qualifiées, sans tenir compte d'aucune dénomination ecclésiastique. Ce n'est pas en tant que représentant d'une église que le Professeur Vernet a parlé au micro, mais comme personnalité particulièrement apte à traiter le sujet que je lui avais moi-même proposé sur « la Bible et la Science moderne ». Je sais par de nombreux témoignages oraux et par des lettres arrivées tant en zone occupée qu'en zone libre que cette conférence a été fort appréciée du public. Vous en trouverez du reste le texte ci-inclus.

Je crois aussi être fidèle aux traditions de La Cause en faisant entendre à nos auditeurs de temps à autre, d'autres voix que la mienne.

Veillez trouver inclus le texte de ma méditation pour le dimanche 29 mars.

Veillez agréer, je vous prie, mon cher Collègue, l'expression de mes sentiments respectueusement dévoués.

Valdo Durrleman

Valdo Durrleman à Elisabeth Durrleman

Montpellier, 31 mars 1942

[...] Reçu plusieurs lettres bien intéressantes et encourageantes après ma confér. de TSF de dimanche [...]

Valdo

Marc Boegner à Valdo Durrleman

Fédération protestante de France
Le Président

Nîmes le 24 avril 1942
10 rue Claude-Brousson

Mon cher Collègue,

Je suis obligé de vous demander de bien vouloir me céder votre tour de parole à l'émission de la Radiodiffusion Nationale le jour de Pentecôte, dimanche 24 mai. Je vous offre de parler le dimanche 17 mai et de reprendre ensuite votre tour normal le dimanche 21 juin. Vous m'obligerez en me faisant savoir aussitôt que possible si vous acceptez cette modification à notre tableau de service.

M. Sauret, Sous-directeur des cultes, m'a entretenu de votre désir de vous rendre en Suisse. Pour couper court à tout malentendu, je tiens à préciser que lorsque M. Sauret m'a parlé pour la première fois de cette question, le Cabinet du Ministre était si irrité par l'incident du 7 décembre²⁴ qu'il nous a paru opportun, à lui et à moi, de ne pas risquer d'accroître cet incident par une demande de visa. À l'heure actuelle vous pouvez exprimer le désir de vous rendre en Suisse et présenter une nouvelle demande de visa. J'ai dit à M. Sauret que, d'avance, je vous donnais mon appui.

Veuillez recevoir, mon cher Collègue, l'expression de mes sentiments dévoués.

Marc Boegner

Valdo Durrleman à Marc Boegner

Montpellier, 27 avril 1942

Mon cher Collègue,

Votre lettre du 24 avril m'est bien parvenue. Bien volontiers j'assurerai l'émission du 17 mai à la place de celle du 24, et ensuite celle du 21 juin.

Je vous remercie de bien vouloir appuyer ma demande de visa pour la Suisse, mais j'avoue ne pas comprendre le lien établi entre ma précédente demande et ma méditation du 7 décembre.

Veuillez agréer, je vous prie, mon cher Collègue, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

Valdo Durrleman

24. L'émission du 7 décembre 1941 sur «La Vierge Marie et les protestants».

D. Joseph à Valdo Durrleman

Fédération protestante de France
Le Président

Nîmes le 30 avril 1942
10 rue Claude Brousson

Monsieur,

Monsieur le Pasteur Boegner me prie de vous transmettre la copie d'une lettre qu'il a reçue de l'Administration de Radiodiffusion Nationale de Vichy.

Veuillez croire, Monsieur, à mes sentiments les plus dévoués

D. Joseph secrétaire

*Copie jointe de la lettre de l'Administration de la Radiodiffusion Nationale
à Marc Boegner*

N° 1413/RA MC/FD

Vichy le 9 avril 1942

Monsieur,

Nous vous transmettons ci-dessous copie du passage d'une lettre vous intéressant, que nous recevons de M. X... de St Etienne (Loire).

« Je tiens à vous signaler le fait suivant: dimanche 29 mars, M. le Pasteur Valdo Durrleman, après avoir prononcé son allocution religieuse s'est étendu sur les possibilités de La « Cause » et sur les détails la concernant qui n'ont rien à voir avec l'émission proprement dite. De ce fait, on a dû supprimer l'audition du cantique annoncé par votre journal.

Pourriez-vous rappeler M. Durrleman au respect des horaires? »

Veuillez agréer etc...

Coulpier

Directeur-adjoint des Programmes de la Radiodiffusion nationale

[Remarque: lettre avec mention « Copie ».]

Valdo Durrleman à Marc Boegner

Montpellier 30 juin 1942

Monsieur le Président et cher collègue,

Pour l'émission du dimanche 19 juillet, assurée par La Cause, j'ai demandé à Monsieur le Pasteur Etienne Grellet²⁵ de Tornac (Gard) de bien vouloir me remplacer

25. Étienne Grellet est pasteur de la paroisse de Tornac, qui n'est pas à l'époque rattachée à l'ERF.

ce jour-là devant le micro. Je l'ai prié de vous envoyer directement, en temps voulu, son manuscrit²⁶, que vous seriez aimable de lui renvoyer à Tornac.

Puis-je vous demander d'avoir l'obligeance de faire vérifier et éventuellement mettre à jour par les soins du secrétariat de la Fédération Protestante les renseignements qui doivent paraître dans l'Agenda de La Cause 1943 et dont j'inclus ici les épreuves de l'édition précédente. Vous m'obligeriez en me faisant parvenir ces pages soit ici jusqu'au 7 juillet, soit après cette date à La Prade par Les Martyrs (Aude).

L'un de nos correspondants, M. X... à Marseille désirerait avoir le texte de vos conférences de « Carême ». Je lui ai dit que je vous transmettrai son désir.

Veillez agréer, je vous prie, Monsieur le Président et cher Collègue, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Valdo Durrleman

[...]

Marc Boegner à Valdo Durrleman

Fédération protestante de France
Le Président

Nîmes le 12 août 1942

Mon cher Collègue,

En vous retournant le texte de votre allocution du 16 août, je tiens à vous informer que la Radiodiffusion Nationale a pris la décision, dont j'ai d'ailleurs immédiatement fait appel à Vichy, de retarder notre émission de 8h48 à 9h02, soit 14 minutes au lieu de 15. Il convient que vous soyez attentifs à ce changement d'heure et à cette diminution d'une minute.

J'ai fait connaître à notre collègue Jean Cadier le désir exprimé par votre correspondante de Carpentras. Quant à la méditation du 28 juin elle était de Pierre Maury et c'est moi qui l'ai lue à la radio mais, depuis lors, j'ai dû rendre le texte à qui me l'avait prêté et ne l'ai pas à ma disposition.

Nous sommes nombreux à souhaiter recevoir des nouvelles de votre père. Est-il enfin libéré? Et où compte-t-il prendre un peu de repos? Vous m'obligerez en me donnant quelques informations à ce sujet.

Veillez recevoir, mon cher Collègue, l'expression de mes sentiments cordialement dévoués.

Marc Boegner

26. Prédication sur « Rachez le temps car les jours sont mauvais » (Ephésiens 5, 16).

Valdo Durrleman à Marc Boegner

Mazamet, 23 août 1942

Monsieur le Président et cher Collègue,

Je vous remercie de votre lettre du 12 août et des renseignements que vous me donnez.

Je souhaite que vos démarches à Vichy aboutissent et que la modeste quantité d'heures accordée au Protestantisme ne soit pas constamment l'objet de déplacement ou de diminution.

Mon père a été libéré le 21 juillet à 17h après avoir purgé toute sa peine de 18 mois. Il est rentré à Carrières-sous-Poissy, fatigué me dit-on, mais heureux de reprendre enfin son travail! Il devait cette semaine se rendre à Chaillevette en Charente Inférieure pour prendre une quinzaine de jours de repos, mais je ne sais pas encore s'il a pu partir. Nous n'avons pu le décider à venir de ce côté-ci de la ligne de démarcation. Un de mes amis qui l'a vu récemment à Paris m'écrit qu'il l'a trouvé en parfait état physique et moral.

Veillez recevoir, je vous prie, Mr le Président et cher collègue, l'expression de mes sentiments respectueux.

Valdo Durrleman

[Remarque : Brouillon manuscrit sur le dos d'une enveloppe.]

*Marc Boegner à Valdo Durrleman*Fédération protestante de France
Le Président

Nîmes le 5 septembre 1942

Mon cher Collègue,

À partir du début d'octobre les émissions de la Fédération Protestante seront données à la radio de Lyon. J'espère obtenir que votre émission pourra continuer à être transmise de Montpellier. Dès que mes échanges de vues auront abouti à une conclusion sur ce point je vous en informerai. En attendant, puis-je vous prier de bien vouloir parler de Montpellier le 4 octobre pour que je puisse moi-même inaugurer les émissions de Lyon le 11 octobre, jour où je dois installer notre collègue Eberhard dans sa nouvelle paroisse?

Si vous acceptez ma demande vous parlerez ensuite à votre tour normal les 8 novembre, 5 décembre [*sic*] et 2 janvier 1943.

Je vous remercie de m'avoir donné des nouvelles de votre père. Votre oncle Kaltenbach²⁷, chez qui j'ai eu le grand plaisir de passer quelques heures il y a eu lundi

27. Vraisemblablement Max Kaltenbach, paroissien de l'Église de l'Annonciation, qui avait une maison au Vigan et qui était le frère d'Elisabeth.

8 jours, venait d'en recevoir lorsque je suis arrivé chez lui et j'ai été heureux d'en être informé.

Veuillez croire, mon cher Collègue, à mes sentiments cordialement dévoués

Marc Boegner

Valdo Durrleman à Marc Boegner

Mazamet, 9 septembre 1942

Monsieur le Président et cher Collègue,

Votre lettre du 5 septembre me parvient ici. Je vous remercie d'essayer d'obtenir que les émissions de La Cause continuent à être transmises de Montpellier.

Puisque cela vous arrange, je parlerai le 4 octobre au lieu du 11. Au cas où cette émission du 4 octobre devrait se faire de Lyon, vous seriez bien aimable de m'en avertir le plus tôt possible.

Veuillez recevoir, je vous prie, Mr le Président et cher collègue, l'expression de mes sentiments respectueux.

[Remarque : Brouillon de la réponse à la lettre précédente, écrit au crayon dans les marges de cette lettre.]

Marc Boegner à Valdo Durrleman

Église Réformée de France,
le Président du Conseil national

Nîmes, 9 septembre 1942

Mon cher Collègue,

Votre causerie du 13 septembre m'est transmise de Nîmes. À mon grand regret il m'est impossible d'accepter votre texte²⁸. Si je le laissais passer tel quel – à supposer que j'eusse la pensée de le faire – je soulèverais les protestations véhémentes soit des pasteurs et de nombreux laïques de l'E. R. F., soit de la Société de l'instruction primaire²⁹.

28. Le thème de cette conférence est « L'Éducation protestante ». Valdo Durrleman avait fait deux émissions sur ce sujet, les dimanches 16 août et 13 septembre 1942.

29. La Société pour l'encouragement de l'instruction primaire parmi les protestants de France fut créée en 1829 par une ordonnance de Charles X. Sous son égide est placée l'École normale protestante d'institutrices de Boissy Saint-Léger, remplacée depuis 1951 par le Cours Bernard Palissy, établissement d'enseignement secondaire protestant.

Aucune publicité pour une œuvre particulière ne saurait être admise. L'Institut Jean Calvin³⁰, vous le savez aussi bien que moi, a adopté une ligne de conduite contraire à la volonté évidente du Doyen Doumergue. Vous ne pouvez, aux émissions de la Fédération Protestante en parler comme vous le faites. Au surplus l'école secondaire Samuel Vincent³¹ est beaucoup plus ancienne que Jean Calvin.

Quant à l'école Bernard Palissy – pas encore ouverte³² –, l'annonce de sa création à sept minutes de Jeanne d'Albret³³, suscite de violentes critiques. Impossible de les susciter plus vives encore.

Veillez donc terminer votre exposé par des considérations sur l'ensemble des établissements protestants.

J'ai obtenu que votre émission puisse être faite de Montpellier bien que les autres soient transmises de Lyon.

Bien cordialement à vous

Marc Boegner

P. S. Veuillez remettre d'urgence le texte à la radiodiffusion.

[Remarque : Lettre manuscrite.]

Valdo Durrleman à Rose-Marie Durrleman

Montpellier, 12 septembre 1942

[...] Il faut maintenant que j'allège ma conférence TSF sévèrement censurée par Marc I^{er} qui est furieux que je parle de l'Institut et de « Bernard Palissy » qui suscitent, dit-il, de violentes critiques (*sic*) l'un et l'autre. Je ne dois pas les nommer sinon on aurait des protestations véhémentes³⁴. [...]

[Remarque : Extrait.]

30. Institut Jean Calvin de Montauban.

31. École Samuel Vincent à Nîmes créée en 1892. Aujourd'hui Collège accueillant enfants en difficultés d'apprentissage ou handicapés.

32. Ouverture le 1^{er} octobre 1942 du Cours Bernard Palissy par France Durrleman au 18 rue Eugène Flachat, Paris XVII^e.

33. École Jeanne d'Albret, à côté du temple de l'Étoile, au 1 rue Denis-Poisson, Paris XVII^e.

34. Le texte mentionnant ces deux établissements protestants a été publié par La Cause dans « Voix de La Cause », Cahiers 8-9-10, août-septembre-octobre 1942.

Marc Boegner à Valdo Durrleman

Fédération protestante de France
Le Président

Nîmes le 17 septembre 1942
10 rue Claude-Brousseau

Mon cher Collègue,

Je vous remercie de votre lettre du 9 septembre. Il est entendu que vos émissions seront diffusées de Montpellier. Je viens d'écrire au Chef du service responsable que vous parlerez de Montpellier les 4 octobre, 8 novembre, 6 décembre et 2 janvier 1943.

Veuillez adresser, je vous prie, votre texte du 4 octobre à mon collègue Rozier, 10 rue Claude-Brousseau, Nîmes.

Veuillez croire, mon cher Collègue, à mes sentiments cordialement dévoués.

Marc Boegner

[P. S. *manuscrit* :] Nos cordiales félicitations pour la naissance de votre fils³⁵.

André Demaison à Marc Boegner

Vichy, 12 décembre 1942

Monsieur le Pasteur,

J'ai l'honneur de vous aviser qu'ayant entendu la causerie du Pasteur Durrleman dimanche 6 décembre³⁶, j'ai été péniblement surpris de constater que ce prédicateur était loin de respecter la stricte neutralité que nous demandons aux Églises quelles qu'elles soient dans la radio française. Je suis persuadé que le Pasteur Durrleman croit que même en écoutant la Bible nous sommes assez légers d'esprit pour ne pas comprendre certaines allusions.

Je vous prie de bien vouloir remplacer le Pasteur Durrleman car ses prêches ne pourront plus passer à la radio.

Je suis certain que vous profiterez de l'occasion pour rappeler à tous les prédicateurs qui viennent à nos micros, le respect de cette neutralité que les événements et la dignité même recommandent.

Le Maréchal, en date du 6 décembre dernier, m'a demandé personnellement et avec insistance de contrôler tous les textes qui passent à nos micros. En conséquence, je prie tous vos orateurs, quels qu'ils soient, de me transmettre leur prêche avant émission. Sous

35. Son fils Pascal, né le 24 août 1942 à Mazamet.

36. Prédication du 6 décembre 1942, « Pour préparer Noël ».

cette seule restriction, il est entendu que vos prédications de Carême passeront en 1943 comme l'an passé.

Je tiens à vous affirmer à ce sujet, que la radio jouit exactement de la même liberté qu'avant le 8 novembre³⁷ et que seuls la dignité française et le respect de la parole donnée m'engagent et engagent la radio française.

Veuillez agréer, Monsieur le Pasteur, etc.

A. Demaison³⁸

[Remarque : Copie transmise le 9 janvier 1943 par Marc Boegner à Valdo Durrleman à sa demande.]

Marc Boegner à Valdo Durrleman

Nîmes, 18 décembre 1942

Absolument nécessaire que venez me voir demain matin ou après-midi – Boegner

[Remarque : télégramme.]

Valdo Durrleman à Marc Boegner

Montpellier, 18 décembre 1942

Irai vous voir demain après-midi – Durrleman

[Remarque : télégramme.]

L'entretien du 19 décembre Marc Boegner Valdo Durrleman concerne l'émission assurée par ce dernier le dimanche 6 décembre 1942, intitulée « Pour préparer Noël », qui portait sur les textes bibliques suivants :

- « Je le vois, mais non maintenant ! Je le contemple mais non de près ! Un astre sort de Jacob, un sceptre s'élève d'Israël ! » Nombres 24, 17
- Esaïe, de 8, 17 « Je mets ma confiance en l'Éternel, qui cache sa face à la maison de Jacob. J'espère en lui ! » jusqu'à 9, 5 « Car un enfant nous est né, un fils nous a été donné. L'empire a été posé sur son épaule. On l'appellera le Conseiller admirable, le Dieu fort, le Père éternel, le Prince de la paix ».

37. 8 novembre 1942 : les Allemands occupent la zone dite libre.

38. André Demaison (1883-1956), grand connaisseur de l'Afrique, connu pour avoir collectionné des animaux sauvages d'Afrique pour le zoo d'Anvers, engagé volontaire dans l'Infanterie coloniale en 1914, lauréat en 1929 du Grand prix du roman de l'Académie française pour *Le livre des bêtes qu'on appelle sauvages*. Nommé directeur de la Radiodiffusion Nationale à Vichy en 1942 et membre du Conseil National, il sera condamné pour collaboration en 1945 puis plus tard amnistié et réhabilité dans l'ordre de la Légion d'honneur.

C'est à la suite de cette émission que la Radiodiffusion nationale a demandé à Marc Boegner d'interdire définitivement le micro à Valdo Durrleman.

Valdo Durrleman à Freddy Durrleman

Montpellier, 19 décembre 1942

Mon papa chéri,

Après le père, le tour du fils. Cette fois mon compte est réglé. Tu ne pourras pas m'entendre le 3 janvier ni le 31, ni jamais plus jusqu'à « ce qu'il ne fasse plus sombre sur la terre où il y a maintenant des ténèbres et des angoisses ». Que n'as-tu pu accepter de faire la causerie du 6/12, j'aurais eu au moins la douce joie de l'avoir conservée jusqu'à ce que tu l'aies reprise, ta chaire, mais aujourd'hui elle m'est enlevée à moi aussi pour y avoir lu – incroyable mais vrai – le passage d'Ésaïe 8/16-9/8. C'est là-dessus que je suis condamné sans appel pour l'instant. Cadier me remplace le 3 janvier. Après on verra. Marc Pie 1^{er} va protester, ça ne me rassure qu'à demi. Je suis un peu bouleversé de cette nouvelle inattendue et rentre assez triste. Dieu bénisse ce qui s'est fait par ce moyen depuis 15 ans! et nous montre la façon de continuer autrement à le servir quand même! Dans ma tristesse j'ai quelque fierté d'être pour ce motif-là l'objet de cette mesure brutale. C'est dur d'être destitué; je revis ce que tu as vécu en 37³⁹ et après. Ta peine et ton exemple me fortifient. Que faire pour Voix⁴⁰? Viens vite qu'on parle de tout cela ensemble! Joyeux Noël quand même.

Valdo

[Remarque: Carte postale manuscrite adressée à La Cause à Carrières-sous-Poissy.]

Valdo Durrleman à Marc Boegner

Tornac, 22 décembre 1942

Monsieur le Président et cher Collègue,

Puisque d'après la lettre que vous m'avez lue samedi, la mesure prise par M. André Demaison ne concerne pas directement La Cause mais seulement ma participation personnelle aux émissions de la radio, je pense que vous ne verrez pas d'inconvénients à ce que les émissions de La Cause aient lieu, comme par le passé, un dimanche sur quatre et à ce que j'en assure l'organisation.

39. Référence au litige qui a opposé La Cause et la Fédération Protestante de France au sujet des émissions de radio organisées par La Cause depuis 1928.

40. «Voix de La Cause», déjà mentionné, était le titre de la collection sous laquelle La Cause publiait chaque année depuis 1934 des études choisies habituellement parmi les conférences radiodiffusées par La Cause.

J'ai vu dimanche notre collègue, M. Cadier, et il a bien voulu accepter de lire l'annonce habituelle de La Cause lors de l'émission du 2 janvier. Pour l'émission du 31 janvier, mon intention est de demander à Monsieur Ponsoye de l'assurer, à moins toutefois que d'ici là vous n'ayez obtenu ma réintégration sur la liste des pasteurs autorisés à aborder le micro. Puis-je vous demander de me faire parvenir une copie de la lettre de M. Demaison ?

Veillez agréer, je vous prie, Monsieur le Président et cher Collègue, l'expression de mes sentiments respectueux

Valdo Durrleman

Marc Boegner à Valdo Durrleman

Église Réformée de France

Le Président du Conseil national

30 décembre 1942

Mon cher Collègue,

Votre lettre m'a rejoint en voyage. J'avais l'intention⁴¹ de faire appel à M. Ponsoye pour le 31 janvier. Voyez-le donc sans hésiter. Il se peut que d'ici là j'aie obtenu de M. Demaison que la sanction prise soit levée. Je dois le voir en janvier. Au surplus je vous écrirai dès mon retour à Nîmes, en vous adressant copie de la lettre du Directeur général.

Veillez recevoir, mon cher Collègue, avec mes vœux les plus cordiaux pour l'année nouvelle, l'expression de mes sentiments très dévoués.

Marc Boegner

[Remarque : lettre manuscrite, origine illisible.]

Valdo Durrleman à Marc Boegner

Montpellier, 8 janvier 1943

Monsieur le Président et cher Collègue,

Je vous remercie de votre lettre du 30 décembre. Monsieur Ponsoye accepte de faire la méditation du 31 janvier pour La Cause. Si j'ai quelque peu tardé à vous répondre, c'est que lui-même n'a pu me donner une réponse immédiate.

Veillez recevoir, je vous prie, Monsieur le Président et cher Collègue, avec mes vœux les meilleurs pour l'année nouvelle, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

Valdo Durrleman

41. À la lecture de ce courrier on pourrait penser que, dans l'esprit de son auteur, c'est désormais à lui de choisir les orateurs des émissions.

Marc Boegner à Valdo Durrleman

Fédération protestante de France
Le Président

Nîmes le 9 janvier 1943

Mon cher Collègue,

Veuillez trouver ci-inclus copie de la lettre que M. André Demaison, Directeur général de la Radiodiffusion nationale, m'a adressée à la date du 12 décembre dernier. Il est bien entendu que je vous fais part de cette lettre à titre tout à fait personnel et qu'aucune copie ne peut en être prise ni communiquée.

J'attends toujours une convocation à la prochaine séance d'une commission du Comité consultatif de la Famille qui doit avoir lieu au mois de janvier. Je viens d'écrire à nouveau à M. Demaison pour lui annoncer qu'à cette occasion j'irai m'entretenir avec lui de la sanction prise à votre égard et des modalités d'application des instructions relatives à la censure qu'il m'a données dans sa lettre du 12 décembre. Je ne vous cacherai pas, en effet, que je ne cesse d'avoir des difficultés au sujet de nos émissions. Les visas nécessaires ne parviennent pas ou ne parviennent qu'en dernière heure aux Postes de radiodiffusion et, à l'instant même M. André Warnod, Directeur de la station de Lyon, vient de nous confier son embarras, le texte de la méditation que notre collègue Eberhard doit prononcer demain matin n'ayant pas encore reçu l'approbation de Vichy.

Je demanderai au Directeur général de lever la sanction prise contre vous. Je ne dois pas vous cacher toutefois qu'au moins une auditrice de votre lecture du 6 décembre a eu l'impression que la manière dont vous détachiez certaines paroles du prophète ne manquerait pas de provoquer une réaction au cas où vous auriez été écouté par un fonctionnaire de la Radiodiffusion. Il est possible que M. Demaison ait éprouvé la même impression en entendant votre lecture et qu'il en fasse état dans la conversation que j'aurai avec lui. Il est possible aussi qu'il me rappelle que déjà le Ministre de l'Intérieur de décembre 1941 avait pris à votre sujet une décision dont j'ai obtenu le retrait. Quoi qu'il en soit, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour que l'usage du micro vous soit rendu à la radiodiffusion de l'État. Il me paraît nécessaire cependant de bien préciser les conditions dans lesquelles je vous ai invité, dans l'été 1940, à parler une fois sur quatre à l'émission de la Fédération Protestante. À la suite des incidents que je n'ai pas à rappeler, le Conseil de la Fédération Protestante m'avait autorisé à offrir, non pas à «*La Cause*», mais au Pasteur Freddy Durrleman de conserver une émission sur quatre au poste privé de Radio-Paris. La proposition du Conseil, transmise par moi à votre père, a été acceptée par celui-ci. À diverses reprises des observations m'ont été faites par des membres du Conseil de la Fédération, frappés de constater que, le jour où votre père usait du micro de Radio-Paris, aucune parole ne marquait que cette émission avait lieu dans le cadre des émissions de la Fédération Protestante. Je me suis toujours refusé à soulever un nouvel incident à ce sujet.

Le jeudi 6 juin 1940 j'ai assuré la dernière émission protestante au poste privé de Radio-Paris. M. Bertrand, qui avait accepté de parler le jeudi 13 juin, n'a pu que constater que les émissions de Radio-Paris avaient pris fin la veille. Depuis lors, vous le savez aussi bien que moi, ce poste a été rétabli sous le contrôle allemand et nous n'avons plus de relation avec lui.

Bien des mois avant la guerre j'avais obtenu de Radio-37 qu'une ½ heure fût consacrée chaque dimanche à l'émission d'un service religieux protestant. Mes collègues de Paris et moi-même avons assuré ce culte dominical jusqu'au moment où les émissions des postes privés ont été suspendues par le fait de la guerre. Mais j'ai obtenu que l'émission de Radio-37 fût reportée au poste d'État appelé Radio-Paris II, qui nous donnait la possibilité d'être entendus par l'intermédiaire de tous les postes d'État. Le dimanche 9 juin 1940 j'ai parlé pour la dernière fois à Radio-Paris II. Quelques jours après, à Limoges, je retrouvais les directeurs de ce poste, un peu plus tard je les revoyais à Bordeaux où le samedi 22 juin j'obtenais l'autorisation de parler au poste d'État. Peu de semaines après l'autorisation nous était donnée d'user à nouveau du micro de l'État, tout d'abord à Toulouse, puis ensuite à Montpellier, Lyon, Vichy ou Marseille.

Si je vous rappelle ces faits c'est pour qu'il n'y ait aucun malentendu entre vous et moi et, le cas échéant, entre votre père et moi. Les émissions actuelles sont, non pas la suite de celles qui avaient lieu au poste privé de Radio-Paris, mais bien des émissions de Radio-Paris II, poste de l'État, substituées sur ma demande à celles de Radio-37 auxquelles les conséquences de la déclaration de guerre avaient mis fin. De même que c'est à votre père que le Conseil de la Fédération protestante avait proposé d'assurer une émission sur 4 au poste privé de Radio-Paris, de même ne pouvant m'adresser à lui puisqu'il était retourné ou demeuré en zone occupée je vous ai offert, dans l'esprit le plus fraternel, de vous charger d'une émission sur 4 au poste national de Montpellier. Je ne vous cacherai pas que mon offre a suscité des réactions diverses. J'ai cru néanmoins devoir la maintenir, mais il faut qu'il soit bien entendu qu'elle n'a constitué d'aucune façon une sorte de contrat entre la Fédération Protestante et *La Cause*. Elle ne saurait donc constituer un engagement auquel il serait interdit de jamais apporter de modification.

Pour le moment, et jusqu'à ce que je me sois entretenu avec M. André Demaison dans le dessein que je vous ai dit, je serais heureux que l'émission du 31 janvier soit assurée, à votre place, par le pasteur Ponsoye. Et, ainsi que l'a fait M. Jean Cadier, M. Ponsoye pourra lire les indications que vous lui remettrez. Vous ne serez pas surpris toutefois que je vous prie instamment de ne pas parler de la zone libre dans votre annonce. Ce mot a fait sursauter dimanche dernier plusieurs des auditeurs de M. Jean Cadier. Parlez de la zone non occupée si vous voulez, et encore, mais trouvez un adjectif qui soit moins contraire à la réalité que le mot *libre*.

Veillez croire, mon cher Collègue, à mes sentiments très cordialement dévoués

Marc Boegner

P. S. : nous ne pouvons d'aucune manière toucher l'avis de virement que vous avez bien voulu m'envoyer⁴². Je vous le retourne et vous prie d'en inscrire le montant dans les recettes de *La Cause*. Nous répondrons directement à M. Moiras.

42. Il s'agit d'une somme envoyée par la Radiodiffusion aux conférenciers des émissions, somme que Valdo Durrleman avait refusé de recevoir, considérant que cette tâche faisait partie de son ministère pastoral à *La Cause*.

Valdo Durrleman à Marc Boegner

Montpellier, 13 janvier 1943

Monsieur le Président et cher Collègue,

Votre lettre du 9 janvier ainsi que la copie de la lettre de Monsieur André Demaison me sont bien parvenues. Je vous en remercie.

Quant à la question que vous soulevez de nouveau des émissions qui m'auraient été confiées à moi personnellement et non pas à La Cause, je ne puis qu'exprimer, comme je l'ai fait dans ma lettre du 17 juin 1941⁴³, les plus expresses réserves sur la manière dont vous expliquez les choses.

À ma connaissance, rien dans l'échange de lettres entre La Cause et la Fédération Protestante, provoqué par la mainmise de celle-ci sur le champ de travail radiophonique de celle-là, n'a jamais fait soupçonner à La Cause que le quart de place à elle laissé dans les émissions n'était pas en réalité laissé à elle comme reliquat de son œuvre, mais comme une fiche de consolation donnée à titre personnel à son directeur (et en son absence à son fils).

Mais l'heure n'est pas venue de reprendre cette affaire qui – une fois de plus, votre lettre me le fait constater – n'est pas terminée⁴⁴.

Veuillez agréer...

Valdo Durrleman

Marc Boegner à Valdo Durrleman

Fédération protestante de France
Le Président

Nîmes le 19 janvier 1943
10 rue Claude-Brousson

Mon cher Collègue,

Je vous remercie de votre lettre du 13 janvier dont nous aurons certainement l'occasion de nous entretenir ultérieurement.

M. André Demaison m'a fait connaître, par lettre du même jour, qu'il s'en remettait entièrement à moi pour la censure⁴⁵ des méditations protestantes prononcées tant aux émissions de la Radiodiffusion Nationale que sur l'antenne des postes privés. Vous

43. Voir plus haut la lettre de Marc Boegner à Valdo Durrleman du 16 juin 1941 et la réponse de celui-ci du 17 juin.

44. Allusion à un quadruple numéro des *Nouvelles de La Cause* (n° 2011-2014) de mars 1939 qui avait pour titre de couverture « Une affaire qui n'est pas terminée ». Voir également Christophe DURRLEMAN (directeur de La Cause de 1954 à 1993), « Un mouvement pour le réveil et l'action du protestantisme au xx^e siècle: La Cause », *BSHPF* 137 (1991), p. 103-115.

45. Cette censure s'est matérialisée par un tampon de la FPF apposé sur le texte de la conférence et assorti de la signature de Marc Boegner.

voudrez donc bien prévenir M. le Pasteur Ponsoye que c'est à moi seul qu'il doit envoyer, en double exemplaire, le texte de sa méditation du 31 janvier.

Devant aller à Vichy la semaine prochaine, j'ai prié M. Demaison de me recevoir le mardi 26. Je lui demanderai de lever la mesure prise à votre égard et je compte bien obtenir une décision conforme à mon désir. Toutefois, il sera peut-être difficile que vous parliez déjà le 31 janvier et mieux vaudrait prévoir, en cas de solution favorable, que votre première méditation ait lieu le 28 février. Vous voudrez bien noter dans ce cas, et je vous serais reconnaissant de le dire à M. Ponsoye, qu'en tête du manuscrit de la causerie doit figurer l'indication des lectures bibliques.

Veillez croire, mon cher Collègue...

Marc Boegner

Valdo Durrleman à Mar Boegner

Montpellier, 21 janvier 1943

Monsieur le Président et cher Collègue,

Votre lettre du 19 janvier m'est bien parvenue. Je vous en remercie.

Veillez avoir l'obligeance de trouver inclus le texte, en double exemplaire, de la méditation de M. le Pasteur Ponsoye pour le 31 janvier, accompagné des lectures bibliques.

Je forme bien des vœux pour que votre entretien avec M. Demaison aboutisse à une solution favorable.

Veillez agréer, je vous prie, Monsieur le Président et cher Collègue, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Marc Boegner à Valdo Durrleman

Église Réformée de France

Nîmes, 1^{er} février 1943

Mon cher Collègue,

Pensant vous rencontrer hier à Montpellier, je ne vous ai pas écrit dès mon retour de Vichy. M. A. Demaison, tombé malade à Paris, n'a pu se trouver à Vichy pour le jour où je lui avais demandé rendez-vous. J'ai vu à 2 reprises son secrétaire particulier M. Perche, et me suis entretenu avec celui-ci de la sanction prise à votre égard. J'ai demandé formellement qu'elle soit levée avant la fin de février pour que vous puissiez parler le 28 à la radio.

M. Perche m'a donné l'impression que M. Demaison ferait droit à ma requête et m'a promis de m'écrire aussitôt qu'il aurait pu lui parler de la chose à son retour de Paris. J'espère donc pouvoir vous aviser bientôt que l'usage du micro vous sera rendu pour le dimanche 28 février.

Veillez croire, mon cher Collègue, à mon cordial dévouement.

Marc Boegner

Valdo Durrleman à Marc Boegner

Mazamet, 4 février 1943

Monsieur le Président et cher Collègue,

Je vous remercie de votre lettre du 1^{er} février. Au cas où la sanction prise à mon égard par M. Demaison ne serait pas levée pour l'émission du 28 février, je pense demander soit à M. André Arnal, soit à M. Jean Barnaud de bien vouloir assurer le service ce jour-là. J'attends néanmoins encore quelques jours avant de tenter auprès d'eux une démarche, afin de laisser à M. Demaison le temps de vous écrire.

Veillez agréer, je vous prie, Monsieur le Président et cher Collègue, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

Marc Boegner à Valdo Durrleman

Fédération protestante de France
Le Président

Nîmes le 10 février 1943

Mon cher Collègue,

En réponse à un télégramme de rappel que j'avais adressé hier matin au Secrétaire de M. Demaison j'ai reçu hier soir le télégramme suivant : « En l'absence M. Demaison vous signale que pour deuxième question concernant Pasteur Durrleman il n'est pas possible avoir satisfaction stop jeudi dès rentrée M. Demaison une lettre vous confirmera les termes du présent télégramme ».

Je dois donc envisager, à mon très grand regret, que vous ne pourrez pas parler au micro de Montpellier le dimanche 28 février. Il n'est pas possible de faire appel au concours du doyen Barnaud. J'ai pour lui la plus haute estime et une très vive amitié, mais je suis obligé de constater que sa voix est aussi peu radiophonique que possible. Déjà à plusieurs reprises des observations m'ont été faites sur la voix des prédicateurs des émissions protestantes. Veuillez donc demander à M. le Professeur Arnal de vous remplacer le 28 février et de me faire parvenir en temps utile le texte de son allocution et l'indication de ses lectures.

Si la mesure prise à votre égard est maintenue au cours des mois qui viennent vous devrez vous assurer la collaboration régulière de MM. Cadier, Ponsoye et Arnal. Vous savez que la voix de M. Perrier m'a elle aussi attiré des observations. À mon grand regret je ne pourrai accepter que vous fussiez remplacé par un pasteur qui n'appartienne pas à l'Église Réformée de France ou à l'une des Églises faisant partie de la Fédération Protestante. La nouvelle procédure engagée devant le Conseil d'État par le groupement évangélique du Vigan contre l'Église Réformée du Vigan crée un climat nettement défavorable à la détente à laquelle j'avais espéré travailler soit par mon attitude à l'égard des pasteurs évangéliques lors de l'Assemblée du Musée du Désert⁴⁶, soit par la conversation que j'ai eue à la fin de l'année dernière avec M. Lamorte⁴⁷. Quoi qu'il en soit je vous signale dès à présent cette situation pour éviter tout malentendu entre nous.

Veuillez recommander à vos collaborateurs de mettre sur l'enveloppe de leur manuscrit et sous mon nom : service des émissions protestantes. Au cas où je serais en voyage le pli sera ouvert par mon collègue Conord.

Veuillez croire, mon cher Collègue, à mes sentiments très cordialement dévoués.

Marc Boegner

P. S. Ayez l'obligeance de me faire connaître dans le plus bref délai le nom de votre remplaçant du 28 mars. Je vous l'avais indiqué sur le tableau que nous avait réclamé Marseille et je dois envoyer de toute urgence la rectification nécessaire.

Valdo Durrleman à Marc Boegner

Montpellier, 17 février 1943

Monsieur le Président et cher Collègue,

De retour à Montpellier après plusieurs jours d'absence, je réponds immédiatement à votre lettre du 10 février.

L'émission de La Cause sera assurée le 28 février par M. le Pasteur Jean Cadier et le 28 mars par M. le Professeur André Arnal.

Veuillez agréer, je vous prie, Monsieur le Président et cher Collègue, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

Valdo Durrleman

46. Il s'agit donc de l'Assemblée du Désert du 6 septembre 1942.

47. André Lamorte (1896-1980) était le doyen de la faculté théologique évangélique d'Aix-en-Provence, dont la séance d'ouverture avait eu lieu le 7 octobre 1940.

Marc Boegner à Valdo Durrleman

Fédération protestante de France
Le Président

Nîmes le 24 février 1943

Mon cher Collègue,

J'étais vendredi dernier pour quelques heures à Vichy où je devais m'occuper des affaires du Chambon, de l'Armée du Salut et de Y.M.C.A. J'en ai profité pour tenter à deux reprises de m'entretenir avec M. André Demaison. Ni à l'une ni à l'autre de mes visites il n'était présent à son bureau. Son secrétaire avec qui je me suis entretenu m'a confirmé que pour l'instant il vaut mieux se tenir tranquille. Il m'a engagé à renouveler ma demande à votre sujet d'ici quelques semaines. En attendant j'inscris le Professeur Arnal pour le dimanche 28 mars.

Normalement votre tour reviendrait le jour de Pâques. Ainsi que je l'ai fait dans une circonstance antérieure je vous demande très simplement d'accepter de parler ou de faire parler l'un de vos remplaçants le dimanche de Quasimodo et de reprendre ensuite trois semaines plus tard le tour régulier.

Veillez, croire, mon cher Collègue, à mes sentiments très cordialement dévoués

Marc Boegner

Valdo Durrleman à Marc Boegner

Montpellier, 3 mars 1943

Monsieur le Pasteur M. Boegner
10 rue Claude Brousson Nîmes

Monsieur le Président et cher Collègue,

Monsieur Arnal que j'ai vu hier m'a demandé que l'on ne fasse pas figurer son nom sur le programme des conférences de la Radio Nationale pour le 28 mars, car il n'est pas encore absolument sûr d'être libre ce jour-là et de pouvoir assurer notre émission. Il doit me donner une réponse définitive lundi prochain. En cas d'une impossibilité de sa part, je demanderais à Monsieur Ponsoye et si celui-ci se refusait, je m'adresserais soit à Monsieur Cadier soit à Monsieur Henry Leenhardt.

Comme vous me le demandez, j'accepte volontiers que l'émission assurée par La Cause qui aurait dû avoir lieu le jour de Pâques soit reportée au dimanche de Quasimodo.

Veillez agréer, je vous prie, monsieur le Président et cher Collègue, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

Valdo Durrleman

*Valdo Durrleman au Secrétaire Général de la Fédération Protestante de France
[Louis Brunet]*

Montpellier, 10 mars 1943

M. le Secrétaire Général de la Fédération
Protestante de France
10 rue Claude Brousson Nîmes

Cher Monsieur,

L'émission protestante assurée par La Cause le 28 mars sera faite par Monsieur le Pasteur Ponsoye. Je vous serais reconnaissant de bien vouloir, s'il en est encore temps, faire rectifier en conséquence les tablettes de la Radiodiffusion nationale à Marseille et de toutes les façons d'y faire supprimer, s'il avait déjà été indiqué, le nom de M. Arnal.

Veuillez agréer, je vous prie, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Valdo Durrleman

Louis Brunet à Valdo Durrleman

Église réformée de France
Conseil National

Nîmes, 11 mars 1943

Cher Monsieur,

Les services de la Fédération Protestante ont déjà regagné Paris⁴⁸, mais d'après le tableau qui m'a été laissé ici, c'est bien le Pasteur Ponsoye qui est indiqué pour l'émission du 28 mars et dont le nom a été communiqué à la Radiodiffusion Nationale à Marseille.

À l'avenir, pour toutes les communications concernant vos émissions, il sera préférable que vous vous adressiez directement à Paris, 47 rue de Clichy.

Croyez, cher Monsieur, à mes meilleurs sentiments

Louis Brunet

Valdo Durrleman Louis Brunet

Montpellier, 17 mars 1943

Cher Monsieur,

Veuillez avoir l'obligeance de trouver inclus, en double exemplaire, le texte de la méditation de M. le Pasteur Ponsoye pour l'émission du 28 mars, assurée par La Cause.

48. La ligne de démarcation avait été supprimée le 1^{er} mars 1943.

En vous demandant de bien vouloir retourner directement à M. Ponsoye, 14 bis rue Anterrieu, Montpellier, son texte.

Je vous prie d'agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Valdo Durrleman

Louis Brunet à Valdo Durrleman

Église réformée de France
Conseil National

Nîmes 19 mars 1943

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu votre lettre du 7 courant avec le texte de la méditation de M. le Pasteur Ponsoye pour l'émission du 28 mars. Je retourne à ce dernier les 2 exemplaires munis du visa nécessaire.

Je vous signale que les services de la fédération protestante de France ont déjà regagné Paris, et qu'il en sera de même pour moi dans quelques semaines. Aussi, pour la prochaine émission de « La Cause », il faudra envoyer les textes à viser à Paris, 47 rue de Clichy.

Croyez, cher Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

Louis Brunet

Marc Boegner à Valdo Durrleman

Fédération protestante de France
Le Président⁴⁹
47 rue de Clichy (9^e)

Paris, 8 avril 1943

Mon cher Collègue,

Je fais virer à votre chèque postal le montant des sommes que la Fédération a reçues de la Radiodiffusion Nationale à l'occasion des émissions des 3 et 31 janvier 1943, 28 février, 28 mars, assurées par mes collègues Cadier et Ponsoye. Je vous laisse le soin de décider si vous jugez opportun de leur remettre une indemnité à l'occasion de la collaboration qu'ils vous ont apportée.

Je serai la semaine prochaine à Vichy et y verrai les responsables de la Radiodiffusion Nationale. Inutile de vous dire que je demanderai une fois de plus sur la sanction

49. Marc Boegner est de retour à Paris courant mars 1943.

prise à votre égard. J'aurai d'ailleurs à vous écrire prochainement au sujet des modifications profondes qui seront sans doute apportées aux émissions du dimanche matin dont la Radiodiffusion Nationale, sur la demande de nombreux auditeurs, désire que nous fassions un véritable culte en vue duquel elle nous allouerait probablement ½ heure.

Je vous prie de croire, mon cher Collègue, à mes sentiments très cordialement dévoués.

Marc Boegner

Marc Boegner à Valdo Durrleman

Église Réformée de France
Le Président du Conseil National

[Paris, 27 avril 1943]

Mon cher Collègue,

M. Schick, Directeur des émissions littéraires, m'informe à l'instant que le nouvel horaire de nos émissions doit commencer dimanche prochain 2 mai : 8h50 à 9h15.

Il importe que vous en préveniez d'urgence M. Cadier ou M. Leenhardt (j'ai fait annoncer M. Cadier).

Il faut donc prévoir que l'allocution soit précédée de 1- l'invocation, 2- le sommaire et confession des péchés suivie des paroles de grâce, 3- le credo, 4- la lecture de l'Écriture Sainte. Elle sera suivie de la prière et de la bénédiction.

J'ignore si M. Cadier peut encore faire chanter les répons par un quatuor. Qu'il prépare ce service avec tout le soin possible. Je lui en serai très reconnaissant.

J'espère que vous ne serez pas rentré trop fatigué à Montpellier. J'ai essayé de vous téléphoner tout à l'heure à Poissy, mais La Cause ne répondait pas.

Votre très cordialement dévoué

Marc Boegner

[Remarque : Lettre manuscrite.]

ÉGLISE RÉFORMÉE
DE FRANCE
LE PRÉSIDENT
DU CONSEIL NATIONAL

Paris. 27^e avril 1943

ref. n° [5] 43

Mon cher Collègue

Le Service, Directeur des Émissions, vous a informé - il est important que le contentieux de vos émissions soit communiqué d'ici le prochain 2 mai : 1^o 2^o 3^o 4^o. Il importe donc que vous en fassiez l'usage de Cadier ou de Leebhardt (j'ai fait aucun de l'ordre).

Il faut donc prévoir une collaboration des fidèles de l'impression, 2^o le sommaire et la composition des fidèles, 3^o les paroles de prière, 4^o le texte de l'Épître.

Je vous prie de bien vouloir me faire connaître de la direction.

J'espère que vous ne serez pas rebuté par l'absence de service aux tout les dimanches. Je vous prie de bien vouloir me faire connaître de la direction.

J'espère que vous ne serez pas rebuté par l'absence de service aux tout les dimanches. Je vous prie de bien vouloir me faire connaître de la direction.

Votre très cordialement dévoué

Marc Boegner

Marc Boegner à Valdo Durrleman, 27 avril 1943

Valdo Durrleman à Marc Boegner

[Montpellier, 1^{er} mai 1943]

Monsieur le Président et cher Collègue,

À mon arrivée ici j'ai trouvé votre lettre du 27 avril. Je me suis mis en rapport avec M. Cadier qui de son côté avait été prévenu par la direction de la radio de Marseille. Ne sachant pas que je lui apporterai un texte visé de vous, il a fait passer à la censure de Marseille un texte de lui, après s'être mis d'accord avec Mme Fouard secrétaire générale des émissions de radio Montpellier. D'autre part M. Cadier a réuni un quatuor qui chantera 2 cantiques au cours du culte. Tout est en ordre et j'espère que tout ira bien.

Mon père accepte d'assurer les émissions du 30 mai et du 27 juin⁵⁰, comme vous m'avez prié de le lui demander. Il vous serait reconnaissant de lui faire transmettre, en

50. Valdo Durrleman n'a pas repris le micro après le 6 décembre 1942, mais il a continué depuis Montpellier à programmer, au nom de La Cause, les émissions mensuelles de janvier à juin 1943 par les pasteurs Jean Cadier et Edmond Ponsoye, puis par Freddy Durrleman pour celles du 30 mai et du 27 juin, sans que l'on sache si ces deux dernières ont pu avoir lieu, étant donné la suppression par Vichy des émissions religieuses annoncée par Marc Boegner le 25 mai.

temps utile, toutes les indications concernant ordre du service, durée, lieu d'émission à Paris etc.

Veillez agréer, je vous prie, Monsieur le Président et cher Collègue, l'expression de mes sentiments très respectueux et cordiaux.

Valdo Durrleman

Freddy Durrleman à Valdo et Rose-Marie Durrleman

[Paris, mercredi 26 mai 1943 à 13h25]

*« La Cause Cours Bernard Palissy – enseignement secondaire »
18 rue Eugène Flachat, Paris XVII^e*

Mes bien chers enfants,

Nous sommes atterrés et vous le serez comme nous par la nouvelle apprise à l'instant par un coup de téléphone que je viens de donner à votre amie⁵¹ avec le mari de qui vous avez déjeuné (ou dîné) il y a quelques mois dans un restaurant de Nîmes : ils sont en deuil de leur fils⁵²... C'est affreux. Nous allons les voir à 4 h. Le pire qui était à craindre et dont ils étaient menacés est donc arrivé ! « O mon Dieu quand donc sera-ce ? »⁵³.

Hier à la séance du Comité, Boegner m'a rendu la dactylographie de ma conf prédication TSF en me disant : « Mettez-la dans votre serviette vous n'aurez pas la peine de la lire devant le micro ! Toutes les émissions religieuses sont supprimées. Je vais expliquer cela au Comité dans un instant ». En effet M. B. nous dit que André Demaison l'a avisé que toutes émissions religieuses (prône, sermon, prêche, méditation etc...) catholiques et protestantes étaient rigoureusement supprimées par ordre de Pierre Laval, celui-ci se montrant très fâché des résistances catholiques et protestantes à « la relève ». M. B. a pu obtenir de Demaison que soit fait un culte liturgique sans allocution à condition que la lecture biblique soit soumise à M. B. « sous sa responsabilité personnelle » !! Et c'est moi Dimanche qui inaugure ce nouveau régime !... M. B. nous a dit que nous allions vers une opposition antichrétienne et antireligieuse formidable, etc... Nous parlerons de tout cela.

51. Claude Giran-Rocheblave, épouse d'Étienne Giran (1871-1944), journaliste et historien, ancien pasteur de l'Église wallonne d'Amsterdam, secrétaire de « l'Union de libres penseurs et libres croyants pour la culture morale ». Résistant, membre du réseau Agir, il est arrêté une première fois en 1943 et à nouveau le 5 juin 1944, puis déporté à Buchenwald. Il meurt au camp de concentration de Dora en septembre 1944.

52. Olivier Giran, né le 14 septembre 1920 à Sèvres (Hauts-de-Seine), étudiant, résistant membre du réseau Agir de Michel Hollard, « l'homme qui a sauvé Londres ». Arrêté le 30 juin 1942, il vient d'être condamné à mort par un tribunal militaire allemand le 30 mars et fusillé à Angers le 16 avril.

53. Exclamation tirée du Psaume 42, « Comme un cerf altéré brame... ».

Le Comité d'hier comptait 30 personnes environ. Je t'en reparlerai. Rien de saillant! Rien de désagréable! J'ai gardé le silence. M. B. a été gentil, cordial. Vu Lauga, Durand-Gasselín, de Félice, Goguel, Maury, Benoit, Parker, Couderc etc...

Papa

[Remarque : Lettre manuscrite.]

Marc Boegner à Freddy Durrleman

Fédération Protestante de France
Le Président
47 rue de Clichy

Paris le 23 décembre 1943⁵⁴

Cher Collègue,

D'une lettre de M. Demaison, président du Conseil supérieur de la Radiodiffusion nationale, reçue hier, je détache les lignes suivantes: «Je profite enfin de cette lettre pour attirer votre attention sur le pasteur Freddy Durrleman (je ne sais pas si c'est le père ou le fils). Je me permets de vous demander de lui recommander les plus grandes précautions s'il ne veut pas que les autorités empêchent ses émissions».

En répondant à M. Demaison je lui rappelle que, tout récemment encore, il admirait l'élévation de votre pensée. Il m'avait chargé de vous en transmettre l'extrait. Aujourd'hui je vous communique son avertissement. C'est la réaction que je prévoyais à votre méditation sur l'Ancien Testament. Je tiens essentiellement à ce qu'aucune sanction ne soit prise à votre endroit; c'est pourquoi je vous demande de faire très attention lors de l'établissement du texte de votre prochaine méditation ou de vos prochaines causeries. Il importe avant tout que l'immense auditoire qui se groupe autour de nos émissions continue de vous entendre.

Vous serez intéressé de savoir, car je crois bien vous avoir raconté l'incident de Toulouse, que M. Demaison m'informe qu'il va faire en sorte que le Nouveau Testament soit entièrement respecté par le Directeur et le censeur de radio-Toulouse.

Veillez croire, mon cher collègue, à mes sentiments très cordialement dévoués.

Marc Boegner

54. Aucune correspondance n'a été retrouvée, pour l'heure, au sujet des émissions de La Cause, entre juin et décembre 1943.

Freddy Durrleman à Marc Boegner

Carrières-sous Poissy 28 décembre 1943

Cher Collègue,

Merci pour votre lettre qui m'a vivement intéressé, mais je ne sais pas quel est l'incident de Toulouse auquel vous faites allusion.

Le passage de la lettre de M. Demaison que vous me communiquez me cause un vif plaisir. Du moment que M. D. ne sait pas si c'est le père ou le fils qui a parlé ces dernières fois, c'est donc qu'il considère comme levée l'exclusive qui visait Valdo et cela me permettra de me faire remplacer par celui-ci, le cas échéant, ce qui me facilitera bien les choses.

Je pense que le texte de l'émission du 2 janvier que je vous ai envoyé hier ne soulèvera aucune objection de la part de M. Demaison et des « autorités » dont il parle. Il serait tout de même singulier qu'il ne puisse pas être dit de la portée religieuse de l'Ancien Testament ce que j'en dis. Il est vrai qu'aujourd'hui...

Veuillez croire, cher Collègue, à mes sentiments bien cordiaux

Freddy Durrleman

Émissions radiophoniques de La Cause
(octobre 1940-janvier 1944)

	Date	Orateur	Thème	Observations
1940				
1.	17 octobre	Valdo Durrleman	Pour la restauration de la France : la lecture de la Bible	Diffusion depuis la radio de Marseille Jeudi 11h45-12h
2.	14 novembre	Valdo Durrleman	Le Chrétien et l'au-delà	
3.	12 décembre	Valdo Durrleman	Que doit-on penser du ciel et de l'enfer ?	
1941				
4.	9 janvier	Freddy Durrleman, lu par Louis Perrier	Les deux christianismes : l'Ancien et le Nouveau	
5.	6 février	Valdo Durrleman	L'énigme du monde (I)	
6.	6 mars	Louis Perrier	Matière et création	
7.	3 avril	Valdo Durrleman	L'énigme du monde (II)	Jeudi 13h-13h15
8.	1 ^{er} mai	Valdo Durrleman, lu par Louis Perrier	Jean de Gassion, M ^{al} de France, à propos d'une récente visite du Chef de l'État à Pau	
9.	29 mai	Henry Babut	Jésus et les petits	
10.	26 juin	Étienne Grellet	Sully, fils authentique de la Réforme, grand serviteur de la France	

	Date	Orateur	Thème	Observations
11.	24 juillet	Étienne Grellet	Eugène Burnand, un rénovateur de l'art religieux	
12.	21 août	Valdo Durrleman	L'énigme du monde (III)	
13.	18 septembre	Valdo Durrleman	L'énigme du monde (IV)	
14.	16 octobre	Valdo Durrleman	L'énigme du monde (V)	
15.	13 novembre	Valdo Durrleman	L'énigme du monde (VI)	
16.	7 décembre	Valdo Durrleman	La Vierge Marie et les Protestants	Dimanche 8h45 à 9h (depuis le 30 novembre)
1942				
17.	4 janvier	Valdo Durrleman	Propos de Nouvel An	
18.	1 ^{er} février	Daniel Vernet	La Bible en face de la science moderne	
19.	1 ^{er} mars	Valdo Durrleman	« Ils ne virent plus que Jésus seul... »	
20.	29 mars	Valdo Durrleman	Les limites de la prière	
21.	26 avril	Valdo Durrleman	La science et la foi	
22.	17 mai	Valdo Durrleman	Foi et science	
23.	21 juin	Valdo Durrleman	Le protestantisme et la recherche scientifique	
24.	19 juillet	Étienne Grellet	« Rachetez le temps, car les jours sont mauvais »	
25.	16 août	Valdo Durrleman	L'Éducation Protestante (I)	Dimanche 8h48 à 9h02 (14 mn)

	Date	Orateur	Thème	Observations
26.	13 septembre	Valdo Durrleman	L'Éducation Protestante (II)	
27.	4 octobre	Valdo Durrleman	Le Chrétien et l'étude	Diffusion depuis la radio de Lyon
28.	8 novembre	Valdo Durrleman	La mort ne sera plus...	
29.	6 décembre	Valdo Durrleman	Pour préparer Noël	
1943				
30.	3 janvier	Jean Cadier	La prière d'intercession	
31.	31 janvier	Edmond Ponsoye		
32.	28 février	Jean Cadier		
33.	28 mars	Edmond Ponsoye		
34.	2 mai	Jean Cadier	La résurrection	Dimanche 8h50 à 9h15
35.	30 mai	Freddy Durrleman	Les mères huguenotes	
36.	27 juin	Freddy Durrleman	?	
37.	juillet	?	?	
38.	août	?	?	
39.	septembre	?	?	
40.	octobre	?	?	
41.	14 novembre	Freddy Durrleman	?	
42.	décembre	?	?	
1944				
43.	2 janvier	Freddy Durrleman	?	<i>Dernière émission de La Cause?</i>

RÉSUMÉ

Cette correspondance a pour sujet les émissions protestantes assurées par l'œuvre de La Cause d'octobre 1940 à juillet 1943 sur le poste de la Radiodiffusion nationale contrôlée par le gouvernement du Maréchal Pétain installé à Vichy. Elle relate les échanges entre le pasteur Marc Boegner, président de la Fédération Protestante de France, et le jeune pasteur Valdo Durrleman, qui est, pendant cette période, secrétaire général de La Cause à Montpellier, chargé d'assurer l'organisation des émissions de La Cause. Cette correspondance a pour arrière-plan un litige né avant la guerre entre La Cause et la Fédération Protestante de France sur la responsabilité des émissions protestantes hebdomadaires à la radio, à l'origine desquelles était La Cause depuis 1928, mais dont la responsabilité avait été transférée en 1937 à la Fédération Protestante de France, La Cause ne conservant depuis lors qu'une émission par mois. Elle montre un désaccord sur le style des émissions de La Cause que Marc Boegner juge n'être pas des émissions religieuses en rappelant à plusieurs reprises l'obligation de respecter un cadre liturgique. Elle met aussi en évidence l'omniprésence des services du régime de Vichy et montre un Marc Boegner cherchant à tempérer leurs réactions tout en assurant la transmission de leurs injonctions, acceptant même d'exercer à leur place une censure préalable sur le contenu des émissions et qui ne peut s'opposer à l'interdiction d'antenne faite à Valdo Durrleman pour avoir lu en décembre 1942 un texte d'Ésaïe dans lequel le directeur de la Radiodiffusion nationale voit une allusion à la situation faite aux Juifs.

SUMMARY

This correspondence relates to the Protestant radio programs broadcast by La Cause from October 1940 to July 1943 on French national radio, under the supervision of Maréchal Pétain's Vichy-based government. The letters were exchanged between pastor Marc Boegner, president of the Fédération Protestante de France, and the young pastor Valdo Durrleman, who at the time was General Secretary of La Cause in Montpellier and in charge of its radio broadcasts. The background is a pre-war dispute between La Cause and the Fédération Protestante de France over responsibility for the weekly Protestant radio broadcasts. La Cause had created these broadcasts in 1928 and coordinated them from that date until this responsibility was transferred to the Fédération Protestante de France in 1937, with La Cause only retaining a single broadcast per month. The correspondence published here reveals that there was disagreement on the type of broadcasts aired by La Cause. According to Boegner, these were not religious broadcasts, and he on several occasions reminded his La Cause counterpart of the obligation to abide by a liturgical framework. The correspondence also highlights the omnipresence of the governmental departments of the Vichy regime, and shows Boegner attempting to moderate their response, while seeing to it that their orders were properly transmitted, even agreeing to exercise prior censorship on the content of the broadcasts on the behalf of the Vichy regime. In spite of his efforts, Boegner was unable to avert the broadcasting ban imposed on Valdo Durrleman after reading, in a December 1942 broadcast, a text from Isaiah, which the director of national broadcasting understood as an allusion to the contemporary situation facing the Jews.

ZUSAMMENFASSUNG

Im Fokus dieses Briefwechsels stehen die protestantischen Radiosendungen des Hilfswerks „La Cause“, die von Oktober 1940 bis Juli 1943 auf dem von der Vichy Regierung unter Marschall Pétain kontrollierten Staatssender „Radiodiffusion nationale“ ausgestrahlt wurden. Die Briefe dokumentieren den Austausch zwischen Pfarrer Marc Boegner, Präsident der „Fédération Protestante de France“, und dem jungen Pfarrer Valdo Durrleman, der als Generalsekretär von „La Cause“ in Montpellier die Radiosendungen betreut. Hintergrund des Briefwechsels ist ein Zwist aus der Vorkriegszeit über die Verantwortung dieser wöchentlichen Ausstrahlungen. „La Cause“ hatte die protestantischen Emissionen 1928 in die Wege geleitet, aber ab 1937 war die „Fédération Protestante de France“ für diese Sendungen verantwortlich. „La Cause“ betreute noch eine Sendung im Monat. Die Briefe zeigen den Dissens über den Stil der Sendungen von „La Cause“: Marc Boegner hält sie nicht für ausreichend als religiöse Sendung erkennbar und erinnert sein Gegenüber an die Verpflichtung, der Sendung einen liturgischen Rahmen zu geben. Aus dem Briefwechsel wird ersichtlich, wie allgegenwärtig die Dienste des Vichy-Regimes sind und wie Marc Boegner versucht, einerseits mäßigend auf sie einzuwirken, andererseits ihre Forderungen weiterleitet und sogar selbst an ihrer Stelle eine Vorab-Zensur des Inhalts der Sendungen vornimmt. Er ist später nicht in der Lage, gegen das Sendeverbot zu opponieren, das gegen Valdo Durrleman ausgesprochen wird, nachdem dieser im Dezember 1942 einem Jesaja-Text verlesen hat, in welchem der Direktor der „Radiodiffusion nationale“ einen Hinweis auf die damalige Situation der Juden sieht.

Marc Boegner, une conscience missionnaire à l'épreuve des événements

Jean-François ZORN
IPT – Montpellier

En retraçant le long parcours de Marc Boegner dans le mouvement missionnaire de langue française, cet article jette un regard rétrospectif sur l'histoire internationale du protestantisme français au xx^e siècle. Sa présidence du Comité de la Société des Missions Évangéliques de Paris (désormais Mission de Paris) est son engagement le plus souvent cité du fait de sa longévité et de l'autorité qu'il y a exercée, tant à cause de son expérience et de sa notoriété internationale que de son âge : Marc Boegner a été président de 1948 à 1968, « jusqu'à l'extrême limite de ses forces¹ », selon le pasteur Charles Bonzon, directeur de la Mission de Paris pendant l'essentiel de sa mandature qui s'achève à l'âge de 87 ans. Mais avant de présider ce Comité où il était entré comme simple membre en 1919, Marc Boegner a été, de 1911 à 1914, professeur de l'École de formation des missionnaires de la Mission de Paris. Puis, durant les années 1920 à 1940 où, pasteur, il occupe de hautes responsabilités dans les institutions ecclésiales et associatives, locales, nationales et internationales, il fournit une double réflexion substantielle : théologique en matière d'œcuménisme et de missiologie à travers des conférences annuelles de Carême, et politico-juridique liée à son enseignement à l'Institut de Droit international de La Haye. Aussi, lorsqu'il est nommé président du Comité de la Mission de Paris en 1948, il est en mesure d'affronter les mutations du paradigme de la mission qui passe d'une évangélisation exclusivement hors du monde occidental à une inclusion des Églises nées de cette action dans un mouvement mondial d'évangélisation incluant l'Occident désormais déchristianisé.

La première partie de cet article révèle les sources familiales de la conscience missionnaire du jeune pasteur Boegner, à une époque, le début du xx^e siècle, où la Mission de Paris a vu son champ international d'intervention s'élargir considérablement et sa base nationale se moderniser. En deuxième partie, sont retracés les premiers engagements de Marc Boegner à la Mission

1. Charles BONZON, « Marc Boegner et la Société des Missions Évangéliques de Paris », *Journal des Missions Évangéliques* (désormais *JME*), mai-juin 1971, 146^e année, p. 106.

de Paris, comme professeur de son École puis comme membre de son Comité directeur. Dans la troisième partie, deux contributions de Marc Boegner à la réflexion missionnaire au cours des années 1930 sont présentées, qui font apparaître des liens décisifs entre mission et œcuménisme d'une part, et entre mission et colonisation d'autre part. Enfin, la quatrième partie est consacrée à la présidence du Comité de la Mission de Paris de Marc Boegner qui lui donne l'occasion d'accompagner l'accession à l'autonomie des Églises nées de son œuvre et sa progressive disparition comme Société de mission.

Une fidélité familiale

Deux personnages de la famille de Marc Boegner ont une importance décisive dans l'orientation de son ministère : ses oncles, les pasteurs Tommy Fallot (1844-1904) et Alfred Boegner (1851-1912). Tommy Fallot est le frère de Jenny Fallot (1848-1911), épouse de Paul Boegner (1845-1918), père de Marc, et frère d'Alfred Boegner. Ce ne sont pas seulement les liens du sang qui unissent ces deux hommes à Marc Boegner mais, comme nous allons le montrer, leur rôle déterminant dans l'émergence et le mûrissement de sa conscience missionnaire.

Tommy Fallot : « un maître à penser »

Fallot avait d'abord été pasteur dans l'Église luthérienne de Rothau (1872-1875) puis dans l'Église libre de la Chapelle du Nord de Paris (1876-1889). Pour des raisons de santé, il avait dû quitter la région parisienne en 1889 après des années de labeur au cours desquelles il avait créé et animé des associations préfigurant le mouvement du christianisme social français dont il demeure le premier théoricien : la *Ligue française pour le relèvement de la moralité publique* et *l'Association pour l'étude pratique des questions sociales*. Après trois ans de convalescence de 1889 à 1893, il remplit, depuis Crest, des activités de conférencier et de soutien des Églises du Diois, avant d'accepter, en 1895, de devenir pasteur de l'Église réformée concordataire, d'abord à Sainte-Croix puis à Aouste (Drôme) de 1898 à 1904. Tommy Fallot accueille son neveu de juillet 1898 à juillet 1900 dans sa maison familiale de Crest pour ce que Marc Boegner qualifiera dans *L'exigence œcuménique*² de « temps

2. Marc BOEGNER, *L'exigence œcuménique. Souvenirs et perspectives*, Paris : Albin Michel, 1968, p. 12.

d'étude, de recueillement, d'apprentissage de la vie chrétienne et ecclésiale». Roger Mehl peut ainsi écrire que Fallot fut alors «son véritable père spirituel et son maître à penser qui le restera bien au-delà de sa mort³». C'est lui qui conduit le jeune licencié en droit de 21 ans⁴ à une conversion qui le fait se tourner vers la théologie et le pastorat.

Tommy Fallot décède le 3 septembre 1904, alors que Marc Boegner a terminé ses études à la Faculté de théologie de Paris, mais pas encore soutenu ses diplômes, baccalauréat et licence. Répondant à une double sollicitation, d'abord de son oncle peu de temps avant sa mort de prendre sa suite à Aouste, puis du conseil presbytéral qui lui avait adressé un appel, il s'offre comme pasteur-suffragant de cette paroisse et adresse le 20 septembre 1904 au consistoire de Crest une lettre dans laquelle il expose «les grands principes sur lesquels, je désire, avec l'aide de Dieu, fonder mon ministère au milieu de vous⁵». La référence à celui auquel il souhaite succéder est explicite :

Quant à ce que je souhaite de faire dans l'Église d'Aouste, il me semble, Messieurs, qu'il me suffit de vous dire que j'ai l'ardent désir de poursuivre, dans la mesure de mes forces que Dieu me donnera, l'œuvre entreprise il y a six ans par celui à qui je dois, après Dieu, ma vie et ma pensée religieuses et mon idéal pastoral. M'efforçant dans l'esprit de Monsieur Fallot, de me tenir à l'écart des luttes confessionnelles et ecclésiastiques et d'être, dans ce pays, un homme de paix, j'ai l'ambition de consacrer toute mon énergie à hâter le jour où les germes que M. Fallot a déposés dans les âmes arriveront à maturité et où l'Église d'Aouste sera l'Église vivante selon Dieu dont il a jeté les fondements, un atelier de justice et de miséricorde⁶.

Retenons ce qui relève plus particulièrement de la mission dans l'œuvre de Fallot que Marc Boegner ne manquera pas de mentionner dans les biographies qu'il lui consacra : *La vie et la pensée de T. Fallot* en deux tomes (1914 et 1926) et *T. Fallot. L'Homme et l'Œuvre* (1931)⁷. J'ai repris ce sujet dans

3. Roger MEHL, *Le Pasteur Marc Boegner. Une humble grandeur*, Paris : Plon, 1987, p. 17.

4. Marc Boegner a en effet commencé ses études supérieures par le droit à la Faculté de droit de Paris où il obtient le grade de licencié en 1901.

5. Pierre BOLLE désigne cette lettre comme «La première confession de foi de Marc Boegner». Il la présente dans la revue *Études théologiques et religieuses* 56 (1981), p. 529-537.

6. *Art. cit.*, p. 534.

7. Le premier ouvrage, *La vie et la pensée de T. Fallot. La préparation (1844-1872)* publié en 1914 chez Berger-Levrault a fait l'objet de la thèse de licence en théologie de Marc Boegner à la Faculté de théologie de Paris soutenue le 6 mars 1914 ; le second, *L'achèvement (1872-1904)*, publié en 1926 chez Berger-Levrault, a fait l'objet de sa thèse de doctorat soutenue le 11 mai de la même année dans la même Faculté. L'ouvrage, *T. Fallot. L'Homme et l'Œuvre* publié en 1931 aux éditions Je Sers, n'est pas, selon son auteur, «un nouveau livre», mais une réponse aux pressantes demandes de lecteurs du fait que le premier tome du premier ouvrage était à peu près épuisé quand paraissait le second.

mon *Grand siècle d'une Mission protestante. La Mission de Paris de 1822 à 1914*, dans un paragraphe du chapitre intitulé « Les tentatives de démocratisation du mouvement missionnaires entre 1900 et 1914 » en tête desquelles j'ai placé « Les propositions de Tommy Fallot : quand le mouvement du christianisme social vient au secours du mouvement missionnaire⁸ ». Ces titres suffisamment explicites révèlent l'apport décisif de Tommy Fallot au mouvement missionnaire qui conviendra à Marc Boegner, œcuméniste avant l'heure, car cet apport va permettre que « se développe sur le terrain missionnaire la coopération de toutes les Églises de la Drôme⁹ ».

Rappelons les grandes lignes de cette action : alors qu'il résidait dans la région parisienne, Tommy Fallot a été, de 1879 à 1888, membre du Comité directeur de la Mission de Paris. Pendant cette période, il s'est montré surtout préoccupé par la question de la mission dans les colonies françaises, spécialement au Sénégal ; nous verrons plus loin qu'elle sera un sujet de désaccord avec Alfred Boegner.

Devenu pasteur à Aouste, Fallot prend la présidence du Comité auxiliaire des missions de la Drôme qui regroupe en association les « amis des missions ». Selon Marc Boegner, Fallot entend que ce Comité serve non seulement la cause de la mission, mais également celle de la pacification et du Réveil des Églises de la Drôme. Or, ces Églises sont divisées entre libéraux et orthodoxes, et traditionnellement, ce sont les orthodoxes, tant de l'Église réformée que de l'Église libre, qui soutiennent la Mission de Paris ; mais depuis la conquête de Madagascar par la France, les libéraux souhaitent s'engager dans la Grande Île notamment en faveur de la formation des pasteurs malgaches. « En passant par les antipodes, écrit Fallot à Ernest Naville, on reviendra ici avec l'intelligence de l'œuvre à accomplir¹⁰. » Il s'agit donc de faire en sorte que l'engagement missionnaire permette de surmonter les divisions ecclésiastiques, voire unisse les différentes fractions du protestantisme dans une œuvre commune. Mais Fallot fait un autre constat concernant les liens entre le Comité national de la Mission de Paris et les Comités auxiliaires locaux : ces derniers, jusque-là cooptés et indépendants des Églises, ne sont, de surcroît, pas reliés de manière satisfaisante à celui de Paris. Dans un courrier du 29 novembre 1898, Fallot fait remonter au Comité national les griefs des Comités auxiliaires de Lyon et de la Drôme. Il s'en explique lors

8. Jean-François ZORN, *Le grand siècle d'une Mission protestante. La Mission de Paris de 1822 à 1914*, Paris : Karthala, 2012, p. 665-672.

9. T. Fallot, *L'Homme et l'Œuvre*, *op. cit.*, p. 202.

10. Lettre à Ernest Naville, 2 mai 1896, citée par Marc Boegner, *op. cit.*, p. 202.

d'une rencontre à Paris le 12 décembre¹¹. Sa proposition tient en trois points : réorganiser les Comités auxiliaires avec élection à leur base ; réunir périodiquement des conférences régionales où seraient délégués des membres des divers Comités auxiliaires de chaque région ; réunir une Conférence nationale des Comités auxiliaires dont la première pourrait siéger à Paris, et ultérieurement en province. Sans représenter une synodalisation de la question missionnaire, qui ne sera amorcée qu'un demi-siècle plus tard, cette proposition vise à responsabiliser les Comités auxiliaires locaux afin qu'ils deviennent une force de proposition pour le Comité national. Après de multiples échanges étayés par la publication, le 27 avril 1899, d'une brochure, *Pour aider à l'organisation de l'effort missionnaire*¹², dans laquelle Fallot déploie sa position, la première conférence consultative des Comités auxiliaires de la Mission de Paris est convoquée à Paris les 10 et 11 juillet 1900 en son absence pour raison de santé¹³. Bien que le principe en ait été agréé par le Comité directeur, Fallot avait pu craindre que l'autorité de cette conférence soit mise en cause, Fallot ayant écrit dans sa brochure que ce qui fait défaut au Comité directeur « c'est le contact avec le peuple protestant » car « des décisions sont prises dans je ne sais quel clair-obscur par une poignée d'hommes très respectables, mais qui s'obstinent à faire prévaloir les idées qui leur sont propres¹⁴ ». Néanmoins, Marc Boegner voit « dans les résultats efficaces de la méthode qu'il a préconisée » toute l'expression du zèle de Fallot pour l'organisation de la mission en France. Le moment où toute cette nouvelle organisation se met en place est particulier car l'un des plus proches amis de Fallot, également membre fondateur du christianisme social, le pasteur Paul Minault, envoyé par la Mission de Paris pour épauler les Églises protestantes de Madagascar menacées dans leur existence après la conquête française, avait été assassiné le 21 mai 1897. Fallot avait songé un moment le remplacer, mais sa santé fragile l'avait conduit à renoncer à ce désir¹⁵.

11. Lettre de Tommy Fallot à Jean Bianquis (secrétaire général de la Mission de Paris) en date du 29 novembre 1898, Archives Défap, Registre « Lettres reçues de l'intérieur en 1898 » ; Séance du Comité directeur de la Mission de Paris du 15 décembre 1898 ; Archives Défap, Registre des procès-verbaux, n° 15.

12. Valence : Ducros, 1899.

13. Nous avons relaté dans le détail le cheminement qui a conduit à cette institutionnalisation de la Conférence consultative des Comités auxiliaires dans *Le grand siècle d'une Mission protestante*, p. 668-674.

14. Tommy FALLOT, *Pour aider*, p. 30.

15. M. BOEGNER, *T. Fallot...*, *op. cit.*, p. 202.

Alfred Boegner, une « stature spirituelle »

Les relations de Marc Boegner avec son autre oncle, Alfred Boegner, sont moins intimes et consensuelles qu'avec Fallot, mais tout aussi déterminantes quant à son engagement missionnaire. En évoquant sa personnalité dans *L'exigence œcuménique* en 1968, Marc Boegner note « les impressions de sainteté » que la « stature spirituelle » de son oncle fit à John R. Mott à l'occasion de la Conférence universelle d'Édimbourg de 1910¹⁶.

C'est en 1911, lorsque la Mission de Paris, dont Alfred Boegner est alors le directeur, recherche un professeur pour son École de formation des missionnaires, que les relations se nouent entre les deux Boegner. Alfred connaissait de longue date le parcours de Marc, notamment sa formation à la Faculté de théologie de Paris située de l'autre côté du Boulevard Arago¹⁷. À cette époque les relations de cette Faculté, « d'inspiration très libérale » (Roger Mehl), avec la Mission de Paris étaient tendues. Plusieurs missionnaires déjà formés en Faculté de théologie n'étaient pas passés par elle, mais par celles de Montauban ou des Églises libres de Suisse romande. Le mémoire de baccalauréat en théologie de Marc Boegner, *Les catéchismes de Calvin. Études d'histoire et de catéchétique* soutenu le 20 juillet 1905, l'avait, selon *L'exigence œcuménique*, ramené au réformateur duquel l'École de Paris l'avait éloigné. Mais, sa pensée doctrinale façonnée par le christianisme social puisait à une autre source que le piétisme du pasteur strasbourgeois Franz Haerter dans lequel avait baigné Alfred Boegner en fréquentant le Temple Neuf. Au cours des années 1870, lors de vacances familiales en Alsace, alors que Fallot était pasteur à Rothau, Alfred Boegner avait d'interminables conversations avec lui : « Elles roulaient sur le ministère, sur la prédication. Plus rarement sur la théologie. L'esprit de Tommy est tout entier sur la pratique¹⁸. »

Par la suite les deux hommes se sont retrouvés dans le cadre du Comité directeur de la Mission de Paris, où le premier siégeait comme membre et le second comme directeur. Une divergence survint entre eux sur deux sujets, la Mission du Sénégal et la première conférence consultative des Comités auxiliaires. Alors que dans les années 1870, Fallot soutenait la Mission du Sénégal,

16. M. BOEGNER, *L'exigence œcuménique*, p. 24.

17. Le siège de la Mission de Paris dont le bâtiment avait été édifié en 1887, est situé au 102 Boulevard Arago, celui de la Faculté de théologie au 83 depuis son ouverture en 1878. Sur la question des tensions entre les deux établissements voir J.-F. ZORN, *Le grand siècle d'une Mission protestante*, p. 617-632.

18. Propos d'Alfred Boegner rapporté par Maurice LEENHARDT, *Alfred Boegner (1851-1912) d'après son journal intime et sa correspondance*, Paris : SMEP, 1919, p. 52.

vingt ans plus tard il souhaite qu'on l'abandonne. Son premier enthousiasme pour cette Mission était motivé par l'action anti-esclavagiste qui s'y menait à partir de Saint-Louis du Sénégal: Walter Taylor, missionnaire sierraléonais soutenu par la Mission de Paris, accueillait des réfugiés bambaras du Soudan (actuel Mali) ayant fui leurs maîtres musulmans. Fallot saluait alors une œuvre patriotique et sociale. Mais Boegner voulait que cette Mission ne se cantonne pas à un aspect humanitaire et qu'elle se déploie vers le haut Soudan pour entreprendre l'évangélisation des populations autochtones, islamisées ou non. Ce projet rencontra de grandes difficultés, notamment matérielles et financières. Aussi, dans une correspondance courant 1899 avec Alfred Boegner, relatée par son neveu, Fallot opposa-t-il la conscience et la raison à la foi de Boegner... et emporta l'adhésion du Comité pour l'abandon du projet de mission au Soudan. Boegner y vit une déviation inquiétante, une faute: «Jamais à aucun moment les ressources n'ont précédé les décisions de foi et de courage d'où sont nées les œuvres apostoliques¹⁹.» Cet échange se déroulait au moment où se préparait la tenue de la conférence consultative des Comités auxiliaires; tout en approuvant la brochure de Fallot, Alfred Boegner partageait les craintes du Comité que son autorité soit contestée par les Comités auxiliaires et qu'il perde sa liberté de manœuvre. Maurice Leenhardt, biographe d'Alfred Boegner, résume bien la complexité de la relation entre les deux hommes:

Boegner aimait Fallot autant qu'il le redoutait, car il savait que dans ce sillage du prophète, des esprits moins avertis recueillaient des idées insuffisamment mûries. Ils pouvaient trahir, par des formules fallacieuses, des idées justes en leur fond. Effectivement, à l'endroit de la mission, toute une floraison de projets s'épanouit à l'époque dans les esprits, et Boegner les appréhendait tous²⁰.

Ceci explique probablement qu'en 1911, la candidature de Marc Boegner au poste de professeur de l'École de la Mission de Paris ne soit ni spontanée, ni naturelle... Maurice Leenhardt relate la manière dont sa nomination s'est faite²¹. À la suite du décès de F. Hermann Krüger, l'École avait nommé en 1900 comme professeur principal Charles Mercier, qui enseignait l'Ancien Testament et l'hébreu. L'enseignement biblique était le cœur de la formation de l'École de la Mission de Paris: non pas l'enseignement de la critique biblique qui selon, Alfred Boegner, s'enferme dans le cercle infernal qui vide

19. Échange rapporté par Marc BOEGNER, *La vie et la pensée de T. Fallot. L'achèvement (1872-1904)*, p. 367.

20. M. LEENHARDT, *op. cit.*, p. 343-344.

21. *Ibid.*, p. 382-384.

le christianisme de son contenu ; mais l'enseignement « du fait chrétien qui, dans sa nature spécifique attache la foi chrétienne à la personne et à l'œuvre de Jésus-Christ²² » selon la ligne de Martin Kaehler, son maître. Lorsqu'en 1911, Mercier est appelé à enseigner à la Môme, la Faculté de théologie de l'Église libre du canton de Vaud à Lausanne, Alfred Boegner « cherche un homme qui maintiendrait la tradition : un professeur qui serait à la fois l'homme de la bible et l'homme de la culture missionnaire. » Parallèlement à ses requêtes auprès de quelques amis pasteurs et professeurs de Faculté, « Boegner passa toute la nuit à prier Dieu, puis au matin, il appela et choisit (11 mai 1911)²³. Ce choix se porta sur son neveu Marc Boegner ; néanmoins Alfred Boegner s'assura, dans la lettre d'appel qu'il lui adressa le 3 juillet, qu'il s'inscrivait bien dans la tradition de ses prédécesseurs à l'École de la Mission de Paris. Le 10 juillet, Marc Boegner répond au Comité par une lettre, publiée intégralement dans le *Journal des Missions Évangéliques*, tout à fait rassurante sur ce point en affirmant ses convictions évangéliques, lesquelles étaient d'ailleurs exigées de tout candidat missionnaire :

Je crois à l'unité vivante de la révélation biblique, s'organisant autour de Celui qui est la parole faite chair. La vision de cette unité n'est accordée qu'aux hommes qui s'efforcent de vivre dans l'obéissance sans réserve à Jésus-Christ. C'est à l'école de Jésus-Christ que le disciple apprend à pratiquer ce que l'on peut appeler la critique spirituelle de la Bible, par laquelle l'organisation de la pensée biblique se révèle à lui, peu à peu, avec sa divine puissance et son incomparable beauté²⁴.

Marc Boegner prend la parole en public lors de la séance de rentrée de la Maison des Missions le 8 novembre 1911 en présence des membres du Comité et des élèves de l'École. Il est précédé par le président du Comité, le pasteur Benjamin Couve, qui le met en scène en mêlant l'aspect familial et professoral de son personnage et en déclarant que

Dieu bénit les enfants à cause des pères, et quelquefois aussi à cause des oncles. Ceux-là même qui ne connaissent pas M. Marc Boegner sont tout prêts à reporter sur lui quelque chose de l'affection que nous avons pour notre directeur. Mais ceux qui le connaissent savent que cette affection pour le neveu est justifiée – et la confiance comme l'affection²⁵.

22. A. BOEGNER, « Le professeur Martin Kaehler de Halle et la question théologique actuelle », *Revue Chrétienne* 15 (1902), p. 23.

23. M. LEENHARDT, *op. cit.*, p. 383.

24. Lettre de Marc Boegner au Comité de la Mission de Paris, reproduite dans le *JME*, « Un nouveau professeur à la Maison des Missions », août 1911, 86^e année, 1911-2, p. 87.

25. « La rentrée de la Maison des Missions », Allocution de M. B. Couve, Président, *JME*, 1911-2, 86^e année, p. 395.

Mais l'ombre de l'autre oncle, Tommy Fallot, plane sur la séance. Couve le cite comme celui qui a eu une influence décisive sur Marc Boegner, lequel évoque à son tour les expériences décisives de sa vie auprès de son oncle puis développe la thématique biblique de sa lettre du 10 juillet en soulignant que le concours de la science théologique pour l'étude de la Bible reste soumis à la recherche de la vérité morale et spirituelle qu'elle contient, seul fondement de la vie missionnaire²⁶. « C'est dans ce sens, conclut Couve, que s'exercera certainement l'effort de M. Marc Boegner qui se rattache, à travers M. Fallot dont il est le disciple, et M. Dieterlen père, inspirateur de M. Fallot, à cette École biblique wurtembergeoise dont le grand théologien Beck et M. Frédéric Godet ont prolongé l'action²⁷. »

Premiers engagements de Marc Boegner à la Mission de Paris

Professeur à l'École de formation des missionnaires

Dans *L'exigence œcuménique*, Marc Boegner écrit que sa décision de répondre à l'appel d'Alfred Boegner a été prise au terme de « douloureux combats intérieurs ». Il eut de la peine à quitter sa paroisse d'Aouste à laquelle il était attaché et où il avait connu quelques problèmes de santé²⁸. Début novembre 1911, avec son épouse Jeanne (née Bargeton) et leurs trois enfants, Denyse (née en 1906), Étienne (né en 1908), Philippe (né en 1910), la famille s'installe à la Maison des Missions. Il était convenu qu'après quelques travaux dans son logement, le couple accueillerait à sa table l'année suivante, les élèves missionnaires, au nombre de six, afin de décharger Alfred Boegner et son épouse de cette lourde mais traditionnelle tâche. Le drame du décès subit en chaire à La Rochelle d'Alfred Boegner les 25 février 1912 va alourdir le climat à la Maison des Missions : Jean Bianquis, jusque-là secrétaire général, lui succède au poste de directeur et le missionnaire Daniel Couve prend la relève de ce dernier. Le 12 avril, Marc Boegner note dans ses Carnets « qu'il faudrait être un saint pour accomplir cette tâche nouvelle » qui comprend à la fois l'accompagnement spirituel et matériel des candidats missionnaires et leur enseignement, mais il tient à conserver une dimension pastorale à son ministère sachant qu'il n'a pas encore soutenu sa thèse de licence en théologie²⁹.

26. *Ibid.*, Allocution de M. Marc Boegner, p. 397-400.

27. *Ibid.*, Allocution de M. Alfred Boegner, p. 400-401.

28. M. BOEGNER, *L'exigence œcuménique*, p. 29.

29. Propos rapportés par R. MEHL, *Le Pasteur Marc Boegner*, p. 51-52.

Comme l'écrit Roger Mehl, « nous sommes peu renseignés sur le contenu de son enseignement, mais nous savons qu'il était responsable des disciplines suivantes: sciences néo-testamentaires, théologie pratique et des branches principales de ce qu'on appellera plus tard la missiologie³⁰ ». À cette époque, l'École dispense encore un enseignement complet de théologie pour les pasteurs-missionnaires, mais un petit nombre des candidats se présentent déjà munis d'une formation théologique acquise en Faculté³¹. Ces derniers passent quelques mois à l'École des Missions pour y recevoir des enseignements pratiques concernant leur future vie missionnaire et baigner dans l'atmosphère de la « spiritualité missionnaire » chère à Alfred Boegner. Quant aux autres futurs missionnaires, instituteurs, infirmiers, artisans, dont le nombre a considérablement augmenté depuis le début de l'ère coloniale, ils continuent à recevoir l'enseignement complet à l'École et peuvent suivre quelques cours à la Faculté de théologie voisine, malgré les tensions entre les deux établissements; elles se sont d'ailleurs apaisées, grâce à Raoul Allier à la fois professeur à la Faculté de théologie de Paris et membre influent du Comité directeur de la Mission de Paris. Comme Marc Boegner avait été formé dans cette Faculté, le Comité de la Mission de Paris se devait de rassurer les amis des Missions pouvant encore nourrir quelques craintes sur un changement d'orientation de l'École à la suite de son entrée en fonction. Ainsi le rapport de la Mission de Paris sur la première année d'enseignement de Marc Boegner montre que le problème est réglé, malgré « la prudence des formules employées » (Mehl) :

L'arrivée de M. Marc Boegner a coïncidé avec l'essai d'un régime nouveau à l'École des Missions. Nous avons cru devoir profiter désormais des ressources que nous pouvons trouver, pour l'instruction de nos élèves, tout près de nous, de l'autre côté du boulevard, sans pour autant déplacer l'axe central de notre enseignement, qui garde son originalité et son autonomie. Les résultats de cette expérience ont été, jusqu'ici, très satisfaisants³².

Outre son enseignement et l'accueil des étudiants à son foyer, Marc Boegner doit aussi recevoir des hôtes de prestige de passage à Paris. L'année précédant son arrivée à Paris, s'était tenue du 14 au 23 juin 1910 à Édimbourg, la conférence universelle des Missions anglicanes et protestantes à laquelle

30. *Ibid.*, p. 53.

31. Voir notre histogramme de la formation des pasteurs-missionnaires. Pendant la période d'enseignement de Marc Boegner, sur onze pasteurs-missionnaires, seuls trois ont été formés dans une Faculté de théologie: *Le grand siècle d'une Mission protestante*, p. 625.

32. 87^e Rapport de la Société des Missions Évangéliques de Paris, décembre 1912, cité par R. MEHL, *Le Pasteur Marc Boegner*, p. 52.

Alfred Boegner avait participé et dont il avait été nommé membre du Comité de continuation, responsabilité qu'il ne pourra pas assumer. Dans *L'exigence œcuménique*, Marc Boegner cite les visites de deux laïcs américains, Joseph H. Oldham, secrétaire du Comité de continuation de la Conférence d'Édimbourg, et surtout John R. Mott, initiateur de cette conférence et président dudit Comité. Ces rencontres vont fixer définitivement l'orientation œcuménique de sa pensée et de son action que sa correspondance avec Fallot avait éveillée quelques années auparavant. «Ainsi fus-je conduit à prendre comme sujet de ma seconde thèse de licence en théologie, le problème de l'Unité de l'Église, écrit-il dans ses souvenirs. Comme elle devait être rédigée dans une langue étrangère, je la rédigeai en anglais sous la forme de quarante-six propositions précédées d'une courte introduction et suivie d'une conclusion plus brève encore³³.» Le titre de cette «petite thèse de licence» est *The Unity Of the Church*³⁴, elle est soutenue à la Faculté de théologie de Paris le 3 mars 1914 devant un jury de trois professeurs: Wilfred Monod, professeur de théologie pratique, membre du christianisme social, futur organisateur français de *Life and Work*, la branche chrétienne sociale du mouvement œcuménique, Jean Monnier, professeur de dogmatique qui avait enseigné à l'École des Missions au début du siècle, et Eugène Ehrhardt, professeur de morale. Boegner commente ainsi la composition de ce jury: «Sur les trois membres du jury, deux au moins, étaient accoutumés à méditer un sujet dont Brent et Gardiner et autres clamaient la gravité et l'urgence aux quatre coins du monde: Jean Monnier et Wilfred Monod, ce dernier étant dans les Églises de France le représentant le plus écouté de l'œcuménisme naissant³⁵.» La soutenance de cette thèse sera suivie, le 6 mars, de celle de la «grande thèse de licence»: *La vie et la pensée de T. Fallot. La préparation (1844-1872)*³⁶.

Mobilisé et engagé dans l'œcuménisme

La déclaration de guerre met fin à cette première étape du ministère de Marc Boegner à la Mission de Paris, mais, comme il le souligne dans *L'exigence œcuménique*, si la guerre ralentit sa marche dans la vie œcuménique, elle ne peut l'arrêter³⁷. Mobilisable dans le service auxiliaire du fait de ses problèmes

33. M. BOEGNER, *L'exigence œcuménique*, p. 29.

34. Alençon: Coueslant, 1914.

35. M. BOEGNER, *L'exigence œcuménique*, p. 30.

36. Paris: Berger-Levrault, 1914. Cf. *supra*, note 5.

37. M. BOEGNER, *L'exigence œcuménique*, p. 31.

de santé et de ses charges de famille (un quatrième enfant, Jean-Marc est né en 1913), il est bientôt affecté comme adjoint militaire, avec le grade de sergent, du directeur civil de la Maison des soldats aveugles rue de Reuilly à Paris, située juste à côté de la Maisons des Diaconesses protestantes. Il va demeurer à ce poste pendant toute la guerre.

Quant à l'École des Missions, elle est fermée durant l'été de Mobilisation générale et le restera pendant toute la durée de la guerre. Pour Roger Mehl,

Rien n'indique que malgré son attrait pour la vie paroissiale, Marc Boegner n'ait pas eu l'intention de prolonger quelques années encore son ministère d'enseignant. Il était d'ailleurs en pleine recherche intellectuelle préparant ses deux thèses de licence qu'il soutiendra en 1914, quelques semaines avant que n'éclate ce que lui-même appelle « le coup de tonnerre du 2 août 1914 »³⁸.

Mehl ajoute que, « Fort déçu, il se trouvait "haut le pied" [...], le nouveau directeur, Jean Bianquis, envisageait une réorganisation de la Maison des Missions sur d'autres bases, qui auraient sans doute mis en question son poste de professeur³⁹ ». Bien qu'elle s'appuie en partie sur *L'exigence œcuménique* de Marc Boegner, cette explication ne nous paraît pas satisfaisante⁴⁰. Certes la « Nouvelle École missionnaire » qui rouvre le 1^{er} novembre 1919 est dotée de quelques particularités : elle passe sous la direction du professeur Alexandre Westphal, de tendance plus évangélique que Marc Boegner ; elle est présentée comme « une école professionnelle » jouissant d'une « autonomie relative » vis-à-vis de la Mission de Paris elle-même ; elle offre un plan d'études de trois ans. Mais elle demeure une école dans laquelle l'enseignement théologique complet est toujours subordonné à l'accomplissement de la vocation missionnaire et dont les élèves peuvent encore suivre des cours à la Faculté de théologie voisine⁴¹. Marc Boegner aurait donc très bien pu y reprendre son enseignement permanent en 1919, ses relations avec Jean Bianquis, par ailleurs membre du christianisme social, étant bonnes. Ce sont d'autres raisons qui le conduisent à choisir de redevenir pasteur d'une Église locale, ministère auquel il a toujours accordé une grande importance. Mais il conserve une place à la Mission de Paris, avec une simple charge de cours de théologie biblique du Nouveau Testament qu'il assurera jusqu'en 1922, et surtout un siège de membre du Comité directeur.

38. R. MEHL, *Le Pasteur Marc Boegner*, p. 56.

39. *Ibid.*, p. 57.

40. M. BOEGNER, *L'exigence œcuménique*, p. 39.

41. Cf. Alexandre WESTPHAL (dir.), *L'École missionnaire d'après-guerre 1919-1828*, Fontenay-aux-Roses : Imp. Louis Bellenand et fils, 1928.

Pasteur d'une union d'Églises et membre du Comité de la Mission de Paris

Au seuil de l'Après-Guerre, un « changement décisif était intervenu dans ma vie. [...] je reçus, de vive-voix [...] un appel qui ne laissait pas d'être troublant », écrit Marc Boegner dans *L'exigence œcuménique*. Cet appel provient de la paroisse de Passy-Annonciation, l'une des huit Églises du Consistoire réformé de Paris. D'une formule lapidaire, il décrit la situation : « Elle était tombée dans un lamentable état de décomposition⁴². » Ce n'est pas le lieu de relater en détail les causes de cette situation, mais de souligner le défi que cet appel lançait à Boegner au point qu'il peut encore écrire : « À cinquante ans de distance, je crois pouvoir dire que j'ai accompli ainsi l'un des actes d'obéissance les plus vrais de mon ministère pastoral et, plus simplement, de ma foi chrétienne⁴³. »

C'est donc au titre de cette Église, dont il obtient le rattachement à l'Union des Églises réformées de France et dont il demeure pasteur jusqu'en 1953, qu'à l'Assemblée générale de la Mission de Paris du 8 mai 1919, Marc Boegner est nommé membre du Comité directeur. Il s'agit de son second engagement extra-paroissial après celui de membre de la Fédération des Associations Chrétiennes d'Étudiants depuis 1911. En 1934, il est élu vice-président pasteur du Comité directeur aux côtés de Louis Appia, d'Onésime Beigbeder et d'Édouard Favre, vice-présidents laïcs, puis président en 1948.

Le premier acte marquant lié à sa présence au Comité est sa conférence inaugurale du Jubilé centenaire de la Société des Missions Évangéliques de Paris le samedi 4 novembre 1922 dans le temple parisien du Saint-Esprit, en présence d'une centaine de délégués des Comités auxiliaires de province, d'une quarantaine de missionnaires en congé et de seize représentants des Sociétés de mission étrangères. Son sujet, « Ce que la Société des Missions a donné à nos Églises », est bien dans l'axe de ses préoccupations : souligner l'effet unitaire de la Mission de Paris sur les Églises sur le plan tant politique qu'ecclésiastique⁴⁴.

D'entrée de jeu, en rappelant les circonstances de la création de Mission de Paris, Marc Boegner souligne ses origines internationales – « n'en déplaise à quelques-uns ! » – :

La Société des Missions Évangéliques de Paris est le résultat, non seulement de l'influence vivifiante exercée sur le protestantisme français par des chrétiens

42. M. BOEGNER, *L'exigence œcuménique*, p. 39.

43. *Ibid.*, p. 40.

44. M. BOEGNER, « Ce que la Société des Missions a donné à nos Églises », dans *Jubilé Centenaire de la Société des Missions Évangéliques de Paris*, Paris, SMEP, 1923, p. 20-29.

d'Églises et de Sociétés de missions étrangères, mais dès la première heure, elle a appelé à collaborer ensemble des chrétiens de nationalités diverses⁴⁵.

Boegner affirme reconnaître là « une grâce nouvelle » du fait que l'apostolat dont la Mission de Paris est porteuse n'est pas lié aux nouvelles conquêtes coloniales nourries par « les préoccupations mesquines d'un nationalisme étroit, ni, à plus forte raison, des arrière-pensées de service politique ou économique », mais « à la grâce que Dieu nous a accordée en appelant nos Églises à l'apostolat pour le seul amour de Jésus-Christ et des hommes⁴⁶ ».

Il reviendra par la suite – on l'évoquera plus loin – sur la question des relations entre mission et colonisation. Mais dans les circonstances du centenaire de la Mission de Paris, il se plaît surtout à rappeler que, si « ses fondateurs appartenaient à plusieurs nations, ils représentaient également diverses églises de la Réforme, et ce seul fait a assuré à nos Églises une des grâces les plus grandes que Dieu ait accordées au cours du XIX^e siècle ». Près d'un demi-siècle plus tard, dans *L'exigence œcuménique*, Marc Boegner reviendra sur ce fait avec la terminologie du mouvement œcuménique :

La dimension œcuménique de la Société des Missions évangéliques de Paris s'impose à quiconque s'informe de son œuvre et surtout la regarde agir. Ses origines ont été œcuméniques. Elle n'est pas née d'une décision des Églises protestantes de France, mais en dehors des Églises, de la prière et de la foi de quelques chrétiens évangéliques, Français et Suisses, de dénominations ecclésiastiques différentes. Dès le premier jour de son existence, en 1822, elle a été internationale et interconfessionnelle, et n'a jamais admis que ce double caractère pût être remis en question⁴⁷.

Pour l'heure, et pour la première fois de manière aussi explicite, Marc Boegner se met à la suite de son oncle Alfred :

Et, malgré le nom que je porte, comment ne nommerais-je pas Alfred Boegner, ce noble chevalier de Jésus-Christ, dont les paroles ailées ont si souvent entraîné nos âmes « dans la région lumineuse où, selon sa propre expression, la foi discerne, dans la clarté des cimes, les œuvres à faire, les pensées de Dieu à réaliser »⁴⁸.

Et de citer « la prière qui jaillit de son âme sacerdotale » qui concluait un sermon retentissant sur le verset 11 du chapitre 8 de la 2^e Épître aux Corinthiens : « L'œuvre que vous avez commencée, achevez-la maintenant ! », donné en l'Église du Saint-Esprit fin 1904 lors de la clôture de l'exercice

45. *Ibid.*, p. 22.

46. *Ibid.*, p. 23.

47. M. BOEGNER, *L'exigence œcuménique*, p. 226.

48. M. BOEGNER, « Ce que la Société des Missions a donné à nos Églises », *art. cit.*, p. 27.

financier de l'année. Marc Boegner conclut sa conférence par un appel qui oriente désormais sa vie non seulement au service de la Mission de Paris, mais également de Conseils d'Églises et d'institutions qu'il va présider en France et dans le monde : « Ah, mes frères, avoir vu, dans les âmes rayonnantes de sainteté et d'amour, de pareilles ambitions chrétiennes, une si complète réponse aux exigences et aux appels de Dieu, quelle grâce, à laquelle il conviendrait que nous fussions plus fidèles⁴⁹ ! »

Deux liens décisifs : mission et œcuménisme – mission et colonisation

Un engagement œcuménique et missionnaire confirmé

L'intervention de Marc Boegner au Jubilé centenaire de la Mission de Paris est le fait institutionnel le plus marquant de son engagement missionnaire durant les années 1920-1930. Désormais, c'est aux deux autres mouvements œcuméniques naissants, *Life and Work* (christianisme social) et *Faith and Order* (Foi et Constitution) lors de leurs conférences fondatrices, respectivement à Stockholm en 1925 et à Lausanne en 1927, qu'il va consacrer ses efforts avant de revenir aux affaires missionnaires quand il sera nommé vice-président du Comité de la Mission de Paris en 1939, puis président en 1948. Marc Boegner sera l'un des délégués français de la FPF à la conférence de Stockholm et de l'Église réformée de France (ERF) à celle de Lausanne. Ces représentations se pérennisent, lors des réunions suivantes qui aboutissent en 1938 à un organisme commun chargé de créer le Conseil œcuménique des Églises (COE) qui voit le jour en 1948⁵⁰. Pour autant, Marc Boegner n'oublie jamais de rappeler, spécialement lors des conférences

49. *Ibid.*, p. 28.

50. Marc Boegner est délégué aux réunions suivantes :

- Fanø (Danemark) du 24 au 30 août 1934, rencontre convoquée par *Life and Work*, pour préparer la conférence de 1937 sur le thème « L'Église, la nation et l'État » à l'heure où l'Allemagne bascule dans le nazisme. Le Comité de continuation ayant décidé d'inviter des représentants de l'Église confessante d'Allemagne, Hitler interdira aux ressortissants du pays de participer aux 2^e conférences des deux mouvements œcuméniques.
- Oxford (Angleterre) du 12 au 26 juillet 1937, 2^e conférence de *Life and Work*.
- Édimbourg (Écosse) du 3 au 18 août 1937, 2^e conférence de *Faith and Order* sur le thème « L'Église dans le plan de Dieu ».
- Utrecht (Pays-Bas) du 9 au 18 mai 1938, réunion destinée à jeter les bases du Conseil œcuménique des Églises (COE). Un groupe de quatorze personnes préfigurant l'organisation du futur COE est constitué, Marc Boegner est désigné comme l'un des vice-présidents aux côtés de John Mott et du métropolitain Germanos Strenopoulos.

annuelles de Carême en l'Église de Passy débutées en 1928, que la mission est un mouvement de type œcuménique, né avant les deux autres, lors de la Conférence universelle des Missions d'Édimbourg en 1910, suivie de conférences désormais décennales : 1928 à Jérusalem, 1938 à Madras (Inde), 1947 à Whitby (Canada), 1952 à Willingen (Allemagne), 1958 à Accra (Ghana). Il ne fera cependant jamais partie de la délégation française à ces conférences missionnaires, celles-ci étant réservées soit aux missionnaires soit aux directeurs des Sociétés missionnaires.

Les conférences de Carême sont des contributions plus intellectuelles qu'institutionnelles à la promotion de l'œcuménisme et de la missiologie, ces deux disciplines nouvelles dans le champ de la théologie et de l'histoire⁵¹. Tel est le cas de la série de six conférences données et publiées en 1931, intitulées *Qu'est-ce que l'Église?*⁵². Tommy Fallot, auteur en 1896 de *Qu'est-ce qu'une Église?* – un ouvrage au titre voisin primé par la Faculté de théologie de Montauban – est salué dès la première ligne de l'Avant-propos comme celui qui a donné une nouvelle orientation à la pensée protestante et l'espoir que « la chrétienté évangélique retrouverait la foi à la réalité de l'Église ». Espoir concrétisé, continue Boegner, par la Conférence œcuménique de Lausanne qui a initié de nombreuses études consacrées à la doctrine de l'Église⁵³. Le ton est donné. Mais c'est dans l'avant-dernière conférence, « L'Église militante » que Marc Boegner désigne les missionnaires comme le corps de « la grande armée par laquelle l'Église s'affirme militante au sein des peuples non chrétiens ». Et il ajoute : « Toutefois, l'Église n'est pas seulement militante au loin, en face du paganisme et de l'Islam. Elle est militante auprès partout où Dieu l'appelle, selon la parole du Christ à soumettre les démons (Luc, 10, 20)⁵⁴. » Transition toute trouvée pour citer la Conférence missionnaire de Jérusalem tenue du 24 mars au 8 avril 1928 sur le thème « Le message de l'Église dans sa mission pour le monde » qui a relevé avec force que la principale caractéristique du monde contemporain commune aux pays d'Asie et d'Afrique autant qu'aux pays occidentaux était « sa sécularisation ou son laïcisme⁵⁵ ». Aussi Boegner est-il conduit à se demander « ce que doit être l'apologétique de l'Église militante dans un monde déchristianisé ». Après avoir écarté les vieilles apologétiques qui ont desservi la vérité, il conclut, citant Hendrik

51. On trouve une utile présentation de l'activité de conférencier de M. Boegner dans R. MEHL, *Le pasteur Marc Boegner*, p. 92-97.

52. M. BOEGNER, *Qu'est-ce que l'Église?*, Paris : Je Sers, 1931.

53. *Ibid.*, p. IX.

54. *Ibid.*, p. 147.

55. *Ibid.*, p. 151.

Kraemer qui sera le théologien phare de la Conférence missionnaire suivante à Madras en 1938, que l'Église militante présentera la vérité chrétienne « comme attendue et réclamée du dedans, et non pas seulement comme s'imposant du dehors⁵⁶ », ce qui est une réponse à peine voilée à la théologie dialectique qui s'affirmait alors face à une théologie naissante du dialogue avec les cultures et les religions. Mais, pour que l'Église militante soit en mesure d'« accomplir sa tâche apostolique et missionnaire, [elle] est acculée à l'examen d'un autre problème qui domine aujourd'hui tous les autres : le problème de l'unité chrétienne⁵⁷ ». C'est le thème de la dernière conférence de la série, « Le chemin de l'Unité ». Après avoir rappelé les schismes du passé et les efforts pour les dépasser, Boegner indique que c'est au xx^e siècle, sur

les champs lointains de la mission en terre païenne, et, très particulièrement dans l'Inde, en Chine et au Japon, [que] les missionnaires envoyés par des sociétés de mission, aussi diverses par leurs « dénominations » que les Églises qui les avaient fondées, constataient avec une évidence de plus en plus contraignante que leurs divisions, trop souvent aussi leur concurrence, étaient un scandale pour les païens venus au christianisme malgré ces divisions⁵⁸.

Et de citer la conférence missionnaire d'Édimbourg de 1910 où ce scandale des divisions avait été dénoncé par les rares délégués non occidentaux présents, Chinois et Indiens.

[Elle] restera, j'en ai la certitude, dans l'histoire du protestantisme, comme le moment où les tendances à la séparation et au morcellement marquèrent leur épuisement, et où s'affirmèrent, avec vigueur qui, depuis lors, ne fit que croître, la conviction que l'unité du corps du Christ devait se manifester, non seulement dans les nouvelles Églises nées du labeur apostolique de la chrétienté évangélique, mais dans l'ensemble du monde chrétien⁵⁹.

À partir de là, Marc Boegner déroule le cheminement des débuts de l'œcuménisme non romain, initié à Édimbourg 1910, confirmé à Lausanne 1927. Après avoir rattaché ces efforts unitaires à la pensée de saint Paul, dédouané la Réforme de l'accusation d'avoir provoqué la division d'avec l'Église de Rome et d'avoir justifié la distinction entre Église invisible et Église visible en prônant la première au détriment de la seconde, il définit ce qu'il entend par

56. *Ibid.*, p. 164, citant Hendrik KRAEMER, « Christianity and Secularism », *International Review of Missions*, t. 19, avril 1930, p. 203.

57. *Ibid.*, p. 168.

58. *Ibid.*, p. 174.

59. *Ibid.*, p. 178.

unité de l'Église: non pas l'uniformité imposée par une autorité, ni l'union des Églises procédant de négociations, mais

une catholicité évangélique se [constituant] non pas comme un bloc s'opposant à un autre bloc, mais dans une union spirituelle toujours plus étroite avec l'Église orthodoxe, comme une force de vérité et d'amour au service du seul berger qui se servira d'elle pour hâter le jour où il n'y aura plus qu'un seul troupeau⁶⁰.

Ainsi était tracé, dès le début des années 1930, le chemin d'œcuménicité lié à la mission dans lequel Marc Boegner allait s'engager et occuper de plus en plus de hautes fonctions. Revenant sur ce parcours au soir de sa vie, il relie explicitement les « trois voies distinctes » sur lesquelles s'avance le mouvement œcuménique du xx^e siècle inspiré par la Conférence universelle des Missions de 1910:

Le Conseil international des Missions [...] s'était fermement attaché à sa tâche d'étude, de coordination, d'organisation moins anarchique, plus cohérente, des missions chrétiennes non romaines [...]. Le Comité de continuation de Stockholm, fondé sur le terrain pratique et social défini par le message de la Conférence, s'efforçait d'obtenir que toutes les Églises non romaines acceptent, comme une obligation, de mettre à l'étude [...] les documents essentiels de la Conférence [...]. Enfin le Comité de continuation de Lausanne, se déclarant assuré qu'il n'y aurait jamais de véritable Unité de l'Église en dehors d'une communion dans la foi et de l'acceptation d'une doctrine commune du ministère, cherchait à orienter les confessions chrétiennes vers l'examen [...] des problèmes à propos desquels leurs divergences s'affirmaient. Ces voies, à coup sûr très diverses, s'écarteraient-elles au cours des années à venir? Se rapprocheraient-elles au contraire au point de se découvrir irrésistiblement conduites à se réunir? La dernière et définitive réponse sera donnée, en 1961, à New Delhi, par la troisième Assemblée générale du Conseil œcuménique des Églises⁶¹.

C'est en effet au cours de cette Assemblée générale du COE, la troisième depuis sa création en 1948, que le Conseil international des Missions (*International Missionary Council*), jusque-là indépendant, y est intégré en devenant l'une de ses Commissions, pour la Mission et l'Évangélisation, aux côtés des deux autres: Christianisme pratique (*Life and Work*) et Foi et Constitution (*Faith and Order*). Dans la logique de cette intégration, cette Assemblée accueille comme membres du COE onze Églises d'Afrique, de Madagascar et du Pacifique, dont celles issues de la Mission de Paris

60. *Ibid.*, p. 201.

61. M. BOEGNER, *L'exigence œcuménique*, p. 51.

proclamées autonomes quelques années auparavant souvent en présence de Marc Boegner, devenu président de son Comité.

Mission et colonisation

C'est à la compétence juridique de Marc Boegner, licencié en droit, qu'il convient de rattacher sa contribution sur la question des relations entre mission et colonisation, sujet sensible qu'il enseigne en 1929 à l'Institut de Droit international de La Haye⁶² – où, en 1923, il avait été nommé professeur –, sous le titre « Les Missions protestantes et le Droit international ». Le premier numéro de la revue *Le Monde non chrétien* en donne quelques extraits intitulés « Missions et gouvernements. De l'Acte de Berlin au Traité de Versailles⁶³ ».

Il s'agit des traités internationaux courant depuis le début de la conquête coloniale territoriale validée par l'Acte général de la Conférence africaine de Berlin (26 février 1885) jusqu'aux conférences de paix de 1919 qui mettent fin à la Première Guerre mondiale. L'Acte de Berlin a ouvert une nouvelle page du droit international en créant une « obligation des Puissances signataires d'assurer, dans les territoires occupés par elles sur les côtes du continent africain, l'existence d'une autorité suffisante pour faire respecter les droits acquis et, le cas échéant, la liberté du commerce et du transit dans les conditions où elle serait stipulée » (article 35)⁶⁴. Mais à l'article 6 de l'Acte, cité par Marc Boegner, précisant les « Dispositions relatives à la protection des indigènes, des missionnaires et des voyageurs, ainsi qu'à la liberté religieuse », il est écrit :

Les missionnaires chrétiens, les savants, les explorateurs, leurs escortes, avoires et collections, seront également l'objet d'une protection spéciale. La liberté de conscience et la tolérance religieuse sont expressément garanties aux indigènes

62. Dans le cadre de cet Institut, Marc Boegner avait donné en 1926 une série de cours sur « L'influence de la Réforme sur le droit international » publiés aux éditions Hachette en 1926.

63. *Le Monde non chrétien* (Première série comme *Cahiers de Foi et Vie*), n° 1, 1930, p. 59-78. Maurice Leenhardt en est le rédacteur entouré d'un comité de rédaction composé de Marc Boegner, Élie Allégret, directeur de la Mission de Paris et Pierre Maury, directeur de la revue *Foi et Vie*. Le cours sur « Les Missions protestantes et le Droit international » avait été publié en 1929 aux éditions Hachette. Leenhardt, lui-même auteur de *Initiation des missions étrangères en colonie française*, Privas, 1935, fera plusieurs fois allusion à cette étude dans sa revue *Les Propos Missionnaires*, n° 42, juin 1934, p. 8 et n° 48, juin 1935, p. 84.

64. On peut trouver le texte intégral de l'Acte général de la Conférence africaine de Berlin sur internet, par exemple sur la DigiThèque de l'Université de Perpignan : <www.mjp.univ-perp.fr/traites/1885Berlin>

comme aux nationaux et aux étrangers. Le libre et public exercice de tous les cultes, le droit d'ériger des édifices religieux et d'organiser des missions appartenant à tous les cultes ne seront soumis à aucune restriction ni entrave⁶⁵.

Marc Boegner ne trouve rien à redire de ces dispositions ; au contraire, il estime qu'elles ont permis de rappeler à l'ordre certaines nations coloniales ne respectant pas la liberté religieuse dans les territoires nouvellement conquis soit en favorisant une confession liée à leur nation soit en manifestant des « convictions antireligieuses » hostiles aux Missions catholique et protestante comme ce fut le cas du gouvernement français à Madagascar en 1895. Mais surtout il se préoccupe du sort des Sociétés de mission protestantes allemandes (Mission baptiste de Berlin) et alémanique (Mission de Bâle) expulsées du Cameroun au début de la Première Guerre mondiale, qui risquent de faire les frais des dispositions de l'article 297 du traité de Versailles réservant aux puissances alliées et associées « le droit de retenir et de liquider tous les biens, droits et intérêts appartenant [...] à des ressortissants allemands ou à des Sociétés contrôlées par eux sur leur territoires, dans leurs colonies, possessions et pays de protectorat, y compris les territoires qui leur ont été cédés en vertu du présent Traité⁶⁶ ».

Et d'expliquer par le détail les démarches de Nathan Soederblöm – l'archevêque luthérien d'Upsal, initiateur du mouvement *Life and Work* – à destination de la Conférence de la Paix de Paris organisée par les vainqueurs de la Première Guerre mondiale entre janvier et août 1919, afin qu'elle trouve un accord particulier n'affaiblissant pas l'œuvre des Sociétés de mission protestantes allemandes. Le 12 juin 1919, à la suite d'une réclamation de Mgr Bonaventura Ceretti envoyé du Saint-Siège à la Conférence de Paix, qui exigeait que les biens des Missions catholiques soient remis à la Congrégation de la Propagande qui en confiera la gestion à telle ou telle Congrégation de Missions catholiques, la Conférence finit par retenir la proposition du président américain Woodrow Wilson : « Je suis d'avis de déclarer que l'acte instituant le mandat sur chacune des colonies allemandes contiendra une clause spéciale stipulant que les propriétés des missions devront être mises entre les mains de missions de même confession⁶⁷. » Deux jours plus tard, l'article 438 du traité de Versailles est adopté dans ces termes :

Les puissances alliées et associées conviennent que, lorsque des missions religieuses chrétiennes étaient entretenues par des sociétés ou par des personnes allemandes sur des territoires leur appartenant ou confiés à leur gouvernement en conformité

65. Article 6 de l'Acte général cité par M. BOEGNER, *art. cit.*, p. 60.

66. Cité dans *ibid.*, p. 68.

67. Cité dans *ibid.*, p. 71-72.

du présent traité, les propriétés de ces missions ou sociétés de missions, y compris les propriétés des sociétés de commerce dont les profits sont affectés à l'entretien des missions, devront continuer à recevoir une affectation de mission. À l'effet d'assurer la bonne exécution de cet engagement, les Gouvernements alliés et associés remettront lesdites propriétés à des conseils d'administration, nommés ou approuvés par les Gouvernements et composés de personnes ayant les croyances religieuses de la mission dont la propriété est en question.

Les Gouvernements alliés et associés, en continuant d'exercer plein contrôle en ce qui concerne les personnes par lesquelles ces missions sont dirigées, sauvegarderont les intérêts de ces missions.

L'Allemagne, donnant acte des engagements qui précèdent, déclare agréer tous arrangements passés ou à passer par les Gouvernements alliés et associés intéressés pour l'accomplissement de l'œuvre desdites missions ou sociétés de commerce et se désiste de toutes réclamations à leur égard⁶⁸.

Pacifiste s'inscrivant dans le courant « la paix par le droit », Marc Boegner approuve cet article qui sauvegarde l'internationalisme missionnaire auquel il tient, mais il présente les difficultés de son application notamment en ce qui concerne la relève des Missions allemande et alémanique du Cameroun par la Mission de Paris. Néanmoins, il conclut positivement sa démonstration, après avoir encore évoqué l'article 22 du *Covenant* établissant la Société des Nations qui « renferme en ce qui concerne la liberté religieuse des stipulations d'une grande portée » et le traité de Saint-Germain-en-Laye du 10 septembre 1919 qui étend les dispositions de l'Article 438 du traité de Versailles à l'Autriche⁶⁹ : « Il semble donc que nous soyons devant un régime de liberté complète, qui promet aux missions [...] le droit garanti par la grande majorité des puissances, d'exercer leur apostolat sous la protection des traités internationaux ayant une autorité et une solennité particulières⁷⁰. »

Comment qualifier la position de Marc Boegner sur cette question coloniale constamment corrélée à celle des relations entre mission et colonisation ? Roger Mehl passe sur la question comme chat sur braise en commentant laconiquement son enseignement de 1929 à l'Institut de Droit international de La Haye⁷¹, préférant sans doute revenir sur la question lorsque, devenu président du Comité de la Mission de Paris, Marc Boegner sera confronté à la question de la décolonisation. En revanche, dans *Protestantisme et colonisation*, l'historien Frédéric Fabre, prend la question à bras le corps et classe Marc Boegner,

68. Cité dans *ibid.*, p. 72.

69. Dans le traité de Saint-Germain-en-Laye, l'article 438 du traité de Versailles devient l'article 376.

70. *Art. cit.*, p. 78.

71. R. MEHL, *Le Pasteur Marc Boegner*, p. 214.

aux côtés de Maurice Leenhardt, parmi les protestants des années 1920-1930 qui adhèrent à un « colonialisme humaniste⁷² ». Fabre s'appuie sur l'une des conférences de Carême de Marc Boegner de 1932, intitulée « L'Église et la colonisation » publiée dans *L'Église et les questions du temps présent*⁷³.

Dans la conclusion de cet ouvrage, paru un an après l'Exposition coloniale de Vincennes, Marc Boegner salue le geste du maréchal Lyautey qui, visitant le Pavillon des Missions protestantes le 15 novembre 1931, « abaissa son bâton de commandement devant la Croix des Missions⁷⁴ ». Il y voit un geste de reconnaissance du travail des missionnaires ce qui le conduit à établir un rapport positif entre la mission et la colonisation à l'époque contemporaine. Se référant à l'enseignement permanent de l'Église qui « appelle les races humaines à prendre conscience de leur solidarité et de leur devoir réciproque⁷⁵ », Boegner estime que

du point de vue où nous nous plaçons en ce moment, la mission chrétienne apparaît comme une *action réparatrice*. Ce que des Blancs détruisent par leurs méthodes brutales, par leur cupidité, par leur alcool, par leur débauche, d'autres Blancs cherchent à le réparer par leur amour, par leur désintéressement, par leurs sociétés de tempérance, par le rayonnement de pureté qui émane de leur vie ou de la vie de leur foyer. Au nom de Jésus-Christ, les missionnaires qu'envoie l'Église sont d'infatigables réparateurs de brèches faites dans l'âme indigène et dans la vie des sociétés indigènes par le contact brutal avec la civilisation matérielle, amonale ou immorale, des peuples qui les colonisent⁷⁶.

Dans l'esprit de Boegner, la mission n'a pas à se substituer à la colonisation, mais elle peut et doit « amener les peuples colonisateurs à se rendre compte de leur immense responsabilité, et à prendre conscience de la fin véritable de l'action colonisatrice et des méthodes seules efficaces par quoi cette fin doit être poursuivie⁷⁷ ». La colonisation contemporaine peut donc demeurer une œuvre de civilisation de la France républicaine et laïque dans l'Outre-mer, si la mission chrétienne y joue son rôle de sentinelle, car « il ne s'agit pas de fermer

72. Frédéric FABRE, *Protestantisme et colonisation. L'évolution du discours de la mission protestante française au XX^e siècle*, Paris: Karthala, 2011, notamment le chapitre II de la première partie intitulé: « L'adhésion à un colonialisme humaniste », p. 23 à 42.

73. Paris: Je Sers 1932.

74. *Ibid.*, p. 218. Ce Pavillon avait bénéficié d'une souscription lancée par la FPF dont Marc Boegner est devenu président en 1929. Il avait été érigé par La Société des Missions évangéliques de Paris, la Société d'évangélisation des colonies françaises, les Œuvres protestantes de Syrie et du Liban, les Unions chrétiennes de jeunes gens et jeunes filles, les Éclaireurs unionistes.

75. *Ibid.*, p. 205.

76. *Ibid.*, p. 206.

77. *Ibid.*, p. 208.

les yeux à ce qui subsiste encore de vestiges hideux d'un régime désormais condamné, ni d'admirer béatement tout ce qui se fait», mais

ce qu'elles ont affirmé par leur présence, ce que nos Missions ont, en tout cas, entendu signifier, c'est leur volonté de collaborer, par leur action religieuse, morale, scolaire, avec tous ceux, gouverneurs, administrateurs, soldats et colons, qui, comprenant le devoir colonial comme on le comprend aujourd'hui, s'efforce de préparer, au sein des sociétés indigènes, les transformations qui les rendront capables, un jour d'assumer elles-mêmes la responsabilité de leur vie spirituelle, intellectuelle, économique et politique⁷⁸.

Ces déclarations témoignent d'un incontestable optimisme vis-à-vis de l'œuvre coloniale contemporaine, dès lors qu'elle se montre capable de dépasser les erreurs du passé et d'être aussi «avantageuse aux populations indigènes qu'à ceux qui les colonisent⁷⁹».

La preuve de cette compréhension partagée des bienfaits de la colonisation n'arrivera jamais. Entre-temps émerge un contre-pouvoir autochtone dans les colonies, avec lequel colons et missionnaires avaient déjà eu maille à partir avant la Première Guerre mondiale et qui se généralise après la Seconde.

Marc Boegner en fait l'amère expérience lors de son voyage à Madagascar de juillet à septembre 1947, alors que l'insurrection qui a éclaté dans le pays quelques mois auparavant vient d'être matée par le gouvernement français. C'est le premier voyage dans un pays de mission pour celui qui, vice-président du Comité de la Mission de Paris depuis 1934, le présidait de fait depuis 1939⁸⁰.

Le voyage de Marc Boegner à Madagascar en 1947 : le baptême du feu

Survenue au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, dans un pays colonisé par la France depuis un demi-siècle, l'insurrection malgache de mars-avril 1947 est exemplaire d'un mouvement autochtone inspiré d'idées politiques indépendantistes mûries dans l'entre-deux-guerres, religieuses autonomistes puisées dans le protestantisme présent à Madagascar

78. *Ibid.*, p. 215.

79. *Ibid.*, p. 210.

80. Le pasteur Charles Merle d'Aubigné, président en exercice, n'étant plus en mesure d'exercer ses fonctions pour des raisons de santé. Marc Boegner accepte d'être nommé président par intérim au décès de Charles Merle d'Aubigné le 29 janvier 1948 pour laisser le temps au Comité de trouver quelqu'un d'autre car il avait d'abord refusé s'estimant déjà trop chargé. On lui adjoint le pasteur Albert Dartigue comme vice-président spécialement chargé de l'aider. Cf. *JME*, janvier-février 1948, 123^e année, p. 48. Cet intérim se transforme en définitif comme cela est confirmé dans le compte rendu de la XXXIII^e Conférence consultative des Comités auxiliaires tenue à Paris les 20 et 21 avril 1948. Cf. *supra*, note 86.

depuis cent trente ans et dans la religion traditionnelle malgache⁸¹. Accusés d'être les instigateurs de cette insurrection qui provoque la mort de près de 30 000 Malgaches⁸², 2 250 militaires et 200 civils Européens, les leaders du Mouvement Démocratique de la Rénovation Malgache (MDRM) dont certains sont députés de l'Assemblée constituante française, sont condamnés à mort ou aux travaux forcés avant d'être graciés en 1949 et amnistiés en 1956.



Visite de Marc Boegner, son épouse et André Roux (à sa gauche) au Collège Benjamin Escande d'Ambositra (Madagascar) en présence des enseignants locaux et missionnaires, en juillet 1947 (source Défap – archives Smeq)

Dans le protestantisme français, le premier groupe d'opinion à réagir aux événements de 1947 est le monde missionnaire : il se trouve en première ligne, puisque l'insurrection a démarré dans la ville de Moramanga, à égale distance de Tamatave et de Tananarive, au cœur d'une région de la côte est où la Mission de Paris – nommée à Madagascar Mission Protestante Française (MPF) – est très implantée. Assez rapidement, pendant les événements, des informations

81. Pour plus de détails sur ces événements à Madagascar, voir J.-F. ZORN, « L'insurrection malgache de 1947. Implications et interprétations protestantes », *Histoire & Missions Chrétiennes* 14 (juin 2010), Paris : Karthala, p. 13-34.

82. Ce chiffre est une estimation probable. Alors que les chiffres officiels de 1949 fournis par Jacques TRONCHON, dans son étude de référence, *L'Insurrection malgache de 1947. Essai d'interprétation historique*, Paris : Maspéro, 1974¹, et Paris/Antananarivo : Karthala/Ambozotany, 1994², indiquaient 89 000 Malgaches, 1 900 soldats des troupes coloniales, 550 Européens dont 350 militaires tués, des études récentes (Jean FREMIGACCI et Françoise RAISON-JOURDE) ramènent le chiffre des morts parmi les Malgaches entre 20 et 30 000, estimant que les chiffres officiels avaient eu comme objectif de terroriser les populations malgaches. Cf. notre étude, p. 20.

confidentielles arrivent à la direction de la Mission de Paris et aux familles des missionnaires, mais l'information publique vient plus tard, et indirectement. Les premiers bilans font état de 325 Églises détruites et l'École pastorale d'Ambatomanga, fleuron de la formation des pasteurs, a été pillée et incendiée.

Lors de sa séance du 9 juillet 1947, le Comité directeur de la Mission de Paris décide qu'une délégation se rendra dans le pays du 15 juillet au 15 septembre⁸³. Elle sera composée de Marc Boegner, au double titre de la Mission de Paris et de la FPF, de son épouse et du pasteur André Roux, sous-directeur et responsable de la formation des missionnaires. Roux, doté d'une bonne plume, fournira régulièrement un article pour *Le Christianisme au XX^e siècle*⁸⁴. La pointe de son propos est que la révolte a pu avoir lieu parce que l'évangélisation en profondeur des populations n'a pas atteint ses objectifs, que la mission elle-même a failli à éradiquer le paganisme qui renaît sous une forme politico-religieuse nouvelle : le nationalisme.

Tous [les Malgaches], écrit-il dans l'article du 28 août, n'ont sans doute pas compris au début où les menaient les dirigeants du MDRM, mais il est trop évident que, pour certains des membres de nos Églises, comme de ceux du dehors, le « racisme » malgache a été un poison redoutable. Nous avons trop vu en Europe les dégâts du racisme pour ne pas le condamner, où qu'il se manifeste, mais nous devons en même temps chercher à éclairer ceux qui ont été ainsi égarés. Le Christ seul peut être leur lumière et leur paix.

Bien que partagé par les missionnaires, ce point de vue ne constitue pas encore la position officielle du protestantisme français sur les événements de 1947. Elle viendra de Marc Boegner dans deux interviews, l'une au journal *Réforme*, le 27 septembre 1947, soit quelques jours après le retour en France de la délégation et une séance exceptionnelle du Comité de la Mission de Paris, l'autre au *Figaro* du 22 octobre⁸⁵. Boegner commence ses interviews en assurant le lectorat des deux journaux que le rétablissement de l'ordre est assuré mais que le problème politique et le problème moral sont loin d'être réglés.

83. Séance du Comité directeur de la Mission de Paris du 9 juillet 1947. « Une délégation du Comité des Missions à Madagascar », *Le Christianisme au XX^e siècle*, jeudi 17 juillet 1947.

84. André Roux, « Courrier de Madagascar », *Le Christianisme au XX^e siècle* des 31 juillet, 21 et 28 août 4, 11 et 18 septembre 1947.

85. « Le pasteur Boegner revient de Madagascar », *Réforme*, 27 septembre 1947. Marc BOEGNER « L'ordre à Madagascar », *Le Figaro*, n° 966, 22 octobre 1947. Un large extrait de cette interview a paru dans la revue *Foi et Vie*, novembre 1947, p. 737-739. Séance exceptionnelle du Comité directeur de la Mission de Paris du 2 octobre 1947. Ce point de vue sera répété le 2 novembre lors d'une conférence au temple de l'Oratoire du Louvre sur le thème : « Les responsabilités et les devoirs du protestantisme à Madagascar », Cf. « Conférence du pasteur Marc Boegner sur Madagascar », *Réforme*, 13 novembre 1947.

Dans *Réforme*, il dit n'être pas qualifié pour examiner le premier, mais dans le *Figaro* il s'avance sur ce terrain. Le « complot malgache » visait rien de moins que d'assassiner tous les Européens, administrateurs, colons, missionnaires sans parler des Malgaches de nationalité française. Même si l'entreprise a en grande partie échoué, la confiance entre étrangers et Malgaches est brisée et il faudra beaucoup de temps pour rétablir un climat favorable. Quant aux remèdes à apporter, Boegner fait part de son trouble car il a constaté qu'administrateurs et colons se rejettent réciproquement la responsabilité des événements : « J'avoue avoir éprouvé une étrange stupeur en rencontrant des *Blancs* qui m'ont paru revenir d'un autre monde » (*Le Figaro*), ces derniers « donnant souvent l'impression d'ignorer qu'un monde nouveau est né dans les souffrances et les détresses de la dernière guerre » (*Réforme*). Boegner entre alors sur le terrain politique et se livre à un impitoyable réquisitoire contre « les erreurs funestes de l'Administration » (*Réforme*) pendant et juste après la Deuxième Guerre mondiale : du recul des troupes françaises devant les Britanniques en passant par le maintien du travail forcé malgré la charte de San Francisco et le préambule de la Constitution française, Boegner estime qu'« un sens inné de la justice a été froissé chez les Malgaches. L'Office du riz a exaspéré le mécontentement de la masse, et l'interdiction du travail forcé n'a pas effacé l'amertume ressentie. Le retour de France ou d'Afrique du Nord des tirailleurs malgaches démobilisés, aigris par l'existence ballotée, souvent misérable, qu'en dépit de toute promesse de rapatriement rapide, ils avaient menée plus de cinq ans en France, a été un autre facteur de troubles. Nombreux étaient ceux qui avaient vu de près le maquis et rapportaient des armes » (*Réforme*). C'est tout cela qui a nourri « les espérances les plus folles » selon lui des candidats aux élections législatives successives du MDRM encouragés par « le grand souffle d'indépendance venu d'Indonésie et du monde arabe » (*Réforme*).

Boegner conclut ce point en espérant que le procès des leaders de l'insurrection qui s'ouvre projettera une lumière complète sur les raisons assez obscures du complot et surtout permettra que les Malgaches n'aient aucun doute sur « la volonté de la France de tenir les engagements qu'elle a pris devant le monde entier ». Il ne précise pas lesquels dans *Réforme*, mais dans *Le Figaro* il cite la Charte des Nations-Unies de San Francisco que « d'aucuns murmurent, je le sais, lance-t-il, qu'elle n'est, après tout, qu'un chiffon de papier comme tant d'autres ». Et il lance : « S'étonnera-t-on qu'il m'ait apparu indispensable de déclarer que la grande majorité des Français ne sont pas d'humeur à voir la France renier sa signature, que ce soit à Madagascar ou ailleurs ? »

Interrogé par *Réforme* sur une prétendue responsabilité des Missions protestantes dans la rébellion, Boegner estime qu'il s'agit d'« une pure

invention en vérité» mais qu'il a voulu en avoir le cœur net. Il a reçu, écrit-il, «les assurances les plus péremptoires [...] quant au loyalisme des missionnaires protestants étrangers», supposant qu'il n'est pas nécessaire de parler des missionnaires protestants français... Il ne nie pas que des catéchistes et des pasteurs relevant de plusieurs missions protestantes auraient appartenu au MDRM et participé à des réunions secrètes⁸⁶. S'ils sont coupables, la justice les punira, mais Boegner rappelle, d'une part, que jusqu'aux lendemains des massacres le MDRM était légal et, d'autre part, que l'un des leaders du mouvement est un ancien séminariste. Personne ne songe néanmoins à rendre les Missions catholiques responsables.

Quant au problème qu'il juge «le plus complexe et le plus délicat» de la constitution d'une Église protestante unie malgache, Boegner estime que tel est bien le but à atteindre. Mais «les Malgaches demandent davantage, écrit-il; ils veulent une Église protestante malgache, dont les missionnaires ne soient plus, pour un temps plus ou moins long, que les conseillers ecclésiastiques et scolaires». Il note encore que

chez certains d'entre eux, une tendance à voir dans le christianisme l'accomplissement d'un sentiment religieux ancestral est aisément discernable. Et si l'on veut qu'il y ait un jour, comme il se doit, une véritable Église de Jésus-Christ à Madagascar, il convient d'aider les chrétiens malgaches d'aujourd'hui à éviter le risque redoutable d'une Église qui soit un moyen pour le peuple d'atteindre à ses fins nationales.

On retrouve dans ces déclarations le thème cher à Marc Boegner de l'unité de l'Église, mais il découvre que le nationalisme malgache pourrait avoir des effets aussi néfastes sur la nature de cette unité que le nationalisme des Chrétiens allemands, les *Deutsche Christen*, sur l'Église évangélique allemande, mouvement qu'il a combattu pendant la Deuxième Guerre mondiale. Cette analogie entre les deux types de nationalisme, conforté par le fait que s'y mêlent des deux côtés des formes de paganisme et de racisme (André Roux), est sans doute discutable d'un point de vue historique. Elle n'en demeure pas moins un point de vue désormais partagé parmi les missionnaires de cette époque, qui souhaitent que les Églises auxquelles la mission a donné naissance s'acheminent vers une autonomie sans rupture avec le siège parisien. Telle sera la tâche essentielle que va accomplir à la Mission de Paris, «le président Boegner».

86. La délégation venue de France a est reçue par la conférence de la MPF tenue à Tananarive du 21 au 31 août 1947. À cette occasion est rappelé que le synode de l'Église malgache de 1946 avait invité les pasteurs à s'abstenir de toute activité dans un parti politique.

Marc Boegner « aux affaires », président du Comité de la Mission de Paris

Vers une synodalisation de la Mission de Paris

Marc Boegner réserve sa première intervention comme président de la Mission de Paris à la XXXIII^e Conférence consultative des Comités auxiliaires tenue dans la Chapelle de la Maison des Missions les 20 et 21 avril 1948⁸⁷. Ce rassemblement lui rappelle que c'est son « maître à penser » Tommy Fallot qui avait initié ce type de réunion en 1900 pour donner à la base métropolitaine de la mission une première forme de légitimité représentative. Comme pasteur et président également des Conseils de la FPF et de l'ERF, il souhaite donner un caractère encore plus ecclésial à cette légitimité. C'est ainsi que les 12 et 13 octobre, il réunit les présidents des Comités auxiliaires de France et de Suisse pour leur soumettre le projet des nouveaux statuts de la Mission de Paris, dans lesquels son Comité est désormais responsable de sa gestion devant une assemblée générale annuelle qui le nomme⁸⁸. Celui-ci reste souverain à l'égard des Églises qui le soutiennent pour assurer, tant à Paris que sur les champs de mission, la marche de la Société, mais cette réforme est un pas décisif vers une synodalisation de la Société qui aboutira lorsque les Comités auxiliaires seront nommés exclusivement par les instances ecclésiales et deviendront alors des Commissions synodales⁸⁹.

Ces importantes informations paraissent sous la signature du directeur de la Mission de Paris Émile Schloesing lors du rapport annuel de la nouvelle Assemblée générale des 3 et 4 mai 1949 introduite par le président Boegner. C'est aussi la XXXIV^e et dernière Conférence consultative des Comités

87. XXXIII^e Conférence consultative des Comités auxiliaires, 20-21 avril 1948, « Allocution de M. Marc Boegner, président du Comité des Missions », *JME*, mars-avril 1948, 123^e année, p. 140-143.

88. Selon l'article 9 des statuts, cette assemblée générale est composée comme suit :

- a) de délégués des Églises ou Unions d'Églises, à raison d'un délégué par cent postes de pasteurs ou fraction de cent, la représentation des Églises de Suisse étant assurée par la Commission suisse de la Société ;
- b) de délégués des Comités auxiliaires, à raison d'un délégué par Comité auxiliaire ;
- c) des membres du Comité ;
- d) d'un représentant de l'Alliance protestante des mouvements de jeunesse.

Les membres de la direction, ainsi que les missionnaires en congé invités par le Comité, prennent part à l'Assemblée générale avec voix consultative. Statuts de la Société des Missions Évangéliques chez les peuples non chrétiens établie à Paris, décembre 1949, 116^e-124^e rapport de l'Assemblée générale des 3 et 4 mai 1949, Paris : SMEP, 1950, p. III-IV.

89. Cette ultime réforme interviendra en 1971, un an après la mort de Marc Boegner ; elle signifiera la fin de la Mission de Paris comme Société de mission.

auxiliaires, devenant l'Assemblée générale de la Mission de Paris⁹⁰. Désormais, dans ce nouveau rituel de direction les questions d'organisation sont exprimées au nom du Comité directeur sans qu'il soit toujours possible de savoir précisément ce qui relève du président, du directeur ou d'un quelconque membre du Comité. Le pasteur Charles Bonzon, qui succède à Émile Schloesing à la direction de la Mission de Paris en janvier 1951, décrit dans un article nécrologique le fonctionnement de ce « merveilleux président » que fut pour lui Marc Boegner à la gauche duquel il a siégé pendant près de vingt ans :

Avant d'entrer dans le vif des questions à l'ordre du jour, les nouvelles des membres du Comité, des missionnaires, des amis, étaient apportées [...]. Venait ensuite l'examen de la situation financière [...]. [Puis] venait celle des problèmes nombreux posés à l'action des missionnaires. C'était, bien sûr, pour Marc Boegner présidant un débat, une règle immuable que de ne pas donner son avis le premier. À tous les participants il laissait liberté entière de s'exprimer, se réservant pourtant de limiter le débat selon les exigences de l'ordre du jour, et après s'être tourné sur sa gauche, avec ces mots : « Qu'en pense notre directeur ? », il concluait, sachant avec une maîtrise étonnante préciser la ligne à suivre en tenant compte des avis exprimés [...]. Qu'en tout ceci, Marc Boegner se soit montré le meilleur des présidents n'a plus besoin d'être redit. Mais il fut en même temps, car en définitive les deux tâches ne se distinguaient pas pour lui, le meilleur des pasteurs. Et ceci [...] se révéla non seulement dans son action auprès des missionnaires mais aussi auprès des membres de la Direction de la Société⁹¹.

Ce témoignage aux allures hagiographiques recèle néanmoins une véritable sincérité et vient corroborer ceux concernant les autres présidences de Marc Boegner qui illustrent son « humble grandeur » dont Roger Mehl a fait le sous-titre de sa biographie⁹².

La situation financière à laquelle la nouvelle équipe de direction de la Mission de Paris doit faire face au début des années 1950 est d'une gravité exceptionnelle car la clôture de l'exercice financier 1949 accuse un déficit record de plus de 58 millions de francs sur un budget annuel de 125 millions. Une Assemblée générale extraordinaire est convoquée les 17-18 janvier 1950

90. Émile SCHLOESING, « Rapport du Comité à l'Assemblée générale des 3 et 4 mai 1949 », mai 1949, 124^e année, p. 181-184.

91. Charles BONZON, *art. cit.*, p. 109-110.

92. Voir J.-F. ZORN, « Bonzon Charles Eugène (1905-1994) », dans Patrick CABANEL – André ENCREVÉ (dir.), *Dictionnaire biographique des protestants français de 1787 à nos jours*, t. I : A-C, Paris : Les Éditions de Paris Max Chaleil, 2015, p. 380. Après avoir été missionnaire à Madagascar de 1936 à 1945, Charles Bonzon est nommé pasteur de l'Église réformée de Passy aux côtés de Marc Boegner. Puis, à la suite de l'insurrection malgache de 1947 et au voyage de la délégation protestante française comprenant Boegner, en 1948 il retourne dans le pays jusque fin 1950 avant d'être nommé directeur de la Mission de Paris le 1^{er} janvier 1951.

ouverte par un vigoureux discours de Marc Boegner pour alerter les représentants des Comités auxiliaires de la gravité de la situation et envisager les solutions pour en sortir⁹³ ; il sera suivi d'une lettre non moins vigoureuse du 9 mars 1950 et allant dans le même sens, aux Présidents des cinquante-sept Comités auxiliaires de France et six de Suisse soutenant la Mission de Paris⁹⁴. Le discours de janvier commence par démentir deux rumeurs qui courent dans le protestantisme français : « le chiffre anormal des dépenses » et « la gestion financière défectueuse de la Société ». En guise de réponse, Marc Boegner se contente de couvrir les responsables des finances du passé et du présent, notamment l'actuel trésorier, le banquier Jean Courvoisier. Il poursuit avec une mise en cause globale du protestantisme français : « Nous sommes nombreux ici à être convaincus que le budget de toutes nos Églises, de toutes nos grandes œuvres pourrait, du point de vue matériel être couvert avec la plus grande aisance par le protestantisme français, s'il n'y avait pas un obstacle spirituel à ce qu'il réponde aux appels des Églises et des grandes œuvres de nos Églises⁹⁵. » Manifestement l'« élan libérateur » espéré à la suite de la réforme des statuts de la Mission de Paris n'a pas eu lieu, ce qui dément la conviction de Marc Boegner selon laquelle l'union de la Mission et de l'Église offre un bénéfice à l'une et à l'autre... Après avoir évoqué les deux grandes crises à la Mission de Paris surmontées grâce à la confiance, à la suite la Révolution de 1848 et de la Première Guerre mondiale, alors que dans le premier cas elle ne disposait que d'un champ de mission (le Lesotho) et que dans le second elle en héritait d'un nouveau (le Cameroun), il réaffirme sa double conviction :

Si nous voulons que cette assemblée réponde à l'intention qui l'a déterminée, et qu'au terme de ses travaux, les uns et les autres, nous puissions retourner à nos tâches particulières non pas certes en nous disant que les difficultés sont vaincues ou que les obstacles sont enlevés, mais que véritablement il y a dans le Protestantisme français, dans le Protestantisme de langue française, des hommes et des femmes, des pasteurs et des laïcs qui savent plus que jamais que l'Église et la Mission sont indissolublement liées l'une à l'autre, ne permettront pas à l'œuvre apostolique du Protestantisme de langue française de fléchir, car immédiatement la vie de nos Églises subirait un fléchissement, et les conséquences spirituelles en seraient redoutables⁹⁶.

93. M. BOEGNER, « Discours d'ouverture de l'Assemblée générale extraordinaire des 17 et 18 janvier 1950 », *Journal des Missions évangéliques*, février 1950, 125^e année, p. 51-58.

94. M. BOEGNER, « Lettre adressée par le président de la Société aux Présidents des Comités auxiliaires », Paris le 9 mars 1950, *JME*, mars 1950, 125^e année, p. 136.

95. M. BOEGNER, « Discours d'ouverture », p. 53.

96. *Ibid.*, p. 58.

Il n'est pas certain que cette argumentation, pourtant plusieurs fois et de longue date développée dans les discours du président, provoque l'effet escompté car il lui manque une analyse de l'état de l'opinion du fameux « protestantisme de langue française » face aux mutations de la mission qui se dessinent. Cette analyse viendra plus tard, après que la Mission de Paris aura assaini sa situation en décidant de réduire ses dépenses générales de plus de 20 millions dès 1951 et reçu deux aides exceptionnelles, du Conseil international des Missions (21 millions) et d'une Société américaine de Missions, le *Board of International Missions of the Evangelical and Reformed Church* (15 millions)⁹⁷. On peut assimiler ces deux aides à l'effort de « reconstruction » de la France après la Deuxième Guerre mondiale, mais elles laissent entière la question de la baisse des ressources internes de l'œuvre missionnaire.



Entretien de Marc Boegner avec le chef bamileke Nono, lors d'une visite au Cameroun en mai 1955 (source Défap – archives Smep)

Son explication, absente des discours d'ouverture des Assemblées générales de 1949 à 1952, sera esquissée dans celui de l'Assemblée des 27 et 28 octobre 1953, alors que Marc Boegner a eu l'occasion de visiter en 1952

97. En 1949, la Mission de Paris comptait 185 missionnaires en activité dans les neuf champs de mission sous sa responsabilité (Sénégal, Togo, Cameroun, Gabon, Zambèze, Lesotho, Madagascar, Tahiti, Nouvelle-Calédonie). Non seulement ce nombre n'ira pas en diminuant mais augmentant légèrement jusqu'à l'autonomie des Églises à compter de 1957.

les champs de mission du Lesotho, du Zambèze⁹⁸ et de Madagascar et en 1953 celui de Nouvelle-Calédonie⁹⁹. Outre qu'elles lui ont permis de rencontrer certains des acteurs de la mission outre-mer, ces visites ont manifestement donné à Marc Boegner l'occasion de préciser son analyse de l'opinion protestante française sur les questions missionnaires. Il évoque le « grand privilège qu'il a eu d'avoir vu de très près les missionnaires de certains de nos champs », mais c'est pour mieux exposer à l'Assemblée générale « leur sentiment d'isolement et de solitude et leur tentation de découragement devant la contradiction qui existe entre les immenses besoins des champs dont ils sont les témoins et qu'ils souffrent de ne pas voir satisfaits, et les possibilités spirituelles de nos Églises¹⁰⁰ ». Marc Boegner reprend donc son leitmotiv de la situation spirituelle du protestantisme français, mais, cette fois-ci, avec des termes plus forts encore : « misères » « pauvretés », « avarice » « apathie ». Il est cependant bien obligé de s'expliquer sur ce jugement de valeur. Il constate, d'abord, non sans une certaine amertume, que non seulement « la masse des fidèles demeure indifférente à la grande œuvre des Missions. Je dirai même plus : elle n'est pas seulement indifférente, elle est impatiente en entendant les appels qui lui sont adressés [...] quand nous venons parler, plaider la cause de Jésus-Christ “dans les régions païennes” nous suscitons des impatiences, et parfois même des mécontentements¹⁰¹. » Qu'est-ce qui nourrit ce triptyque indifférence-impatience-mécontentement ? Le fait que certains disent « que c'est en France, en face de tous les efforts démoniaques (le paganisme de l'Occident déchristianisé) qui se manifestent dans le monde, que nous devons utiliser, nous, Églises Protestantes de France, nos hommes et nos ressources. Ne regardez pas au loin, mais voyez tous les besoins qui s'affirment en France¹⁰² ! »

98. Cf. « Visite du pasteur Marc Boegner... », dans Philippe BERGER, François ESCANDE et André HONEGGER (eds.), *De la Mission de Paris au Zambèze à l'Église unie de Zambie. Un résumé chronologique 1885-1965*, Paris : Copymedia/Défap, 2014, p. 164. Lors de ce voyage, Marc Boegner remet solennellement la Bible récemment imprimée en langue lozi au *Paramount Chief* du Barotseland, et à l'Église lors d'un culte solennel le 11 mai 1952.

99. M. BOEGNER, « Une visite en Nouvelle-Calédonie », *JME*, janvier 1953, 128^e année, p. 77-81. Marc Boegner découvre le peuple canaque en Grande Terre et dans les Îles loyauté (Lifou), visite la station de Do Neva fondée par Maurice Leenhardt en 1902, donne quatre études bibliques et consacre trois nouveaux pasteurs canaques.

100. M. BOEGNER, « Allocution prononcée à l'Assemblée générale des 27 et 28 octobre 1953 », *126^e Rapport*, Paris : SMEP, janvier 1954, p. 1-2.

101. *Ibid.*, p. 2.

102. *Ibid.*

Il s'agit d'un vieil argument anti-missionnaire entendu depuis la création de la Mission de Paris mais qui se réactualise selon l'air du temps. À l'heure où Boegner s'exprime, on a affaire à une opinion portée, au-delà des cercles religieux, par la presse populaire en Europe (le magazine *Paris Match*, par exemple). Elle alimente deux formes opposées d'anticolonialisme en France : l'un, de droite, le « cartiérisme » qui prône « la Corrèze avant le Zambèze¹⁰³ », et l'autre, de gauche, qui dénonce l'acculturation que la mission provoque parmi les populations non européennes en dérangentant, voire déstructurant leur culture.

Sans citer ces références et tout en accueillant la problématique de la mission en France, Boegner la rejette en tant qu'alternative à la mission outre-mer :

Oui, certes nous avons une tâche redoutable dans l'évangélisation de notre peuple [...]. Mais, dire que nous devons, nous Français, ne nous occuper que de la France, quelle erreur, quel manque de sagesse ! Aucune Église n'a le droit de ne pas s'ouvrir aux responsabilités de l'Église de Jésus-Christ et toute Église doit prendre sa part de l'œuvre apostolique confiée à son Église par Jésus-Christ, le Seigneur. Il y a là [...] pour les Églises de France ce grand devoir de rendre témoignage devant notre patrie que nous sommes de ceux qui savent regarder au-delà des frontières de leur nation et qui portent dans leurs prières, dans leur sympathie, dans leur tendresse aussi par leur générosité, quelquefois par leurs sacrifices, cet immense et primordial devoir d'aller jusqu'aux extrémités du monde¹⁰⁴.

Il n'est pas exagéré de dire que ce propos résume la pensée missionnaire de Marc Boegner car depuis qu'il est associé au mouvement missionnaire, il n'a cessé d'expliquer que Mission et Église sont de même nature et que mission intérieure et mission extérieure sont également de même nature et ne peuvent être opposées au nom d'arguments fallacieux, tant il est vrai que celles et ceux qui opposent les deux dimensions de la mission ne s'occupent souvent ni de l'une ni de l'autre...

Lors de l'Assemblée générale de 1954, Marc Boegner a achevé son mandat de co-président du COE lors de son Assemblée générale à Evanston, même s'il garde des responsabilités lui permettant de préparer l'Assemblée suivante (New-Delhi 1961) au cours de laquelle les Églises de la Mission de Paris ayant accédé à l'autonomie en deviennent membres.

103. Le néologisme « cartiérisme » a été forgé à partir du nom de Raymond Cartier, journaliste à *Paris Match*, dans les années 1950. À cause de sa dénonciation constante de l'aide de la France à l'Afrique, la formule « la Corrèze avant le Zambèze » lui a été attribuée. En fait, elle avait été lancée par Jean Montalat, député-maire de Tulle en 1964 à l'Assemblée nationale.

104. *Art. cit.*, p. 3-4.

Vers l'achèvement de l'œuvre de la Mission de Paris

C'est au cours de l'Assemblée générale des 21-22 octobre 1958 que Marc Boegner reçoit pour la première fois un représentant d'une Église d'Afrique née du travail de la Mission de Paris, le pasteur Paul Jocky, président de l'Église évangélique du Cameroun. Le 10 mars 1957, cette Église avait reçu des mains du pasteur Charles Westphal, vice-président de la Mission de Paris et de la FPF, lors d'un culte solennel en l'Église du Centenaire de Douala dont il assure la prédication, la déclaration d'autonomie de l'Église Évangélique du Cameroun et de l'Union des Églises Baptistes du Cameroun à l'égard de la Société des Missions Évangéliques de Paris¹⁰⁵. Le processus d'autonomie consiste dans le transfert de la totalité des responsabilités ecclésiastiques en grande partie assurées par la Conférence missionnaire dissoute aux instances synodales de l'Église désormais souveraine sur le territoire. Après avoir fait se lever le « cher frère Jocky pour que tout le monde le voie » et rappelé l'événement de la déclaration d'autonomie « d'une jeune Église, fille spirituelle pour une grande part de notre Société et du labeur de nos missionnaires », Marc Boegner explique le processus par lequel, lors d'une session du Comité central du COE à Nyborg au Danemark en août 1958, cette Église avait été admise comme membre du COE, et de conclure :

Il y a là un fait considérable et, pour tous ceux qui participent depuis de longues années aux travaux du COE, c'est une joie de voir, les unes après les autres, d'année en année, de jeunes Églises d'Asie et d'Afrique venir rejoindre dans le Conseil œcuménique les vieilles Églises d'Europe et des États-Unis¹⁰⁶.

Ce rituel se reproduit à deux reprises, lors des Assemblées générales de 1960 et 1961 : la première, qui reçoit les pasteurs Jean Kotto, secrétaire général des deux Églises du Cameroun déjà citées, Jean-Baptiste Ralambomahay, président de l'Église évangélique de Madagascar, Eilfrief Kpotsra, secrétaire général de l'Église évangélique du Togo et Elia Thidjine, secrétaire général de l'Église Évangélique en Nouvelle-Calédonie et aux Îles Loyauté ; la seconde, avec les pasteurs Basile Ndong-Amvame, président de l'Église Évangélique du Gabon, Mukanza Ngula président de l'Église du Bulozzi (Zambèze), Paul Mbende, président de l'Union des Églises baptistes du Cameroun ; toutes ces

105. *10 mars 1957 Comme si vous y étiez*, Recueils des textes, réunis par Isaac Makarios KAMTA, à l'occasion des 50 ans de l'Église Évangélique du Cameroun, Douala : Centre Joseph Merrick, 2007.

106. M. BOEGNER, « Allocution prononcée à l'Assemblée générale des 21-22 octobre 1958 », *131^e Rapport*, Paris : SMEP, janvier 1959, p. 1-2.

Églises, à l'exception de celle du Zambèze, avaient déjà reçu leur déclaration d'autonomie dans les mêmes conditions que celles du Cameroun.



Marc Boegner écoutant le pasteur Jean-Baptiste Ralambomahay, président de l'Église évangélique de Madagascar, au siège de la Mission de Paris en décembre 1960 (source Défap – archives Smeq)

Cette solennisation de l'accueil des représentants des Églises prend une forme institutionnelle inédite lors de l'Assemblée générale extraordinaire des 28 et 29 juin 1968, la dernière présidée par Marc Boegner: une profonde

réforme des structures de la Mission de Paris y est adoptée dans laquelle un nouveau Comité directeur de trente-deux membres est élu intégrant cinq membres des Églises de Suisse romande et cinq membres des Églises d'Afrique de Madagascar et du Pacifique. Il s'agit d'un Comité provisoire chargé de préparer une réforme plus fondamentale encore, devant aboutir à un nouvel organisme capable d'assurer toutes les responsabilités de mission et d'entraide que les Églises concernées d'Europe et d'outre-mer voudront bien lui confier. Marc Boegner, qui ne connaîtra pas cette ultime mutation, conduisant à la disparition de la Mission de Paris comme Société de mission et à sa transformation en une Communauté d'Églises en mission, jette un dernier regard en arrière sur l'action de la Mission de Paris en déclarant :

Je tiens à le redire [...] nous ne pouvons pas ne pas penser avec gratitude à tout ce que nos Églises ont reçu par elle. Car en définitive, si nos Églises ne se sont pas, à certains moments, enfermées dans je ne sais quel ghetto ecclésiastique, si elles n'ont pas cédé à la tentation de se replier sur elles-mêmes, c'est en grande partie à la Société des Missions qu'elles le doivent.

Puis, évoquant les assemblées générales de jadis « pendant lesquelles on entendait chaque année un très beau rapport d'Alfred Boegner, mais où personne ne prenait la parole, où il n'y avait aucune délibération, et où on entérinait en silence les décisions du Comité des Missions entièrement coopté alors », il conclut : « Quel chemin parcouru ! Et maintenant nous nous trouvons devant une nouvelle étape, qui doit être franchie parce les Églises les estiment inéluctables¹⁰⁷ ».

Un dernier moment symbolique de ces mutations à venir impliquant Marc Boegner doit être évoqué ici. Il se déroule lors de l'Assemblée générale de la Mission de Paris des 3 et 4 novembre 1964. Dans sa conférence, le pasteur Jean Kotto lance un appel en faveur d'une action missionnaire commune des Églises de langue française, d'Europe, d'Afrique, de Madagascar et du Pacifique :

Noirs et Blancs, Malgaches et Polynésiens iront ensemble main dans la main, comme envoyés de l'action missionnaire des Églises francophones, porter le message de salut à ceux qui ne le connaissent pas encore et à ceux qui risquent d'être ballottés et emportés par le vent des opinions non-chrétiennes.

107. M. BOEGNER, « Allocution prononcée à l'Assemblée générale extraordinaire des 28 et 29 juin 1968 », *140^e Rapport*, Paris : SMEP, janvier 1969, p. 6 et 8.

Après avoir affirmé que c'est le Seigneur lui-même, par la puissance de son Saint-Esprit, qui rassemblera lesdites Églises en « une communauté nouvelle intercontinentale, supranationale et supraraciale » pour cette action missionnaire commune, Kotto se tourne vers Marc Boegner et, dans un tutoiement tout à fait inhabituel, lui lance, citant le prophète Ésaïe : « Monsieur le Président, élargis l'espace de ta tente, déploie les couvertures de ta demeure, car tu te répandras à droite et à gauche, et ta postérité envahira les nations. Ne crains pas, car tu ne seras pas confondu » (Ésaïe 54, 1-4)¹⁰⁸.

Ce projet ne pouvait que ravir Marc Boegner qui affectionnait particulièrement Kotto. Il s'inspire d'orientations données lors de la Conférence mondiale de la Commission pour la mission et l'évangélisation du COE à laquelle Kotto a participé, à Mexico en décembre 1963, sur le thème « En mission dans les six continents ». La IV^e section de cette Conférence intitulée « Le témoignage de l'Église au-delà des frontières nationales et confessionnelles » avait demandé aux Églises, Sociétés de mission et Comités missionnaires de « préparer les moyens qui rendront l'action missionnaire internationale, interrassiale et interconfessionnelle¹⁰⁹ ».

Lors de son Assemblée générale des 6, 7, 8 novembre 1965, la Mission de Paris décide de lancer sans tarder cette action commune dans « une région non encore évangélisée ». En octobre 1965, lors de la première séance d'une Consultation des dirigeants des Églises d'Afrique-Madagascar-Pacifique et de la Mission de Paris à Douala, la notion d'Action Apostolique Commune (AAC) est adoptée. Ce projet est repris dans son principe l'année suivante par les Églises d'Europe, dont l'ERF qui l'approuve au cours de son synode national de mai 1966. Une deuxième séance de la Consultation réunie en juin 1966 à Lomé, propose, après que l'Église méthodiste du Dahomey a donné son accord, que la première AAC permanente ait lieu dans ce pays, dans la région Fon, désignée comme « une forteresse du paganisme en Afrique¹¹⁰ ». Une seconde AAC sera décidée, en France cette fois-ci, par la Consultation le

108. Jean KOTTO, « L'action missionnaire commune des Églises francophones », dans Charles BONZON – Jean KOTTO, *Face à l'avenir*, Paris : SMEP, 1965, p. 42 et 44.

109. « L'Église au-delà des frontières », Compte rendu de la IV^e section de l'Assemblée de la Commission pour la Mission et l'Évangélisation du COE réunie à Mexico du 8 au 19 décembre 1963, *Journal des missions évangéliques*, 1964, p. 38.

110. Consultation de Lomé, (15-18 juin 1966), *JME*, 1966/3, 141^e année, p. 119-122. Pour plus de détails sur le lancement de cette AAC, cf. Pierre CADIER, « Les Missions protestantes. Vers des voies nouvelles. Les actions apostoliques communes », dans Maurice CHEZA, Monique COSTERMANS, Jean PIROTTE (dir.), *Nouvelles voies de la mission 1950-1980*, Actes de la Session conjointe du CREDIC et du Centre Vincent Lebbe, Gentinnes (Belgique) 1997, Lyon : CREDIC, 1999, p. 291-304.

10 mars 1969. Elle débutera dans le Poitou un an plus tard, car à la « forteresse du paganisme » de la région Fon, il fallait que la « terre d'indifférence » de la région poitevine, reçoive également l'Évangile nouvelle manière¹¹¹.

Au terme d'un parcours ayant permis de retracer les principales étapes de l'engagement de Marc Boegner au service de la Mission de Paris pendant près de soixante-dix ans, évoquons pour conclure le voyage qu'il accomplit du 30 août au 6 septembre 1963 en Polynésie française à l'occasion de la proclamation de l'autonomie de l'Église Évangélique de Polynésie Française. Dans cette France du bout du monde, Marc Boegner donne toute la dimension de son personnage public : pasteur, président d'institutions d'Église, intellectuel et homme de culture, doté d'une stature politique¹¹².

Si le rituel central de la proclamation de l'autonomie de l'Église est connu et se reproduit à Tahiti pour la sixième fois, dans cet Établissement Français d'Outre-Mer, il prend une dimension politique incontestable à côté de sa dimension spirituelle.

Le 30 août, Marc Boegner prononce la clôture du Conseil supérieur de l'Église qui sera présidé par le pasteur Samuel Rapooto une fois la déclaration d'autonomie prononcée¹¹³. Le 1^{er} septembre, une cérémonie se déroule dans le temple historique Siloama à Paofai-Papeete ponctuée de discours en présence des autorités suivantes : Aimé Grimald, gouverneur de la Polynésie Française, flanqué de son secrétaire général et de quelques autres fonctionnaires ; Nedo Salmon, représentant l'Assemblée territoriale ; le Père Hubert Coppenrath, vicaire de la cathédrale de l'Église catholique ; le professeur Henri Clavier, doyen de la Faculté de théologie de Strasbourg, historien spécialiste de Thomas Arbousset, missionnaire pionnier à Tahiti de 1863 à 1865 ; les missionnaires André Junod, Daniel Mauer et Philippe de Vargas, le pasteur Henri Mercier représentant les Églises de Suisse romande, les pasteurs Ioleu Tapani et Elia Thidjine, représentant respectivement les Églises de Samoa et de Nouvelle-Calédonie, les pasteurs tahitiens Koringo a Poo et Tapao Haamenu.

Le service commence par la lecture de la déclaration d'autonomie de l'Église par le président Marc Boegner, suivie d'un commentaire où il précise

111. Nous avons développé ce parallèle dans « Dynamisme missionnaire, une chance pour l'Église », *Spiritus XXI*, (1990/119), p. 136-152.

112. Cet événement est relaté en détail dans Henri VERNIER, *Au vent des cyclones. Puai noa mai te vero. Missions protestantes et Église Évangélique à Tahiti et en Polynésie Française*, Paris/Papeete : Les Bergers et les Mages/Haere Po No Tahiti, 1986, p. 173-188.

113. Le statut de l'Église Évangélique de Polynésie Française est analogue à celui des cultes reconnus dans la République française.

le cadre spirituel de cette autonomie destinée à conjurer le nationalisme autochtone toujours redouté¹¹⁴ :

Il ne s'agit pas qu'une Église autonome s'imagine jamais qu'elle est l'unique maîtresse de sa vie et de son destin. Autonomes comme vous l'êtes désormais vis-à-vis de la Société des missions évangéliques de Paris qui a été votre mère pendant un siècle après la Société des missions de Londres, vous êtes plus que jamais sous l'autorité souveraine de la Parole de Dieu et sous la souveraineté souveraine de notre Seigneur Jésus-Christ¹¹⁵.

Le pasteur Samuel Raapoto répond en soulignant qu'autonomie ne signifie pas séparation en usant de la métaphore de la construction d'une maison dont les missionnaires ont été l'échafaudage aujourd'hui retiré mais dont les poutres maîtresses vont désormais servir à maintenir l'édifice. Et dans un esprit consensuel il conclut : « À partir de ce jour, vous êtes des nôtres, vous entrez dans la maison, vous ne faites qu'un avec elle¹¹⁶. »

Après les discours du pasteur Ioleu Tapeni et du professeur Henri Clavier, le gouverneur Aimé Grimald prend la parole. Il salue Marc Boegner, « Président de la Société des missions évangélique de Paris, membre de l'Académie française, personnalité éminente dont le nom et le rayonnement moral ont depuis longtemps débordé l'univers français et l'univers du protestantisme » et ajoute que « la présence en Polynésie de ce grand ministre français de l'Évangile honore chacun d'entre nous ». Puis, au nom du gouvernement du territoire, il rend hommage à l'œuvre des missionnaires « qui ont su apporter aux populations polynésiennes, avec la lumière de l'Évangile, le progrès, et concourir à leur élévation intellectuelle et sociale aux côtés d'autres confessions religieuses animées par le même idéal ». Il mentionne notamment « Édouard Ahnne (1867-1945) directeur de l'École Viénot [qui] répondit un des premiers à l'appel du général de Gaulle et fut un des vrais artisans du ralliement du territoire à la France combattante le 2 septembre¹¹⁷ ». Il termine en formulant des vœux pour que les nouveaux responsables de l'Église poursuivent l'œuvre

114. Un mouvement anti-français est né au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale autour de la personnalité de Pouvanaa Oopa, fondateur du *Rassemblement démocratique des populations tahitiennes*. Il apparaît comme un parti protestant. Mais les missionnaires protestants demeurant légitimistes, le « pouvanisme » ne touchera guère, du moins ouvertement, l'Église.

115. Henri VERNIER, *op. cit.*, p. 179.

116. *Ibid.*, p. 180.

117. *Ibid.*, p. 182-183. Voir François BOULET, « Ahnne Édouard (1867-1945) », dans P. CABANEL – A. ENCREVÉ (dir.), *Dictionnaire biographique des protestants français de 1787 à nos jours*, p. 23.

de leurs prédécesseurs depuis un siècle sur les plans spirituel, social et national et les assure du soutien du gouvernement du territoire.

Marc Boegner répond longuement à l'assemblée, mais d'abord au gouverneur. Premièrement il remercie «le détenteur de l'autorité de la France dans les territoires» de, non seulement, «respecter les valeurs spirituelles, mais de leur offrir avec un accueil toujours bienveillant à ceux qui sont appelés à les incarner, le concours dont elles peuvent avoir besoin pour poursuivre l'exercice de leur vocation dans la plénitude de la liberté reconnue par les lois». Puis il affirme «un accord profond, parfait» qu'en tant président de la FPF il a toujours trouvé, tant jadis vis-à-vis du président protestant Gaston Doumergue, ce «huguenot des Cévennes», qu'aujourd'hui du Général de Gaulle qui «exerce le pouvoir suprême», sur les vocations respectives de l'État et de l'Église. Aussi lance-t-il que «parfois les responsables de l'État n'ont pas conscience ou oublient que l'une et l'autre des vocations, viennent de Dieu comme n'ont jamais cessé de l'affirmer les théologiens chrétiens depuis les premiers siècles de l'Église».

Pourquoi, et en de telles circonstances? Pour rappeler à l'assemblée et au gouverneur que, si État et Église ont à respecter la vocation de l'autre, «l'Église a non seulement le droit mais le devoir, dans maintes circonstances, de rappeler à César qu'il a, lui-aussi, une vocation qu'il tient de Dieu. C'est une vocation de justice et de paix.» Pour appuyer sa conviction, il use d'un argument d'autorité personnelle que l'hommage du gouverneur à son égard l'autorise sans doute à utiliser, en rappelant

la charge [qu'il a eu] de rappeler à certains égards et à certaines heures poignantes à l'État, à ceux qui incarnaient alors l'État, la vocation à laquelle il fallait qu'il fût fidèle. Et les uns et les autres, nous avons connu ici ou là dans le monde le péril qu'il pût y avoir pour l'Église à rappeler à l'État sa vocation¹¹⁸.

Nul doute qu'en s'exprimant de la sorte à Papeete en 1963, alors que le pays connaît de fortes mutations économiques et sociales et un afflux de population extérieure à la suite de l'inauguration de l'aéroport international de Tahiti-Faaa en 1961, suivie de l'installation du Centre d'Expérimentation (nucléaire) du Pacifique dont les travaux ont commencé quelques mois avant son arrivée, Marc Boegner sait que l'Église dont il proclame l'autonomie aura à faire face, dans un avenir proche, à d'immenses défis. C'est pourquoi, dans d'ultimes paroles au cours de cette journée du 1^{er} septembre, mémorable pour

118. *Ibid.*, p. 183-185.

lui, il sera encore parvenu à rappeler publiquement l'entrée récente de l'Église Évangélique de Polynésie Française au COE à travers ces paroles :

Vous êtes donc un des membres de cette grande famille répandue dans le monde entier, et qui a la volonté de porter chacune devant son propre peuple *le témoignage courageux* de sa foi en Jésus-Christ. C'est la confirmation de cette parole : « Vous êtes la lumière du monde ».

Message final qui devait raisonner tant aux oreilles des responsables de l'Église que de celles des représentants du gouvernement tel un « À bon entendeur, salut! »

RÉSUMÉ

La présidence du Comité directeur de la Société des Missions évangéliques de Paris que Marc Boegner assume de 1948 à 1968 ne résume pas son engagement au service de la mission, bien qu'elle se déroule à une période décisive de la vie de la Société, avec l'accession à l'autonomie ecclésiale des neuf champs de mission d'Afrique, de Madagascar et du Pacifique et son effacement comme Société issue du Réveil du XIX^e siècle. C'est à la charnière des XIX^e et XX^e siècles que la conscience missionnaire de Boegner est éveillée, sous l'influence de ses deux oncles, les pasteurs Tommy Fallot et Alfred Boegner ; le premier, auquel il succède dans la paroisse d'Aouste (Drôme) en 1904, est à la source de sa vocation pastorale et de sa découverte des prémices de la synodalisation du mouvement missionnaire ; le second, qui l'appelle en 1911 à la direction de l'École de formation des missionnaires de la Mission de Paris, façonne sa spiritualité. Marc Boegner entre au Comité en 1919 et, jusqu'en 1939, date à laquelle il en devient vice-président, il théorise deux sujets déterminants de son engagement : les liens structurels mission et unité des Églises et les rapports problématiques mission et colonisation. Parmi les événements qui éprouvent sa conscience missionnaire, sans toutefois l'affaiblir, son voyage à Madagascar à la suite de l'insurrection nationaliste de mars-avril 1947 : il découvre que leurs revendications indépendantistes doivent être accordées sans confusion à celles qui portent les Églises à revendiquer leur autonomie. Cette expérience le guidera dans les visites ultérieures rendues aux Églises auxquelles il vient, au nom de la Mission de Paris, octroyer l'autonomie.

SUMMARY

Marc Boegner's mission efforts are not exhausted by his term (1948-1968) as president of the executive board of the Société des Missions évangéliques de Paris (SMEP), but it does cover a decisive period in the history of SMEP, which was facing the rise of ecclesiastical autonomy in nine mission fields in Africa, Madagascar, and the Pacific and experiencing demise as a society originating in the nineteenth-century Réveil. Boegner's missionary conscience was awakened at the turn of the twentieth century, under the influence of two uncles, the pastors Tommy Fallot and Alfred Boegner. The former, whom Boegner was to succeed in the parish of Aouste (Drôme) in 1904, was at the origins of his vocation as pastor and his discovery of the principles for the synodicalization of the missionary movement. The latter, who in 1911 appointed Boegner to be director of the SMEP seminary, shaped his spirituality. Boegner joined the executive board in 1919, and from that time

until his appointment as vice-president in 1939, reflected on two topics of fundamental importance for his activity. The first was the structural connection between mission and the unity of the church, and second the problematic relation between mission and colonization. Among the events that tested his mission conscience, yet without weakening it, one must mention his journey to Madagascar following the Malagasy Uprising of March-April 1947. There he discovered that the Malagasies' claims to independence ought to be granted, without confusing them with those at the basis of the churches' claim to autonomy. This experience was to guide Boegner in later visits to other churches to which he, in the name of the SMEP, would grant autonomy.

ZUSAMMENFASSUNG

Das missionarische Engagement von Marc Bœgner umfasst nicht allein die Zeit von 1948-1968, als er den Vorsitz des geschäftsführenden Ausschusses der Evangelischen Missionsgesellschaft von Paris inne hat, auch wenn diese Zeit entscheidend für die Entwicklung der Pariser Missionsgesellschaft war, als neun Missionsfelder in Afrika, Madagaskar und im Pazifik ihre kirchliche Eigenständigkeit erhielten und damit die Missionsgesellschaft verschwand, wie sie aus der Erweckung des 19. Jahrhunderts entstanden war. Sein missionarisches Bewusstsein wurde in der Zeit des Jahrhundertwechsels unter dem Einfluss seiner beiden Onkels geweckt, den Pfarrern Tommy Fallot und Alfred Bœgner. Ersterem folgt er 1904 in der Gemeinde Aouste (Drôme) nach, ja er stand am Beginn seiner pastoralen Berufung und seiner Entdeckung der Vorzeichen des synodalen Aufbaus der Missions-Bewegung, während ihn der zweitgenannte 1911 zum Direktor der Ausbildungsstätte der Pariser Mission beruft und sein geistliches Leben prägt. Marc Bœgner kommt 1919 in den geschäftsführenden Ausschuss und bis er 1939 dessen Vize-Präsident wird, hat er zwei für sein Engagement entscheidende Themen bearbeitet: Die strukturelle Verbindung von Mission und Einheit der Kirchen und die schwierigen Beziehungen von Mission und Kolonisation. Zu den Ereignissen, die sein missionarisches Bewusstsein herausfordern, ohne es abschwächen zu können, gehört seine Reise nach Madagascar kurz nach der nationalistische Erhebung von März-April 1947: Er entdeckt dabei dass die Forderungen nach Unabhängigkeit ohne sie zu vermischen mit den Bestrebungen der Kirchen abgestimmt werden müssen, die ihre Autonomie einfordern. Diese Erfahrung wird für ihn zur Leitlinie bei späteren Besuchen von Kirchen, denen er im Namen der Pariser Mission die Autonomie zukommen lässt.

Taizé, les protestants français et Marc Boegner (1940-1970)

François BOULET
Lycée international Saint-Germain-en-Laye



Marc Boegner prononçant un sermon à Taizé, s. d. (Fédération protestante de France)

La communauté de Taizé¹ suscite chez les protestants français, notamment auprès du pasteur et président Marc Boegner, pour le moins, un étonnement et une interrogation. Elle divise les huguenots. Certains sont enthousiastes, d'autres sont intrigués; enfin une forte proportion est franchement irritée par cette communauté monastique, avec des « frères » d'origine protestante, souvent pasteurs, qui semblent se rapprocher du catholicisme dans les années 1948-1970, tout en attirant la jeunesse à la foi chrétienne.

Rappelons les origines protestantes de cette communauté. Roger Schutz-Marsauche (12 mai 1915-16 août 2005) est le fondateur et le prieur de la communauté œcuménique de Taizé (Saône-et-Loire). Il est né à Provence

1. Nous tenons à remercier chaleureusement sœur Sabine Laplane, Silvia Scatena, frère Charles-Eugène et Frédéric de Gournay, pour toute leur aide au cours de cette recherche.

en Suisse dans le pays de Vaud; son père, Charles Schütz (1877-1946), est un pasteur suisse; sa mère est Amélie Marsauche (1880-1973); sa grand-mère côté maternel, la protestante Marie-Louise Delachaux, se marie avec Louis Marsauche, séminariste catholique, qui devient pasteur réformé. Le jeune Roger est très proche de la foi de son arrière-grand-mère Delachaux-Kullmann, de sa grand-mère Marsauche-Delachaux et du grand-père Schütz. Roger Schutz suit des études de théologie à Lausanne puis à Strasbourg. Après la défaite de la France en mai-juin 1940, il veut trouver un lieu où implanter une vie communautaire. Il découvre la colline de Taizé à dix kilomètres au nord de Cluny le 20 août 1940. Il vit entre la Suisse et Taizé, y accueillant des réfugiés, parfois juifs, menant une vie de prière. Un étudiant en théologie protestante à Genève, Max Thurian (16 août 1921-15 août 1996), le rencontre le 5 janvier 1942. L'aventure communautaire commence, avec quelques « frères », portés par le mouvement œcuménique.

Quelle est la question irritante des huguenots face à Taizé? L'idée de la communauté monastique, cénobitique, avec ses trois vœux de pauvreté, de célibat et d'obéissance, ne va pas de soi pour les Églises de la Réforme depuis le xvi^e siècle, malgré l'existence de communauté de sœurs: diaconesses de Reuilly constituées en 1841, sœurs de Pomeyrol à Saint-Etienne-du-Grès à partir de 1929, ou en Suisse, la communauté de Grandchamp à Areuse au bord du lac de Neuchâtel, créée en 1936. Ajoutons la fraternité de prière, dans l'esprit des béatitudes, née en 1923: le tiers-ordre des Veilleurs. Les rencontres d'« intellectuels chrétiens » de Taizé, qui portent aussi dans les débuts le nom de « Cluny » s'inspirent et s'inscrivent dans cette dynamique communautaire au cœur du xx^e siècle; elle ne se rattache à aucune Église protestante et ne s'affilie pas au Conseil Œcuménique des Églises (COE). Cette communauté, qui se veut fraternelle et œcuménique, internationale et interconfessionnelle, solidaire des Églises de la Réforme, suscite de façon générale surtout à travers ses contacts avec des catholiques romains, l'accusation de « crypto-catholicisme », même si elle affirme par ailleurs deux grands « *non possumus* » dans les années 1950 et 1960: le développement de la mariologie (immaculée conception, assomption) et l'infailibilité pontificale. Autrement dit, comment peut-on être protestant et moine²?

2. AN (Archives nationales, Pierrefitte-sur-Seine) 107AS 176, Taizé, dossier 2, relations avec l'Église réformée de France (ERF), lettre de Roger Schutz au conseil national de l'ERF, 10 janvier 1955; extrait du procès-verbal du Conseil national de l'ERF, janvier 1957, p. 1265.

Réforme, 2 août 1947, 21 décembre 1957, 11 février 1967.

Site internet musée protestant.

Marc Boegner, engagé dans le combat œcuménique, connaît très bien et soutient Taizé du début de la communauté jusqu'à sa maturité dans les années 1960, et cela malgré ses « erreurs », ses « maladroites ». Il nous semble intéressant d'appréhender historiquement ce paradoxe : les polémiques des protestants français contre Taizé et l'enthousiasme final du président Boegner pour Taizé comme un « haut lieu du protestantisme français et international », une prophétie de l'unité retrouvée, œcuménique, et pour tout dire, dans une expression toute boegnérienne, une « grande grâce »³.

I. Les soupçons des réformés contre la « communauté protestante » de Taizé-les-Clunys (1940-1958)

Dès 1940-1941, le pasteur Boegner, président du conseil national de l'Église réformée de France, entend peut-être parler de l'expérience d'une « communauté d'intellectuels chrétiens » au village de Taizé tentée par le jeune Suisse Roger Schutz. Sa mère Amélie Schutz demande à deux reprises, le 5 mai puis en juin 1941, à son fils s'il a écrit au pasteur Boegner⁴. Le 6 juin 1942, Roger Schutz écrit de Genève à Madeleine Barot, proche du pasteur

Pierre GISEL et Lucie KAENNEL (dir.), *Encyclopédie du protestantisme*, Paris : PUF, 1995, 2006 : François ALTERMATH, Michel BOUTTIER, Antoine REYMOND, « Communautés religieuses » ; Willy-René NUSSBAUM, « Schutz, Roger (1915-2005) » ; Denis MÜLLER, Antoine REYMOND, « Taizé » ; Jean BAUBÉROT, Willy-René NUSSBAUM, « Thurian, Max (1921-1996) ».

Sabine LAPLANE, *Frère Roger, de Taizé. Avec presque rien...*, Paris : Cerf, 2015, chapitre premier « De vieille souche protestante », p. 13-24, généalogie, p. 518-519. Notons que la famille Schutz abandonne l'Umlaut germanique. Sa mère et frère Roger n'aiment pas ce nom à consonance allemande et ajoutent souvent celui de Marsauche (note p. 6, p. 469).

Laurent SCHLUMBERGER, « Introduction », « Postface », in sœur ÉVANGÉLINE (éd.), *Protestantisme et vie monastique : vers une nouvelle rencontre?*, Paris : Olivetan, 2015, lire également les analyses historiques sur cette question de Marianne CARBONNIER-BURKARD et Sébastien FATH, « Peut-on être protestant et moine? », in actes du colloque international, Taizé, 31 août-5 septembre 2015, *L'apport de frère Roger à la pensée théologique*, Taizé : Ateliers et Presses de Taizé, 2016, p. 91-107. Silvia SCATENA, *Taizé, une parabola di unità. Storia della comunità dalle origini al concilio dei giovani*, Bologne, Il Mulino, 2018, 876 p. Ce travail imposant doit prochainement être édité en langue française par les éditions Brepols ; nous tenons à remercier l'auteur d'avoir précisé notre recherche.

3. Marc BOEGNER, *L'exigence œcuménique. Souvenirs et perspectives*, Paris : Albin Michel, 1968, p. 12 : « Je discernai (dès lors) ce que le mot grâce porte en lui de trésors d'amour, de pardon, de puissance réparatrice. » ; p. 216 : « C'est à Taizé que je désire conduire maintenant mes lecteurs. Je ne puis en parler sans me redire que Dieu a accordé une grande grâce au protestantisme français [...] ».
4. Archives de Taizé, carte de Genève, Amélie Schutz à Roger Schutz, 5 mai 1941 : « As-tu écrit à M. Boegner? » ; lettre d'Amélie Schutz à Roger Schutz, Presinge, 10 juin 1941 : « Geneviève [...] demande si tu as écrit à Mr Boegner, mon chéri ». Geneviève est la sœur de Roger.

Boegner. Il est informé par Willem Adolf Visser't Hooft, le secrétaire général du Conseil Œcuménique des Églises (COE), «en formation», qu'elle a l'autorisation de faire sortir des camps d'internement du sud de la France certaines personnes, dans des conditions bien précises; il offre d'héberger gratuitement quelques jeunes hommes dans «notre maison de Cluny»: il joint la brochure «Notes explicatives» éditée en octobre 1941 afin de fournir aux hôtes éventuels «quelques précisions sur le genre de maison qui est la nôtre». Localement, Roger Schutz paraît suspect au milieu de l'année 1941 et en janvier 1942: il serait un «agent de renseignements d'une puissance étrangère». Schutz est alors proche de l'abbé Paul Couturier, pionnier de l'œcuménisme, qui a lancé la «Semaine de Prière pour l'Unité», et qui organise les rencontres du Groupe de Dombes; il reçoit également le soutien de la théologienne Suzanne de Dietrich, elle aussi favorable à l'œcuménisme. En juin 1942, Max Thurian écrit à frère Roger que le pasteur Boegner pourrait «faire aussi quelque chose: il pourrait me recommander simplement comme pasteur auxiliaire pour Cluny»; le 20 août 1942, une lettre de Max Thurian fait allusion à un courrier que frère Roger aurait reçu du pasteur Boegner: «Je me réjouis de ce que Boegner t'a écrit⁵».

De novembre 1942 jusqu'à 1944, le Suisse romand et vaudois Roger Schutz ne peut plus revenir à Taizé, occupé et réquisitionné par les Allemands. Cette première expérience communautaire est continuée à Genève, mais l'Église de Genève est plutôt critique envers elle: si certains pasteurs la regardent favorablement, elle est aussi jugée comme une «secte», avec du moins une référence à Cluny «regrettable». Consacré pasteur par le conseil synodal de l'Église réformée évangélique de Neuchâtel le 7 juin 1943, il veut continuer

5. Frère Roger, de Taizé, *A la joie je t'invite. Fragments inédits 1940-1963*, «Pages de journal» (23 avril-été 1941), Taizé: Les Ateliers et Presses de Taizé, 2012, p. 31-35.

Communauté de Cluny, *Notes explicatives*, Lyon, 1941.

AD Saône-et-Loire, Mâcon, rapport de l'inspecteur Caviglioli au préfet Brun, 13 août 1941; Service historique de la Gendarmerie nationale, Vincennes, 71E 827, «Carnet de déclaration du gendarme Possin», 20 et 22 janvier 1942, cités in S. SCATENA, *Taizé, una parabola di unità*, p. 63-66, n. 214-217.

Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, dite «La Contemporaine», Nanterre, F delta 2149/5001, in Patrick CABANEL, *De la paix aux résistances. Les protestants en France 1930-1945*, Paris: Fayard, 2015, p. 235, n. 85 p. 388.

Archives de Taizé, lettre de frère Max à frère Roger, juin 1942, citée in S. SCATENA, *Taizé, una parabola di unità*, p. 104, note 360; lettre de frère Max à frère Roger, Gstaad, 20 août 1942.

Le Semeur Vaudois, 7 novembre 1942; «Une communauté d'intellectuels protestants. Communauté de Cluny», *La Vie Protestante*, novembre 1942.

Sabine LAPLANE, *Frère Roger*, p. 477, n. 4 et 7.

et approfondir l'expérience communautaire à Taizé⁶. Les trois frères Roger Schutz, Max Thurian et Pierre Souvarain reviennent à Taizé après la Libération, le 27 octobre 1944. Frère Roger approfondit ce projet communautaire à travers sa thèse, *L'idéal monacal jusqu'à Saint Benoît (VI^e siècle) et sa conformité à l'Évangile* puis dans une *Introduction à la Vie communautaire*. En novembre 1944, Roger et Max s'entretiennent à Paris avec les autorités de l'Église réformée de France, donc directement ou indirectement – nous ne le savons pas exactement – avec le pasteur Boegner; Max Thurian obtient la suffragance ou suppléance à la paroisse réformée de Chalon-sur-Saône en 1945, puis celle de Mâcon à 1948 avec frère Roger, tous deux aidés par le nouveau frère Daniel de Montmollin. En 1945-1948, Taizé accueille une vingtaine d'enfants en difficulté ou orphelins – « Cité des gosses » dit-on – et reçoit quelques prisonniers de guerre allemands rassemblés dans des petits camps aux alentours⁷.

En mars 1947, le président Boegner reçoit de son ami Henri Eberhard, pasteur de Lyon et président de la XII^e circonscription synodale « Alpes-Rhône », une lettre enthousiaste envers ses « amis » de la communauté de Taizé. Henri Eberhard (1898-1973), ancien pasteur de Dieulefit, marqué par le Réveil de la « Brigade missionnaire de la Drôme » en 1922, découvre un havre de jeunesse et de foi, avec un travail très utile jusqu'à la paroisse de Mâcon (Saône-et-Loire), qui lui permet de prophétiser assez justement :

Une fois de plus je suis allé à Taizé (communauté de Cluny) pour rendre visite à ces amis. Une fois de plus j'en suis revenu enthousiasmé. Si j'avais dix ans de moins, je crois que je quitterais tout pour créer quelque part une œuvre semblable. Il y a là une cité prophétique qui se construit, dont plus tard le protestantisme tirera les bienfaits incalculables. Je désire absolument vous y conduire, un jour que vous passerez à Lyon et que vous disposerez de quelque temps⁸.

Le 2 août 1947, *Réforme* présente pour la première fois « Un « monastère » protestant, Taizé ». L'homme de lettres cévenol Raoul Stephan est sensible à une atmosphère faite de nature, de spiritualité et d'harmonie, qui se situe quelque part entre les frères franciscains, les « solitaires » de Port-Royal et

6. Sur cette période à Genève, lire S. SCATENA, *Taizé, una parabola di unità*, p. 111-168.

7. Roger SCHUTZ, *Introduction à la vie communautaire*, Genève: Labor et Fides, 1944; réédition partielle, in Frère ROGER, de Taizé, *Vivre l'aujourd'hui de Dieu et les premiers livres*, Taizé: Ateliers et Presses de Taizé, 2013, p. 107-186.

S. LAPLANE, *Frère Roger*, p. 137-168, et notes p. 479-481.

S. SCATENA, *Taizé, una parabola di unità*, p. 169-186.

8. AN 107AS 444, lettres du pasteur Henri Eberhard, président de la XII^e circonscription synodale (Alpes-Rhône), au pasteur Boegner, Lyon, 15, Quai St-Clair, 29 mars 1947.

l'utopie rousseauiste ; le professeur de philosophie Paul Ricœur, fidèle à Taizé toute sa vie, analyse le côté troublant de l'*Introduction à la vie communautaire* de frère Roger à travers ce « Retour à la communauté » au milieu du xx^e siècle ; le pasteur luthérien Maurice Sweeting enfin cherche à discerner le sens, voire la « prophétie », d'une communauté de contemplatifs et d'intellectuels⁹.

En mars 1948, la petite église romane, édifiée par l'ordre bénédictin de Cluny aux x^e-xi^e siècles¹⁰, obtient l'autorisation d'un *simultaneum* ou mise à disposition à une communauté non catholique, autorisation donnée, via l'évêque d'Autun Mgr Lebrun, par le nonce à Paris, Mgr Angelo Roncalli¹¹. Le 12 avril 1948, le président du conseil national de l'Église réformée de France Marc Boegner considère que Max Thurian peut devenir pasteur de l'Église réformée de France. Sur le plan personnel, sa consécration totale au service de Jésus-Christ ne fait pas de doute à ses yeux : profondeur et rayonnement de sa vie spirituelle, qualités intellectuelles et valeur de ses travaux. Mais il sent également qu'on peut lui reprocher de donner son « approbation » et sa « garantie » à « l'œuvre très particulière entreprise à Taizé ». Henri Eberhard note d'ailleurs un durcissement de la « règle » de la communauté et son éloignement de l'évangélisation confessionnelle, protestante : il ne peut cacher son « inquiétude ». André Aeschmann, président de la commission du ministère pastoral, donne le 29 mai 1948 un avis favorable, validé le 3 juin, à l'inscription au rôle des pasteurs de l'ERF de Max Thurian, « pasteur consacré de l'Église de Genève et directeur de la communauté de Cluny ». Le 5 octobre

9. *Réforme*, 2 août 1947, « Un « monastère » protestant, Taizé ». L'article est déjà paru in *L'Écho de la Montagne. Organe mensuel du Consistoire de la Montagne*, 29 février 1947 / 2, p. 1-2.

Paul RICŒUR, « Libérer le fond de bonté », in *Taizé au vif de l'espérance*, Paris : Bayard, 2002, p. 205-209. « Ce que je viens chercher à Taizé ? Je dirais une sorte d'expérimentation avec ce que je crois le plus profondément : à savoir que ce qu'on appelle généralement la "religion" a à faire avec la bonté. [...] j'ai besoin de vérifier ma conviction que, aussi radical que soit le mal, il n'est pas aussi profond que la bonté. Et si la religion, les religions, ont un sens, c'est de libérer le fond de bonté des hommes, d'aller le chercher là où il est complètement enfoui. »

S. LAPLANE, *Frère Roger*, p. 153, 159-169, n. 34, p. 481.

Beate BENGARD, « Frère Roger et Paul Ricœur : pistes d'un enrichissement théologique mutuel », in *L'apport de frère Roger à la pensée théologique*, p. 109-122.

10. Marcel PACAUT, *L'Ordre de Cluny*, Paris : Fayard, 1986, p. 267-274.

À Taizé, l'église paroissiale Sainte-Marie-Madeleine, entièrement romane, se situe à l'emplacement d'une ancienne chapelle primitive dédiée à saint Martin. Elle a deux phases de construction, fin du x^e et début du xi^e siècle, puis xii^e siècle. Par sa sobriété, elle est un exemple typique des petites églises romanes en Bourgogne. Elle a été plusieurs fois rénovée ; elle est classée Monument Historique en 1913. Elle est au cœur des débuts de la dynamique de la communauté œcuménique de 1948 à 1965.

11. Futur pape Jean XXIII. Sur l'histoire du *simultaneum* à Taizé, Silvia SCATENA, *Taizé, una parabola di unità*, p. 230-233.

1948, le conseil national présidé par Marc Boegner entérine cette décision. En revanche, le pasteur Roger Schutz n'est pas inscrit sur ce rôle¹². Au synode régional de Gap en novembre 1948, le pasteur Eberhard évoque un « miracle de Dieu », dans la XII^e région et le pasteur Roland de Pury voit un « laboratoire » de vie fraternelle, d'œcuménisme, de liturgie. Mais l'adhésion de l'assemblée n'est pas immédiate et frère Roger y voit un moment « touchant mais un peu au-delà des limites » et des « coups d'encensoir qui risqueraient de nous griser, notre réelle vocation¹³ ».

Les difficultés surviennent avec les frères de Taizé à propos de la paroisse réformée de Mâcon, début 1949. La paroisse est sans pasteur en novembre 1948. Henri Eberhard demande à ses « amis » de Taizé, en l'occurrence les pasteurs Thurian et Schutz, mais avec beaucoup de prudence, d'y assurer les actes pastoraux : prédications, baptêmes, enterrements et visites aux malades. Ils y accomplissent une œuvre considérable par leur spiritualité. Les auditoires passent de huit personnes à 40, à 60. À Noël 1948, la paroisse rassemble 60 enfants et jeunes gens ; des réunions bibliques et d'approfondissement spirituel se tiennent. Le 9 janvier 1949, l'assemblée générale de l'Église de Mâcon est unanime pour continuer l'expérience des pasteurs de Taizé, alors qu'ils ne sont pas pasteurs titulaires mais seulement « habilités » par l'ERF. D'autre part, le pasteur Thurian déclare que son ministère à Mâcon bouleverse son projet ; il demande du temps dans cette paroisse pour effectuer son travail. Mais le conseil régional, réuni le 10 janvier, ne veut pas que l'expérience soit trop prolongée.

Le 28 janvier 1949, le pasteur Boegner critique quelque peu la solution du pasteur Eberhard pour la paroisse de Mâcon : tout en reconnaissant qu'il faut amarrer ces pasteurs à l'ERF, le président du conseil national souligne toute l'ambiguïté de la situation des « pasteurs » de Taizé à Mâcon par rapport à la Discipline de l'ERF :

12. Une confusion naît entre Louis Schutz, pasteur en Suisse, et frère Roger Schutz.

13. AN 107AS dossier 2, « Rapport pour le Conseil National sur la communauté réformée de Cluny, à Taizé », J. Babut, suite à une mission d'information à Taizé, 31 mars-1^{er} avril 1948, à propos de la question des registres paroissiaux, particulièrement pour les 20 enfants et de l'inscription au rôle des pasteurs de la communauté, s. d., 4 p. man. ; procès-verbal de la séance du conseil national de l'ERF avec l'intervention d'Henri Eberhard, 12 avril 1948, p. 776-777. 107AS 176, dossier 6, lettre du président du conseil national de l'ERF Marc Boegner au pasteur André Aeschmann, commission du ministère pastoral, Paris, 30 avril 1948 ; copie de l'avis favorable, par le président de la commission du ministère pastoral, André Aeschmann, 3 juin 1948 ; « Communauté de Taizé », une page dact., 29 septembre 1953.

Jean-Claude ESCAFFIT, MOÏZ RASIWALA, *Histoire de Taizé*, Paris : Seuil, 2008, p. 42.

S. LAPLANE, *Frère Roger*, p. 169-170.

[...] Il est évident que la solution que vous avez adoptée pour un temps indéterminé, pose des questions délicates sur lesquelles le Conseil national aurait dû être prié de donner son avis.

J'ai vu hier matin nos collègues Schutz et Thurian, accompagnés du futur Docteur Roger Giscard, nous avons très longuement parlé de Mâcon. Ils m'ont fait part des dispositions qu'ils ont prises à la suite de la récente assemblée générale, pour se partager la desserte de la paroisse. Je leur ai fait observer que sur les trois pasteurs qui sont à Taizé un seul est inscrit au rôle de l'Église réformée de France. Les deux autres n'ont aucun droit, à moins qu'une décision conforme soit prise, de participer à la desserte de l'une de nos paroisses. Il y a là un désordre qu'il importe d'*ordonner*, pour reprendre une expression dont je me suis servi au Conseil National à propos d'une autre affaire. Veuillez avoir l'obligeance d'y penser. Les pasteurs de Taizé se rendent parfaitement compte que deux d'entre eux sont dans une situation irrégulière à cet égard. Je regrette de n'avoir pas posé la question au Conseil National qui, vous vous en souvenez, vous a longuement entendu sur Taizé il y a quelques mois et a marqué très nettement certaines intentions à l'égard de cette communauté. Je ne sais ce que penserait le Conseil national de la solution qui a été adoptée mais, en tout cas, il faut que nous trouvions un moyen de répondre au désir des paroissiens de Mâcon sans nous mettre dans le cas d'avoir créé un précédent extrêmement fâcheux en contrevenant à des règles certaines de notre Discipline.

Le grand avantage de la solution adoptée est qu'elle intègre plus encore la communauté de Taizé et ses pasteurs dans l'Église réformée de France. L'entretien de hier matin a du rester été excellent à tous égards et je compte, en allant donner une conférence à Mâcon, rendre visite à ces frères¹⁴.

À Pâques 1949, le 17 avril, sept premiers frères – Roger, Max, Pierre, Daniel, Robert, Albert et Axel¹⁵ – prononcent des engagements définitifs dans la « Communauté protestante de Taizé-lès-Cluny », en étant prosternés dans la petite église romane de Taizé, selon l'usage bénédictin¹⁶. Naît alors la seule communauté cénobitique d'hommes existant au sein des Églises de la Réforme. Le « frère aîné » en est Roger Schutz, qui devient prieur ; le deuxième frère est Max Thurian. Les autres frères sont un médecin, Robert Giscard, qui exerce dans le pays, un frère prêcheur itinérant, deux fermiers qui travaillent dans le domaine et un théologien. Cet engagement peut apparaître comme une rupture forte avec la tradition protestante. L'idéal monastique, avec l'engagement – ce mot est préféré à celui de « vœu » suite à l'influence

14. AN 107AS 442, lettre du président Marc Boegner au président Henri Eberhard, Paris, 28 janvier 1949.

15. Roger Schutz, Max Thurian, Pierre Souvairan, Daniel de Montmollin, Robert Giscard, Albert Lacourt, Axel Lochen.

16. S. SCATENA, *Taizé, una parabola di unità*, p. 235-264.

du personnalisme selon Roger Schutz¹⁷ –, l'engagement à vie, la communauté des biens, le célibat, la discipline deviennent donc une réalité chez des pasteurs issus des Églises de la Réforme. Cette communauté entretient des relations « fraternelles » avec les catholiques. La « Règle » de Taizé, de type monastique, est rédigée en 1952. La discipline comprend deux offices de prières, et en été un office de nuit à 3 h 30. Trois principes essentiels inspirent cette « famille spirituelle » : d'abord la sanctification du labeur et du repos par la Parole de Dieu ; ensuite la recherche du silence intérieur ; enfin l'esprit des Béatitudes : joie, simplicité, miséricorde, principes qui marquent la communauté. Les sept premiers frères précisent l'esprit de la tradition protestante de leur engagement, l'esprit « réformé » dans la « vie nouvelle » qu'ils entreprennent. Les arguments sont alors dans la ligne de la pensée œcuménique du pasteur Boegner, attaché à l'enracinement dans l'Église réformée. La Communauté est

consciente qu'il n'y a pas d'œcuménisme possible, de travail et de prière pour l'unité, sans une intégration réelle à un corps ecclésiastique précis. L'unité doit être recherchée dans l'approfondissement de chaque confession jusqu'à ses sources vives. C'est cet approfondissement de la foi et de la piété protestantes, et par elle de la foi et de la piété de l'Église primitive.

Le bureau du conseil national de l'Église réformée de France, présidé par Marc Boegner, envoie alors une « rectification » :

Il convient de préciser que si le Conseil national de l'Église Réformée de France s'est montré favorable à l'inscription du pasteur Thurian au rôle des pasteurs de l'E.R.F., inscription accordée peu après par la Commission du ministère pastoral, il a été clairement indiqué que cette décision signifiait la reconnaissance du ministère que M. Thurian était appelé à exercer auprès des protestants relevant de l'Église Réformée, et non pas la reconnaissance de sa vocation particulière et de celle de sa communauté¹⁸.

17. AN 107AS 106, dossier 2, Roger Schutz, « introduction », in « Rencontre des délégués des Églises réformées de langue française avec les représentants de la Communauté de Taizé, Neuchâtel, 19 et 20 juin 1957 », p. 2.

18. AN 107AS 176, dossier 2, procès-verbal, réunion du conseil national de l'ERF, juin 1949, p. 862 ; dossier 6, S.OE.P.I., Journal, n° 17, 18, 21, 29 avril, 6 mai 1949, 27 mai 1949, « La Communauté de Taizé-les-Clunys ». Le premier communiqué de presse peut sembler inquiétant pour les protestants : il utilise imprudemment l'expression « vœux définitifs » et affirme que « la communauté a été officiellement reconnue par l'Église réformée de France ». Les numéros qui suivent insistent sur la tradition protestante qui anime la communauté.

S. LAPLANE, *Frère Roger*, p. 176-177, n. 73-76 p. 482.

Cette première prise de distance laisse augurer d'autres malentendus.

Le pasteur Eberhard, toujours favorable à Taizé, est cependant moins enthousiaste ; il faut, écrit-il au président Boegner le 1^{er} février 1949 : « être à l'égard de cette œuvre *d'une extrême prudence* ». En février 1950, l'expérience des frères de Taizé dans l'Église réformée de Mâcon reçoit l'avis unanime et élogieux de l'assemblée générale. Le président Boegner correspond avec le pasteur Thurian et planifie même un second voyage à Taizé au printemps 1950, sans pouvoir le réaliser semble-t-il¹⁹.

Une première forte crispation se produit à la fin de l'année 1950. Roger Schutz et Max Thurian se rendent pour la deuxième fois à Rome où ils rencontrent deux membres de la Curie romaine : Mgrs Alfredo Ottaviani et Giovanni Battista Montini, puis sont reçus par le pape lui-même²⁰. Les deux frères rêvent d'une unité des chrétiens qui passe par une réconciliation des Églises non catholiques avec l'Église « catholique » ou universelle de Rome. Cela fait beaucoup de bruit chez les protestants. De plus l'« année sainte » des catholiques semble opposée à l'année de l'espérance œcuménique voulue par Marc Boegner. Le pape Pie XII publie le 15 août 1950 l'encyclique *Humani generis* contre les « opinions et erreurs modernes menaçant de miner les fondements de la doctrine catholique ». Et surtout, le 1^{er} novembre 1950, il promulgue le dogme de l'« assomption corporelle » de Marie : Boegner est choqué par cette « vérité révélée » de l'Église romaine qui n'a aucun fondement biblique et patristique²¹.

Cette rencontre des frères de Taizé avec le pape Pie XII ne pouvait tomber plus mal.

Au même moment, le président de la XII^e région synodale « Alpes-Rhône », Henri Eberhard, si enthousiaste au début, écrit au pasteur Boegner qu'il se trouve dans une « situation délicate » vis-à-vis de ces frères ; il doit constamment « marcher sur des œufs²² ». Marc Boegner doit réagir. Il a alors des

19. AN 107AS 444, lettres du président Henri Eberhard au président Marc Boegner, Lyon, 1^{er} février 1949, p. 2-4, « 2^e Mâcon » et 7 février 1950.

AN 107AS 442, lettre du président Marc Boegner au pasteur Max Thurian, Paris, 13 février 1950.

SHPF, 036Y 2, fonds Marc Boegner, carnet intitulé « Services, Comités, Visites. Novembre 1949-Mai 1951 ».

20. Futur pape Paul VI. Sur les deux premières visites à Rome de Roger Schutz et Max Thurian et leurs réactions au « coup de frein » marial, S. SCATENA, *Taizé, una parabola di unità*, p. 264-318.

21. Roger MEHL, *Le pasteur Marc Boegner*, p. 252-253.

22. AN 107AS 444, lettre du président Henri Eberhard, XII^e circonscription synodale (Alpes-Rhône) au pasteur Boegner, Lyon, 9 novembre 1950.

« mots sévères » contre le prieur de Taizé. Le soupçon d'attitude catholicisante commence : ce n'est pas le dernier²³.

Frère Roger lui-même a raconté cette rencontre houleuse, à Paris, le 24 janvier 1951, ou un dialogue « surprenant » :

Notre premier dialogue a été surprenant. Il se situe dans l'hiver 1950-1951. Le Pasteur Boegner avait appris que j'avais eu une audience avec le Pape Pie XII. Il ne cachait pas que cette visite au Pape l'avait déconcerté. Pourquoi rencontrer un Pape ?

Comme il n'y avait pas encore ce lien d'amitié qui s'est créé ensuite, je n'ai pas pu lui dire le pourquoi de cette audience avec Pie XII. Si je le lui avais dit, cela nous aurait certainement valu une compréhension immédiate. Mais j'ai toujours considéré que l'on ne peut pas chercher l'unité en prenant le risque d'opposer des chrétiens les uns aux autres. Cela serait finalement travailler contre l'unité dans le Corps du Christ, son Église.

Cette rencontre avec le Pape Pie XII avait été préparée par le cardinal Gerlier, archevêque de Lyon. Je n'en ai dit le contenu qu'une quinzaine d'années plus tard. Il s'agissait d'exprimer fortement au Pape que la proclamation imminente du dogme de l'Assomption n'était pas opportune par rapport à l'œcuménisme commençant. De ma part, il n'était pas question d'une opposition au contenu du dogme, je comprends tout à fait que le Saint Père fasse une solennelle déclaration sur la Vierge Marie, s'appuyant sur une si longue tradition dans le Peuple de Dieu. Mais proclamer un dogme c'était faire usage pour la première fois du dogme de l'infaillibilité pontificale et cela ne pouvait que conduire l'œcuménisme à un raidissement.

Ce premier entretien avec le Pasteur Boegner, j'ose aujourd'hui y faire allusion par ce qu'il s'est ensuite transfiguré en confiance [...] ²⁴.

Une version postérieure de cette rencontre entre frère Roger et Marc Boegner précise quelques points. D'abord le caractère abrupt de l'entrée en matière : « Mais vous êtes allés à Rome, vous avez vu le pape ! » Le président Boegner a appris ce fait par hasard lors d'une visite à Tunis, de la part d'un évêque. Sa réaction est âpre. « Comment avez-vous pu le faire sans que nous le sachions ? » Des mots percutants, des accusations graves sont émises par le « président » contre le « frère » : « reniement », « refus », « patrimoine foulé aux pieds ». Frère Roger pourrait apaiser le pasteur Boegner, mais il refuse de justifier sa démarche, il répond : « Nous n'avons de comptes à rendre à personne. C'est fondamental dans le protestantisme que chacun soit libre d'interpréter comme il l'entend ses gestes, ses actes, et la Parole de Dieu ». Il garde le souvenir de s'être levé et d'être parti en réaffirmant malgré tout

23. Kathryn SPINK, *Frère Roger de Taizé*, Paris : Seuil, 1986, p. 72.

24. Frère ROGER, « Marc Boegner et Taizé », *Unité des Chrétiens*, n°42, avril 1981, p. 20.

son attachement ecclésial, il veut « être d'Église ». Mais cette rencontre a laissé à frère Roger un léger regret, un soupçon d'hésitation, encore redit à la fin de sa vie : « J'aurais pu, je pense, tout de même un tout petit peu, non pas lui dire mais...²⁵ »

Après la rencontre du 24 janvier et les « inquiétudes » du conseil national de l'ERF en avril, Marc Boegner et son épouse Mary se rendent pour la première fois, les 30 et 31 juillet 1951, sur la colline de Taizé. Le climat s'apaise grâce à son épouse, semble-t-il²⁶ :

Le Pasteur Boegner est alors venu avec sa femme et il a amorcé avec nous une relation qu'il a poursuivie avec la hauteur de vues qui lui était propre.

Dans sa première visite à Taizé, il nous a parlé avec flamme de sa compréhension pour la vocation contemplative. Quant à sa femme, elle a clairement exprimé sa conviction par rapport à un choix de vie que nous avions à faire à l'époque : selon elle, une dispersion de tous les premiers frères en petites fraternités se serait opposée au signe visible de la communauté à laquelle beaucoup de chrétiens ont besoin de se référer. Elle considérait comme essentiel le signe d'une plus grande communauté, dans un monde où tout invite à la dispersion. Peut-être pressentait-elle les conditions de la vie actuelle qui disloquent les sociétés et les hommes, et qui les poussent à chercher à vivre de temps forts auprès d'une communauté.

À partir de juin 1951, Marc Boegner n'est plus président du conseil national de l'ERF. Son successeur à partir de 1953, Pierre Bourguet (1902-1984) – après Pierre Maury de 1951 à 1953 – se montre moins favorable à Taizé. Le conseil national hésite alors entre le *statu quo* et un contrôle plus strict de cette communauté, jugée trop indépendante dans ses initiatives, surtout s'il est envisagé une accréditation officielle par l'ERF²⁷. Marc Boegner continue cependant à soutenir la « communauté monastique » en tant que président de la Fédération protestante de France. En 1953, il préface l'ouvrage de frère Max, *La confession*, sur un sujet que de nombreux réformés savent polémique ; la valeur sacramentelle de la confession y est affirmée même si le pasteur Boegner prévient que de « bien des côtés », de « sérieuses

25. S. LAPLANE, *Frère Roger*, p. 187-188, avec n. 19-20, p. 483.

26. AN 107AS 176, dossier 2, procès-verbal, réunion du conseil national de l'ERF, avril 1951, p. 964-965. Les pasteurs Maury et Eberhard sont chargés de suivre cette question des liens entre la communauté de Taizé et l'ERF.

SHPF 036Y 2, carnets intitulés « Services, Comités, Visites. Novembre 1949-Mai 1951 » ; « Services, Comités, Visites. Juin 1951-Décembre 1951-14 Octobre 1952 ». Ce voyage de l'été 1951 jusqu'à Taizé est le dernier avec son épouse Mary ; elle décède de maladie le 4 décembre 1951.

27. AN 107AS 176, dossier, procès-verbaux, réunions du conseil national de l'ERF, 19 janvier, 27 avril et 10 octobre 1953, p. 1046-1047, 1067, 1099.

réerves» sont à attendre de la part des lecteurs. Et au même moment, a lieu la visite du cardinal Gerlier sur la colline de Taizé, qui catalyse les inquiétudes de l'ERF au sujet de la familiarité de la communauté envers certains prélats catholiques²⁸.

Préface du pasteur Marc Boegner au livre de Max THURIAN, frère de Taizé, *La confession*, Taizé: Presses de Taizé, 1953, réédition, 1977, p. 7-12

Il faut être très reconnaissant à Fr. Max Thurian de Taizé de poser, par les pages qui suivent, le problème de la confession devant les protestants. « Un protestant ne se confesse pas » : c'est bien là l'un des éléments principaux de la définition populaire du « protestant ». Reconnaissons que, réserve faite d'exceptions peu nombreuses, la définition est conforme à la réalité. Combien de fidèles de nos Églises éprouvent une vive surprise lorsqu'ils apprennent qu'au jour de leur consécration (ou de leur ordination) les pasteurs s'engagent à « tenir secrètes par devers eux les confessions qui leur seront faites en décharge de conscience » !

Cet éloignement que marquent à l'égard de la confession la plupart des Églises de la Réforme se justifie-t-il devant l'enseignement de l'Écriture sainte? Compromet-il ou non le développement de la vie chrétienne? C'est ce que Max Thurian nous contraint de nous demander. Il ne sera plus possible à ceux qui l'auront lu de trancher superficiellement par une négation le point de savoir si le chrétien doit normalement se confesser. Ils pourront certes n'être pas d'accord avec tel ou tel argument mis en avant par l'auteur, mais ils ne seront plus libres de méconnaître qu'il y a là un problème de pensée et de vie chrétiennes dont la solution doit être courageusement cherchée.

Je loue sans réserve Max Thurian de conclure son étude par le rappel des pages admirables que Calvin a consacrées à la confession. Le fondement scripturaire que le Réformateur – et après lui notre auteur – donné à sa pensée est immédiatement mis en place. On ne peut supprimer du Nouveau Testament ce que Jacques enseigne sur la confession mutuelle ni surtout les paroles du Christ sur l'absolution. On peut contester la manière dont Calvin réserve en fait aux « ministres ordonnés » par l'Église la charge de recevoir les confessions des fidèles et de les assurer, s'il y a lieu, du pardon de leurs péchés. On n'en est pas moins obligé de reconnaître la vigueur de sa pensée et la puissance pénétrante de son exposé.

Au reste Max Thurian ne se borne pas à inscrire à la fin de son livre quelques pages de Calvin. Il en reprend souvent les textes essentiels, il y joint ceux de Luther, il rappelle l'enseignement si net que ce dernier donne, au sujet de la confession, dans son Grand et dans son Petit Catéchisme. En vérité, lorsqu'on découvre la pensée des Réformateurs, on se demande comment il est possible que les Églises protestantes leur aient été si généralement infidèles sur ce point!

28. Max THURIAN, frère de Taizé, *La confession*, Taizé: Presses de Taizé, 1953, réédition, 1977.

Est-ce là l'une des conséquences de ce qu'on appelle l'individualisme protestant dont les excès meurtriers ont causé tant de ravages? La chose paraît certaine. Mais pourquoi cet individualisme a-t-il si facilement triomphé, en particulier dans le protestantisme réformé, aussi bien du sens de la communauté, de l'Église, que des instructions données par le Christ à ses apôtres, et donc à l'Église, sur le pardon des péchés? Les circonstances historiques dans lesquelles ont vécu, pendant deux siècles et demi, nos Églises réformées, n'y sont certes pas étrangères. Cependant il reste qu'une réaction, indispensable mais excessive, contre les déformations et les abus de la confession telle qu'elle était trop souvent pratiquée dans l'Église romaine a eu pour résultat de priver les fidèles d'un moyen de grâce dont un libre et intelligent usage eût porté sans doute dans nos Églises des fruits de spiritualité et de sainteté.

L'étude de Max Thurian, en nous ramenant à la pensée des Réformateurs et à l'enseignement du Nouveau Testament, nous rend donc un très grand service. Il a soin d'ailleurs de nous mettre en garde contre le danger, toujours menaçant, de la magie sacramentelle. La relation entre la Parole et le Sacrement est fortement indiquée, aussi bien que celle entre la foi et le sacrement. « C'est toujours à la foi que Dieu répond dans le sacrement. »

Très bien! Mais la confession, ou plus exactement l'absolution donnée au fidèle qui vient de se confesser, est-elle un sacrement? Max Thurian l'affirme en des termes qui ne manqueront pas de susciter de bien des côtés de sérieuses réserves. Je m'y suis heurté moi-même, il y a près de vingt ans, lorsque, dans une réunion des Amis de la Pensée protestante, me fondant sur l'enseignement de Melancton, j'ai soutenu que l'absolution est un sacrement (1). L'abandon par Luther de sa position première, à quoi Melancton demeura fidèle, et l'incertitude de Calvin viennent à coup sûr à l'appui des adversaires de cette thèse. Ce qui importe au surplus, c'est de savoir exactement ce que le Christ a donné à son Église lorsqu'il a remis à ses apôtres le pouvoir de lier et de délier. Il sera du plus haut intérêt de confronter l'interprétation de notre auteur et l'exégèse que donne M. Cullmann des textes étudiés par Max Thurian, dans son ouvrage capital sur l'Apôtre Pierre.

Je viens de parler de « réserves »... Je pense que les plus fortes seront provoquées dans le chapitre V intitulé Confession et psychanalyse. Est-il permis de souhaiter que ces pages inaugurent une discussion aussi complète que possible sur l'aide que la psychanalyse peut ou ne peut pas apporter à la direction spirituelle et sur la collaboration qui doit ou ne doit pas s'établir entre psychanalystes et confesseurs?

Max Thurian exprime le vœu que « la considération de certains effets malheureux de la psychanalyse sur la foi de plus croyants n'amène pas l'Église à un durcissement envers cette science ». Il n'en signale pas moins lui-même « un danger » qu'il nomme « psychologisme » dont les conséquences théologiques « seraient un certain relativisme dogmatique et une certaine complaisance morale ». Cette expression très nuancée n'empêche pas l'auteur de reconnaître que les craintes éprouvées « ne sont pas sans fondement » et qu'une « vigilante attention » est indispensable.

Personne, je pense, ne songe à contester l'importance considérable conquise, depuis un demi-siècle environ, par la psychanalyse. Il convient cependant de se demander si des résultats non moins positifs n'ont pas été obtenus par d'autres méthodes « psychologiques ».

Max Thurian compte sur l'analyse pour donner à certains ascètes « un équilibre plus évangélique de l'obéissance chrétienne ». Mais aussitôt il donne des conseils de prudence « car il serait désastreux qu'une analyse psychologique... fasse d'un saint un animal bien portant ». « Qu'aurait donné un François d'Assise psychanalysé? » demande-t-il. J'ajoute : Qu'aurait donné un saint Paul? On frémît en pensant aux attentats contre la sainteté que pourraient commettre des psychanalystes pour qui les termes de péché, de repentance, de foi, d'amour chrétien n'interprètent que des faits psychiques.

Au demeurant, ni la direction spirituelle ni la confession ne courent le risque d'être supplantées par l'analyse. L'une et l'autre répondent à de profonds et permanents besoins de l'âme chrétienne. À en méconnaître la nécessité et la valeur on se condamne à un appauvrissement de la vie spirituelle. À les pratiquer dans l'amour des âmes et dans le respect de la liberté que crée en elles la grâce, on leur assure de magnifiques possibilités de croissance dans « la vie en Christ ». C'est ce qui ressort avec une force pénétrante de l'étude du pasteur Max Thurian. Nul ne pourra lire ces pages sans le remercier de l'obliger à mettre sa vie à nu devant Dieu et à se demander s'il n'a pas jusqu'à présent, en ne faisant appel ni à sa direction spirituelle ni à l'absolution que précède la confession, méconnu une grande grâce, offerte par un Amour miséricordieux dont l'Église doit être auprès de nous la permanente annonciatrice.

Pasteur Marc BOEGNER
de l'Académie Française

Au printemps 1954, la crise est avérée entre la communauté et l'ERF. Sans prévenir le conseil national de l'ERF, Roger Schutz et Max Thurian participent à deux entretiens théologiques à Rome, à la faculté vaudoise de théologie et à la Grégorienne, organisé par le père jésuite Boyer²⁹. Pourtant en mai 1954, le pasteur Boegner soutient la candidature de Max Thurian comme pasteur à l'Église réformée de Levallois; frère Max a le soutien du conseil presbytéral, ce qui gêne à la fois le président du conseil régional de la région parisienne Robert Pont et le président du conseil national de l'ERF Pierre Bourguet. En juin 1954, c'est la candidature au proposanat du frère Daniel Charguéraud, pasteur à Mâcon qui laisse perplexe le conseil national. Ce dernier trouve que la position doctrinale des pasteurs de Taizé vis-à-vis

29. Sur la crise entre Taizé et le Conseil national de l'ERF, l'« affaire » des frères pasteurs et l'« éclatement » d'une « question communautaire » dans le protestantisme francophone, S. SCATENA, *Taizé, una parabola di unità*, p. 357-381. Lire également du même auteur, « Internationale, interconfessionnelle, œcuménique. La Communauté de Taizé et l'Église Réformée de France: l'affaire des frères pasteurs », in Luca FERRACCI (éd.), *Toward a History of the Desire for Christian Unity. Preliminary Research Papers. Proceedings of the International Conference at the Monastery of Bose (November 2014)*, LIT-Verlag, Wien-Zürich-Münster, 2015, p. 121-137.

de la foi et de l'ERF est toujours loin d'être clarifiée : les engagements solennels et pour une vie entière, envers la communauté, avec le célibat, l'obéissance au prieur, la communauté des biens matériels et spirituels, sont en contradiction avec la discipline de l'ERF. La communauté de Taizé garde son indépendance « inter-confessionnelle et internationale ». Pour la majorité des membres du conseil national – comme les pasteurs Pierre Bourguet, Jacques Babut, Paul Conord, Elie Lauriol, Pierre Rozier, particulièrement impliqués dans cette question de Taizé –, les deux disciplines – ERF et Taizé – sont en contradiction ; notons que les pasteurs Pierre Maury et Charles Westphal ne voient pas d'incompatibilité entre le statut de frère de Taizé et celui de pasteur de l'ERF. Le 18 janvier 1955, le conseil national de l'ERF refuse de consacrer comme pasteurs de nouveaux frères de la communauté. En 1955, le ministère de Daniel Charguéraud doit cesser à Mâcon, ce qui suscite les vifs regrets du conseil presbytéral. Le différend entre Taizé et le conseil national de l'ERF est à l'œuvre, éclatant en de nombreuses occasions pour des raisons profondes et sincères, parfois douloureuses, de part et d'autre. Notons que les critiques contre Taizé visent également Pomeyrol ; Antoinette Butte, responsable de Pomeyrol, évoque des « critiques cévenoles » contre Taizé qui pourraient toucher sa communauté³⁰.

Quant au président de la Fédération protestante de France Marc Boegner, il a des relations franches et même rudes avec frère Roger, mais accompagnées d'une « fraternelle affection » ; il est soucieux de l'action de Taizé. Suite à des incidents, le pasteur Boegner demande une clarification précise en conclusion de sa lettre du 18 octobre 1956 : « Vous savez combien je porte le souci de votre action au sein du protestantisme français et avec quelle fraternelle affection je vous porte dans mon intercession. Vous savez qu'il y a lieu pour vous d'éviter la moindre maladresse dans les circonstances actuelles. » La réponse de frère Roger le lendemain est également franche le remerciant de son affection mais ne cachant pas son exaspération face à l'attitude des membres du conseil national : « Il nous revient ces temps-ci, comme jamais, des affirmations non fondées, lancées par des membres du Conseil National. En l'espace de cette dernière semaine, il m'en est revenu un certain nombre. Or la calomnie laisse toujours des traces et de plus, comment pourrions-nous utiliser notre temps à rectifier ou à prouver ce qui n'a jamais été ni dans nos cœurs, ni dans nos intentions, ni dans les faits. Éviter la moindre maladresse, nous sommes pleinement d'accord,

30. S. LAPLANE, *Frère Roger*, p. 201, n. 60 p. 484, lettre d'Antoinette Butte au pasteur et président de la IX^e région de l'ERF, Eric Barde, 17 novembre 1953.

mais quand ils sont interprétés, les paroles ou les gestes les plus graves sont déformés. User d'habileté pour donner des preuves de prudence, nous serait intolérable. Vous serez d'accord avec moi que pour le chrétien, sa seule réponse à l'habileté et de n'en point avoir.»³¹

Le dialogue n'est pourtant jamais interrompu grâce à un échange élargi aux Églises réformées de Suisse francophone – Genève, Lausanne et Neuchâtel. La recherche du *modus vivendi* ou de compromis est bien présente en 1957-1958, mais l'embarras demeure³².

Le Christianisme au XX^e siècle se sent obligé d'ouvrir le débat public: « Pour ou contre. Pâques à Taizé » les 2 mai et 6 juin 1957. *Réforme* évoque Taizé le 21 décembre 1957; les avis divergent nettement entre l'embarras du directeur Albert Finet car « Taizé pose des questions », les problèmes et risques théologiques et ecclésiastiques qu'analyse le pasteur Hébert Roux, l'enthousiasme de Georges Casalis qui voit cependant dans Taizé un équilibre précaire entre

31. Archives de Taizé, lettre du président de la Fédération protestante de France (FPF) au « cher Collègue et Frère », frère Roger, Paris, 18 octobre 1956; réponse de frère Roger au président Boegner, Taizé, 19 octobre 1956.

32. AN 107AS 176, dossier 2, extraits des procès-verbaux des réunions du conseil national de l'ERF: 18-19 janvier 1954 (p. 1113), 29-30 mars 1954 (p. 1119), 28 juin 1954 (p. 1135-1136), 12 octobre 1954 (p. 1153), 17-18 janvier 1955 (p. 1162-1163), mars 1955 (p. 1172), 23 juin 1955 (p. 1184-1185), octobre 1955 (p. 1198-1200), juin 1956 (p. 1236, 1239), octobre 1956 (p. 1246), 16 octobre 1956 (p. 1251), janvier 1957 (p. 1265); rencontres des 25-26 octobre 1954 à Villemétrie, 28-30 septembre 1955 à Taizé, 2 décembre 1955 à Paris (bureau du conseil national), 3 octobre 1956 à Lausanne, 14-15 janvier 1957 à Genève, 19-20 juin 1957 à Neuchâtel; notes dactylographiées et manuscrites sur les rencontres entre les membres de l'ERF et les frères de Taizé.

Dossier 6, lettre du président de la III^e circonscription synodale (Région parisienne) au président du conseil national de l'ERF, 12 mai 1954; lettre de frère Roger au président Pierre Bourguet, 14 mai 1954: « A Taizé, nous sommes émus que depuis six mois, nos relations prennent un aspect sans cesse négatif. » Lire la « Déclaration de la communauté de Taizé », 4 p. dact., envoyée au pasteur Boegner, avec le courrier de frère Roger au président Pierre Bourguet, 7 août 1954; lettre du pasteur Eberhard au président Bourguet, 12 septembre 1956, Comps par Dieulefit; lettre de Roger Schutz aux autorités et conseils synodaux des Églises réformées représentées à la rencontre de Neuchâtel, les 19 et 20 juin 1957, à propos d'un « *modus vivendi* ».

AN, 107AS 910, communauté de Taizé, différentes « thèses » sur la « communauté » et les vœux, 1954-1957.

Frère ROGER, de Taizé, *A la joie je t'invite. Fragments inédits 1940-1963*, Taizé, « Pages de Journal (décembre 1953 – 25 septembre 1954) », p. 67-80.

J.-C. ESCAFFIT, M. RASIWALA, *Histoire de Taizé*, p. 211.

S. LAPLANE, *Frère Roger*, p. 194, n. 41 p. 484; p. 199-211, n. 60-92, p. 484-487.

S. SCATENA, « Une question de vie ou de mort », in actes du colloque international de Taizé, 31 août-5 septembre 2015, *L'apport de frère Roger à la pensée théologique*, Taizé: Ateliers et Presses de Taizé, 2016, p. 37-38.

« extrême droite théologique, tendances catholicisantes et extrême gauche politique³³ ».

Le synode national l'ERF de Poitiers du 31 mai au 3 juin 1958, suite notamment aux éclaircissements sur la nature des « vœux », peut « se réjouir de l'état présent des rapports entre l'Église Réformée de France et la Communauté de Taizé ». Au cours de ce mois de mai 1958, frère Roger considère cette déclaration comme importante : « un pas est fait vers une unité visible de chrétiens qui ne peuvent être séparés », mais dans son journal personnel, il analyse toujours son inquiétude face aux relations difficiles avec le pasteur Pierre Bourguet ou le secrétaire général du COE, Visser't Hooft, ulcérés par les sympathies romaines de frères de Taizé. Ces années de fondation de Taizé sont donc une lutte rude, âpre, contre les protestants « traditionnels ». Frère Roger, chrétien « réformé », en souffre et constate inversement : « C'est malgré nous que nous faisons souffrir certains de nos coreligionnaires » ; il en arrive à se demander « pourquoi Dieu nous maintient dans une obligation de solidarité avec le protestantisme³⁴ ».

II. L'éloge boegnérien de Taizé dans les années 1960 : une « grande grâce » du protestantisme français à travers le mouvement œcuménique

Malgré les « erreurs » ou les « maladresses » de cette communauté envers les protestants, le « pape des protestants », selon une expression facile, ironique, souvent employée, continue à se rapprocher de Taizé. Son autorité est écoutée et reconnue en France, même s'il n'est plus président des conseils nationaux de l'ERF (2 juin 1950) puis de la FPF (31 janvier 1961). En 1958, Marc Boegner

33. AN 107AS 176, dossier 7, coupures de presse, *Le Christianisme au XX^e siècle*, 17 juin 1954, Raoul STEPHAN, « Les frères de Taizé » ; 2 mai 1957, P. de Bethmann, « Pâques à Taizé » ; « Pour au Contre. Pâques à Taizé », réponse de Messieurs Gardes, Tongas, Pharasier, 6 juin 1957. Ces lecteurs s'interrogent sur les pratiques et tendances catholicisantes de plus en plus nombreuses chez les protestants, notamment à Taizé : « Les robes blanches, les "offices", les ornements des "célébrants", les prosternements, les cierges, les psalmodies, les chantres, le côté de l'épître et celui de l'évangile, que sais-je encore ? Tout cela serait-il nécessaire pour rendre à Dieu le culte en esprit et en vérité qui lui est dû ? »

Réforme, 21 décembre 1957, p. 4-5, « La communauté de Taizé par Roger Schutz, Hébert Roux, Georges Casalis et Albert Finet », « Vivre à Taizé » par Georges Casalis, « Réformation de l'Église et vie commune » par Hébert Roux, « Où va Taizé ? » par Roger Schutz.

34. Frère Roger, de Taizé, *A la joie je t'invite*, « Pages de journal » (3 mai, 20 et 22 mai, 31 mai 1958), p. 104, 118, 120-121 ; « Méditation sur l'unité de l'église », s. d., mai-1961-avril 1962, p. 153-166, p. 163.

Nous remercions frère Charles-Eugène, qui nous a transmis le « Rapport du président Bourguet au synode national de Poitiers, 31 mai au 2 juin 1958 », retrouvé aux archives à Taizé.

écrit une lettre, de même que le cardinal Gerlier, en faveur de l'important ouvrage de frère Roger *Vivre l'aujourd'hui de Dieu*. Ce livre, diffusé en mai 1959 essentiellement à des lecteurs protestants, va dépasser ce public, avec cent mille lecteurs francophones, plusieurs rééditions, une traduction allemande qui a davantage de lecteurs encore, puis en d'autres langues. Le pasteur Boegner a toute sa place dans le succès du manifeste de frère Roger ou la «réussite de Taizé»; il soutient ardemment la difficile «vocation œcuménique» du prieur de Taizé:

Le témoignage d'amicale confiance que vous m'avez donné en me demandant de lire, avant sa publication, l'ouvrage qui va bientôt sortir des Presses de Taizé, m'a vivement touché, et je tiens à vous en exprimer mon affectueuse gratitude. [...] Vous ne serez pas surpris que mon attention se soit attachée surtout à tout ce qui, dans votre étude, touche de près ou de loin au problème de l'unité de l'Église et à l'action œcuménique. Vos réflexions se situent dans le contexte de notre monde contemporain et de l'Église à laquelle, à l'égard de ce monde, son Seigneur présente de si redoutables exigences. De là une formidable tension que les chrétiens d'aujourd'hui, s'ils se veulent authentiques disciples du Christ, doivent accepter comme la loi même de leur vie. Mais vous avez reçu la grâce de discerner clairement le seul chemin pour que vous puissiez, dans cette tension même, demeurer humblement et joyeusement fidèles à votre vocation œcuménique, et c'est le chemin de l'amour.

Le pasteur Boegner a toute sa place dans le succès du manifeste de frère Roger ou la «réussite de Taizé»:

Comme je vous remercie de parler, comme vous l'avez fait, de l'amour que vous savez être le grand, le beau, le merveilleux secret sans la possession duquel tout le labeur œcuménique ne peut que s'écrouler comme château de cartes! Depuis près d'un demi-siècle que j'ai donné mon cœur, ma pensée, ma foi, au mouvement œcuménique, j'ai reconnu avec une force croissante que là où l'amour n'«enflambe» pas les âmes, comme disait Calvin, les plus savantes confrontations théologiques se révèlent inefficaces. Pour se mettre à la place des autres, pour saisir, par l'intérieur, le mouvement qui a porté une Église, dont on n'est pas l'un des fidèles, jusqu'à ses positions doctrinales et ecclésiastiques d'aujourd'hui, pour essayer de le revivre, il faut beaucoup d'amour et d'humilité.

La parole de saint Paul: «soyez fidèles à la vérité dans l'amour» m'apparaît comme la règle fondamentale des ouvriers de l'unité chrétienne. Le véritable œcuménisme ne demande à aucun de nous de consentir à quelques compromis que ce soit sur la vérité dont nous croyons que notre Église a reçu le dépôt. Mais cette vérité cesse d'être la vérité du Christ dès que nous l'exposons, la défendons, la proclamons, en l'aimant certes ainsi que notre Église, mais en n'aimant pas, peut-être même en ne désirant pas aimer l'Église ou les Églises qui entendent dresser, en face de notre vérité, leur vérité telle que leurs fidèles l'ont reçue, la croient et s'efforcent de la vivre dans la communion de leur Église. Tant que nous en resterons là, les exigences du Christ demeureront sans réponse et ses promesses

sans accomplissement. Je vous bénis donc de nous rappeler que la voie royale, qui nous conduira, par delà les barrières humainement infranchissables, jusqu'à la manifestation de l'unité visible du Corps du Christ est la voie de l'amour « qui croit tout, espère tout, supporte tout et ne périt jamais »³⁵.

Le pasteur Boegner rencontre de plus en plus régulièrement les représentants de Taizé, notamment les frères Roger Schutz et Max Thurian, à Taizé, à Paris et surtout à Rome, lors des différentes sessions du concile de Vatican II³⁶.

Frères Roger et Max retournent au printemps et à l'automne 1960 à Rome et découvrent une tout autre atmosphère que dans les années 1950, après des audiences avec le nouveau pape Jean XXIII ; ses voyages irritent l'ERF.

D'autres polémiques éclatent, plus graves. D'abord un article du journaliste Henri Fesquet paru dans *Le Monde* du 11 février 1959, inspiré par frère Roger, irrite le président Pierre Bourguet. Fesquet y écrit notamment que « les milieux protestants traditionnels s'effraient un peu de cette expérience monastique et inhabituelle dans les Églises de la Réforme » et que le futur concile à Rome serait le signe que « le Christ devance nos impatiences ». Pierre Bourguet y voit des propos et des initiatives qui n'engagent que la communauté « interdénominationnelle et internationale » ; il obtient un droit de réponse nuancé le 24 février 1959³⁷.

35. Roger SCHUTZ, prieur de Taizé, *Vivre l'aujourd'hui de Dieu*, Les Presses de Taizé, 1959, p. 11-14. Cette lettre est en partie rééditée dans la dernière édition de l'ouvrage, en 2013 (voir n. 7), p. 16-17.

36. Sauf erreur et surtout oubli, les dates des rencontres entre les frères de Taizé et le pasteur Marc Boegner sont : 17-18 octobre 1960 à Taizé, 4-6 août 1962 à Taizé, septembre-octobre 1964 à Rome lors de la III^e session du concile de Vatican II, 7 septembre 1965 à Taizé, 29 janvier 1966 à Vulaines-sur-Seine, 23-25 mai 1966 à Taizé, 8-10 octobre 1966 à Taizé, 22 janvier 1967 à Saint-Germain-des-Prés, enfin au domicile parisien du pasteur Boegner, quelques jours avant son décès, le 18 décembre 1970.

Notons également que le 25 novembre 1962, Marc Boegner, Hébert Roux, Roger Schutz et Max Thurian participent ensemble à l'émission de la RTF, en duplex Rome-Paris, avec les observateurs « non-catholiques » à Vatican II : « En direct de Rome : les observateurs du Concile », *Le Jour du Seigneur* et *Présence Protestante*, Paris-Rome : RTF, 25 novembre 1962, *Le Jour du Seigneur*, 630101. Cette vidéo est conservée à l'Inatèque et aux Archives du Saulchoir. Renseignements de Silvia Scatena, 20 août 2020.

37. AN 107AS 176, dossier 5, *Journal Le Monde*, Henri Fesquet, « La communauté protestante de Taizé est un poste d'avant-garde œcuménique », *Le Monde*, 11 février 1959 ; « L'Église réformée de France et la communauté de Taizé », *Le Monde*, 24 février 1959 ; lettre du prieur Roger au président Pierre Bourguet, Taizé, 19 février 1959 : « [...] je vous demande pardon pour la peine causée par l'article du *Monde* ». Notons que le journaliste du *Monde*, responsable de la chronique religieuse, Henri Fesquet (1916-2011), est proche du pasteur Boegner ; ce dernier préface son ouvrage sur le pape Jean XXIII, intitulé *Les « Fioretti » du bon pape Jean*, édité aux éditions Arthème Fayard, en 1964.

Deuxièmement, une rencontre lors de la conférence du comité central du Conseil œcuménique des Églises dans l'île de Rhodes, le 21 août 1959, entre quelques théologiens – des membres orthodoxes et deux hôtes catholiques – provoque un incident, surtout après une déclaration de la Radio Vaticane le 3 septembre, jugée maladroite et fautive, selon le secrétaire général du Conseil œcuménique des Églises, le pasteur et docteur W. A. Visser't Hooft. Cette rencontre donne l'apparence de vouloir détacher, de la part de l'Église romaine – qui n'est pas membre du Conseil œcuménique des Églises –, les Églises orthodoxes de ce même Conseil. Des frères de Taizé ne sont pas liés à cette rencontre privée mais ils sont connus pour leur souhait de rapprochement entre catholiques et orthodoxes. En conséquence, pour ne pas envenimer l'état d'esprit entre chrétiens, le pasteur Boegner ne se rend pas à Taizé le 29 septembre 1959 : tous les frères de Taizé et le cardinal Gerlier, présents à Taizé ce jour-là, regrettent son absence et signent une lettre dans ce sens en soirée³⁸.

Troisièmement, une vingtaine d'anciens prêtres catholiques sont accueillis par les protestants réformés à Sète du 4 au 7 avril 1960. Roger Schutz ne comprend pas cette rencontre et le fait savoir au président Boegner : « comment ose-t-on proposer aux prêtres des "lieux d'accueil", pour les arracher à leur vocation, comment ose-t'on capter des consciences en état de crise ? » Le prieur de Taizé évoque un trouble profond face à l'Église et demande conseil auprès de Boegner :

Nous attendons ici votre réponse avec une grande confiance, car nous savons votre générosité et votre largeur de vue mais j'ai hâte de pouvoir faire connaître à mes frères votre avis et ce que vous pensez faire en l'occurrence.

Sa réponse, que nous n'avons pas retrouvée, apaise le prieur. Ce dernier réécrit au président pour le remercier de son « ton amical » et son « souci paternel », jusqu'à évoquer son « affection filiale » ou sa « filiale affection ». Par la suite, le prieur de Taizé lui donne la primeur d'une idée de construction d'une nouvelle église, lieu de pèlerinage pour l'Unité et de prière pour la paix et la réconciliation avec l'aide des Allemands : Sühnezeichen,

38. SHPF 036Y 14/5, « Incident de Rhodes », lettre de Taizé au président Boegner, signée par tous les frères et le cardinal Gerlier, 29 septembre 1959 ; lettres du prieur, frère Roger, au président Boegner, Taizé, 24 septembre 1959, « Votre lettre me peine comme vous le pensez. » ; 30 septembre 1959 : « Votre absence m'était personnellement très sensible. Votre dernière lettre m'a fait passer par un moment difficile. J'ai dû rester essayé de le traduire en vous écrivant aussitôt. Jamais je crois n'avoir tant éprouvé l'absence "maternelle", (bien que je n'aime pas l'expression), de mon Église. » Nous n'avons pas retrouvé la lettre du président Boegner au prieur de Taizé, reçue à Taizé le 24 septembre 1959.

ou « signe de réconciliation³⁹ ». Roger Schutz écrit le 17 août 1960 que la communauté des frères de Taizé considère le pasteur Boegner comme un « père spirituel⁴⁰ ».

Ensuite, du 26 au 28 septembre 1960, un important colloque tenu à Taizé permet la rencontre de neuf évêques français dont deux archevêques et une soixantaine de pasteurs venus de France – parmi lesquels quatre présidents de conseils régionaux de l'ERF –, de Suisse, de Belgique et de Dakar, discutant sur l'évangélisation paroissiale et mondiale. La motion finale, qui met en garde contre le prosélytisme des Églises, est revue et corrigée par le pasteur Boegner lui-même et par le cardinal Gerlier, qui sont présents, « par un concours de circonstances et sans relation avec la rencontre de septembre », précise frère Roger, à Taizé les 17 et 18 octobre 1960. La grande presse fait écho à cette rencontre, via un communiqué de Taizé : « Ce colloque était le premier après quatre siècles de division ». Les journalistes du *Monde*, de *Paris-Match* et de l'émission télévisée de « Cinq colonnes à la une » s'intéressent à ce colloque et à Taizé. Mais le COE et le président de l'ERF Pierre Bourguet en ont été complètement tenus à l'écart. Pierre Bourguet déplore que Taizé soit en train de « brouiller les cartes », en menant à sa guise les relations œcuméniques dans toutes les directions, et avec le risque sous-jacent que Taizé devienne l'interlocuteur de Rome pour les protestants français⁴¹. Le pasteur Boegner n'échappe pas aux critiques : Claire Roser écrit au président Bourguet pour limiter l'activité œcuménique de l'ancien président :

[...] Que Monsieur Boegner rencontre le Cardinal Gerlier passe encore (quoique il y ait beaucoup à dire, ces Monseigneurs se faisaient sans doute entre eux des grâces que je désapprouve entièrement), mais que deux pasteurs se fassent recevoir par le pape, cela dépasse l'entendement. [...]

39. L'église de la Réconciliation à Taizé est inaugurée le 6 août 1962.

40. SHPF 036Y 14/8, lettres du prieur de Taizé, Roger Schutz, au président Marc Boegner, 30 avril et 20 mai 1960, 17 août 1960 avec l'idée de la construction d'une nouvelle église, soutenue par Lothar Kreyssig, Résistant au nazisme et membre de l'Église confessante, président du synode de l'Église Évangélique des deux Allemagne.

41. AN 107AS 176, dossier 6, « Colloque de Taizé 26-28 septembre 1960. Résumé des entretiens sur l'évangélisation », 2 p. dact. ; lettre du président Bourguet au pasteur Roger Schutz, 22 octobre 1960, 4 p. dact. ; réponse du prieur Roger Schutz au président Bourguet, 28 octobre 1960, 4 p. dact. ; dossier 7, coupures de presse, *Paris-Match*, n° 606, 19 novembre 1960, Maurice Croizard, Robert Serrou, « Ce village va-t-il réconcilier catholiques et protestants ? ».

S. LAPLANE, *Frère Roger*, p. 235-248, n. 65-85, p. 487-488.

S. SCATENA, *Taizé, una parabola di unità*, p. 464-482.

Eh bien, non et non. Vous me paraissez le seul apte à dire à M. Boegner de faire attention de ne pas donner des gages à ces messieurs romains. M. Boegner est très loin du menu peuple, comme le Général de Gaulle...

Deux colonnes plus à droite, dans ce même n° du *Monde*, j'ai lu en effet sous la plume de Roger Mehl : « M. Boegner a été appelé par le Conseil (de la Fédération) à être le porte-parole de tout le protestantisme français. » C'est à cause de cette définition que je m'insurge le jour où il plaira à M. Boegner (pour qui j'ai un respect plein d'affection, mais là n'est pas la question) d'aller baiser la mule du pape, ce serait en mon nom ? Prévenir vaut mieux que guérir. Ne pourriez-vous pas, en y mettant toutes les formes que vous voudrez, lui dire : Halte là !

C'est constamment qu'il faut défendre M. Boegner sur un point ou sur l'autre, mais là, il me paraît indéfendable. Imaginez, aussi, le désarroi d'anciens catholiques venus à la foi évangélique⁴².

C'est dans cette atmosphère à nouveau tendue que se déroule l'assemblée plénière de la Fédération protestante de France, à Montbéliard, le 30 novembre 1960⁴³. Marc Boegner présente son bilan de trente et une années de président de la Fédération protestante de France, « sorte de testament » selon Roger Mehl. Il insiste sur l'« œcuménie », « de toute urgence », à l'intérieur même des Églises de la Réforme ; il appelle à la création d'une grande Église évangélique de France. Puis il évoque précisément la communauté de Taizé :

Nous sommes nombreux à aimer la communauté de Taizé. Nous l'aimons en dépit d'erreurs qu'elle a commises, à cause des périls qu'elle a connus et qu'elle n'a pas toujours su éviter, à cause de son parfait loyalisme envers les Églises de la Réforme et les doctrines fondamentales des réformateurs. Nous l'aimons avec gratitude pour le renouveau liturgique vers lequel elle entraîne une partie de nos Églises, pour le climat d'adoration, de transparence, d'amour qu'elle a su établir et qu'elle développe sans cesse autour d'elle. Nous l'aimons parce qu'elle a les regards fixés sur la vision splendide du Corps du Christ restauré dans son unité visible, et qu'en dépit d'immenses difficultés, de malentendus à dissiper, de craintes à rassurer, elle est pour nos Églises, même si celles-ci n'en ont pas conscience, un constant appel à l'unité vécue dans l'amour et la soif de sainteté. Et quelle grâce de posséder, sur notre terre de France, un lieu de rencontre, où, avec la prudence pastorale toujours indispensable, tous les dialogues peuvent s'engager et se poursuivre, parce que ce lieu de rencontre est avant tout un lieu de prière et de louange.

En marge de l'assemblée générale, le prieur de Taizé, qui se trouve à Montbéliard, diffuse un communiqué où il met en garde contre les nouvelles

42. AN 107AS 176, lettre de Claire Roser au président Bourguet, Paris, 27 octobre 1960.

43. Musée de la Résistance et de la Déportation en Isère (MRDI), Grenoble, fonds Pierre Bolle, carton Marc Boegner.

inexactes, publiées à la suite du colloque de Taizé du 26 septembre : on peut ainsi, dit-il, créer « de vraies difficultés dans le dialogue œcuménique ». Ce communiqué apparaît comme maladroit car il n'est pas passé par le service d'information de la FPF. Le secrétaire général du COE Visser't Hooft exprime à frère Roger son désaccord. Et le président de l'ERF Pierre Bourguet réagit fortement, dans un long entretien, notamment à propos du texte du colloque de septembre revu par Boegner, qui refuse le prosélytisme entre confessions. Il s'exclame : « Vous brisez notre stratégie, nous allions vers un million de protestants en France ». Pour Frère Roger, les événements de Montbéliard sont une épreuve. Les propos apaisants ou rassembleurs du pasteur Boegner, qui quitte la présidence de la FPF, ne peuvent atténuer les polémiques à propos des initiatives unilatérales de Taizé⁴⁴.

N'étant plus président du conseil national de l'ERF ou de la Fédération protestante de France, Marc Boegner peut retourner à titre personnel à Taizé. Le 5 août 1962, il y prononce un beau sermon sur Colossiens 3, 15 dont le brouillon manuscrit a été conservé. On est à la veille de l'inauguration officielle de l'église de la Réconciliation à Taizé, construite par des Allemands volontaires. Toute la réflexion chrétienne et œcuménique de Marc Boegner s'y concentre :

« Quelle autre exhortation apostol- pourrions-ns .- que ces simples mots... et que pourrions-ns éprouver de plus authentique Xen...

Être *re*-connaissant : *re* connaître les dons les bénédicT. les grâces .- les recevoir ds la foi – mais aussi ds les signes visibles... et alors dire *merci* et rendre grâces.

1. *Aux Allemands*. Il semble c'est à nous – et pourtant je leur dis : remerciez D. de vs. avoir inspiré de prendre cette initiative, de la faire aboutir à force de généros., de travail, de prière, d'amour et ainsi d'avoir mis ici un *signe* de la réconciliation sans doute, dès 1945.

Sans doute, dès 1945 – Stuttgart, Genève, le Conseil fraternel. Sans doute aussi les h. d'État. Spectacle. Mais ici.

2. *Aux Frères de Taizé* —

Quel signe pour la communauté! 1947-1962.

50 frères : l'Afr. noire, l'Afr. Du Nord, l'Angleterre, la France.

Commun. de + en + internation et interconfessionn.

Ici, ds la beauté liturgique retrouvée et vécue, ds l'adoration un lieu de vie contemplative et d'adoration — s'incarne ds. le service de ts. les hommes.

Ici un lieu où la prière du Seigneur n'est pas seule relue, mais priée et *vécue*

En vérité nos frères peuvent chanter l'exhortat de l'Apolo.

44. Roger MEHL, *Le Pasteur Marc Boegner. Une humble grandeur*, Paris : Plon, 1987, p. 183.
S. LAPLANE, *Frère Roger*, p. 235-248, n. 65-85, p. 487-488.

3. Ici sont assemblés des Xens de toutes confessions, reconnaissent d'être unis de la vérité de l'Amour. Qu'ils me permettent de dire qu'à travers les protest. de langue franç... je voudrais m'adresser

Ah! comme je voudrais pouvoir exhorter t. mes frères, protest. de France, à être reconnais. pour le don magnait., pour la grâce insigne que Dieu leur manifeste en implantant ds. cette terre Franç. la communauté de Taizé.

Je le sais, nombreux sont les protest. que les frères de Taizé et ceux qui ont autorité déconcertent, inquiètent parfois.

Qu'ils viennent donc ici. Qu'ils apprennent que la fidélité aux gdes. doct. de la Réf., plus encore à l'Évang. et au témoign. Apostolique, ne ns. interdit pas la joie de vivre, de chanter, de louer... dans la communion de l'Égl. Les premiers siècles ont connu la fécondité de la vie communautaire.

4. Et voici que ns. allons célébrer et recevoir l'*Eucharistie*.

Ah! soyons reconnaissants pour le grand don que ns. recevons en elle... non pas seult l'*appel*... à ns. rassembler devant la +... non pas seult. la *présence* mais une *présence* qui, quelles que soient les séparat. subsistantes ns. unit ds. le Corps. et ns. révèle l'unité essentielle.

Oui, je sais, l'intercommunion apparaît auj. encore imposs. Elle est contestée, refusée, pour raisons canon. ou dogmat. Et c'est une tragique souffrance.

Mais que, ds. ce sanctuaire, les disciples du Xt puissent célébrer leur eucharistie. Que s'affirme, au-delà des divisions, la réalité de notre communion ds le Corps dont ns. sommes membres, c'est là une grâce pour laqu. ns. disons ici notre reconnaissance.

Cette Égl. est donc bien signe et signe prophète. de toutes les réconciliant.

La +. L'Amour. La joie⁴⁵.

En 1963, le frère Max Thurian est touché par les paroles d'encouragement de Marc Boegner pour son ouvrage *Marie, mère du Seigneur, figure de l'Église*; il lui propose même de rédiger une préface pour la deuxième édition du livre aux Presses de Taizé, mais Marc Boegner semble avoir décliné l'offre⁴⁶.

Pendant le concile de Vatican II, aux troisième et quatrième sessions fin 1964-1965, Marc Boegner, invité à titre personnel dans la basilique Saint-Pierre, se retrouve à côté des frères Roger Schultz et Max Thurian. Ils vivent

45. SHPF 036Y 5/16, sermon, 05/08/1962, sur Coloss. III: 15, « Que la paix du Christ, à laquelle vous avez été appelés pour former un seul corps, règne dans vos cœurs. Soyez reconnaissants. », 8 p. manuscrites.

46. AN 107AS 176, dossier 6, « Extraits de lettres d'évêque, colloque de Taizé, 5 octobre 1961 [sic] ». « Le colloque m'a beaucoup appris sur l'organisation de l'Église réformée de France, sur l'Église de Suisse, sur les préoccupations spirituelles des pasteurs présents, sur leurs soucis dans l'évangélisation. La prédication de Monsieur le pasteur Boegner fut un des sommets de nos trois journées. »

SHPF 036Y 14/8, lettre du sous-prieur Max Thurian au « cher et Vénéré Collègue », le pasteur Boegner, Taizé, 11 mars 1963.

quasiment le concile ensemble en « invités » et « observateurs ». Un frère de Taizé va chercher Marc Boegner à l'aéroport de Rome à son arrivée; il loge à deux pas de l'appartement des frères de Taizé; frères Roger et Max le prennent chaque matin en voiture pour aller à la basilique Saint-Pierre; enfin, il vient parfois avec sa fille, Denyse Berthoud, partager un repas avec les frères à leur domicile romain⁴⁷.

L'année 1966 est importante pour l'amitié entre frère Roger et Marc Boegner, qui rédige alors son grand ouvrage *L'exigence œcuménique*. Le 29 janvier 1966, un entretien « préparatoire » d'une journée se déroule au domicile de sa fille Denyse Berthoud, à Vulaines-sur-Seine, en présence de frère Roger et du pasteur Jacques Beaumont de la Cimade. Marc Boegner apprécie l'ardeur des frères Max et Roger; il admire leur puissance de travail et leur pensée de plus en plus attendue par beaucoup de gens. Bref, il découvre le succès de Taizé. Les 23-25 mai 1966, il prêche à nouveau à Taizé sur Matthieu 5. À la fin de l'année 1966, Frère Roger raconte précisément au pasteur le récit de la rencontre de 1 500 jeunes à Taizé, des 2-5 septembre 1966, le dialogue avec eux et l'« impatience œcuménique » de cette jeunesse. En octobre 1966, le pasteur Boegner se rend à nouveau à Taizé et engage de longues conversations avec frère Roger, mais également avec les plus jeunes frères et les novices; il évoque alors « un très pur souvenir » et se dit sensible à la belle liturgie de la communauté lors de quatre offices du samedi soir au lundi matin où il communit avec les frères, mais aussi avec de nombreux fidèles venus de France, de Suisse, d'Allemagne et des Pays-Bas⁴⁸.

On comprend mieux alors que Marc Boegner en 1967, à la fin de son principal ouvrage *L'exigence œcuménique. Souvenirs et perspective*, remercie chaleureusement frère Roger Schutz, en le mettant sur le même plan que Willem Adolf Visser'Hooft, Madeleine Barot, les pasteurs Pierre Bourguet et

47. SHPF, correspondance 036Y 14/8.

M. BOEGNER, *L'exigence œcuménique*, chapitres XIX, XX, XXI, sur le concile de Vatican II, p. 251, 261-263, 277, 284.

Frère ROGER, « Marc Boegner et Taizé », p. 20.

Renseignements et témoignage de frère Charles-Eugène à l'auteur, 29 juillet et 10 août 2020.

48. SHPF 036Y 17/1, entretien préparatoire pour *L'exigence œcuménique*: chez Denyse Berthoud, 29/01/1966, avec Marc Boegner, frère Roger Schutz, Jacques Beaumont, 68 ff. dactylographiés, 2 ex.

SHPF 036Y 14/8 lettre du pasteur Boegner au frère Roger, Paris, 6 avril 1966.

SHPF 036Y 5/18, sermon, Taizé, mai 1966, Mt V, 8 ff.

M. BOEGNER, *L'exigence œcuménique. Souvenirs et perspectives*, Paris: Albin Michel, 1968, p. 322-325.

Jacques Beaumont, pour leur « insistance la plus affectueuse⁴⁹ ». Il réunit alors dans une même expression de gratitude des antagonistes : le secrétaire général Visser'Hooft du COE et le pasteur Pierre Bourguet, comme président du conseil national de l'ERF, qui n'ont de cesse de ferrailer contre les initiatives jugées malencontreuses de frère Roger et de Taizé. Ces remerciements expriment ce que Roger Mehl appelle avec raison le rôle de « rassembleur » du pasteur Boegner⁵⁰.

Dans *L'exigence œcuménique*, Marc Boegner va loin dans l'hommage à Taizé, voire dans l'éloge :

« C'est à Taizé que je désire conduire maintenant mes lecteurs. Je ne puis en parler sans me redire que Dieu a accordé une grande grâce au protestantisme français – et pas seulement à celui-ci – en inspirant, dès 1940, au jeune pasteur Roger Schutz la fondation de la communauté de Taizé. Lorsque a été commémoré, en 1965, le vingt-cinquième anniversaire, je me suis souvenu des critiques, des railleries, des suspensions qui ont longtemps entouré les frères de Taizé. Une lamentable mauvaise foi s'est trop souvent mêlée aux étonnements compréhensibles, aux inquiétudes légitimes suscitées par cette restauration, dans le protestantisme, de la vie monacale avec ses vœux de pauvreté, de célibat et d'obéissance.

Il est certain que, devant la tradition de la Réforme, solidement établie depuis Luther, il fallait une grande hardiesse, et sans doute un grand courage, pour remonter au-delà du xvi^e siècle jusqu'aux sources du monachisme, reconnaissant ainsi que la Réforme s'est détournée d'une source féconde de richesses spirituelles. N'était-ce pas une entreprise dangereuse de vouloir faire redécouvrir à nos Églises l'incomparable valeur et la nécessité, dans un temps où la technique déshumanise l'homme, de communautés de prières, d'étude et de travail totalement consacré à l'attente de Dieu dans l'amour des pauvres et à la joie de la vie œcuménique ?

La dimension œcuménique de la communauté est congénitalement liée à son inspiration fondamentale. L'esprit de pauvreté n'a sa vérité que dans l'amour, l'unique amour que donne et qu'inspire le Seigneur, et l'amour appelle, exige l'unité. Vécue dans la communauté, l'unité est un appel à la réconciliation de tous, et particulièrement des confessions chrétiennes qui, dans leurs divisions, proclament néanmoins leur foi en l'unique Seigneur. L'Unité de l'Église prophétisera, préparera l'unité des peuples. Taizé a le sens profond de sa vocation d'universalité, de catholicité, d'œcuménicité.

Je sais bien que, sur un point capital, la position de Taizé se heurte à d'énergiques refus protestants. Selon Roger Schutz, prieur de la communauté, et ici je me sens en parfait accord avec lui, l'Unité visible restaurée ne pourra, ni plus ni moins

49. M. BOEGNER, *L'exigence œcuménique*, p. 7.

50. AN 107AS 176, dossier 6.

R. MEHL, *Le pasteur Marc Boegner*, p. 295, 313.

que la plus petite dénomination protestante, se passer d'une autorité, fût-ce le président d'un Synode épiscopal. Les Orthodoxes rejettent, comme les Églises de la Réforme, l'infaillibilité personnelle et la primauté universelle de juridiction de l'évêque de Rome. Quelle serait la tête de l'Église universelle? Question à laquelle il faudra revenir.

J'aime la communauté de Taizé. Chaque fois que j'y retourne, je me sens accueilli, enveloppé, vivifié par un climat de prière, de louange, de joie, d'amour offert à tous et vécu avec tous. La liturgie m'introduit dans le mystère du Corps du Christ, et je remercie Dieu de ce qu'il y ait en France un lieu où la prière et l'amour ignorent toutes les barrières confessionnelles et d'où l'on ne peut s'éloigner sans avoir la certitude que sera exaucée, « quand Dieu le voudra et comme Il le voudra », la prière du Christ « qu'ils soient un comme nous sommes un » (Jean 17:21) [...]

Dois-je redire ici ce qu'à mes yeux représente Taizé? Sans doute est-il opportun d'ajouter ceci. Un auteur catholique a récemment désigné Taizé comme la capitale de l'œcuménisme. Je ne souscris pas à cette qualification. La capitale du mouvement œcuménique, qu'on le veuille ou non, après comme avant le Concile du Vatican, est à Genève où est fixé pour l'instant, non une institution, mais un ensemble de services où s'incarnent la vision et les exigences des origines et par lesquels s'accomplit sa vocation. Taizé est autre chose: un haut lieu du protestantisme français et international en dépit de ses critiques et de ses détracteurs et surtout un signe de la soif de d'unité qui tenaille un nombre croissant de chrétiens, qui veulent être avant tout des chrétiens. Taizé, tout au moins en quelque mesure, est une prophétie de l'unité restaurée. À côté de la vie liturgique, de la vie communautaire, de l'action économique et sociale, les ouvrages des frères Schutz et Thurian en témoignent surabondamment. Cependant cette unité de l'Église ne se veut pas comme sa propre fin: elle est au service de l'unité de la grande communauté humaine. « Pour faire avancer l'échéance de l'unité, disait le prieur aux jeunes réunis à Taizé en 1966, il nous faut réaliser la communauté chrétienne même provisoire. » Oui, dans un coin de terre aux horizons qui émerveillent toujours mon regard, j'aspire à pleins poumons l'air vivifiant de « la communauté chrétienne » et je ne puis que dire et redire: « Louange à Dieu! »⁵¹

La lecture de ces extraits ravit frères Max et Roger. Frère Max s'exclame: « Comment vous exprimer on émotion et ma reconnaissance, après avoir lu vos pages si affectueuses sur notre communauté? Je n'ai pas pu me retenir de téléphoner au Frère Prieur pour lui dire quelques paragraphes qui l'ont également profondément réjoui. » Et la lettre de reconnaissance de frère Roger ne tarde pas, le lendemain, 19 mars 1968:

51. M. BOEGNER, *L'exigence œcuménique*, p. 216-217, et le chapitre XXIV, III: « Taizé et la jeunesse », p. 325.

Mon cher pasteur,

Je reçois aujourd'hui même votre livre et je lis les passages nous concernant avant d'entreprendre la lecture.

Je suis infiniment touché, de l'expression, des paroles consacrées à Taizé.

Je saisis cette occasion pour vous renouveler la gratitude que je vous porte et l'admiration pour votre présent et courageux ministère Œcuménique.

Croyez, mon cher pasteur, à mes sentiments de profonde vénération – frère Roger⁵².

En mars 1968, après la parution de *l'Exigence œcuménique*, le pasteur Boegner expose encore son avis sur la communauté de Taizé. Il se souvient des débats et des polémiques d'antan, au début de l'aventure de Taizé – ce « petit printemps » selon le pape Jean XXIII :

À trois reprises dans mon livre, je parle de la communauté de Taizé. J'aime beaucoup Taizé, son vivifiant climat de prière, d'amour offert à tous et vécu par tous. Certes, je reconnais que la communauté de Taizé, par sa seule fondation, comme par certaines de ses prises de position très précises, a soulevé, soulève encore dans le protestantisme français et dans tel ou tel pays étranger, des critiques et en tout cas des contestations et des incompréhensions parfois véhémentes. J'en ai été l'auditeur et le témoin. D'autre part, je reconnais que le prieur et les frères de Taizé, dans certaines circonstances et surtout au temps de la prime jeunesse de la communauté, ont commis des erreurs et des maladroites. J'ai eu d'ailleurs l'occasion de les mettre très fermement en garde contre leurs impatiences ou leurs déclarations trop hardies ; de faire des réserves sur tel ou tel élément de leur conception œcuménique. Mais je crois, je dis et je répète que Taizé représente un haut lieu du protestantisme français et international, un haut lieu de l'unité ; que Taizé a le sens profond de sa vocation œcuménique⁵³.

À partir de fin 1968, le pasteur Boegner est affaibli et il tombe malade. Frère Roger reste proche demandant des nouvelles à sa fille Denyse : il évoque son attachement à « votre vénéré père ». Lors de son 88^e anniversaire le 21 février 1969, il lui offre des fleurs et lui écrit. Tous ses messages apportent au pasteur Boegner « de la joie et de la force » et il aimerait avoir l'immense joie de retourner à Taizé sans savoir si cela sera possible : « Dieu seul le sait ». « Croyez cher Prieur, Frère et ami, que vous êtes toujours présent dans mon intercession et que j'aime à vous suivre par la pensée et la prière dans l'immense, difficile mais aussi magnifique labeur que vous avez à accomplir jour après jour. » Frère Roger l'invite à une réunion de jeunes gens fin août 1969,

52. SHPF 036Y 18/8, lettre de frère Max Thurian au pasteur Boegner, Taizé, 18 mars 1968 ; lettre de frère Roger au pasteur Boegner, Taizé, 19 mars 1968.

53. MRDI, fonds Pierre Bolle, carton Marc Boegner, journal sans titre, entretien avec Yves Dentan, mars 1968.

mais sa santé est trop fragile pour prendre le risque du voyage et du séjour. Les messages et les télégrammes de la communauté au pasteur Boegner sont nombreux fin 1969 comme au cours de l'année 1970 : anniversaire, message de fraternité au moment des décès de Philippe Brandon ou d'André Boegner, frère de Marc. Le 17 mars 1970, le pasteur Boegner demande à frère Roger de « mettre de côté le mot de vénération ». Il précise alors : « je vous aime comme un jeune frère ou un fils aîné et c'est toujours une grande joie de rendre grâce à Dieu de m'avoir permis de vous rencontrer dans notre vie quotidienne et d'être ainsi devenu si proches l'un de l'autre⁵⁴ ».



Le pasteur Boegner et frère Roger à Taizé, 5 août 1962
(BPF 036Y14/8, *Le Courrier*, 11-12 août 1962)

Enfin frère Roger revoit à Paris au cours des derniers jours de Marc Boegner, malade. Après la mort du pasteur le 18 décembre 1970, il est autorisé à se rendre avenue d'Eylau auprès de sa dépouille mortelle. La bière est

54. SHPF 036Y14/8, lettre de frère Roger à la fille de Marc Boegner, 15 décembre 1968 ; lettres du pasteur Boegner au frère Roger Schutz, 26 février, 26 avril, 29 mai 1969, 17 mars 1970 ; lettres de frère Schutz au pasteur Boegner, 9 mai, 15 juin, 4 décembre 1969, 1^{er} mars 1970 ; lettre du pasteur Boegner à Max Thurian, 5 mars 1970 ; télégramme de frère Roger au pasteur Boegner, 30 mars 1970.

installée dans son salon ; avant de la fermer, un membre de sa famille place la Bible de l'office de Taizé avec laquelle il priaait quotidiennement, précise frère Roger avec une très grande émotion⁵⁵.

Conclusion

Les débuts de la communauté de Taizé ont été critiqués par les protestants français et l'âpreté des polémiques peut parfois surprendre. Or, dans une certaine mesure, Taizé est une « œuvre » protestante qui dépasse ses origines, sa source initiale. Pour l'ERF, la « communauté protestante » de Taizé est souvent gênante lors de son développement, trop catholicisante à ses yeux : pratique monastique, culte marial, hostilité au prosélytisme, rapprochements avec Rome, le « Saint-Siège » et le « Saint-Père » – Pie XII, et surtout Jean XXIII et Paul VI. Toutes proportions gardées, Taizé est une difficulté pour l'Église réformée de 1948 et 1970, tolérée jusqu'à un certain point, un peu comme l'objection de conscience dans les années 1930 ou la si audacieuse paroisse du Chambon-sur-Lignon dans les années 1940⁵⁶. Surtout avec l'ampleur du succès de Taizé auprès de la jeunesse, les conflits s'atténuent un peu – mais ils peuvent se raviver. Taizé prend de l'assurance même si l'œcuménisme semble en panne après le concile à la fin des années 1960. Taizé devient une communauté « œcuménique », un peu à part ou indépendante, d'origine protestante avec des frères catholiques à partir de 1969. L'équilibre entre les deux confessions catholique et protestante ou la ligne de crête que souhaite garder Taizé est toujours difficile à tenir. L'attache confessionnelle protestante, de fait, se perd. Le frère qui représente la communauté au sein de la FPF se retire en octobre 1975 ; la communauté demande à être retirée de l'annuaire de la FPF⁵⁷.

55. Frère ROGER, « Marc Boegner et Taizé », p. 20. Frère Roger assiste également le 22 décembre 1970 à l'hommage solennel en l'honneur de Marc Boegner à l'Oratoire du Louvre.

56. F. BOULET, *Histoire de la Montagne-refuge*, Polignac : Éditions du Roure, 2008 ; « Le pasteur Boegner et la Montagne-refuge entre Haute-Loire et Ardèche », *Cahiers de la Haute-Loire*, 2010, p. 251-272 ; « L'École Préparatoire de Théologie Protestante à Saint-Germain-en-Laye et au Chambon-sur-Lignon (1934-1962) », *BSHPF* 159 (2013), p. 495-524.

Jean-François ZORN, *Une école qui fait date. L'école préparatoire de théologie protestante (1846-1990)*, Lyon : Éditions Olivétan, 2013.

57. Frère Roger, de Taizé, *A la joie je t'invite*, « Pages du Journal » 1962-1963, p. 167-172, 199-212. En 1962-1963, frère Roger n'évoque plus dans son journal personnel les conflits avec l'ERF. AN 107AS 176, dossier 6, lettre de frère Charles-Eugène aux Imprimeries Réunies à Valence, Taizé, 25 septembre 1974.

Sabine LAPLANE, *Frère Roger de Taizé*, chapitre X : « Dynamique du provisoire », p. 258-272, 316-318, 377, 427, notes p. 489-491, 494, 501 ; pour les statistiques, lire p. 244, 275, 311, 356.

Face à ces polémiques à propos de Taizé, Marc Boegner donne son sentiment en 1966. Il ne voit pas des questions de principes mais plutôt de personnes :

Marc Boegner: [...] je prends l'affaire de Taizé; nous l'avons vécue ensemble; eh bien! pourquoi y a-t-il eu des durcissements à certains moments, des incompréhensions?

Roger Schutz: À cause de nous, j'en suis sûr.

Marc Boegner: Mais non. Oui, vous avez commis certaines erreurs, mais il y a eu tout de même des changements d'hommes, qui ont marqué des changements d'attitude; disons les choses comme elles sont. J'ai eu comme successeur Pierre Maury qui n'avait pas le même regard sur vous que celui que j'ai eu; et vous avez commis des erreurs, des maladresses, tout ce que vous voudrez, j'ai été le premier à vous en signaler quelques unes. Mais Maury n'avait pas le même regard, et Bourguet n'a pas eu le même regard que Maury, et Conord n'avait pas le même regard que Maury, et Bourguet arrivant par dessus, et Gaillard derrière Bourguet, alors cela complète le tableau, si je puis dire. Mais c'est une question de personne, très souvent, ce n'est pas une question de principe. Vous voyez là, vous, une logique interne au protestantisme?

Roger Schutz: Non. [...] ⁵⁸.

Marc Boegner, dans ce temps des polémiques, a défendu Taizé avec justice, tact, amitié et, sur la fin, une grande affection. Frère Roger le définit plusieurs fois dans les années 1960 comme un « père spirituel » auquel il exprime son « affection filiale », puis un père « vénéré ». Lors de ses deux dernières années, frère Roger est très présent auprès de Marc Boegner, malade. Leur amitié s'approfondit. Le pasteur Boegner évoque un « jeune frère » ou un « fils aîné » ⁵⁹.

Le dialogue œcuménique est au cœur de l'aventure spirituelle de cette communauté. Marc Boegner ne nie pas les « erreurs » et les « maladresses », surtout de jeunesse, avec les polémiques de 1949-1951 et sa rencontre houleuse du 24 janvier 1951. Par la suite cette rencontre s'est « transfigurée en confiance », selon l'expression de frère Roger. Dans le fond et dans la forme, Marc Boegner aime Taizé avec énergie et obstination, et avec une autorité ou une réussite peu entendue dans les milieux protestants français de son temps. À la fin de sa vie, on ne retient pas ou on oublie cette défense nuancée et globale de Taizé. Il en a pourtant vu tout l'enjeu: la vocation œcuménique en actes ou pragmatique, la jeunesse retrouvant la foi en Dieu,

58. SHPF 036Y 17/1, extrait de l'« entretien préparatoire », 29 janvier 1966, p. 40.

59. SHPF 036Y 17/1, rencontre du 29 janvier 1966, « entretien préparatoire », p. 9.
SHPF 036Y 14/8, lettre du pasteur Boegner au frère Roger, 17 mars 1970.

entre Cluny et Genève, entre François d'Assise et Rousseau, Pascal et Calvin, jansénistes et puritains, de l'office bénédictin aux psaumes francophones⁶⁰.

Dernier étonnement. Il est curieux que le « vieil homme », si conservateur au sens sociologique, idéologique ou anglophone du terme, ait finalement approfondi l'intuition créatrice d'une réussite chrétienne de la jeunesse du monde, moderne, rassembleur et d'avenir : un « haut lieu de l'unité » des croyants en Dieu sur la nouvelle « colline inspirée » française. À sa façon, le poète catholique Pierre Emmanuel écrit au pasteur Boegner son admiration chrétienne, via Taizé :

Vous êtes, pour beaucoup d'entre nous, l'un des grands témoins et des apôtres de la fraternité chrétienne, dans la perspective de l'unité, que vous avez contribué à rouvrir. Et vous donnez votre conviction en partage à ceux qui vous approchent. C'est ce que nous disions, le Frère Roger et moi, qui nous sommes rencontrés de nouveau samedi après notre bref contact chez vous. Votre confiance en Taizé, manifestée depuis que la communauté existe, en est l'un des fondements. Que Dieu vous donne la force d'inspirer, par cette jeunesse que vous avez toujours gardée, la foi plus précaire de tant d'être plus jeunes et moins jeunes que vous !⁶¹

Marc Boegner est peut-être plus sensible que ses coreligionnaires à la rencontre de deux temps et de deux chrétientés surimposées ou de deux héritages religieux : le temps catholique millénaire du monachisme clunisien et le temps demi-millénaire, réformé, francophone et genevois, avec un réveil chrétien moderne sur la colline pour la jeunesse du monde, jusqu'à se demander s'il n'est pas venu « le temps de refermer la parenthèse de la Réforme⁶² ». Nous sommes fidèles à cette rencontre historique et religieuse, d'un temps long de l'Éternel, avec un toponyme curieux, syncrétique et prometteur, qui dure un temps bref au milieu du xx^e siècle : « Taizé-lès-Cluny⁶³ ».

60. Raoul STEPHAN, « De Port-Royal à Cluny », *Réforme*, 2 août 1947.

Jean GUITTON, « De Cluny à Taizé, sur le sentier de l'unité », *Le Figaro*, 1^{er} janvier 1961.

Albert FINET, « Approche de Taizé », *Réforme*, 11 février 1967.

61. SHPF 036Y 15/4, lettre de Pierre Emmanuel au pasteur Boegner, Paris, 12 février (sans précision d'année : 1966?).

62. SHPF 036Y 17/1, entretien préparatoire 29 janvier 1966, p. 21-22, 60-62, 65.

Marc BOEGNER, *L'exigence œcuménique*, p. 314-316.

Roger SCHUTZ, « Marc Boegner et Taizé », *Unité des Chrétiens* 42, avril 1981, p. 20.

Jean-Claude ESCAFFIT, Moïz RASIWALA, *Histoire de Taizé*, p. 98-101.

Michel LEPLAY, « Taizé, un autre œcuménisme? », *Bulletin de la Société d'Histoire du Protestantisme de Nîmes et du Gard* 5 (2006), p. 45-60.

Sabine LAPLANE, *Frère Roger*, p. 293, n. 104, p. 492.

63. AN 107AS 176, dossier 6, S.O.E.P.I., Journal, n°17, 18, 21, 29 avril, 6 mai 1949, 27 mai 1949, « La Communauté de Taizé-lès-Cluny ». En 1948, l'ancienne expression de « communauté de Cluny » est jugée trop inscrite dans la tradition catholique.

RÉSUMÉ

La communauté de Taizé suscite chez les protestants français, notamment auprès du pasteur et président Marc Boegner, pour le moins un étonnement et une interrogation. Elle divise les huguenots. Certains sont enthousiastes, d'autres sont intrigués; enfin une forte proportion est franchement irritée par cette communauté monastique, avec des « frères » d'origine protestante, parfois pasteurs, qui semblent se rapprocher du catholicisme dans les années 1948-1970. Marc Boegner, engagé dans l'« exigence » œcuménique, découvre de mieux en mieux la « communauté », se rendant au moins six fois sur le colline de Taizé entre 1951 et 1966. Il s'étonne d'abord de ses « erreurs », de ses « maladresses » puis il se met à aimer Taizé, notamment via la spiritualité de frère Roger Schutz. Il est intéressant d'appréhender historiquement ce paradoxe: les polémiques des protestants français contre Taizé et l'enthousiasme final du président Boegner pour Taizé comme un « haut lieu du protestantisme français et international », une prophétie de l'unité retrouvée, œcuménique, et pour le dire dans une expression toute boegnérienne, une « grande grâce ». Des archives inédites permettent de suivre assez précisément cette relation de trente années, de 1940 à 1970, entre Taizé, les protestants français et Marc Boegner.

SUMMARY

For French Protestants, and in particular for Marc Boegner, pastor and president of the Fédération Protestante de France, the Taizé community represented a cause for considerable amazement as well as concern. Taizé was a point of contention within the Huguenot camp. Some were enthusiastic, others were intrigued, but the great majority was simply irritated by this monastic community with its “brothers” of Protestant background (some of them even pastors) who seemed to be flirting with Catholicism during the years 1948-1970. Boegner, who had committed himself to the “call to ecumenicity,” gradually became better acquainted with the “community” and visited the “hill” of Taizé at least six times between 1951 and 1966. His initial astonishment at Taizé’s “errors” and “infelicities” gave way to a liking, in particular through the spirituality of brother Roger Schutz. This paradox is worth exploring on the historical level: from the anti-Taizé polemics of French Protestants to president Boegner’s eventual enthusiasm for Taizé as “a high place of French and international Protestantism,” representing a kind of prophecy of a restored, ecumenical unity and, using Boegner’s own words, a “great grace”. Drawing on untapped archival records, this article offers a precise reconstruction of the relationship between Taizé, French Protestants, and Marc Boegner for the thirty-year period from 1940 to 1970.

ZUSAMMENFASSUNG

Bei den französischen Protestanten ruft die „Communauté de Taizé“ Erstaunen und Fragen hervor, so auch bei Marc Bøegner, der Pfarrer und Präsident der Evangelischen Kirche ist; gegenüber Taizé sind die Hugenotten gespalten. Einige sind ganz enthusiastisch, andere fühlen sich hinterfragt, die Mehrzahl ist schlichtweg irritiert über diese monastische Gemeinschaft, mit „Brüdern“ protestantischer Herkunft, von denen einige Pfarrer sind und sich in den Jahren

Sabine LAPLANE, *Frère Roger*, p. 176, n. 76 p. 482.

Silvia SCATENA, *Taizé, una parabola di unità*, p. 230, 235 n. 2, 329 n. 303.

1948-1970 dem Katholizismus anzunähern scheinen. Marc Bægner, der selbst in der ökumenischen „Herausforderung“ (so der Titel seiner Autobiographie) engagiert ist, entdeckt bei mindestens sechs Besuchen auf dem Hügel von Taizé zwischen 1951 und 1966 zunehmend die „Communauté“. Zunächst wundert er sich über die „Irrtümer“, dann über die „Ungeschicklichkeiten“, schließlich beginnt er Taizé zu lieben, insbesondere die Spiritualität von frère Roger Schutz. Es ist sehr interessant, dieses Paradox geschichtlich zu erfassen: Die Polemik französischer Protestanten gegen Taizé und der letztlich Enthusiasmus der Präsidenten Bægner für Taizé als ein „wichtiger Ort des französischen und internationalen Protestantismus“, als eine Verheißung der wiedergefundenen Einheit, und um es in einer bægnerschen Wendung zu sagen, eine „große Gnade“. Bisher unveröffentlichte Quellen ermöglichen es, ziemlich genau die dreißigjährige Beziehung von 1940 bis 1970 zu verfolgen, zwischen Taizé, den französischen Protestanten und Marc Bægner.

Le pasteur Boegner

Un missionnaire de l'œcuménisme

Jean-Paul WILLAIME
EPHE – Université PSL

La cause de l'œcuménisme fut au centre de la vie et du ministère pastoral de Marc Boegner. Constatant que «les chrétiens désunis» oubliaient trop souvent qu'ils vivaient dans des nations déchristianisées (selon lui, la France était «aux trois quarts déchristianisée»)¹, convaincu que «là où Dieu est absent surgissent des cultes idolâtriques» (de la race, du parti, de l'État, de l'argent, de la force), sensibilisé par le scandale que représentaient les divisions du christianisme pour l'action missionnaire des Églises, reprenant, à la veille du déclenchement de la guerre de 1914-1918, les questions des «islamo-logues chrétiens» se demandant «comment arrêter les progrès foudroyants de l'Islam en Afrique noire», Boegner fut d'autant plus amené à s'engager dans le mouvement œcuménique naissant que toutes ces raisons l'incitaient à le faire². Si «l'exigence œcuménique» s'imposa à ce fils de préfet d'abord engagé dans la préparation de l'École navale, puis dans des études de droit, c'est certes suite à une «conversion» lors du séjour chez son oncle, le pasteur Tommy Fallot, mais c'est aussi en raison de l'analyse qu'il faisait de la situation du christianisme en France et dans le monde, une analyse qui ne manquait pas de lucidité. Dans le verset biblique, qu'il cite fréquemment, de Jean 17 : 21 : «Qu'ils soient un pour que le monde croie que tu m'as envoyé», il se focalise certes sur l'exigence de l'unité formulée dans la première partie : «Qu'ils soient un» mais il n'oublie jamais l'objectif ambitieux formulé dans la seconde : «afin que le monde croie». L'exigence de l'unité et l'exigence de l'évangélisation dans un monde de plus en plus déchristianisé se mêlent étroitement chez Boegner. Quels sont les éléments et les atouts qui permirent

1. Tous les passages cités dans le présent paragraphe proviennent des pages 30 à 35 de l'ouvrage de Marc Boegner, *L'exigence œcuménique. Souvenirs et perspectives*, Paris : Albin Michel, 1968.

2. Ces raisons confortent jusqu'à un certain point, la thèse des sociologues qui, tels Bryan Wilson et Peter Berger, établissent un lien entre sécularisation et émergence de l'œcuménisme : confrontées à la déchristianisation, les Églises seraient plus portées à relativiser leurs différences et à valoriser leur unité. Voir Bryan WILSON, *Religion in Secular Society*, London : C.A. Watts, 1966 et Peter BERGER, *The Sacred Canopy. Elements of a Sociological Theory of Religion*, New York : Doubleday, 1967.

à ce pasteur de devenir un grand missionnaire de l'œcuménisme et sous quel angle privilégié conçut-il cette cause, c'est ce que nous voudrions montrer dans la présente étude. Celle-ci constitue plus un essai d'interprétation du profil et de la posture œcuméniques de Boegner qu'une investigation plus complète de ce dossier extrêmement vaste : « l'œcuménisme du pasteur Marc Boegner ». Notre étude se déploie en quatre parties : 1) Les antagonismes religieux constituent-ils des « murailles infranchissables » ? ; 2) La consécration de toute une vie à l'œcuménisme ; 3) Les atouts d'un notable au service de l'œcuménisme ; 4) Un positionnement œcuménique centré sur l'Église, la vie spirituelle et le témoignage public dans la cité³.

I. Les antagonismes religieux constituent-ils des « murailles infranchissables » ?

D'un point de vue sociologique, l'œcuménisme relève d'une sociologie des conflits. Dire cela ne constitue en rien une perception polémique et négative de l'œcuménisme comme si, en christianisme, l'on était toujours en pleine guerre confessionnelle. Le fait que l'on n'en soit plus à des conflits ouverts, encore moins à des guerres, ne supprime pas pour autant l'objet des litiges et l'œcuménisme peut apparaître à bien des égards comme une continuation des conflits confessionnels par des moyens diplomatiques. Bien que les divergences subsistent, c'est néanmoins une évolution considérable. Pourquoi ? Parce que le simple fait de se rencontrer et de se parler, autrement dit de redécouvrir les divergences classiques entre les Églises à travers des personnes qui les incarnent, n'est pas sans effets : l'expérience même de ces rencontres contribue à mieux se connaître et à s'approprier réciproquement. À l'affrontement succède l'échange, à l'apologétique disqualifiant l'autre succède le plaidoyer tentant d'expliquer à l'autre les bonnes raisons que l'on a d'être ce que l'on est. Même en l'absence d'évolutions des parties en présence, ces interactions ne laissent pas indemnes celles et ceux qui s'y engagent : elles permettent en particulier de découvrir derrière l'identification comme catholiques, protestants ou orthodoxes d'« authentiques chrétiens ». Je reprends ici la formulation, ô combien significative, du pasteur Boegner évoquant avec gratitude le souvenir d'une rencontre avec

3. La présente étude repose essentiellement sur, outre l'ouvrage de Marc Boegner déjà cité, le livre de Roger MEHL, *Le pasteur Marc Boegner. Une humble grandeur*, Paris : Plon 1987. Parmi les écrits de Marc Boegner que nous avons consultés, une mention particulière doit être faite de la publication de ses conférences de Carême de 1946 publiées l'année suivante : Pasteur Marc Boegner, *Le problème de l'unité chrétienne*, Paris : Je Sers, 1947.

« un catholique authentiquement chrétien⁴ ». Cette formulation, qui peut prêter à sourire, rappelle que cette reconnaissance de l'authenticité de l'autre a constitué une dimension importante de l'œcuménisme: en affaiblissant le caractère conflictuel des divergences confessionnelles, elle a renforcé l'engagement œcuménique. Ce fut, comme on va le voir, une dimension très présente dans le vécu œcuménique du pasteur Boegner. L'œcuménisme, entendu comme l'ensemble des initiatives et activités cherchant à amoindrir la portée conflictuelle des divisions et à renforcer ainsi l'unité du christianisme, est une manière de se situer face aux déchirures du monde chrétien et aux prétentions concurrentes de légitimité des Églises. Des Églises qui se sont réciproquement disqualifiées, à des degrés divers il est vrai, comme porteuses de la vérité chrétienne. Celle-ci est constamment un enjeu de luttes et la conflictualité traverse des origines à nos jours l'histoire du christianisme et pas seulement l'histoire du protestantisme⁵. L'œcuménisme, les œcuménismes faudrait-il dire⁶, tout en appartenant à l'histoire de la conflictualité chrétienne, s'y inscrit cependant de façon particulière puisque l'on parle désormais, dans un contexte socio-culturel où l'on valorise la diversité, de « l'unité par la diversité⁷ », ou de « diversité réconciliée ». Le pasteur Boegner, lui, aurait plutôt parlé, dans les années qui furent les siennes, d'une unité « au-delà » de la diversité. Quant à moi, par rapport à la situation actuelle, je parlerais plus volontiers d'une diversité *partiellement* réconciliée. Il s'agit désormais d'assumer les divergences faute de pouvoir les résoudre complètement, de les gérer « fraternellement », c'est-à-dire diplomatiquement, voire de les considérer comme une richesse à préserver. Reste qu'il est incontestable que le vécu des rencontres et des échanges entre catholiques et protestants, autrement dit l'interconnaissance humaine, a contribué à améliorer les relations du catholicisme et du protestantisme.

Les conflits entre des conceptions religieuses différentes constitueraient-ils des « murailles infranchissables⁸ »? Selon certains auteurs, les conflits religieux auraient deux particularités: ils seraient plus profonds et plus difficiles

4. Marc BOEGNER, *L'exigence œcuménique*, p. 118.

5. Voir notre étude « De quoi le protestantisme est-il le nom? », *RHP* 1 (2016), p. 13-33.

6. Nous nous permettons de renvoyer à nos deux contributions: – « Protestantisme et nouvelle donne œcuménique », in Sébastien FATH et Jean-Paul WILLAIME (dir.), *La nouvelle France protestante. Essor et recomposition au XX^e siècle*, Genève: Labor et Fides, 2011, p. 329-352; – « Les œcuménismes chrétiens au défi des mutations sociétales et religieuses contemporaines », in Michel MALLÈVRE (dir.), *L'unité des chrétiens. Pourquoi? Pour quoi?*, Paris: Cerf, 2016, p. 13-35.

7. Oscar CULLMANN, *L'Unité par la diversité*, Paris: Cerf, 1986.

8. Selon l'expression utilisée par Boegner dans le chapitre III intitulé « Murailles infranchissables? » de l'ouvrage *Le problème de l'unité chrétienne*, *op. cit.*

à surmonter; et ils se traduiraient, en tout cas dans certaines circonstances, par des violences encore plus sauvages que celles, habituelles oserait-on dire, des guerres⁹. Je ne souscris pas à la seconde particularité, ne serait-ce que parce qu'en matière de violences, les idéologies séculières ne me semblent pas en reste. Quant à la première, elle mérite plus d'attentions. Selon Albert Hirschman¹⁰, les conflits relatifs aux valeurs, aux religions, aux dimensions ethniques auraient, parce qu'ils portent sur des objets invisibles sur lesquels il est difficile de trouver des compromis, un caractère non négociable. Concernant la religion, c'était le point de vue que Max Weber avait déjà exposé en 1919 dans sa conférence *Wissenschaft als Beruf* lorsqu'il parla du « combat éternel que les dieux se font entre eux [...], l'impossibilité de régler leur conflit et par conséquent la nécessité de se décider en faveur de l'un ou de l'autre¹¹ ». Le sociologue strasbourgeois Julien Freund, qui fut un des premiers introducteurs de la sociologie de Max Weber en France, allait dans le même sens que le sociologue d'Heidelberg en expliquant qu'il y avait des antagonismes irréductibles et inconciliables. Lesquels? Ceux reposant sur des appréciations et des croyances, ceux dont « la valorisation qu'ils comportent concerne le sens que nous donnons à la vie, donc l'adhésion profonde à une doctrine qui oriente nos actions et notre hiérarchie des priorités et plus généralement le choix des principes ultimes qui servent de principes directeurs à notre existence¹² ». Avec son livre de 1996 sur *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, Samuel P. Huntington¹³ renouvellera à sa façon cette thèse de la profondeur et de la durabilité des clivages qui divisent les hommes selon les conceptions qu'ils se font de la vie.

On sait qu'au sein même d'une religion, les divisions peuvent être d'une profondeur telle, que certains vont aller jusqu'à remettre en question l'appartenance de l'autre à cette religion. Les conflits interconfessionnels constitueraient-ils, eux aussi, des « murailles infranchissables »? En 1955, lors du synode national de l'ERF réuni à Strasbourg sur la question de « la politique extérieure vis-à-vis du catholicisme », le professeur Roger Mehl osait

9. Les travaux de Denis Crouzet sur les violences catholiques et protestantes au xvi^e siècle pourraient alimenter cette thèse. À travers des descriptions saisissantes, il montre qu'il s'agissait de nier l'humanité de l'ennemi: *Les guerriers de Dieu. La violence au temps des troubles de religion vers 1525-vers 1610*, Seyssel: Champ Vallon, 1990, 2 tomes.

10. Albert HIRSCHMAN, « Social Conflicts as Pillars of Democratic Market Society », *Political Theory* 22-2 (1994), p. 203-218.

11. Max WEBER, *Le savant et le politique*, Paris: Plon, 1963, p. 114.

12. Julien FREUND, *Sociologie du conflit*, Paris: PUF, 1983, p. 149.

13. Samuel P. HUNTINGTON, *Le choc des civilisations*, Paris: Odile Jacob, 1997.

encore poser la question dans des termes qui mettaient en jeu le caractère chrétien du catholicisme :

Devons-nous continuer à considérer l'Église romaine comme une Église de Jésus-Christ? ou bien sommes-nous contraints de reconnaître que la théologie catholique dans son évolution actuelle, la structure et la prédication de l'Église romaine ne répondent plus aux caractéristiques d'une théologie et d'une Église chrétiennes? Répondre oui à la seconde question, c'est déclarer impossible toute relation œcuménique entre les deux confessions. Répondre oui à la première, c'est maintenir la voie ouverte à des contacts personnels, à des colloques théologiques, à une commune intercession, à des études bibliques interconfessionnelles, c'est regarder l'Église romaine comme une Église sœur et *tenter* de vivre avec elle l'aventure œcuménique à laquelle nous sommes manifestement appelés¹⁴.

Le choc qu'a constitué pour les protestants la promulgation en 1950 par le pape Pie XII du dogme de l'Assomption de Marie explique pour une part la radicalité de ces propos du professeur Mehl. Ils manifestaient, quinze ans avant le décret sur l'œcuménisme du concile Vatican II, la profondeur de l'antagonisme catholico-protestant et sa forte dimension conflictuelle. Comme nous le rappellent également les rapports entre orthodoxes et libéraux au sein de l'Église réformée à la fin du XIX^e et au début du XX^e, c'est bien en termes de conflits qu'il faut aborder ces séquences de la vie religieuse où se sont exprimées, parfois assez violemment, des prétentions antagonistes à la vérité du christianisme et à l'authenticité de la vie chrétienne individuelle et collective. Il y a donc largement de quoi alimenter, hier et aujourd'hui, la thèse de la résilience des conflits religieux. Cela ne doit cependant pas empêcher les historiens et sociologues de reconnaître que des personnes, dans certains contextes – la vie et l'action des individus sont toujours situées historiquement et géographiquement –, ont permis des évolutions qui étaient improbables et qui, au fil du temps, se sont révélées novatrices. Cela ne doit pas nous faire oublier que les mondes religieux sont ce qu'en font les hommes et les femmes qui s'en réclament. Les corpus symboliques qu'ils constituent sont constamment relus, reformulés, retravaillés et à nouveau socialement vécus dans les expériences de vie de chaque génération. En vertu de la dimension réflexive constamment en action des religions, du rôle déterminant de personnalités dont la vie rencontre des moments, des épisodes, des événements qui se révéleront historiques, d'importantes évolutions ont eu lieu.

14. Marc Boegner formule en ces termes la question « au fond très simple », précise-t-il, posée par Roger Mehl. Voir *L'exigence œcuménique*, p. 240. Marc Boegner, évoquant le souvenir de ce synode, constata, « découragé », que l'intervention qu'il fit en faveur d'une approche moins négative du catholicisme demeura sans écho.

L'exemple du *mouvement œcuménique* qui s'est déployé du début du xx^e siècle jusqu'à nos jours et dont le pasteur Marc Boegner fut à la fois, jusqu'à sa mort en 1970, le témoin et l'acteur, dément cette thèse du caractère insurmontable des conflits religieux, à tout le moins de leur portée proprement conflictuelle. Boegner et l'œcuménisme, c'est la rencontre d'un homme exceptionnel à bien des égards et d'épisodes historiques eux aussi exceptionnels tout en étant tragiques (la guerre 1914-1918, la seconde guerre mondiale, le nazisme et la Shoah, la libération, les guerres coloniales). Mais si Boegner fut une grande figure de l'œcuménisme, c'est que toute sa vie, il fut animé d'une véritable foi, jamais démentie, en l'unité chrétienne, et habité par un esprit œcuménique constamment présent dans les multiples rencontres, dialogues, événements œcuméniques auxquels il participa. Le pasteur Boegner fut véritablement un missionnaire de l'œcuménisme.

II. La consécration de toute une vie à l'œcuménisme

Évoquer l'œcuménisme du pasteur Boegner, c'est d'emblée souligner quatre caractéristiques de son expérience œcuménique : 1) il fut confronté au « problème de l'unité chrétienne » à quatre niveaux différents : l'unité réformée, l'unité au niveau de la Fédération Protestante de France (FPF), l'unité au sein du mouvement ayant abouti à la création du Conseil Œcuménique des Églises (COE), l'unité entre catholiques et protestants ; 2) la génération de Boegner, c'est celle de ce que l'on a appelé le « mouvement œcuménique », à savoir le processus qui s'est enclenché en 1910 avec la Conférence des Missions d'Édimbourg et s'est poursuivi avec le COE ; 3) la vocation œcuménique de Boegner trouve aussi son origine dans la question des activités missionnaires des Églises ; 4) l'expérience œcuménique de Boegner, ce sont aussi des relations amicales avec quelques interlocuteurs significatifs.

1) Les années qui correspondent à la vie de Boegner : 1881-1970 – plus particulièrement à son ministère pastoral : 1905-1970 –, lui auront permis de vivre la question de l'unité chrétienne selon des géométries variables. La question de l'unité des réformés tout d'abord avec, en milieu réformé français, ce qui devait aboutir en 1938 à la restauration de l'unité de l'Église réformée de France (ERF) qui s'était divisée depuis 1872 entre libéraux et orthodoxes. Boegner présida le Conseil national de l'ERF de 1938 à 1950. Ensuite la question de l'unité des protestants au sein de la Fédération protestante de France (fondée en 1905, sa première assemblée eut lieu en 1909 à Nîmes), fédération que Marc Boegner présida de 1929 à 1961. Puis la question de

l'unité au sein du mouvement œcuménique qui devait aboutir à la création en 1938 du COE qui tint sa première assemblée générale à Amsterdam en 1948. Marc Boegner en fut co-président après avoir été de 1938 à 1948, vice-président de son Comité provisoire et président de son Comité administratif. Enfin la question de l'unité entre catholiques et protestants vécue dans de nombreuses rencontres du pasteur Boegner avec diverses personnalités catholiques (jusqu'à son chef suprême le pape Paul VI au cours de quelques audiences) et sa présence comme « observateur » en 1964-1965 aux sessions III et IV du concile Vatican II. À partir de 1968, l'Église catholique, sans faire partie du COE, participe aux travaux de « Foi et Constitution ». À ces quatre géométries de l'unité chrétienne – deux au niveau de la France : l'unité des réformés et l'unité des protestants, les deux autres à l'échelle internationale : l'unité des Églises non-romaines anglicanes, protestantes et orthodoxes, l'unité entre catholiques et protestants –, j'ajoute l'unité chrétienne telle qu'elle se manifeste, notamment chez les jeunes, à travers la communauté œcuménique de Taizé¹⁵, une communauté que Boegner aimait, où il voyait « une grande grâce » offerte au protestantisme français¹⁶. Il entretint une relation personnelle profonde avec son fondateur Roger Schutz (1915-2005).

2) La seconde caractéristique est d'ordre générationnel. La génération de Boegner est celle de l'émergence et du déploiement du mouvement œcuménique : ce mouvement, qui aboutit à l'assemblée du COE en 1948, fut au cœur de l'expérience œcuménique du pasteur Boegner ; il occupe une place centrale dans sa vie¹⁷. Boegner y participa officiellement durant près de trente années : de 1934 à 1961, soit de 53 à 80 ans. 1934, c'est l'année où, délégué par le Conseil de la FPF – qu'il présidait –, il participa à Fanö (Danemark) à un conseil du « Christianisme pratique » (la branche *Life and Work* du mouvement œcuménique dont la première assemblée avait eu lieu à Stockholm en 1925). 1961-1962 : le début des années 1960 marque la fin de l'engagement officiel du pasteur Boegner au COE. Co-président de 1948 (première assemblée d'Amsterdam) à 1954 (seconde assemblée à Evanston, États-Unis), les deux assemblées auxquelles il fut présent. Boegner

15. Voir ici-même la contribution de François BOULET, « Taizé, les protestants français et Marc Boegner (1940-1970) », p. 653-687.

16. *L'exigence œcuménique*, p. 216.

17. Il n'est pas inintéressant d'observer que le mouvement œcuménique occupe une place nettement plus importante dans l'autobiographie de Boegner que dans la biographie que Roger Mehl lui consacra en 1987. Ce dernier s'en explique page 231 en disant que Boegner ayant lui-même « relaté cette grande aventure » dans *L'exigence œcuménique*, il avait préféré, tout en consacrant le chapitre VI de sa biographie à « La grand-route de l'œcuménisme », renvoyer pour plus de détails le lecteur à cet ouvrage.

continua à participer de 1954 à 1961 aux réunions du Comité central du COE en tant que président du « comité de la division de l'Éducation œcuménique » créé à Evanston. J'ajoute 1962 car, le Comité central du COE s'étant réuni à Paris cette année-là, ce fut un moment fort pour le pasteur Boegner et ce, pour quatre raisons. D'abord, à l'ouverture de cette réunion, avec la présence et l'allocution du compatriote protestant Maurice Couve de Murville alors ministre des affaires étrangères. Ensuite, parce que cette session du Comité central du COE se termina à Saint-Germain-en-Laye dans le pavillon Henri IV où s'était réuni en 1939 le Conseil œcuménique « en voie de formation ». Ensuite encore, parce qu'à l'occasion de cette session du Comité central, le pasteur Boegner constata que, grâce à la présence de représentants de l'Afrique francophone et de Madagascar, « la langue française reprenait, dans les débats du Conseil, une place moins chichement mesurée qu'auparavant¹⁸ ». Enfin, parce que ce fut le moment où, à la fin du repas, le pasteur Boegner fit ses adieux au COE en exprimant toute sa reconnaissance pour la confiance qui lui avait été accordée. Rappelons que Boegner, en 1937, participa aussi bien à la conférence *Life and Work* d'Oxford qu'à la Conférence *Faith and Order* d'Édimbourg. Élu un des présidents de la première et vice-président de la seconde, il devint une des personnalités clefs du mouvement œcuménique. Dire que le cœur de l'expérience œcuménique du pasteur Boegner se situe au COE, c'est souligner aussi sa forte dimension internationale et le fait que Boegner s'est immergé avec succès dans un réseau œcuménique à dominante anglo-saxonne et donc anglophone. Cela lui valut des participations officielles diverses et variées. Comme celle où il fut le prédicateur choisi par les autorités d'Édimbourg pour le service religieux ouvrant chaque été le traditionnel festival de musique. En évoquant ce souvenir, il confesse : « Pourquoi n'avouerais-je pas que, devant une pareille assemblée de fidèles, annoncer la Parole de Dieu dans une langue autre que la sienne est toujours une épreuve ?¹⁹ » Dès 1925 à Stockholm, avec la première assemblée du mouvement *Life and Work*, rendu en français par « l'expression défec-tueuse : *Christianisme pratique* », note Boegner, « l'anglais s'affirmait déjà comme la langue œcuménique par excellence²⁰ ». Le fait que Boegner maîtrisait suffisamment l'anglais pour participer à de multiples assemblées, séances et réunions, et pour présider nombre d'entre elles, fut incontestablement un atout précieux ayant facilité sa trajectoire œcuménique internationale. Dans

18. *Ibid.*, p. 209.

19. *Ibid.*, p. 208-209.

20. *Ibid.*, p. 45.

ses souvenirs, Boegner parle peu du rôle des deux femmes qui accompagnèrent sa vie: Jeanne Bargeton en premières noces (elle mourut en 1934) et Mary Thurneyssen en secondes noces de 1936 à 1951, année où elle mourut. Le couple Boegner fut invité à diverses occasions à passer quelques jours chez telle ou telle personnalité du monde œcuménique devenue amie du couple. Ainsi, en 1945, Mary Thurneyssen fut officiellement invitée par le Conseil œcuménique des États-Unis à accompagner son mari outre-Atlantique. « Sa parfaite connaissance de l'anglais, note Boegner, la rendait plus capable que quiconque de faire connaître aux femmes chrétiennes d'Amérique les misères de tant de nos presbytères au lendemain de l'occupation²¹ ».

3) La troisième observation à faire est que la vocation œcuménique de Boegner fut marquée par son implication dans la Société des Missions évangéliques de Paris suite à l'appel que lui avait adressé son directeur, en l'occurrence son oncle, le pasteur Alfred Boegner²². Il s'agissait de donner un enseignement théologique aux « élèves missionnaires », de les accueillir et de les accompagner. Les origines de cette Société ont été œcuméniques, rappelle Boegner :

Elle n'est pas née d'une décision des Églises protestantes de France mais, en dehors des Églises, de la prière et de la foi de quelques chrétiens évangéliques, français et suisses de dénominations ecclésiastiques différentes. Dès le premier jour de son existence, en 1822, elle a été internationale et interconfessionnelle et elle n'a jamais admis que ce double caractère pût être remis en question.

On est dans la même logique qu'à Édimbourg en 1910: mission et œcuménisme sont liées et les divisions du christianisme sur les terrains missionnaires apparaissent particulièrement scandaleuses. Elles nuisent au travail missionnaire. L'écho de la conférence missionnaire d'Édimbourg de 1910 résonnait d'autant plus à la Société des Missions de Paris qu'Alfred Boegner y avait participé. Dès novembre 1911, installé dans les locaux de la Société des Missions au 102 du boulevard Arago, Marc Boegner y fit la connaissance d'une figure importante du mouvement œcuménique naissant: John Mott (1865-1955), le président de la Conférence d'Édimbourg, ainsi que de J. H. Oldham (1874-1969) qui en fut le secrétaire et son épouse. Ces trois personnes devinrent des amis des Boegner.

4) L'expérience œcuménique se construit aussi à travers des relations personnelles plus intenses avec quelques interlocuteurs d'autres Églises ou

21. *Ibid.*, p. 175.

22. Voir la contribution de Jean-François ZORN, « Marc Boegner, une conscience missionnaire à l'épreuve des événements » dans le présent numéro de la *RHP*, p. 611-652.

horizons. Des interlocuteurs qui deviennent des amis. Il faudrait, dans une étude plus poussée et avec une méthodologie appropriée, montrer le réseau des relations humaines les plus importantes dans lequel Boegner évoluait, quels étaient ces « autres significatifs » qui ont particulièrement contribué à affermir sa vocation œcuménique. Nous en citerons trois qui, fort différemment, ont compté pour Boegner : John Mott, Lucien Laberthonnière et Roger Schutz.

- Le laïc méthodiste nord-américain John Raleigh Mott (1865-1955) devint un ami de Boegner dès sa visite en 1911 à la Société des Missions de Paris, alors même qu'il venait d'y arriver après son ministère pastoral dans la Drôme. Devenir l'ami d'une des plus grandes figures du mouvement œcuménique naissant fut un atout pour Boegner. John Mott, fondateur en 1895 de la Fédération universelle des Associations chrétiennes d'étudiants, présida la Conférence Mondiale des Missions d'Édimbourg en 1910 et dirigea le Conseil International des Missions jusqu'en 1942. Il participa aux conférences de *Life and Work* à Stockholm en 1925 et de *Faith and Order* à Lausanne en 1927. Il reçut le prix Nobel de la paix en 1947 et fut, comme Boegner, nommé co-président du COE à l'assemblée d'Amsterdam en 1948. Ami de Rockefeller, John Mott remplit quelques missions diplomatiques pour le président Wilson. À travers Mott, c'est le lien fort au mouvement œcuménique né du souci missionnaire.
- Une autre amitié, d'un style et profil très différents, fut celle que Boegner noua avec Lucien Laberthonnière (1860-1932), prêtre oratorien philosophe ayant développé dans ses écrits un personnalisme chrétien fondé sur une « métaphysique de la charité ». Pour Laberthonnière, la foi chrétienne est plus « une expérience de vie » que la soumission à une autorité. Il dénonça l'identification de l'Église à la hiérarchie ecclésiastique, l'autorité suprême de l'Église étant le Christ. Plusieurs de ses ouvrages furent condamnés par le Saint-Office et il fut finalement interdit de publications. Après la guerre 1914-1918, Laberthonnière participa à plusieurs réunions œcuméniques privées. Boegner et lui furent aumôniers à l'hôpital des soldats aveugles, rue de Reuilly à Paris. « Chez Laberthonnière, dès les premières années de notre amitié, écrit Boegner en 1967, je rencontrai, j'appris à connaître et à aimer des catholiques, prêtres et laïcs s'avançant sur ce chemin de lumière » (celui d'une « Église capable d'enfanter des chrétiens²³ »). Avec Laberthonnière, c'est la découverte humaine et spirituelle d'authentiques chrétiens derrière les identités confessionnelles.

23. *L'exigence œcuménique*, p. 34.

- On s'étonnera peut-être de trouver, parmi les « autres significatifs » de Boegner, Roger Schutz (1915-2005), ce pasteur réformé suisse qui fonda la communauté œcuménique de Taizé et devint « frère Roger ». François Boulet, dans son étude très fouillée, fournit les pièces du dossier de la rencontre houleuse Boegner-Schutz en 1951 jusqu'au témoignage de Schutz à la mort de Boegner en 1970. 1951 est une date charnière car, après la rencontre houleuse du 24 janvier (suite à l'audience de Schutz avec le pape Pie XII, audience dont les autorités de l'ERF n'avaient pas été informées), ce fut en juin la fin du mandat de Boegner à la présidence de l'ERF et, les 30 et 31 juillet, la première visite à Taizé de Boegner et de son épouse. Se distinguant des positions critiques à l'égard de Taizé de Pierre Bourguet, président de l'ERF et de W. A. Visser't Hooft, secrétaire général du COE, le pasteur Boegner va, à la fin des années 1950, de plus en plus s'exprimer positivement sur Taizé et témoigner de sa « fraternelle affection » envers frère Roger. Il le côtoie comme invité aux troisième et quatrième sessions du concile Vatican II et a avec lui de « longues conversations » à l'occasion de plusieurs visites à Taizé à la fin des années soixante. La lettre du 19 mars 1968, citée par François Boulet, que Roger Schutz envoya à Boegner après la publication de *L'exigence œcuménique* témoigne de la « vénération » de Schutz pour Boegner, un mot que Boegner lui demandera de retirer en lui disant qu'il l'aimait « comme un jeune frère ou un fils aîné » et qu'il rendait grâce à Dieu de l'avoir rencontré « et d'être devenu si proches l'un de l'autre ». En 1968, Boegner écrit à Schutz en ces termes : « j'aime à vous suivre par la pensée et la prière dans l'immense, difficile mais aussi magnifique labeur que vous avez à accomplir jour après jour ».

Trois « autres significatifs » qui, on l'aura remarqué, ont des parcours non conformistes à distance des institutions ecclésiastiques et sont portés par une forte conviction de l'unité chrétienne.

III. Les atouts d'un notable au service de l'œcuménisme

Considéré par la presse comme le « pape » du protestantisme français, le pasteur Boegner en fut sans conteste une figure exceptionnelle et ce à plusieurs égards. Nous voudrions ici souligner plusieurs facteurs qui ont contribué à faire de Boegner un personnage public qui acquit une forte notoriété.

Fils de préfet ayant épousé en 1905 une fille de préfet (Jeanne Bargeton, qui mourut en 1934), Boegner, par ses origines, tant du côté maternel

que du côté paternel, fait partie de la bourgeoisie. Sa mère, Jenny Fallot, appartient « à cette bourgeoisie protestante d'Alsace qui s'est lancée dans l'industrie », note Roger Mehl²⁴. Ayant l'assurance de ce milieu, il était parfaitement à l'aise face aux plus hautes autorités. Boegner fut un notable au sens classique du terme : une personnalité ayant un rang important dans la hiérarchie sociale et des liens dans différents milieux lui permettant d'avoir un ascendant particulier sur les autres. Dans le cas de Boegner, trois facteurs importants ont contribué à construire sa notabilité : – le cumul de reconnaissances émanant de différents milieux (religieux et non religieux, protestants et non-protestants) ; – son insertion dans des réseaux aussi bien nationaux qu'internationaux de relations sociales ; – son autorité personnelle. Sa posture physique, son humour et son sens de la répartie, sa rhétorique, le fait qu'il cumula de nombreuses présidences (voir *infra*), tout cela en imposait, « intimidait » dit même Roger Mehl²⁵. Dans ses engagements œcuméniques, Boegner sut s'insérer avec bonheur et aisance dans tout un réseau à dominante anglo-saxonne qui dominait alors la scène œcuménique. Cette insertion de Boegner dans le réseau œcuménique internationale cumulée avec sa solide insertion dans le protestantisme français lui a fourni un riche carnet d'adresses, ce que Pierre Bourdieu appelle un « capital social ».

À ce « capital social » s'ajoute la légitimité culturelle consacrée par son élection à l'Académie française en 1962 mais présente bien avant. À l'invitation de l'« Union de libres penseurs et de libres croyants pour la culture morale », le 18 janvier 1914 à Paris, il discutait sans masquer ses critiques l'analyse sociologique de la religion que venait d'exposer Émile Durkheim. Dès 1947, il fut membre de l'Académie des Sciences morales et politiques. Les doctorats *honoris causa* qu'il reçut (de la part des Universités de Prague, d'Édimbourg, de Toronto, d'Evanston, de Bonn, de Genève et d'Aberdeen) témoignent également de l'estime et de la reconnaissance que divers pôles de la théologie universitaire avaient pour lui. À cette autorité intellectuelle, il faut ajouter l'autorité morale due à son action en faveur des juifs sous Vichy²⁶. Il fut déclaré « Juste parmi les nations » en 1988.

Boegner incarna au plus haut point la figure du « Président », fonction pour laquelle il avait sans doute un charisme incontestable puisqu'il fut très

24. Roger MEHL, *op. cit.*, p. 12.

25. *Ibid.*, p. 308.

26. En dépit des affinités et connivences de Boegner avec le maréchal Pétain que Patrick Cabanel a bien mises en lumière dans *De la paix aux résistances. Les protestants en France 1930-1945*, Paris : Fayard, 2015. Voir aussi les *Carnets du pasteur Boegner. 1940-1945* présentés et annotés par Philippe Boegner, Paris : Fayard, 1992.

souvent sollicité pour remplir cette fonction. Il présida *de facto* un grand nombre d'institutions et d'associations sans compter les multiples séances qu'on lui avait, selon la formule consacrée, « prié de bien vouloir présider ». Rappelons les principales présidences qu'il a exercées :

- Président de la Fédération Protestante de France de 1929 à 1961 ;
- Président de Fédération française des Associations Chrétiennes d'Étudiants de 1923 à 1935 ;
- Président du Conseil national de l'Église Réformée de France de 1938 à 1950 ;
- Président du Comité administratif du COE en formation de 1938 à 1948 ;
- Co-Président du COE de 1948 à 1954 ;
- Président de l'Alliance Biblique française de 1947 à 1969 ;
- Président de la Société des Missions de Paris de 1945 à 1968 ;
- Président de la Cimade de 1944 à 1968.

Véritable ambassadeur de l'œcuménisme, Marc Boegner fut une personnalité publique reconnue dans différents pays. En voici quelques exemples particulièrement significatifs :

- Au décès de l'anglican William Tempel (1881-1944), archevêque de York (1929) puis de Canterbury (1942) qui joua un grand rôle dans le mouvement œcuménique et fut ami de Boegner, c'est l'ambassade de Grande-Bretagne à Paris qui l'informa « qu'il serait agréable au gouvernement britannique qu'il assiste aux obsèques de l'Archevêque²⁷ ».
- En 1938, alors qu'il se rendait en Suède, Boegner s'arrêta à Copenhague où, dit-il, il avait « été invité à donner une conférence » (Boegner n'en précise pas le thème). Cela lui valut l'honneur de parler devant la reine du Danemark et d'avoir un entretien avec elle.
- En 1948 à la première assemblée du COE à Amsterdam, c'est Boegner qui présida la séance à laquelle assista la princesse Juliana (qui devint reine des Pays-Bas la semaine suivante). Ce fut aussi l'occasion pour lui d'une audience avec la reine Wilhelmine. C'est Boegner qui, au *Rijksmuseum*, répondit au discours du ministre des cultes des Pays-Bas.
- En 1949, ayant eu vent de ce que le président des États-Unis Truman cherchait, en sollicitant le soutien du pape et du COE, à enrôler les Églises dans le combat contre les *unmoral forces* (c'est ainsi qu'à Washington, on désignait le communisme), Boegner demanda une audience via l'ambassade de France. Il fut reçu le mercredi le 28 juin et expliqua

27. *L'exigence œcuménique*, p. 169.

au Président Truman, en termes diplomatiques, que les Églises agissaient pour la paix avec leurs propres moyens d'action.

- En 1953, étant en Inde pour une réunion du Comité central du COE, il fut chargé par le président de la République Vincent Auriol, « auquel, nous dit Roger Mehl, le liaient des sentiments de confiance et d'amitié²⁸ » d'une mission relative aux comptoirs français en Inde.

En France et au-delà, Boegner qu'on affubla, non sans exagération et ambiguïté, du titre de « pape du protestantisme français » fut l'interlocuteur protestant privilégié lors de conférences publiques ou de publications sur l'œcuménisme catholico-protestant. En voici trois exemples significatifs.

- En janvier 1942, il publia dans *Le Figaro* un article sur l'œcuménisme côtoyant celui de l'abbé Paul Couturier (1881-1953), pionnier catholique de l'œcuménisme ayant remis en valeur la semaine de l'Unité de janvier. L'abbé Couturier lui raconta qu'il avait dû remonter jusqu'à Rome pour être autorisé à ce que, dans la première page d'un journal, sa signature côtoie celle d'un pasteur²⁹.
- Le 19 février 1965, le lendemain d'une séance officielle au COE avec le cardinal Bea, le pasteur Boegner et le cardinal donnèrent à Genève une conférence publique dans une salle de la Réformation pleine à craquer. Le succès de cette conférence à deux voix fit d'autant plus événement que des pasteurs et laïcs de Genève avaient cru devoir mettre en garde le pasteur Boegner sur une rencontre qu'ils jugeaient prématurée³⁰.
- Le 16 janvier 1967, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, aux côtés du cardinal J.-M. Martin et du métropolitain Meletios, Boegner ouvrait la séance officielle saluant l'événement que constituait la traduction œcuménique de l'épître de Paul aux Romains, premier pas de la traduction œcuménique de toute la Bible³¹.

Le pasteur réformé néerlandais Willem Adolf Visser't Hooft (1900-1985), personne clef du mouvement œcuménique, cheville ouvrière du COE dont il fut secrétaire général du comité provisoire de 1937 à 1948 et du Comité définitif de 1948 à 1968, parle en ces termes du pasteur Boegner :

Il se distinguait par sa courtoisie et sa patience. Pour les Anglo-Saxons, habitués à une procédure bien définie, sa façon de présider à la française, sans règles fixes, demeurait assez impénétrable, mais on l'acceptait en général parce qu'on

28. Roger MEHL, p. 298.

29. *L'exigence œcuménique*, p. 161.

30. *Ibid.*, p. 257.

31. Voir *La Bible chemin de l'unité?*, Paris: Cerf, 1967.

respectait son autorité personnelle. Il n'intervenait guère dans les débats mais la solidité de ses convictions sur le mouvement œcuménique apparaissait dans des allocutions d'ouverture et de clôture fort éloquentes³².

De cette perception de Boegner, je retire une hypothèse: Boegner préférait être dans le rôle de modérateur que dans celui de protagoniste d'un débat. Boegner est un «Jarnaquais³³» dans l'âme, privilégiant l'unité sur la division en parties adverses. Il devait aussi particulièrement apprécier les séances officielles d'ouverture et de clôture, avoir un goût pour les mises en scène quelque peu théâtralisées de l'œcuménisme auxquelles donnaient lieu diverses cérémonies. Il en était un excellent acteur.

Boegner aimait prêcher, il le fit dans de multiples lieux et pays. C'est autant comme prédicateur que comme conférencier qu'il fut un missionnaire de l'œcuménisme. Ses conférences radiodiffusées de Carême eurent un large écho³⁴ et il utilisa ce moyen pour mieux faire connaître et comprendre le mouvement œcuménique. C'est ce qu'il fit notamment avec les conférences de 1946 intitulées «Le problème de l'Unité chrétienne³⁵». De 1944 à 1967, il publia plusieurs articles dans *Le Figaro*. Ces articles dans un journal national – il en écrivit trente et un –, articles qu'il signa toujours en tant que «pasteur», contribuèrent à sa notoriété nationale. Surtout après le concile Vatican II (1962-1965), il donna des dizaines de conférences sur l'œcuménisme en France, en Belgique et en Suisse. Par tous ces canaux, à travers un nombre impressionnant de voyages en France, en Europe, en Amériques du Nord et du Sud, en Afrique et en Inde, avec tous les atouts dont il disposait, la réputation du pasteur Boegner ne fit que croître. Une réputation non surfaite car, si Boegner fut bien un pasteur-notable ambassadeur de l'œcuménisme, c'est non seulement parce qu'il avait les réels talents et compétences pour l'être, mais c'est aussi et surtout parce qu'il était habité par une conviction profonde, celle de l'unité de tous les fidèles de «l'Église de Jésus-Christ». L'œcuménisme de Boegner, ce n'est pas celui d'un théologien, ni celui d'un responsable ecclésiastique – il l'a pourtant été –, c'est celui du vécu et de l'action, en quelque sorte, celui du «christianisme pratique» (*Life and Work*) associant spiritualité d'une part, action solidaire dans le monde d'autre part.

32. W. A. VISSER'T HOOFT, *Le temps du rassemblement. Mémoires*, Paris: Seuil, 1975, p. 433.

33. En référence à l'union créée dans le monde réformé français par ceux qui refusaient de s'inscrire dans l'une ou l'autre union d'Églises qui opposait les «orthodoxes» aux «libéraux».

34. Voir dans le présent numéro l'article de Christophe CHALAMET, «Apologétique et protestation de la conscience chrétienne. Marc Boegner et les conférences de Passy dans l'entre-deux-guerre (1928-1939)», p. 511-533.

35. Pasteur Marc BOEGNER, *Le problème de l'unité chrétienne*, Paris: Je Sers, 1947.

IV. *Un positionnement œcuménique centré sur l'Église, la vie spirituelle et le témoignage public dans la cité*

«Je me considère désormais comme un catholique évangélique détaché par la volonté du Chef au service de l'Église réformée de France», notait le 23 avril 1895, le pasteur Tommy Fallot (1844-1904), fondateur en France du Christianisme social³⁶. La vie et l'action de cet oncle de Marc Boegner le marquèrent profondément³⁷. Cette expression de «catholique évangélique» qu'avait déjà employé le pasteur Jean-Frédéric Oberlin (1740-1826) ainsi que la formule de Tommy Fallot affirmant que «1° l'Église sera catholique ou ne sera pas; 2° le chrétien sera protestant ou ne sera pas», ces paroles, dit Boegner, «se répercutèrent en longs échos dans les profondeurs de ma vie intérieure», elles constituèrent un «choc». Il ajoute: «Ce jour-là, je naquis à la vie œcuménique et l'exigence qu'elle porte en elle ne me quitta plus³⁸». C'est ainsi qu'en 1967, à l'âge de 86 ans, Boegner rend compte de sa vocation œcuménique. Cette auto-interprétation sonne selon moi assez juste. En effet, l'œcuménisme de Boegner est caractérisé par l'importance centrale qu'il attache à «l'Église» (au singulier), à son unité et à son témoignage dans la cité au-delà de la diversité de ses expressions ecclésiastiques et ses sensibilités théologiques. Plusieurs de ses conférences et publications traitent de «l'Église» au singulier: *The Unity of the Church* (1914), *Qu'est-ce que l'Église?* (1931), *L'Église et les questions du temps présent* (1932), *La prière de l'Église universelle* (1951). En 1946, dans ses conférences de Carême consacrées au «problème de l'unité chrétienne», il posait la question en ces termes: «que faut-il faire pour que les Églises, réalité historique, manifestent l'unité de l'Église réalité révélée? Tel est le problème de l'unité chrétienne³⁹».

Boegner ne niait pas qu'il y avait bien, entre l'Église catholique et les Églises protestantes, ce qu'il appelait «des murailles infranchissables» (du moins qui apparaissaient comme telles). En chrétien profondément enraciné dans le protestantisme réformé, Boegner n'ignorait évidemment pas qu'en matière ecclésiologique, les conceptions catholique et protestantes étaient,

36. Il présida l'«Association protestante pour l'étude pratique des questions sociales» qui devint en 1888 le mouvement du Christianisme social. Boegner restera fidèle à ce mouvement.

37. Il lui consacra une vaste étude en deux tomes: *La vie et la pensée de T. Fallot*, t. I: *La préparation (1844-1872)*; t. II: *L'achèvement (1872-1904)*, Paris: Berger-Levrault, 1914 et 1926. Voir, dans le présent numéro, l'article d'André ENCREVÉ, «Marc Boegner biographe de Tommy Fallot: quelques remarques», p. 487-510.

38. *L'exigence œcuménique*, p. 20-21.

39. Marc BOEGNER, *Le problème de l'unité chrétienne*, Paris: Je Sers, 1947, p. 132.

telles qu'elles étaient énoncées, irréconciliables. Mais le titre du chapitre III de son livre de 1947 *Le problème de l'unité chrétienne* comportait un point d'interrogation « Murailles infranchissables ?⁴⁰ » et les premières sections de ce chapitre se plaisaient à montrer que, dans différents domaines, notamment ce qui concerne la Bible et la liturgie, les évolutions avaient été telles, aussi bien dans le monde catholique que dans le monde protestant, que ce qui avait semblé être infranchissable ne l'était *de facto* plus. À cette validation empirique, Boegner ajoutait sa conviction que « les murs de séparation ne montent pas jusqu'au ciel » (selon la formulation qu'il reprend d'un évêque orthodoxe), et que « ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu » (Luc 18, 27). L'œcuménisme de Boegner entremêle un réalisme lucide sur la profondeur des divisions chrétiennes et la conviction inébranlable qu'elles seront un jour surmontées.

Le vocabulaire fréquemment employé par Boegner pour désigner l'Église est significatif en lui-même : « Église du Christ ». Constituée des « vrais disciples du Christ » que l'on rencontre dans les différentes Églises, cette « Église du Christ », cette « Église œcuménique du Seigneur Jésus-Christ » n'est ni une Église historique particulière, fut-elle la plus nombreuse (l'Église catholique), ni une réalité eschatologique totalement invisible dans le monde présent ». Boegner reprend à son compte l'affirmation de l'anglican William Temple, alors archevêque de York, prononcée en août 1937 lors de l'ouverture de la conférence « Foi et Constitution » d'Edimbourg : « nous ne pourrions pas rechercher l'union si nous ne possédions pas déjà l'unité⁴¹ ». Selon Boegner, c'est parce que l'Église universelle est déjà là que l'on peut travailler ensemble à « la manifestation visible de l'*Una Sancta*, la sainte Église catholique⁴² ». Le terme de « catholique » ne le gêne pas. Il remarque judicieusement que seules les Églises protestantes de langue française ont tenu à remplacer le mot « catholique » par celui d'« universelle » dans le Credo où l'on affirme croire « la sainte Église catholique⁴³ ». Boegner estimait que les Églises protestantes avaient perdu, pour une large part, le sens de l'Unité de l'Église et qu'elles devaient en conséquence « rapprendre la signification de la catholicité⁴⁴ ». Évoquant au passage l'apparition d'instances fédératives qui, telle la FPF, ont été créées pour représenter les Églises issues de la Réforme auprès des

40. *Ibid.*, p. 77-105.

41. *Ibid.*, p. 61.

42. *Ibid.*, p. 56.

43. Le Credo en allemand, en anglais et en néerlandais conserve le qualificatif de « catholique ».

44. *L'exigence œcuménique*, p. 31.

pouvoirs publics, il tient à dissiper une impression : toutes ces fédérations, déclare le président de la FPF, « n'ont pas grand-chose à voir avec l'unité de l'Église » ! Leur seul intérêt, concède-t-il, est de « préparer un terrain favorable à l'action œcuménique ».

Cette unité déjà là, Boegner dit l'avoir ressentie dans les moments de prière, de louanges, de célébrations qu'il a vécus lors des multiples rencontres et conférences œcuméniques auxquelles il lui a été donné de participer. « Quelle joie de réciter ensemble le Credo, de prier ensemble l'Oraison du Seigneur, d'écouter ensemble la Parole de Dieu entendue dans la même Bible » s'exclame-t-il. Voici comment Boegner évoquait en 1946 une expérience vécue dans les années 1933-1934 en Alsace :

Je n'oublierai jamais une semaine d'études œcuméniques vécue il y a treize et quatorze ans dans un petit village d'Alsace. Il y avait là des orthodoxes, des anglicans, des luthériens, des réformés et trois catholiques romains venus avec la permission de leurs évêques. Nous connûmes ensemble des heures de grâce et de vérité, de communion dans la foi au même Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, dans l'amour de l'Église et de son unité. Chaque matin et chaque soir, agenouillés les uns à côté des autres devant la Croix, dans un humble grenier transformé en chapelle, nous prions ensemble et la joie inondait nos cœurs⁴⁵.

Malgré, durant cette semaine, la souffrance douloureusement ressentie de l'absence d'intercommunion, cette souffrance même ne fit qu'accroître, selon Boegner, « la volonté de servir humblement et courageusement la cause de *l'unité chrétienne dont ils avaient éprouvé ensemble la réalité* ».

À propos de la première assemblée du COE en 1948 à Amsterdam, tout en ayant conscience de l'événement considérable qu'elle représentait après les années tragiques de la guerre et après tout le travail œcuménique accompli en amont afin qu'une telle assemblée puisse avoir lieu, Boegner ne put s'empêcher d'exprimer une déception :

sur un point important, je gardai l'impression d'un échec : je veux parler de la part donnée à la méditation et à la prière. Si nous entendîmes quelquefois, dans l'église où nous nous assemblions chaque jour, des exhortations pleines de sèves bibliques et théologique, nourriture nécessaire de notre vie spirituelle, nous eûmes trop souvent la déception de prétendues méditations où des anecdotes tenaient la plus grande place. Amsterdam, sur ce point, fut inférieur à Oxford 1937⁴⁶.

Cette remarque de Boegner a selon moi un caractère prémonitoire. N'y a-t-il pas eu ensuite une sécularisation interne du COE marquée, en

45. *Ibid.*, p. 109.

46. *L'exigence œcuménique*, p. 191.

particulier, par un affaiblissement de sa dimension spirituelle et un affaiblissement de sa portée œcuménique et ce, malgré la participation depuis 1968 de l'Église catholique aux travaux de «Foi et constitution»?

La communauté monastique de Taizé «a le sens profond de sa vocation d'universalité, de catholicité, d'œcuménicité», écrit Boegner en 1967 dans *L'exigence œcuménique* (p. 217). C'est parce qu'il y vivait une spiritualité transconfessionnelle authentique, parce qu'il appréciait les chants et la liturgie de Taizé, parce qu'il développa avec frère Roger, le fondateur et prieur de la communauté, une relation amicale profonde (malgré les malentendus et tensions du début de leurs échanges), c'est pour tout cela que le pasteur Boegner appréciait Taizé. Il priait chaque jour avec la Bible de l'office de Taizé, nous apprend François Boulet⁴⁷. Cet engouement (j'emploie à dessein ce terme) de Boegner pour Taizé ne plaisait pas à tout le monde dans un protestantisme très ambivalent à l'égard de Taizé, particulièrement l'ERF qui reprochait à Roger Schutz et à Max Thurian de trop se compromettre avec l'Église catholique (le fait que Max Thurian se soit fait ordonner prêtre en 1987 confirma pour certains ce point de vue, dans le registre du «on vous l'avait bien dit»). S'il refusait de qualifier Taizé de «capitale de l'œcuménisme», Boegner estimait qu'«au moins en quelque mesure», Taizé était «une prophétie de l'unité restaurée⁴⁸». En qualifiant Taizé d'«utopie pratiquée de l'Église réunifiée», Danièle Hervieu-Léger va dans le même sens⁴⁹. Dans ce coin de Bourgogne comme dans le coin d'Alsace évoqué ci-dessus, Boegner éprouvait un déjà-là de l'unité alors même que subsistaient les divisions ecclésiastiques. Impressionné par l'attrait des jeunes pour Taizé, frappé par «l'impatience œcuménique de la jeunesse chrétienne», Boegner estimait que cette communauté leur permettait «d'approcher une réalité vivante et de s'insérer, ne fût-ce qu'un moment, dans un dynamisme d'amour et d'unité, dont le moteur s'appelle Jésus-Christ⁵⁰». Il est clair que le pasteur Boegner aimait Taizé, une communauté qui le confortait dans sa militance œcuménique. Il confessait en 1967 :

J'aime la communauté de Taizé. Chaque fois que j'y retourne, je me sens accueilli, enveloppé, vivifié par un climat de prière, de louange, de joie, d'amour offert à tous et vécu avec tous. La liturgie m'introduit dans le mystère du Corps

47. Voir p. 683.

48. *L'exigence œcuménique*, p. 325.

49. Danièle HERVIEU-LÉGER, *Le temps des moines. Clôture et hospitalité*, Paris: PUF, 2017, p. 353.

50. *L'exigence œcuménique*, p. 325.

du Christ, et je remercie Dieu de ce qu'il y ait en France un lieu où la prière et l'amour ignorent toutes les barrières confessionnelles⁵¹.

Cette foi œcuménique et l'intérêt pour le mouvement œcuménique étaient loin d'être largement partagés par les protestants français. Dans son ouvrage *Le protestant français* de 1953 (1955), Émile G. Léonard, tout en notant « la part importante prise au mouvement œcuménique par des protestants français éminents » (il cite entre autres Marc Boegner), observe qu'« on ne peut pas dire que ces sentiments – sous-entendu œcuméniques – soient réellement partagés par la masse protestante que met en défiance l'appel à une unité visible, à la fois sentimentale et organisée, du christianisme⁵² ». Boegner le constata lui-même. En 1960, dans le rapport qu'il présenta à l'assemblée de la FPF de Montbéliard – sa dernière assemblée comme président –, Boegner ne put s'empêcher d'exprimer sa profonde déception au sujet des rapports de la FPF avec le mouvement œcuménique. Il le fit dans des termes particulièrement sévères :

Une curieuse obsession a pris possession d'un certain nombre de coreligionnaires : aussitôt qu'on parle d'œcuménisme ou du Conseil œcuménique des Églises, ils voient une menace catholique romaine se dresser à l'horizon ; ils oublient qu'il y a un œcuménisme à instaurer de tout urgence à l'intérieur des Églises de la Réforme ; ils ignorent tout ce qui se pense, se fait dans les protestantismes des pays, des continents étrangers et même dans l'ensemble des Églises non romaines ; ils s'enferment, ils s'enlisent dans un négativisme qu'inspire un anti-catholicisme trop souvent dépourvu de connaissances théologiques authentiques ; ils font ainsi courir à nos Églises, à l'ensemble du protestantisme le danger du repliement sur soi-même, d'une introversion qui risque de devenir mortelle ; ils détournent les chrétiens protestants de France de contempler les larges horizons que le mouvement œcuménique a découverts, dans ce dernier demi-siècle, devant les Églises de toutes confessions dans le monde entier. Ah ! Souffrez que je vous le dise : il est temps de nous libérer à jamais, ou plutôt de demander la grâce de nous libérer de complexes qui, si nous ne n'y prenions pas garde, nous enfermeraient et nous isoleraient dans des ghettos où nos yeux se fermeraient définitivement à la vision de l'Église universelle de Jésus-Christ dont les réformateurs Calvin et Théodore de Bèze en tête, ont toujours voulu qu'elle éclaire la marche des communautés évangéliques sur le chemin de la foi⁵³.

En 1966, dans *L'exigence œcuménique*, il observe dans le même sens : « Qu'une attitude de méfiance à l'égard des institutions catholiques prises

51. *L'exigence œcuménique*, p. 217.

52. Émile G. LÉONARD, *Le protestant français* Paris : PUF, 2^e édition, 1955, p. 158.

53. *Actes de la X^e Assemblée générale du protestantisme français*, Paris, 1961.

en bloc soit congénitale chez un certain nombre de réformés français, qu'ils considèrent comme un reniement ou une trahison tout rapprochement, tout dialogue, tout service religieux interconfessionnel le fait est si indéniable qu'il n'y a qu'à le constater⁵⁴». Un peu plus loin, dans le même livre⁵⁵, Boegner nuance son jugement en notant que ces réserves des protestants français à l'endroit du mouvement œcuménique étaient « loin d'être générales » et que des pasteurs jeunes et moins jeunes s'impliquaient désormais dans l'éducation œcuménique. Reste que le constat de Léonard et la déception de Boegner posent la question de l'écart entre le vécu œcuménique de Boegner et celui des protestants de base. Cet écart n'est à vrai dire pas étonnant. Boegner, comme on l'a vu, évoluait sur une planète œcuménique internationale et interdénominatoire comprenant, dès le début, des représentants de la Communion anglicane et, un peu plus tard, des Églises orthodoxes. Son horizon était mondial et sa spiritualité enrichie par des prières, des louanges et des cultes de différentes traditions. Le mouvement œcuménique, ce n'est pas le dévaloriser que de le dire, a produit ses élites, ses spécialistes, ces habitués des voyages aux quatre coins du monde. Les souvenirs que Boegner relate dans son livre, la place même qu'y occupe le récit des voyages et des rencontres avec telle ou telle sommité, renforcent l'impression d'une scène œcuménique internationale fort éloignée du vécu paroissial des fidèles. François Boulet cite une lettre adressée en 1960 au pasteur Bourguet, président de l'ERF, par Claire Roser très critique par rapport à l'engagement œcuménique des protestants avec l'Église romaine. Cette dame glisse au passage cette observation : « M. Boegner est très loin du menu peuple, comme le Général de Gaulle...⁵⁶ ». La comparaison avec de Gaulle, si l'on veut bien laisser de côté ce qui concerne les rapports du Général avec le peuple, est fort significative car ces deux hommes, Boegner et de Gaulle, de hautes statures aussi bien physiques que sociales, incarnent bien, chacun à sa manière, une figure de l'élite avec la quasi-inévitable distance sociale qu'elle engendre. Les milieux ecclésiaux n'échappent évidemment pas à ces phénomènes. Le mouvement œcuménique ayant abouti au COE a certes représenté une expérience extraordinaire pour celles et ceux qui en ont été les acteurs, mais il était sans aucun doute difficile pour celles et ceux qui ne l'étaient pas de vibrer aussi intensément à cette aventure. Certes d'autres Français, peu nombreux, ont participé à ce mouvement œcuménique. Le pasteur et professeur Roger Mehl

54. P. 238.

55. *Ibid.*, p. 274.

56. François BOULET, *art. cit.*, p. 674-675.

(1912-1997), Suzanne de Dietrich (1891-1981), Madeleine Barot (1909-1995), Geneviève Jacques (née en 1944). Des figures du protestantisme français qui se sont particulièrement distinguées par leur militance dans tel ou tel domaine : l'éthique, le renouveau biblique, la Cimade... Parmi ces figures, le fait mérite d'être noté dans ce mouvement très masculin de l'œcuménisme, trois femmes et trois laïcs ! Reste qu'il s'agit majoritairement de personnes, telles Suzanne de Dietrich et Madeleine Barot, qui, par leurs origines et leurs trajectoires, faisaient partie d'une élite. Plus ou moins conscient du caractère élitiste des pionniers/ères de l'œcuménisme, Boegner insista plusieurs fois sur la nécessité d'une éducation à l'œcuménisme, d'une formation œcuménique. Il y contribua lui-même intensément à travers ses innombrables prestations orales et écrites.

L'action publique et sociale de Boegner ne faisait pas partie du champ de notre étude, même si cette action fut régulièrement, mais pas toujours, l'occasion d'interventions communes du pasteur Boegner avec des représentants des autres confessions chrétiennes, au premier rang desquels des autorités catholiques. Il est néanmoins important de rappeler la dimension chrétienne-sociale du pasteur Boegner⁵⁷. Chrétien social, il le fut dès le début dans la filiation de son oncle Tommy Fallot, le resta dans les liens particuliers qu'il eut avec la branche « Christianisme pratique » du mouvement œcuménique et avec le mouvement du Christianisme social en France, l'attesta par de nombreuses prises de position et interventions publiques dans « les questions du temps présent » (selon le titre de ses conférences de Carême de 1931 : « L'Église et les questions du temps présent »). Sa notoriété, ses présidences, son insertion dans le réseau œcuménique du COE, il les mit aussi au service de diverses causes : la défense des juifs sous Vichy, l'engagement en faveur des déplacés et réfugiés avec la Cimade, ses prises de position durant la guerre d'Algérie et les années de décolonisation... L'engagement dans la cité allant jusqu'à de nombreuses interventions auprès des plus hautes autorités (chefs d'État, ministres...), la solidarité avec les plus faibles accompagnèrent constamment son engagement œcuménique. « Pour que le monde croie », une unité chrétienne plus affirmée et une vie spirituelle authentique lui apparaissaient certes primordiales, mais il n'en oubliait pas pour autant le témoignage des « disciples du Christ » dans la cité, l'action sociale. Attentif

57. Suite au décès de Boegner en 1970, la revue du *Christianisme social* dans son numéro 1-2 de 1971, tint à rappeler diverses facettes de « l'activité publique de témoin du Christ dans la Cité » du pasteur Boegner (ce « politique méconnu » titrait le dossier sur Boegner publié dans ce numéro).

aux divers aspects de l'action des missionnaires aux quatre coins du monde, c'est un christianisme pratique, spirituel et social qu'incarna Boegner⁵⁸.

À la fin de *L'Exigence œcuménique*, Boegner, ne craignant pas de choquer nombre de ses coreligionnaires, ose la question suivante: «Ne devons-nous pas considérer que la Réforme ouvre, dans l'histoire de l'Église, une immense parenthèse ne pouvant être refermée, par la grâce de Dieu, que lorsque sera restaurée l'unité visible du Corps du Christ "afin que le monde croie" ?⁵⁹». Cette question, iconoclaste pour beaucoup de protestants français qui se considèrent plus comme des «protestants-chrétiens» que comme des «chrétiens-protestants⁶⁰», est logique du point de vue boegnerien car notre «missionnaire de l'œcuménisme» a toujours insisté sur l'unité de «l'Église de Jésus-Christ» au-delà de ses divisions ecclésiastiques et théologiques et de ses déclinaisons nationales. Avec le pasteur Boegner, force est de constater que l'œcuménisme, né de l'interpellation des missionnaires, a produit, en sa personne, un de ses plus grands missionnaires.

RÉSUMÉ

L'œcuménisme occupe une place centrale dans la vie du pasteur Boegner, tout particulièrement celui qui a abouti à la formation du Conseil Œcuménique des Églises en 1938 (première assemblée à Amsterdam en 1948) et dans lequel il exerça diverses responsabilités. À côté de cet œcuménisme à dominante anglicane et protestante, l'expérience œcuménique de Boegner, c'est aussi l'œcuménisme catholico-protestant (il assista aux troisième et quatrième sessions du concile Vatican II en 1964-1965) et celui de la communauté de Taizé pour lequel il éprouva une certaine fascination. L'article montre quels sont les atouts personnels et sociaux ayant permis à ce notable protestant français d'avoir une carrière œcuménique internationale. Il analyse ensuite les caractéristiques de son positionnement œcuménique centré sur l'unité de l'Église au-delà de la diversité des Églises, une spiritualité interconfessionnelle et le témoignage chrétien dans la cité. Missionnaire de l'œcuménisme en France et dans le monde, cet ancien président de la Fédération Protestante de France (de 1929 à 1961) exprima sa déception face à ce qu'il percevait comme une frilosité œcuménique des protestants français.

58. Les «mémoires» de W. A. VISSER'T HOOFT, *Le temps du rassemblement*, op. cit., montrent particulièrement bien le rôle important, social et politique, joué par les réseaux du «conseil œcuménique en formation» durant la guerre 1939-1945 et les années qui ont suivi. Exemple probant des affinités du mouvement œcuménique avec le christianisme social après celui de la conférence constitutive du «Christianisme pratique» à Stockholm en 1925, conférence marquée par la grande figure de Nathan Söderblom, archevêque luthérien d'Uppsala (1866-1931) qui reçut le prix Nobel de la paix en 1930.

59. *L'exigence œcuménique*, p. 314.

60. Boegner oppose lui-même ces deux catégories.

SUMMARY

Ecumenism played a vital role in the life of pastor Boegner, in particular the formation of the World Council of Churches in 1938 (which first met in Amsterdam in 1948), in which Boegner was to hold a variety of functions. Apart from this predominantly Anglican-Protestant ecumenical engagement, Boegner was also active on the Catholic-Protestant front (in which context he attended the third and fourth sessions of Vatican II in 1964-1965) and came to discover the Taizé community, for which he developed a certain fascination. This article highlights the personal and social traits of Boegner that facilitated this noteworthy French Protestant's international ecumenical career. Thereafter, it analyses his ecumenical position, founded on his view on the unity of the Church beyond the diversity of churches, on interconfessional spirituality, and Christian witness in the society. As a missionary of ecumenism in France and the world, Boegner, who had served as president to the Fédération Protestante de France (1929-1961), was to give expression to his disappointment at what in his eyes constituted an ecumenical timidity on the part of French Protestants.

ZUSAMMENFASSUNG

Die ökumenische Bewegung nimmt eine zentrale Stellung im Leben von Pfarrer Boegner ein, ganz besonders jener Teil, der 1938 zur Bildung des Ökumenischen Rats der Kirchen (mit seiner ersten Vollversammlung in Amsterdam 1948) führte und in dem er in verschiedenen Aufgaben Verantwortung trug. Neben diesem anglikanisch und protestantisch geprägten Teil der Ökumene gehört zur ökumenischen Erfahrung Boegners die katholische-evangelische Ökumene (er hat an der dritten und vierten Sitzungsperiode des Zweiten Vatikanischen Konzils von 1964-1965) teilgenommen sowie die Erfahrung der „Communauté de Taizé“, die ihn faszinierte. Der Beitrag zeigt, welche persönlichen und sozialen Stärken dem französischen protestantischen Verantwortlichen in diesen internationalen ökumenischen Aufgaben unterstützt haben. Sodann werden die Kennzeichen seiner ökumenischen Positionierung analysiert, die sich auf die Einheit der Kirche über alle Verschiedenheit der Kirchen fokussiert, eine interkonfessionelle Spiritualität und das christliche Zeugnis in der Gesellschaft. Als Missionar der Ökumene in Frankreich und der Welt hat der ehemalige Präsident des französischen Evangelischen Kirchenbundes (von 1929 bis 1961) seine Enttäuschung zum Ausdruck gebracht, gegenüber der ökumenischen Zögerlichkeit, die er bei den französischen Protestanten bemerkte.

Chronologie

Marc Boegner (1881-1970)

François BOULET

21 février 1881 : naissance de Marc Roger Boegner à Épinal (Vosges). Son père, Paul-Henri Gustave Boegner, est avocat puis préfet; sa mère, Jenny Fallot, est originaire d'une famille de négociants. Sa famille a des origines alsaciennes et luthériennes. Il a une sœur aînée: Renée, née en 1878, et un frère aîné: Alfred, né en 1879.

1891-1892: au lycée Pothier d'Orléans, il rencontre Charles Péguy. Puis il est élève à l'École alsacienne en 1892. Il prépare le concours de l'École navale au lycée Saint-Louis à Paris, où il est le condisciple du futur amiral Darlan, mais y renonce en raison d'un début de myopie. Il commence des études de droit. Pendant cette période, il passe ses vacances en Alsace chez sa grand-mère maternelle, fille de Daniel Le Grand.

Été 1898: «révolution spirituelle» au Ban-de-la-Roche, sous l'influence de son oncle, le pasteur Tommy Fallot, et de sa cousine Blanche Fallot, fille de Tommy Fallot, qui l'interpelle: «*Marc, quand seras-tu enfin sincère?*» Il commente ce souvenir: «*C'est ce jour-là que je suis né de ce qu'on appelle "la nouvelle naissance" sans trop savoir ce que c'est.*»

Novembre 1898 – juillet 1900: il vit presque deux ans aux Auberts, sur la commune de Chastel-Arnaud (Drôme), chez son oncle Tommy Fallot, qui dessert la paroisse réformée de Sainte-Croix puis celle d'Aouste-sur-Sye, près de Crest; il est très influencé par cette forte personnalité à travers des entretiens quotidiens, vivant auprès de lui «*un temps d'étude, de recueillement, d'apprentissage de la vie chrétienne et ecclésiale qui me laisse de merveilleux souvenirs*». L'affaire Dreyfus – lui-même est dreyfusard – tient une place considérable dans ses préoccupations.

1900-1901: il s'inscrit à la Faculté de théologie protestante, 83 boulevard Arago à Paris.

1901: licencié en droit.

1901-1902: service militaire.

Septembre 1902: atteint par la fièvre typhoïde, puis par une phlébite, il ne peut pas être le suffragant du pasteur Fallot.

1903: il arrive à Blacons, près d'Aouste, pour aider son oncle Tommy Fallot, souffrant, exerçant un ministère de semi-retraite.

19-23 mai 1904: à Pentecôte, «entretiens» avec Tommy Fallot.

Été 1904: il reste au côté de Tommy Fallot, jusqu'au décès de ce dernier.

3 septembre 1904: mort de Tommy Fallot, modèle et père spirituel, «*celui à qui je dois, après Dieu, ma vie et ma pensée religieuse et mon idéal du ministère pastoral*»; il fait sienne sa formule: «*L'Église sera catholique ou ne sera pas; le chrétien sera protestant ou ne sera pas.*»

20 septembre 1904: confession de foi devant le consistoire de Crest. Il accepte l'appel de la paroisse d'Aouste et demande à devenir suffragant, désirant poursuivre l'œuvre de son oncle.

20 juillet 1905 : soutenance de sa thèse de baccalauréat en théologie « *Les catéchismes de Calvin : études d'histoire et de catéchétique* », publiée la même année à Pamiers chez Labrunie.

24 juillet 1905 : il épouse à Paris Jeanne Bargeton, fille du préfet Ernest Bargeton.

3 septembre 1905 : sermon à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Tommy Fallot.

14 septembre 1905 : sermon de consécration pastorale à l'Église réformée d'Aouste sur « *Je n'ai point honte de l'Évangile de Christ, c'est une puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit.* » Romains 1.16.

20 septembre 1905 : délibération du consistoire de Crest et décret du président de la république, contresigné par le ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes pour la nomination à la paroisse d'Aouste.

22 octobre 1905 : il est installé pasteur de la paroisse d'Aouste. Son sermon d'installation porte sur « *J'ai ouvert devant toi une grande porte que personne ne peut fermer.* » Apoc. 3.8.

9 novembre 1906 : naissance de sa fille Denyse à Aouste.

8 février 1908 : naissance de son fils Étienne à Aouste.

26 août 1909 : début de l'écriture de ses carnets (douze carnets de 1909 à 1926).

7 janvier 1910 : naissance de son fils Philippe à Aouste.

7 avril 1911 : mort de sa mère.

3 juillet 1911 : son oncle Alfred Boegner, directeur de la Société des Missions évangéliques de Paris (102 boulevard Arago), lui propose le poste de professeur principal de l'École des Missions destinée à la formation des missionnaires.

23 juillet 1911 : démission au conseil presbytéral de la paroisse d'Aouste, Mirabel et Blacons.

8 novembre 1911 : il prend possession de son poste à la Société des Missions évangéliques de Paris, où il restera jusqu'en 1918. Il y rencontre notamment John R. Mott, laïc américain méthodiste, fondateur de la Fédération universelle des associations chrétiennes d'étudiants et organisateur principal de la Conférence universelle des Missions d'Édimbourg en 1910.

3 juillet 1913 : naissance de son fils Jean-Marc à Paris.

3 et 6 mars 1914 : il soutient sa thèse complémentaire ou « petite thèse de licence », en anglais, qui est publiée en français (*L'unité de l'Église*, Alençon : Coueslant, 1914).

11 mai 1914 : il soutient sa thèse de licence en théologie devant la Faculté de théologie de Paris, *La vie et la pensée de Tommy Fallot d'après sa correspondance et d'autres documents inédits, La préparation (1844-1872)*, qui paraît chez Paris : Berger-Levrault et Fischbacher, LII-386 p.

2 août 1914 : « le coup de tonnerre » de la guerre ; il est mobilisable dans le service auxiliaire du fait de ses problèmes de santé et de ses charges de famille avec quatre enfants ; il est affecté comme adjoint militaire, avec le grade de sergent, comme infirmier militaire d'abord à Lyon, puis adjoint militaire du directeur civil de la Maison des soldats aveugles à Paris, rue de Reuilly. Il demeure à ce poste toute la durée de la guerre. Il devient un proche du père oratorien Lucien Laberthonnière, aumônier catholique.

13 octobre 1918 : il est installé comme pasteur de la paroisse de l'Annonciation. Cette paroisse s'était scindée en deux, Passy d'un côté et l'Annonciation de l'autre ; après

diverses péripéties, une réunification a lieu en 1923 et Boegner est donc pasteur de Passy-Annonciation jusqu'en 1953, avec une interruption de juin 1940 à mars 1943.

8 mai 1919 : il entre au Comité directeur de la Société des Missions évangéliques de Paris, où il restera jusqu'en 1968 après en avoir occupé la vice-présidence en 1939, puis la présidence en 1948 (son plus long engagement institutionnel dans le protestantisme français).

1922 : il est élu président de la Fédération protestante des Associations chrétiennes d'étudiants (la « Fédé ») et le restera jusqu'en 1935.

4 mars 1923 : il préside un culte au temple de la rue Cortambert après la réunification de la paroisse de Passy-Annonciation.

1926 : il est nommé docteur en théologie. Parution du deuxième tome de sa thèse en théologie, *La vie et la pensée de Tommy Fallot*, aux éditions Berger-Levrault.

1926 : il est professeur à l'Académie de Droit international de La Haye, dispensant un cours sur la Réforme et le développement du droit international.

1928 : il inaugure les « conférences de Carême », au temple de Passy-Annonciation, avec *Le Christianisme et le monde moderne*. Il s'agit d'un cycle de sept conférences par an, qui sont retransmises par Radio-Paris à partir de 1929. Leur succès est important : grâce à ces conférences, il devient le représentant connu du protestantisme français. Il prononcera trente et une « conférences de Carême », jusqu'en 1962, dont treize seront éditées.

5 décembre 1929 : à Marseille, à 48 ans, il est élu président du conseil de la Fédération protestante de France ; il conservera cette présidence jusqu'au 31 janvier 1961.

9 juin 1931 : nommé chevalier de la Légion d'honneur.

1933 : sa femme Jeanne décède d'une crise cardiaque à l'âge de 48 ans.

1934 : le pasteur Pierre Maury, introducteur de la pensée de Karl Barth en France et professeur de dogmatique, est nommé à l'Église de Passy-Annonciation auprès de lui, et le reste jusqu'à sa mort en 1956. Les deux pasteurs deviennent amis et sont complémentaires.

7 février 1934 : lettre au président de la république Albert Lebrun remise par le cardinal Verdier à la suite de la manifestation et de l'émeute du 6 février.

24-30 août 1934 : Marc Boegner participe pour la première fois à une rencontre œcuménique, à Fanø au Danemark, en tant que délégué par le Conseil de la Fédération protestante de France ; il s'oppose aux « chrétiens allemands ».

Été 1935 : il épouse Mary Thurneysen, née le 4 août 1892 à Jouy-en-Josas, descendante de la famille des Oberkampf, petite-fille de Mme Henriette André-Walther.

Novembre-décembre 1935 : il affronte la question des objecteurs de conscience, avec notamment le cas de Philippe Vernier, pasteur pacifiste. Il n'est pas favorable à l'objection de conscience.

12-26 juillet et 3-18 août 1937 : il participe aux deux conférences œcuméniques, à Oxford, avec le mouvement « Christianisme pratique », et à Édimbourg, avec le mouvement « Foi et Constitution ». Un « comité provisoire » se met en place pour fusionner les deux mouvements ; il en devient le vice-président.

9-12 mai 1938 : à Utrecht, le « comité provisoire » met en place le Conseil Œcuménique des Églises (COE) en « voie de formation ». (L'organisation définitive est prévue pour 1941, mais elle n'aura lieu qu'en 1948.) Il est nommé président de son comité administratif.

29 septembre 1938 : il prononce une allocution radiodiffusée à Radio-Paris à la suite des accords de Munich. Il y évoque le « grand espoir d'aujourd'hui ».

13 décembre 1938 : à la suite de la réunification des réformés et de la fondation de l'Église réformée de France (ERF) lors de son assemblée constituante à Lyon les 25-29 avril 1938, où il joue un rôle primordial, il est élu premier président du conseil national au synode national de l'ERF à Paris au temple du Saint-Esprit. Il le restera jusqu'au 2 juin 1950, date à laquelle Pierre Maury lui succédera.

Début 1939 : il est nommé vice-président du Comité de la Société des Missions de Paris.

Février 1939 : il rencontre l'archevêque de Canterbury William Temple au pavillon Henri IV de Saint-Germain-en-Laye à propos du COE « en voie de formation ».

13 juin 1939 : conférence prononcée à Passy-Annonciation, *L'Évangile et le racisme*, (« Je sers », 1939, 39 p.).

18 octobre 1939 : à Bièvres, les dirigeants du « Comité Inter-Mouvements de jeunesse » (CIM), créent la CIMADE (Comité Inter-Mouvements Auprès Des Évacués) pour venir en aide, notamment, aux populations d'Alsace et de Lorraine, au nombre de 200 000 environ, évacuées dans le sud-ouest. Il soutient tout le travail des équipes et des équipiers mené par Madeleine Barot, dès la « drôle de guerre », puis sous l'Occupation.

10 juin 1940 : il quitte Paris pour Bordeaux, lors de l'exode. Cette journée est « *une des plus douloureuses de ma vie* ».

22 juin 1940 : allocution radiodiffusée à Bordeaux. Il rend hommage à l'allocution de Mgr Feltin, archevêque de Bordeaux, du 20 juin, et appelle à la repentance et à l'humiliation.

24 juin – 22 juillet 1940 : séjour à Montauban et à La Villegardie (Tarn-et-Garonne).

21 juillet, 1^{er} et 8 août, 22 août, 19 septembre, 10 et 31 octobre, 19 décembre 1940 : méditations au nom de la Fédération protestante de France lors des services religieux de la radiodiffusion nationale. Ces allocutions se poursuivent en 1941 (16 janvier, 20 février, 10 avril, 5 juin, 3 juillet, 14 août, 30 octobre, 30 novembre, Noël), en 1942 (20 avril, 4 octobre, Noël 1942), 10 octobre 1943, 18 mai 1944.

26-30 juillet 1940 : il se rend à Vichy où il rencontre des ministres, notamment Pierre Laval le 27 juillet.

Août 1940 : ses papiers sont saisis à Paris par la Gestapo.

12 septembre 1940 : première rencontre du maréchal Pétain à Vichy, au Pavillon Sévigné. Le protestant maurassien René Gillouin, alors chargé de mission auprès du maréchal Pétain, y assiste.

27 septembre 1940 : avec son épouse Mary, il s'installe à Nîmes, 10 rue Claude-Brousseau.

31 octobre 1940 : causerie radiophonique sur Actes 5, 29, « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » : obéissance aux détenteurs de l'autorité, mais allusion au « Résistez » (*sic*) de Marie Durand.

15 janvier 1941 : sa bibliothèque est confisquée par la Gestapo à cause de son « activité politique anti-allemande » et en tant qu'« ennemi du Reich ». Débat chez les Allemands pour décider s'il faut la lui restituer d'une façon ou d'une autre.

24 janvier 1941 : il est nommé par le maréchal Pétain membre du Conseil national de l'État français.

Février 1941-printemps 1941 : il prononce un peu partout dans le Midi sa conférence Les protestants français et la rénovation nationale, de ton clairement maréchaliste.

14 février 1941 : lettre au garde des sceaux à propos de l'arrestation du pasteur Freddy Durrleman.

26 mars 1941 : au nom du conseil national de l'ERF, il écrit à l'amiral Darlan, vice-président du Conseil, et au grand rabbin Schwartz, à propos du sort fait aux Juifs par les « statuts ». La lettre au grand rabbin, largement diffusée (contre le gré de Boegner), constitue un premier signe public de soutien aux juifs.

2 avril 1941 : il visite le camp d'internement de Gurs.

5 juin 1941 : il entend à la BBC son fils Jean-Marc, diplomate rallié à de Gaulle.

21 août 1941 : le journal collaborateur parisien *Le Pilon* titre « Incroyable mais vrai... Une lettre inadmissible du chef de l'Église protestante » à propos de sa lettre au grand rabbin du 26 mars.

Fin 1941 : expressions d'hostilité à son encontre de la part de protestants qui ont refusé la réunification de 1938 dans l'ERF et se tiennent sur des positions théologiques et politiques de droite.

18 janvier 1942 : au cours d'une entrevue avec le maréchal Pétain, il évoque les attaques contre les protestants, la difficulté du serment, la « question juive » et les « malheureux » des camps d'internement.

27 juin 1942 : il rencontre le maréchal Pétain et lui remet la lettre que le pasteur André-Numa Bertrand a adressée le 5 juin au chef de l'État pour dénoncer « une humiliation gratuite, en affectant de les mettre à part du reste de la Nation », imposée aux juifs de la zone occupée par le port de l'étoile jaune à compter du 7 juin.

20 août 1942 : lettre au maréchal Pétain à propos des déportations de juifs depuis les camps d'internement de la zone non occupée. Elle dénonce « des conditions d'inhumanité qui ont révolté les consciences les plus endurcies » et exige « que la France ne s'inflige pas à elle-même une défaite morale dont le poids serait incalculable ».

26 août 1942 : grande rafle des juifs étrangers dans la zone non occupée.

27 août 1942 : lettre au président du conseil Pierre Laval. Elle demande instamment que ne soient pas dirigés vers la zone occupée des ressortissants étrangers ayant été condamnés dans leur pays pour des raisons politiques.

6 septembre 1942 : à l'Assemblée du Désert, il évoque les souffrances des juifs dans sa prédication du matin et réunit les pasteurs en fin de journée pour un échange d'informations.

7 septembre 1942 : lettre aux pasteurs de la zone non occupée à propos des activités de refuge et contre les « affreux malheurs des Juifs ».

9 septembre 1942 : à Vichy, rencontre avec le chef du gouvernement Pierre Laval, puis avec l'amiral Platon.

10 septembre 1942 : rencontre avec René Bousquet, secrétaire général à la police.

22 septembre et 4 octobre : message du Conseil national de l'ERF aux fidèles et lecture de ce message dans presque toutes les paroisses réformées de France. Il l'écoute à Vichy.

28 septembre 1942 : il se rend à Berne pour négocier avec le gouvernement fédéral l'entrée en Suisse d'un certain nombre de Juifs à ne pas refouler.

19 février 1943 : il rencontre René Bousquet qu'il alerte au sujet de l'arrestation des pasteurs Édouard Theis et André Trocmé au Chambon-sur-Lignon. Ils seront libérés par la suite.

4 mars 1943 : il retrouve Paris et s'y réinstalle.

7 et 25-26 juin 1943 : l'ambassade d'Allemagne à Paris envisage de l'arrêter « en cas de débarquement » ainsi que d'autres grands notables français ; puis elle déconseille cette arrestation. Le ministre des affaires étrangères allemand Ribbentrop accepte sa non-déportation.

10 juillet 1943 et 11 février 1944 : rencontres avec le président du Conseil Pierre Laval à Paris.

15 mars 1944 : le docteur allemand Reichl fait sans succès du chantage auprès de lui, en plein synode national à Paris, pour obtenir une déclaration contre les bombardements et le terrorisme, avec comme contrepartie une discussion à propos de l'arrestation des pasteurs.

25 août 1944 : libération de Paris qu'il décrit avec précision dans son « carnet » n° X. « 23 heures. Une journée s'achève qui ne sera jamais oubliée de ceux qui l'ont vécue. [...] J'ai vu le 11 novembre 1918 à Paris. Quelle différence avec aujourd'hui ! »

21 septembre 1944 : reçu en audience par le général de Gaulle, il évoque les arrestations des vichystes et des collaborateurs et demande pour eux des conditions « humaines » en prison. Le chef du Gouvernement provisoire se souvient que deux des fils du pasteur, Jean-Marc et Étienne, étaient auprès de lui.

29 octobre – 10 novembre 1944 : obsèques à Londres de l'archevêque de Canterbury William Temple, puis réunions œcuméniques.

1^{er} janvier 1945 : il est reçu en audience par le général de Gaulle.

23 février 1945 : à Genève, le COE « en voie de formation » élit cinq co-présidents dont lui-même, John Mott et les archevêques Germanos, Fisher et Eidern.

7 mars 1945 : il devient président du comité de la Cimade, dont il a accompagné les débuts en 1939 ; il le restera jusqu'en 1968.

27 mars 1945 : il visite le camp d'« anéantissement » du Struthof.

23 avril – 2 juin 1945 : il se rend à Londres, puis aux États-Unis, pour faire avancer la cause de l'œcuménisme.

30 juillet 1945 : déposition au procès du maréchal Pétain, avec « le plein assentiment » du Conseil de la FPF.

13 octobre 1945 : au cours d'une audience que lui a accordée le général de Gaulle, il demande que Pierre Laval soit rejugé, considérant comme douteux le déroulement de son premier procès.

23 octobre 1945 : rapport sur l'action du Conseil de la Fédération de 1939 à 1945, lors de l'assemblée générale du protestantisme à Nîmes. Il y plaide en faveur de la « politique de présence » à Vichy avant d'évoquer les « lois raciales » et l'action de la Cimade.

15-28 novembre 1945 : il séjourne en Algérie puis au Maroc.

12 décembre 1945 : conférence à Baden-Baden sur « Les Églises chrétiennes et la mission de la France dans le monde ».

1^{er} janvier 1946 : rencontre avec le général de Gaulle.

1^{er} avril 1946 : il est élu à l'Académie des sciences morales et politiques, prenant la succession de Georges Risler.

12-15 décembre 1946 : il se rend à Budapest.

27 mars 1947 : il fonde l'Alliance biblique française et prend la présidence de son comité ; il la conservera jusqu'en octobre 1968.

11 avril – 8 mai 1947 : voyage aux États-Unis et au Canada.

15 juillet – 16 septembre 1947 : voyage à Madagascar, après la répression du mouvement nationaliste, au double titre de la Mission de Paris et de la Fédération protestante de France.

22 octobre 1947 : son article « L'ordre à Madagascar » est publié dans *Le Figaro*.

6-13 novembre 1947 : séjour à Londres.

6 février 1948 : lettre au président de la république Vincent Auriol pour demander l'amnistie des prisonniers politiques et dénoncer les méthodes policières, en Indochine, à Madagascar et en métropole.

14 février 1948 : allocution radiodiffusée sur Radio Luxembourg.

22 août – 4 septembre 1948 : lors de la première assemblée d'Amsterdam, naissance du COE, où il prononce une allocution et présente un rapport ; il est nommé co-président (avec cinq autres personnalités) et le restera jusqu'en août 1954 à l'assemblée d'Evanston. Selon lui, Visser't Hooft, le secrétaire général, demeure l'« âme » du Conseil.

24 décembre 1948 – 9 janvier 1949 : il se rend au Maroc.

Juillet – septembre 1949 : voyage en Amérique du Sud (Argentine, Uruguay, Chili, Brésil) ; il prononce une conférence le 25 juillet à Buenos Aires sur « Le drame de la civilisation occidentale ».

14 décembre 1949 : présidence du comité de la Société des Missions jusqu'en juin 1968.

15 et 31 décembre 1949 : il est reçu en audience par le président de la république Vincent Auriol.

24-26 avril 1950 : séjour à Berlin.

22 mai 1950 : conférence à l'Académie des sciences morales et politiques sur « Le drame de la civilisation occidentale ».

2 juin 1950 : fin de sa présidence du conseil national de l'Église réformée de France ; il est remplacé par Pierre Maury de 1950 à 1953, puis par Pierre Bourguet à partir de 1953.

Juin – juillet 1950 : voyage aux États-Unis et au Canada ; à Washington il rencontre le président Truman le 28 juin à la Maison Blanche et décline l'offre d'une croisade contre le communisme lors du début de la guerre de Corée, tout en soutenant par la suite l'action de l'Organisation des Nations-Unies.

26 décembre 1950 – 12 janvier 1951 : voyage en Algérie et en Tunisie.

24 janvier 1951 : il rencontre à Paris Roger Schutz et Max Thurian, frères de Taizé, auxquels il reproche d'avoir rencontré le pape Pie XII à Rome sans en aviser l'Église réformée de France.

26 mars – 5 avril 1951 : il se rend en Italie à Florence, Assise et Rome.

30-31 juillet 1951 : il se rend avec son épouse à Taizé.

14-24 octobre 1951 : voyage au Maroc ; le 20 octobre à Rabat, il prononce une conférence intitulée « Totalitarisme et christianisme : deux grandeurs qui s'affrontent aujourd'hui ».

4 décembre 1951 : sa femme Mary décède d'une pneumonie. Il écrit dans son « carnet » : « ... 19h55. Dieu appelle Mary à Lui ! Je suis trop petit pour toutes les grâces dont tu as usé envers ton serviteur. 16 années et 5 mois de merveilleux bonheur. »

20 mars – 9 mai 1952 : voyage en Afrique du Sud, à Madagascar, au Zambèze.

4 décembre 1952: audience du président de la république Vincent Auriol, qui lui confie un message à remettre au premier ministre Nehru, lors de son prochain voyage en Inde, à propos de la décolonisation et des territoires français en Inde.

7 décembre 1952 – 14 février 1953: véritable tour du monde ou voyage au Liban, Indochine, Inde, Nouvelle-Calédonie, Australie et États-Unis. À Hanoi, le 20 décembre 1952, il prononce une conférence sur « Les Églises chrétiennes et la mission de la France dans le monde ». Le 10 janvier 1953, à New Delhi, il est reçu en audience par le premier ministre Nehru à propos des Établissements français de l'Inde.

6-13 avril 1953: voyage au Maroc et en Algérie.

11 mai 1953: à Rotterdam, il prononce une conférence sur « Le respect de la vie ».

25 mai 1953: au Chambon-sur-Lignon, il inaugure le nouveau Collège cévenol.

25 octobre 1953: à 72 ans, dernier culte dans la paroisse de Passy-Annonciation, après 35 ans de ministère paroissial.

23-28 septembre 1953: séjour à Madrid.

3 et 6 janvier 1954: il se rend à Colomb-Béchar où il prononce une conférence sur « Albert Schweitzer », puis à Casablanca, sur « La responsabilité des élites ».

5 mai 1954: à Londres, au Westminster Center Hall, il donne en anglais une conférence intitulée « Gratitude envers les Églises anglaises et la Société biblique de Londres ».

15-31 août 1954: à la deuxième assemblée du COE d'Evanston aux États-Unis, il quitte sa fonction de co-président du COE; il continuera cependant à participer aux sessions du Comité central jusqu'en 1961.

Fin 1954: il est promu commandeur de la Légion d'honneur par le président de la république.

16-22 mai 1955: il séjourne en Afrique équatoriale.

Octobre 1955: il accepte l'offre de la Radio-Diffusion-Télévision française d'organiser et d'encourager une émission de télévision de 30 minutes chaque dimanche matin, au nom de la Fédération protestante de France.

Octobre 1955, mars 1957, mars 1958, décembre 1960: il intervient plusieurs fois auprès des autorités pour condamner la torture pendant les « événements » en Algérie.

13 janvier 1956: mort de son collègue et ami Pierre Maury.

15 mai 1956: il est reçu en audience par le président de la république René Coty, à propos de la situation sociale à Madagascar et de l'amnistie en faveur de certains condamnés (pour rébellion) encore emprisonnés.

29 juillet 1956: séjour à Budapest.

Décembre 1956: il se rend à Rabat, où il est reçu par le roi Mohammed V.

26 avril 1958: il prononce sa première allocution télévisée.

31 octobre, 1^{er} et 2 novembre 1958: ses trois conférences au Grand Temple de Nîmes rassemblent plus d'un millier de personnes, avec pour titres « Protestants chrétiens... ou chrétiens protestants », « Édifions une Église chrétienne réformée » et « Nous relevons le défi! ». En trente ans, il prononce 185 conférences, en France et dans une vingtaine de pays étrangers. Il est considéré comme un grand orateur.

16 avril 1959: conférence à Zurich sur « L'unité chrétienne est-elle une utopie? »

15 novembre 1959: conférence à La Rochelle « L'Église confesse sa foi ».

4-9 janvier 1960: voyage en Algérie.

17-18 octobre 1960 : il se rend à une rencontre à Taizé avec le cardinal Gerlier, des évêques et des pasteurs, sur le thème de l'évangélisation.

30 novembre 1960 : dernier rapport en tant que président de la Fédération protestante de France à la X^e assemblée plénière du protestantisme français de Montbéliard, après trente et un ans de présidence. Il évoque la « vision de l'Église universelle de Jésus-Christ » et la communauté de Taizé.

3 décembre 1960 : discours lors de la séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques.

31 janvier 1961 : son ami le pasteur Charles Westphal lui succède à la présidence du conseil de la Fédération protestante de France, dont lui-même devient président d'honneur. Il quitte alors la présidence de toutes ses charges en France, à l'exception des comités de la Cimade et de la Société des Missions.

Novembre 1961 : conférence au Palais des fêtes de Strasbourg sur « Le Conseil Œcuménique des Églises à l'approche du concile du Vatican » à laquelle assistent de nombreux catholiques et protestants.

3 mars 1962 : déjeuner à l'Élysée en son honneur, en tant que « président d'honneur de la Fédération protestante de France, membre de l'Institut », en présence du président de la république, le général de Gaulle, et de Mme de Gaulle.

Carême 1962 : dernières prédications de Carême.

4 et 5 août 1962 : il se trouve à Taizé où il prononce un sermon le 5 août sur Colossiens 3:15 : « *Que la paix du Christ, à laquelle vous avez été appelés pour former un seul corps, règne dans vos cœurs. Soyez reconnaissants* ».

Fin août 1962 : session à Paris du comité central du COE, où il vit sa dernière présidence – celle du comité de l'éducation œcuménique : « *Quelques heures de détente avaient été prévues pour le dernier jour de la détente. Elle s'achevèrent à Saint-Germain-en-Laye dans ce même pavillon Henri IV où s'était réuni, en 1939, le Conseil œcuménique « en voie de formation ». Je pus montrer à nos hôtes la chambre natale de Louis XIV où William Temple avait dirigé nos délibérations. Leur adressant la parole à la fin du repas, et ne devant pas être appelé à participer aux sessions ultérieures, je tins à leur exprimer ma reconnaissance pour l'amicale confiance que, pendant tant d'années, ils avaient bien voulu me témoigner.* »

6 novembre 1962 : il est élu membre de l'Académie française ; sur 32 voix, il en obtient 17 contre 11 au marquis de Luppé et est élu dès le premier tour grâce à la voix du cardinal Tisserant, doyen du Sacré-Collège. C'est la première fois qu'un pasteur protestant entre à l'Académie française.

6 juin 1963 : réception à l'Académie française ; discours en hommage à son prédécesseur François Albert-Buisson, qu'il termine en évoquant la nécessité de « *se détacher des trompeuses sécurités qui ne nous sont d'aucun secours à l'heure de la mort, le temps de laisser briser tout reste d'orgueil pour n'être plus qu'un humble chrétien attendant tout de la grâce de Dieu* ». Dans sa réponse, le comte Wladimir d'Ormesson insiste sur le fil directeur de Marc Boegner : « *Quand on lit vos ouvrages, même les plus anciens, et qu'on se familiarise avec votre pensée on trouve, tout au long de votre vie, l'idée de l'œcuménisme comme une sorte de leitmotiv* ».

30 août – 6 septembre 1963 : voyage en Polynésie française à l'occasion de la proclamation de l'autonomie de l'Église évangélique de Polynésie française et conférence à Papeete le 5 septembre : « Catholiques et protestants, où en sommes-nous ? »

7-31 mai 1964 : en suivant l'itinéraire de saint Paul, il se rend en Terre Sainte. À Istanbul, le 25 mai, il rencontre le patriarche œcuménique Athénagoras.

14-30 septembre et 5-19 novembre 1964 : il se rend à Rome, invité à titre personnel et sans être le délégué d'aucune Église, à la 3^e session du concile de Vatican II, sur l'invitation du cardinal Augustin Béra.

26 septembre 1964 : il est reçu en audience privée par le pape Paul VI.

12 novembre 1964 : à la demande de l'ambassadeur de France près le Saint-Siège René Brouillet, il donne une conférence publique à l'église Saint-Louis-des-Français sur « Notre marche commune vers l'Unité » où il s'exclame : « *Quel chemin parcouru depuis soixante ans ! Mais que d'étapes restent encore à franchir pour répondre à notre soif d'unité !* »

30 décembre 1964 : il est élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur, à l'âge de 83 ans.

18-19 février 1965 : il se rend à Genève pour un dialogue avec le cardinal Augustin Béra, président du Secrétariat pour l'Unité des chrétiens, qui visite officiellement le COE ; ils témoignent publiquement l'un et l'autre de leur accord sur de nombreux points, sauf sur la primauté du pape.

25-26 mai 1965 : il prêche à Taizé.

7 septembre 1965 : il se rend à Taizé où se déroule le camp des équipiers de la Cimade.

14 septembre – 8 décembre 1965 : il assiste à la 4^e session du concile Vatican II.

2 décembre 1965 : discours sur les prix de Vertu à l'Académie française.

29 janvier 1966 : entretien d'une journée avec le frère Roger Schutz de Taizé, le pasteur Jacques Beaumont de la Cimade et sa fille Denyse Berthoud.

6-13 mai 1966 : voyage à Budapest et à Debrecen en Hongrie.

23-25 mai 1966 : séjour à Taizé.

11 juillet 1966 – décembre 1967 : de Vulaines-sur-Seine à Paris, il se retire « au désert » pour écrire son principal livre, avec la documentation disponible à Paris ; ce livre en partie autobiographique se veut un véritable manifeste : *L'Exigence œcuménique*.

8-10 octobre 1966 : il se rend à Taizé.

13 octobre 1966 : il prononce le sermon du jubilé paroissial de l'Église réformée de Passy-Annonciation.

21 mars 1967 : audience pontificale accordée par le pape Paul VI.

Mars 1968 : parution de *L'Exigence œcuménique. Souvenirs et perspectives* aux éditions Albin Michel.

1^{er} avril 1968 : le général de Gaulle lui écrit à propos de son « *magnifique ouvrage* » et de son « *extrême intérêt* ».

28-29 juin 1968 : dernière présidence de l'assemblée générale de la Mission de Paris.

1^{er} septembre 1968 : dernière prédication à l'Assemblée du Désert.

15 septembre 1968 : dernière conférence publique à Orléans sur Péguy.

1969 : année de maladie ; séjours d'été chez ses enfants aux environs de Paris.

7 février 1970 : mort de son frère André Boegner.

16 décembre 1970 : crise cardiaque.

18 décembre 1970 : à 22h15, il meurt à Paris, 34 avenue d'Eylau, à l'âge de 89 ans. Il est enterré au cimetière du Montparnasse. Un service de Sainte Cène a lieu le 21 décembre au temple de Passy-Annonciation. Le service funèbre, présidé par le pasteur Pierre Courthial, se déroule le 22 décembre à l'Oratoire du Louvre.

Docteur *honoris causa* des Universités ou facultés de Prague, Édimbourg, Toronto, Evanston (North Western University), Bonn, Genève et Aberdeen (d'après Roger Mehl, p. 332, n. 1).

Posthume

14 novembre 1981 à Épinal: premier jour du timbre « pasteur Marc Boegner 1881-1970 » (Yvert et Tellier n° 2153).

Archives – bibliographie – sitographie – divers

Marc Boegner (1881-1970)

François BOULET

ARCHIVES

Archives nationales (Pierrefitte-sur-Seine)

- 2AG 495, cabinet du maréchal Pétain, dossiers « protestantisme » et « Boegner », 1940-1944 ;
- 3AG4 44, cabinet du général de Gaulle, dossier « protestants », 1944-1946 ;
- 4AG 68, note des renseignements généraux, 1950, 1954 ;
- 4AG 329, cabinet du président de la République, Légion d'Honneur et audience, 1954-1956 ;
- 3AG1 318, déjeuner avec le général de Gaulle, 1962.

Fonds Église réformée de France xx^e siècle, 107AS

- 107AS 20, dossier Marc Boegner, 1970 ;
- 107AS 138, dossier « Seconde Guerre mondiale » ;
- 107AS 407, conseil national, procès-verbaux, 1940-1943 ;
- 107AS 442-445, correspondance de Marc Boegner avec les pasteurs, 1939-1950 ;
- F19 10354, fonds Église réformée de France xix^e siècle, dossier Marc Boegner, 1905.

Bibliothèque de la Société de l'histoire du protestantisme français (Paris)

- Dossier « DT Boeg »

Fonds Marc Boegner 036Y, 18 cartons :

- 036Y 1, curriculum vitae, cahiers de méditation (1909-1926) ;
- 036Y 2, « Mes carnets verts » (1939-1946), carnets de voyage, éphémérides ;
- 036Y 3, papiers de guerre, originaux ; revue de presse 1929-1970 ;
- 036Y 4-5-6, sermons ;
- 036Y 7, carnets de notes pour prédications et conférences ;
- 036Y 8-9-10, prédications de Carême ;
- 036Y 11-12, conférences ;
- 036Y 13, assemblées du protestantisme français ;
- 036Y 14, œcuménisme, cours, conférences et correspondance ;
- 036Y 15, Institut de France et correspondance ;
- 036Y 16, publications, articles du *Figaro* et brochures ;
- 036Y 17-18, *L'exigence œcuménique*, préparation et correspondance.

Bibliothèque nationale de France (Paris)

- NAF 28150 (184), fonds Claude Lévi-Strauss, correspondance ;
- NAF 28349 (1-22), fonds Gabriel Marcel, correspondance ;
- NAF 28297 (56) – 28297 (94), fonds Jean Guéhenno, correspondance.

Fonds Cimade, Bibliothèque La Contemporaine (Nanterre)

- F delta 2149/5001-5007, action de la Cimade dans les camps d'internement.

Conseil Œcuménique des Églises (Genève)

- 42.00.11, correspondance avec le secrétariat général ;
- 213-51-1, correspondance avec Suzanne de Dietrich ;
- 301-43-29, situation des juifs dans les pays européens, 1933-1967 ;
- 301-44-01, correspondance avec la France, 1938-1949 ;
- 425-1-001 à 023, correspondance d'Adolf Freudenberg.

Musée de la Résistance et de la Déportation de l'Isère (Grenoble)

- Fonds Pierre Bolle, carton Marc Boegner.

BIBLIOGRAPHIE¹**Écrits de Marc Boegner**

- *Les catéchismes de Calvin, étude d'histoire et de catéchétique*, thèse présentée pour obtenir le grade de bachelier en théologie et soutenue le 20 juillet 1905, Université de Paris, Faculté de théologie protestante baccalauréat, Pamiers : L. Labrunie, 1905, 100 p.
- *Ernest Fuchs (1839-1913)*, Nancy : Berger-Levrault, 1913.
- *The Unity of the Church thesis presented to the free Faculty of protestant theology, Paris, and... maintained the 3d of March 1914... to obtain the degree of licentiate in theology*, Alençon : Coueslant, 1914, 30 p.
- *La vie et la pensée de Tommy Fallot d'après sa correspondance et d'autres documents inédits*, tome I : *La préparation (1844-1872)*, Paris : Berger-Levrault – Fischbacher, 1914, 386 p.
« Ce que la Société des Missions a donné à nos Églises », in *Jubilé Centenaire de la Société des Missions Évangéliques de Paris*, Paris : SMEP, 1923, p. 20-29.

1. SHPF, 036Y, fonds Marc Boegner. Notamment 036Y 3 ; 036Y 15, carnet rouge, « bibliographie » écrite par Marc Boegner lui-même, 8 p. man. ; 036Y 16, publications.

- *Francis Monod, 1891-1914*, Paris: Fédération française des Associations chrétiennes d'étudiants, 1924, 167 p.
- *Le docteur E. C. Schwartz 1852-1925*. Allocution prononcée à ses obsèques le 6 juin 1925, Nancy: Berger-Levrault, s. d.
- *Allocutions prononcées aux obsèques de Madame T. Fallot, le 21 novembre 1925*, Valence: Imprimeries réunies, s. d.
- *La vie et la pensée de Tommy Fallot*, t. II: *L'achèvement (1872-1904)*, Paris: Berger-Levrault, 1926, 466 p.
L'influence de la Réforme sur le développement du droit international, Extrait du recueil des cours de l'Académie de Droit international, Paris: Hachette, 1926, 80 p.
- *Le christianisme et le monde moderne, recueil de prédications, conférences données à l'Église réformée de Passy*, Paris: Fischbacher, 1928, 206 p.
- *Les missions protestantes et le droit international*. Extrait du recueil des cours de l'Académie de Droit international, Paris: Hachette, 1929, 100 p.
- *Dieu, l'éternel tourment des hommes*, Paris: Je Sers, 1929.
- Recueil, dossiers biographiques Boutillier du Retail, documentation sur Marc Boegner, 1929; William Temple, 1943, (Bibliothèque nationale de France).
- *Jésus-Christ, recueil de prédications*, Paris: Je Sers, 1930.
- *T. Fallot, l'homme et l'œuvre*, Paris: Je Sers, 1931, 264 p.
- *Qu'est-ce que l'Église? Conférences données à l'Église de Passy*, Paris: Je Sers, 1931, XI-204 p.
- *L'Église*, préface. Journées spirituelles de Valence, Paris: Fischbacher, 1931.
- *Discours prononcé au service religieux en souvenir de la Comtesse de Maupeou le 25 septembre 1931*, Cahors: A. Coueslant, 1931, 15 p.
- *L'Église et les questions du temps présent. Conférences données à l'Église de Passy*, Paris: Je Sers, 1932, 263 p.
- *Le Christ devant la souffrance et devant la joie. Recueil de prédications, conférences données à l'Église réformée de Passy*, Paris: Je Sers, 1935, 242 p.
- *Actes de l'assemblée générale du protestantisme français réunie à Bordeaux du 16 au 20 novembre 1934*, Paris: Fédération protestante, 1935.
- Paul CONORD, *Le problème de sociologie chrétienne*, préface, Paris: Je Sers, 1936.
- Jean BIANQUIS, *Souvenirs recueillis par Jane Pannier*, préface, Paris: Société des missions évangéliques, 1938.
- *L'Évangile et le racisme*, Paris: Je Sers, 1939, 38 p.
- «La vie de l'Église», in *Origine et nature de l'Église*, Paris: Fischbacher, 1939, p. 149-171.
- *Noely 1939. Vatsim-panahy ho an'ny miaramila malagasy eto Frantsa* (langue malgache), Cahors: Coueslant, s. d.
- *Le sel de la terre*, Paris: Je Sers, mars-avril 1940, 10 p.
- «Les Églises protestantes de France et les prisonniers de guerre», in *Églises de la Captivité*, 1942.
- Marguerite PIZOT-MONNIER, *La vie de Jean Monnier (1856-1943)*, préface, Dieulefit: Nouvelle société d'éditions de Toulouse, 1947 (préface).
- *Bulletin 1944*, Cahors, préface, A. Coueslant, 1943.

- *Louange et prière, psaumes, chorals, cantiques, chants liturgiques adoptés par les Églises évangéliques de France*, préface, Neuchâtel – Paris: Delachaux & Niestlé, 1945.
- *Protestantisme français*, « Présences », Paris: Plon, 1945, p. 353-371.
- *Les Églises protestantes pendant la Guerre et l'Occupation*. Actes de l'Assemblée générale du protestantisme français réunie à Nîmes, du 22 au 26 octobre 1945, Paris: Les Messageries évangéliques, 1946, 196 p. Première journée (23-10-1945): « Rapport » général par le Président du Conseil de la Fédération Protestante de France, le pasteur Marc Boegner, p. 5-49.
- *Paul Weiss, 1867-1945*, Paris: Gauthier-Villars, 1946.
- Henri EBERHARD, *Appels*, préface, Dieulefit: Nouvelle société d'éditions de Toulouse, 1946.
- Jean Samuel JAVET, *L'édit de César Auguste, méditations*, préface, Paris: Je Sers, 1946.
- *De Eenheid der Christeben*, 1946.
- *Le problème de l'unité chrétienne*, Paris: Je Sers, 1947, 219 p.
- *Le problème de l'Église*, Paris: Presses universitaires de France, 1947.
- François MÉJAN, *Discipline de l'Église réformée de France annotée et précédée d'une introduction historique*, préface, Paris: Je Sers, 1947.
- Jean Georges Henri HOFMANN, *Nathan Soederblom, prophète de l'œcuménisme*, préface, Genève: Labor et Fides, 1948.
- André ROUX, *Dans la grande île et au bord du Zambèze*, préface, Paris: Société des missions évangéliques, 1948.
- *Protestantisme limousin (Haute-Vienne)*, préface, Paris: Société centrale d'Évangélisation, 1948.
- *Notice sur la vie et les travaux de M. Georges Risler, 1853-1941*, lue dans la séance du 15 novembre 1948, Académie des sciences morales et politiques, Paris: Firmin-Didot, 1948.
- « Western Civilization and Christianity », SCM Press, novembre 1948, p. 5-31.
- « Liberté religieuse et laïcité », *Foi Éducation*, n° 14, 10-12-1950, p. 1-11.
- *Le drame de la civilisation occidentale*, extrait de la *Revue des Sciences Morales et Politiques*, Paris: Librairie du recueil Sirey, 1951, p. 229-237, séance du 22 mai 1950.
- *Un grand événement du XX^e siècle, le mouvement œcuménique*, lu à la séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques, du 4 décembre 1950, Paris: Firmin-Didot, 1950, 7 p.
- « Noël et la paix des Églises », *La Revue Française*, Noël 1950.
- *La prière de l'Église universelle, suivies de la méditation de Vendredi-Saint, six prédications de Carême 1951 prononcées en l'Église réformée de Passy*, Paris: Berger-Levrault, 1951, 148 p.
- *La France protestante*, préface, Valence: Imprimeries réunies, 1952.
- Max THURIAN, *La confession*, préface, Paris – Neuchâtel: Delachaux & Niestlé, 1953, réédition Paris: Seuil, 1977.
- *La vie triomphante, six prédications de carême 1953 prononcées en l'Église réformée de Passy*, Paris: Berger-Levrault, 1954, 143 p.
- Albert GREINER, *Le Christ, notre vie, messages radiodiffusés*, préface, Paris – Strasbourg: Éditions luthériennes, 1954.

- Jean-Paul BENOÎT, *J. F. Oberlin, pasteur d'hommes*, préface, Strasbourg: Oberlin, 1955.
- *Elisabeth Vernes 1913-1955*, avant-propos, s. d., 1955.
- *Un demi-siècle de séparation des Églises et de l'État, essai de bilan*, lu à la séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques, du 12 décembre 1955, Paris: Firmin-Didot, 1955, 20 p.
- *L'Église*, Paris: Berger-Levrault, 1955, 32 p.
- *Le chrétien et la souffrance, suivies de la Méditation du Vendredi-Saint, six prédications de Carême 1955, prononcées en l'Église réformée de Passy*, Paris: Berger-Levrault, 1955, 157 p.
- *Dynamisme du Protestantisme Français*, «III. Un chrétien fait le tour du monde», 1955, p. 6-7.
- *Au Docteur Albert Schweitzer. Pour son quatre-vingtième anniversaire le 14 janvier 1955*, s. d., p. 17.
- «Service funèbre de Pierre Maury 18 janvier 1956», *Foi & Vie*, mai-juin 1956, p. 266-269.
- *Adolphe Monod prédicateur de l'Église réformée. Conférence prononcée à l'Oratoire du Louvre, Paris, le 18 novembre 1956*, Paris: Berger-Levrault, 1956, 39 p.
- *Les sept paroles de la Croix. Prédications de Carême 1957, prononcées en l'Église réformée de Passy*, Paris: Berger-Levrault, 1957, X-150 p.
- *Le don chrétien*, Hauterive: Foyer solidariste Sainte-Blaise, 1957.
- *Certitudes de la foi. Prédications radiodiffusées (1956-1957)*, préface, Paris: Berger-Levrault, 1958.
- *Notre vocation à la sainteté. Prédications de Carême 1958, prononcées en l'Église réformée de Passy*, Paris: Berger-Levrault, 1958, 155 p.
- «Promesses ou menaces de l'atome?», *Les Cahiers Protestants*, novembre-décembre 1958, p. 267-281.
- *Ténèbres et lumières aux abords du Calvaire*, recueil de prédications, 1960.
- *Protestantisme français d'aujourd'hui*, Paris: Société centrale d'évangélisation, 1959.
- *Discours de M. le pasteur Marc Boegner, séance publique annuelle, 3 décembre 1960*, Académie des Sciences morales et politiques, Paris: Firmin-Didot et Cie, 1960, 20 p.
- *La Réforme servante de l'unité*, préface, Paris: Librairie Protestante, 1960.
- «L'Assemblée œcuménique de la Nouvelle-Delhi», *Revue Politique et Parlementaire*, février 1962, p. 9-13.
- «Le Conseil œcuménique des Églises à l'approche du Concile du Vatican», in *L'Église en dialogue*, avec le cardinal Bea, cardinal Alfrink, monseigneur Elchinger, l'évêque orthodoxe Cassien, Paul Evdokimov, Paris: Centurion, 1962, p. 68-102.
- «Jean Guittou», numéro spécial 4 et 5 de la *Revue Montalembert*, 1963.
- «Surmenage et repos», 7^e congrès médico-social protestant, «Introduction», Neuchâtel: Delachaux & Niestlé, 1963.
- *Discours de réception de M. le pasteur Marc Boegner à l'Académie française et réponse de M. le comte Wladimir d'Ormesson, de l'Académie française, le 6 juin 1963*, Paris: Firmin-Didot et Cie, 1963, 46 p.
- «Une reconnaissance de l'autorité unique des Écritures», *Miroir de l'Histoire*, février 1964.

- « Notes sur la miséricorde », in *L'Évangile de la Miséricorde. Hommage au Dr Schweitzer*, Paris: Cerf, 1964, p. 393-398.
- « Catholiques et protestants, où en sommes-nous? », *L'Église invitée au courage*, avec Léon-Arthur Elchinger, François Perroux, Paris: Centurion, 1964, p. 59-89.
- « Ma naissance à la vie œcuménique » (texte daté du 30 juin 1964), *Ecclēsia*, n° 195, juin 1965, p. 19-22, réédition in *Semences d'Unité*, Paris: Casterman, 1965.
- « Où en sont les perspectives œcuméniques après la troisième session du Concile du Vatican? », *Académie des sciences morales et politiques, communications*, séance du 22 février 1965, p. 97-110.
- « Perspectives œcuméniques après la troisième session de Vatican II », *Revue Politique et Parlementaire*, mai 1965, p. 31-41.
- *Où en est l'œcuménisme, à la veille de la 4^e session du Concile?, dialogue entre M. le pasteur Marc Boegner, ... et le R.P. Daniélou, ... le 20 mai 1965, Les conférences des Ambassadeurs*, Paris: Impr. moderne de la Presse, s. d.
- *Discours de M. le pasteur Marc Boegner, à l'occasion de la mort du comte Robert d'Harcourt, séance du 24 juin 1965*, Académie française, Paris: Firmin-Didot et Cie, 1965, 6 p.
- « John R. Mott. Half a century of recollections », *The Ecumenical Review*, juillet 1965, p. 251-256.
- *Rapport de M. le pasteur Marc Boegner, sur les prix de vertu, Académie française, séance tenue le 16 décembre 1965*, Paris: Firmin-Didot et Cie, 1965, 23 p.
- *Rencontre œcuménique à Genève*, avec le cardinal Augustin Bea, le pasteur Visser't Hooft, le professeur Nissiotis, le professeur Cullmann, Genève: Labor et Fides, collection œcuménique n° 4, 1965.
- « Michel de L'Hospital », in *Gloires de la France. Par les quarante membres de l'Académie Française*, Paris: Collection académique Perrin, 1966.
- *A igreja chamada à coragem*, Livraria Morais Editoria, 1966.
- « Le lieu œcuménique par excellence » in *La Bible, chemin de l'Unité? Discours prononcés au grand amphithéâtre de la Sorbonne le 16 janvier 1967*, avec J. M. Martin, le métropolitain Meletios, P. Bonnard, P. Evdokimov, Y. Congar, P. Emmanuel, 1967, p. 41-46.
- *Entre hier et demain, l'œcuménisme d'aujourd'hui, dialogue entre le pasteur Marc Boegner, ... et le R. P. Congar, ... le 24 janvier 1967, Les conférences des Ambassadeurs*, Paris: Impr. moderne de la presse, 1967.
- « Aurions-nous peur du Saint-Esprit? », *La chambre haute*, 2, 1973, p. 36-37.
- *Pour mieux connaître Jésus, méditations sur saint Matthieu, les carnets du pasteur Boegner, (1918-1920)*, Paris: Stock, 1981, 275 p.
- *Écriture sainte et tradition*, Paris: Éditions de « Foi et Vie », s. d., 27 p.
- *L'Homme et l'atome, textes des conférences et entretiens*, Neuchâtel: Éditions de la Baconnière, s. d.
- Philippe BOEGNER (éd.), *Carnets du pasteur Boegner 1940-1945*, Paris: Fayard, 1992, 365 p.

Préfaces

- *Médecine moderne et respect de la vie*, travaux du 6^e congrès médico-social protestant, Paris: Berger-Levrault, 1957.
- Samuel MOURS, *L'Église réformée de Montélimar, des origines à nos jours*, Montélimar: Église réformée, 1957.
- Marc FORISSIER, *Albert Peyron, 1870-1944. Un soldat du Christ dans l'Armée du Salut*, Tarbes: Éditions d'Albret, 1958.
- Gustave LAGNY, *Le Réveil de 1830 et les origines des Diaconesses de Reuilly*, Association des Diaconesses, 1958, réédition, Lyon: Olivétan, 2007.
- Jean RILLIET, *Le Pasteur et son métier*, Paris: Arthème Fayard, 1961.
- Raoul STEPHAN, *Histoire du protestantisme français*, Paris: Arthème Fayard, 1961.
- Alfred LAMARQUE, *Vers l'Unité? Catholiques et Protestants*, 1963: «Lettre de M. le Pasteur Marc Boegner»
- *Pierre Benignus (1912-1963)*, Tours, 1963, p. 9-10.
- GEOFRANC [pasteur G.-F GROSJEAN], *Ma quête de vérité*, Paris: La Colombe, 1963.
- Marguerite HOPPENOT, *Midi sur le monde*: «Lettre de Monsieur le Pasteur Marc Boegner», 1963.
- La paroisse protestante de Rothau, *Centenaire de la construction du temple 1863-1963*.
- Henri FESQUET, *Les «Fioretti» du bon pape Jean...*, Paris: Arthème Fayard, 1964.
- Georges RICHARD-MOLARD, *Un Pasteur au Concile*, 1964.
- Blanche EBERHARD, *Lettres de votre amie*, Lyon: Éditions S.N.P.P., 1954-1964.
- Henri MANEN, *Le pasteur A.-N. Bertrand. Témoin de l'Union Évangélique 1876-1946*, Paris: C.N.R.S., 1965.
- Jean BOSCH (pasteur), Georges LEFEBVRE (dom), *Le Christ. Notre vie commune*, Paris: Desclée de Brouwer, mars 1966.
- *Dialoger*, Lumen, 1966.
- Aimé BONIFAS, *Détenu 20801 – Deux ans dans les bagnes nazis*, Paris: Librairie protestante, 1966.
- René GILLOUIN, *J'étais l'ami du Maréchal Pétain*, Paris: Plon, 1966.
- Albert-Marie SCHMIDT, *Études sur le XVI^e siècle*, avec les témoignages de François Mauriac, Raymond Queneau, Robert Kanters, Paris: Albin Michel, 1967.
- *Guide religieux de la France*, Paris: Hachette, Bibliothèque des Guides bleus, 1967.
- *D'hier à demain. Centenaire du temple protestant de Neuilly-sur-Seine. Message du pasteur Marc Boegner*, Vanves: G. Ruaud, 1967, 32 p.
- «Chasse à l'homme (1940-43)», *La Revue de Paris*, avril 1968, p. 1-12.
- *L'exigence œcuménique, souvenirs et perspectives*, Paris: Albin Michel, 1968, 367 p.
- «Introduction. Les combats de l'Église à Vichy», in *Les clandestins de Dieu. CIMADE 1939-1944*, Paris: Fayard, 1968, p. 9-28; réédition, *Les clandestins de Dieu. CIMADE 1939-1945*, Genève: Labor et Fides, 1989.
- Pierre LANARES, *La liberté religieuse dans les Conventions Internationales et dans le Droit public général*, préface, s. d.

Articles

Candida; *Christianisme au XX^e siècle (le)*; *Figaro (le)* (Fin 1944 – 1967 : 31 articles); *Figaro littéraire (le)*; *Midi Libre (le)*; *Nouvelles Littéraires (les)*; *Oecumenical Review (The)*; *Réforme*; *Revue politique et parlementaire*.

Témoignages et études

1) Témoignages

- Émile GAUTIER, « *Le ministère pastoral de demain, sermon prêché dans le temple d'Aouste, le 14 septembre 1905, à l'occasion de la consécration de Marc Boegner* », Dole : Girardi et Audebert, 1906, 15 p.
- « Marc Boegner », in *Réforme*, numéro spécial, 11 février 1961, p. 8-10.
- « Interview du pasteur Boegner Marc de l'Académie française », *L'illustré protestant*, n° 105, février 1963.
- « Le pasteur André Boegner nous parle de son frère Marc Boegner à l'occasion de sa réception à l'Académie », *Le Christianisme au XX^e siècle*, n° 23, 6 juin 1963.
- Yves DENTAN, « Le Pasteur Boegner », *La Revue de Paris*, avril 1968, p. 13-18.
- « La mort de Marc Boegner », *BIP, Service Protestant Français de Presse et d'Information*, n° 374, 22 décembre 1970, p. 2-6.
- « Le pasteur Marc Boegner », *Le Christianisme au XX^e siècle*, n° 50, 24 décembre 1970.
- *Réforme*, 26 décembre 1970.
- « *Discours prononcé par M. Marcel Achard à l'occasion de la mort de M. le pasteur Marc Boegner, séance du 7 janvier 1971* », Paris : Institut de France, 1970, 4 p.
- Pierre COURTHIAL, « Message lors du service funèbre du pasteur Boegner », *Le Christianisme au XX^e siècle*, 4 février 1971, p. 11.
- « Marc Boegner, un politique méconnu », *Christianisme Social*, n° 1-2, 1971.
- Charles BONZON, « Marc Boegner et la société des Missions évangéliques de Paris », *Journal des Missions évangéliques*, 146, nos 5 et 6, mai-juin 1971, p. 100-115.
- *Réforme*, « Il y a un an, Marc Boegner « par fidélité et respect. » par Jean Courvoisier, 18 décembre 1971.
- Oscar CULLMANN, « *Notice sur la vie et les travaux du pasteur Marc Boegner, 1881-1970, lue dans la séance du... 28 mai 1974, Institut de France, Académie des sciences morale set politiques* », Paris : Institut de France, 1974, 19 p.
- Willem Adolf VISSER'T HOOFT, *Le temps du rassemblement (Mémoires)*, Paris : Seuil, 1975, 475 p.
- Duc de CASTRIES, « Eloge de son prédécesseur », « Discours du récipiendaire », Académie française, *Le Monde*, 2 février 1976, p. 15-16.
- « Le centenaire de la naissance du pasteur Mar Boegner 1881-1970. Dossier préparé par le pasteur Daniel Arger », *Le Christianisme au XX^e siècle*, 12 janvier 1981, n° 2.
- « Marc Boegner, pionnier de l'œcuménisme », *Unité des chrétiens*, n° 42, avril 1981.

- Marc Boegner. *Portrait d'un siècle du protestantisme*, CD, 1/11/2014 (Jean-Marc Boegner, Pierre Bolle, André Encrevé, Jacques Courvoisier-Patri, Jacques Maury, Jacques Mouriquand, Willem Adolf Visser't Hooft).

2) Études

- Daniel ATGER, *La traversée d'un siècle. Histoire de la paroisse réformée de Passy-Annonciation de 1881 à 1981*, Passy-Annonciation, 1981, p. 109-111.
- Pierre BOLLE, «La première confession de foi de Marc Boegner», *Études théologiques et religieuses* 56 (1981), p. 529-537.
- Pierre BOLLE, «Marc Boegner», in André ENCREVÉ (dir.), *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, 5: *Les protestants*, Paris: Beauchesne, 1993, p. 77-79.
- Pierre BOLLE, «Marc Boegner», in Patrick CABANEL – André ENCREVÉ (dir.), *Dictionnaire biographique des protestants français de 1787 à nos jours*, t. I: *A-C*, Paris: Les Éditions de Paris – Max Chaleil, 2015, p. 333-334.
- Pierre BOLLE – Jacques LUGBULL, «Le pasteur Marc Boegner et les étudiants de la Faculté de Théologie protestante de Paris en 1943 et 1944», *BSHPF* 152 (2006), p. 95-107.
- François BOULET, «Le pasteur Boegner et la Montagne-refuge entre Haute-Loire et Ardèche», *Cahiers de la Haute-Loire*, 2010, p. 251-272.
- Patrick CABANEL, «Le pasteur Marc Boegner à l'assemblée du Désert, 6 septembre 1942: nouveaux documents sur un lieu de mémoire», *BSHPF* 156 (2010), p. 545-567; 157 (2011), p. 233-240.
- Patrick CABANEL, *De la paix aux résistances. Les protestants en France 1930-1945*, Paris: Fayard, 2015, *passim*.
- Patrick CABANEL, *Histoire des protestants en France XVI^e-XX^e siècle*, Paris: Fayard, 2012, *passim*.
- André ENCREVÉ – Jacques POUJOL (éd.), *Les protestants pendant la seconde guerre mondiale*, actes du colloque de Paris 19-21 novembre 1992, Supplément au *BSHPF* n° 3, juillet-août-septembre 1994, *passim*.
- Ruth FIVAZ-SILBERMANN, «Refoulement, accueil, filières. Les fugitifs juifs à la frontière franco-genevoise entre 1942 et 1944. Pour un nouveau modèle du refuge», *Revue suisse d'histoire*, 2001/3, p. 296-317.
- Marguerite HOPPENOT, *Pleins pouvoirs à l'Esprit-Saint. Rencontre avec le pasteur Boegner*, Paris: Cerf, 1993, 183 p.
- Roger MEHL, *Le pasteur Marc Boegner 1881-1970. Une humble grandeur*, Paris: Plon, 1987, 346 p.
- Jacques POUJOL, *Protestants dans la France en guerre 1939-1945. Dictionnaire thématique et biographique*, Paris: Les Éditions de Paris – Max Chaleil, 2000, p. 59-61 et 205-206.
- Jean-François ZORN, «L'insurrection malgache de 1947. Implications et interprétations protestantes», in Caroline SAPPÀ – Olivier SERVAIS (dir.), *Mission et engagement politique après 1945*, Paris: Karthala, 2010, p. 105-126.

- Jean-François ZORN, « Le pasteur Marc Boegner. Résistance spirituelle et responsabilité ecclésiale. Années 1933-1942 », *Échos saléviens. Revue d'histoire régionale*, n° 21, Actes du colloque des 25 et 26 novembre 2011, Annecy, p. 199-208.

SITOGRAPHIE

- « Marc Boegner, grande figure du protestantisme français au 20^e siècle » : site alliancebiblique.fr ;
- « Marc Boegner (1881-1970) », in Musée virtuel du protestantisme français : site www.museeprotestant.org ;
- François BOULET, « Marc Boegner (1939-1945) », in les Amitiés de la Résistance, site amitiesdelaresistance.fr, 2010 ;
- « Marc Boegner », notice biographique sur le site de l'Académie française, avec deux discours (Discours de réception de Marc Boegner, 6 juin 1963 ; discours lu à l'occasion de la mort du comte Robert d'Harcourt, en séance, 24 juin 1965) et un Rapport sur les prix de vertu, 16 décembre 1965 ; « Wladimir d'Ormesson » (Réponse au discours de réception de Marc Boegner, 6 juin 1963) ; « René de Castries » (Discours de réception, 1^{er} février 1973) : site www.academie-francaise.fr ;
- Notice de Yad Vashem, yadvashem.org.

DIVERS

- *Unité de l'Église*, 1 disque, 33 t, 17 cm, enregistrement au domicile du pasteur Boegner, 1962 ;
- Docteur honoris causa des universités d'Aberdeen, Bonn, Edimbourg, Genève, Northwestern University (États-Unis), Prague, Toronto ;
- Rue du Pasteur Marc Boegner, Paris (XVI^e arrondissement, arrêté municipal du 9 septembre 1980) ;
- Rue Marc Boegner, Lyon (IX^e arrondissement) ;
- Rue du Pasteur Boegner, Épinal ;
- Boulevard pasteur Marc Boegner, Nîmes (Nîmes-Ouest, N106) ;
- Timbre « pasteur Marc Boegner 1881-1970 », premier jour le 14 novembre 1981 à Épinal (Yvert et Tellier n°2153) ;
- Nommé « Juste parmi les Nations », 21 juin 1988 (dossier 2698).